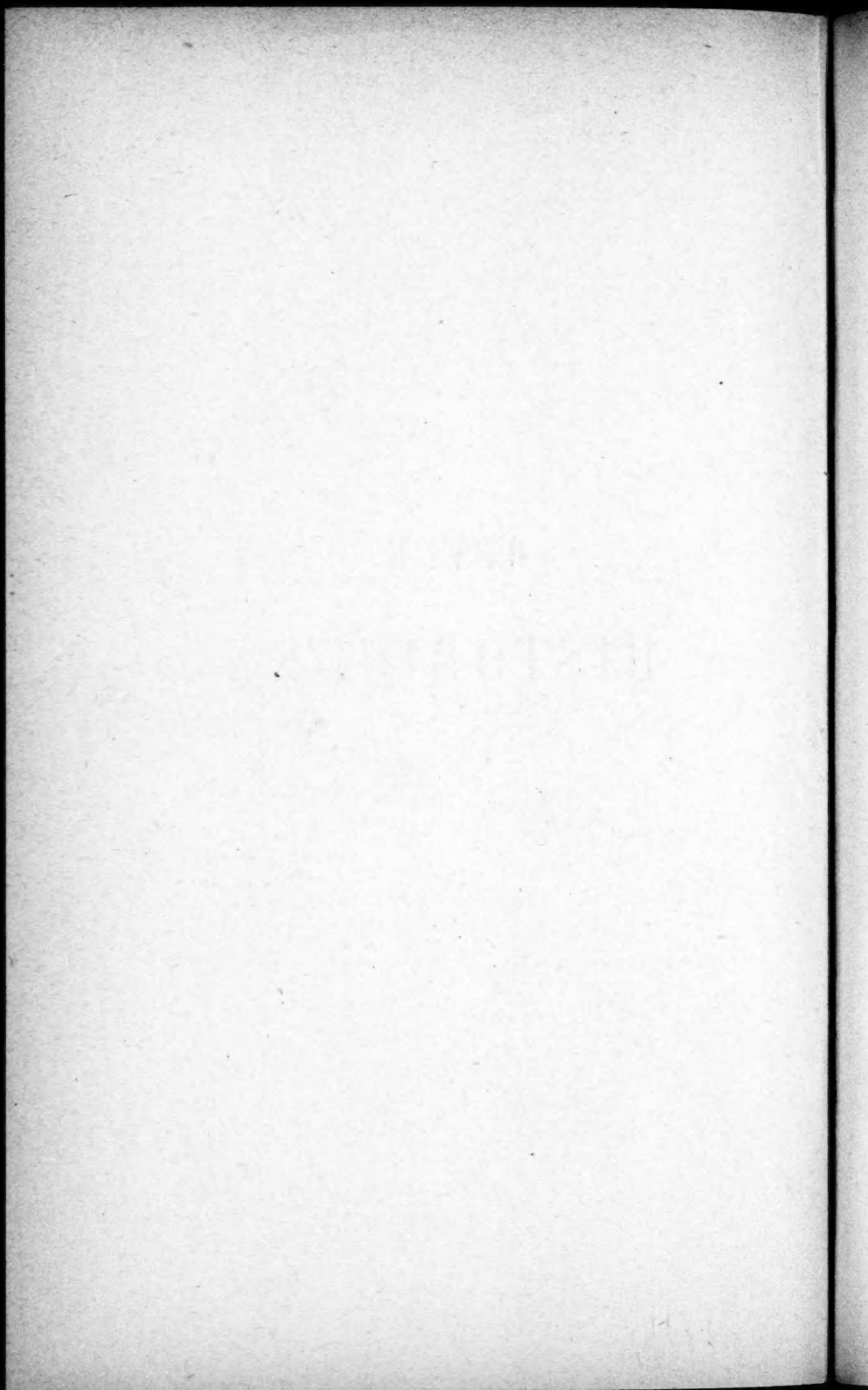


REVUE
HISTORIQUE



REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET LOUIS EISENMANN

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.

Cicéron, *de Orat.*, II, 15.

CINQUANTE-HUITIÈME ANNÉE

TOME CENT SOIXANTE-DOUZIÈME

Août-Décembre 1933

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1933

H

~~H3282~~

~~v. 172-173~~

D

1

.R6

t. 172-173

1933-34

OCT 15 1934

359702

B.P.

UNIVERSITY
COLLEGE
LIBRARY

LE GRAND PARTI DE LYON

AU XVI^e SIÈCLE

(suite et fin¹)

LA CHUTE DU GRAND PARTI

Dès les derniers mois de l'année 1557, alors que la confiance fléchissait et que le Grand Parti ne se soutenait plus que par des emprunts, il avait fallu recourir à d'autres méthodes pour se procurer des ressources nouvelles. Pendant un temps, l'intervention de la municipalité de Lyon, dont les propres finances étaient pourtant mal en point, et la bonne volonté très active de d'Elbène réussirent à entretenir, malgré toutes les prévisions, un afflux de capitaux suffisant.

C'est ainsi qu'à la fin du mois de décembre, d'Elbène et ses associés habituels, Capponi et Rinuccini, fournirent 376,354 l. 14 s. 10 d., moyennant de solides garanties de remboursement : on leur remettait sept mandements du trésorier de l'Épargne, payables au plus tard dans le délai de six mois sur le produit de certaines impositions, tailles, décimes et gabelles de diverses généralités.

À l'échéance, comme les remboursements n'avaient pas eu lieu, une nouvelle convention fut substituée à la première pour consolider cette dette, dont elle fixait le remboursement aux huit échéances des années 1559 et 1560, en stipulant un intérêt de 4 % pour la première année et de 2 1/2 seulement pour les deux années suivantes. Il était entendu que ce contrat était passé aux conditions du Grand Parti, mais on ne voit pas clairement en quoi consistait cette assimilation, puisque le taux des intérêts et le mode d'amortissement différaient de ceux du Grand Parti. On entendait peut-être par là que les créanciers jouiraient des privilèges de juridiction et d'autres garanties juridiques contenues dans l'acte du 18 mars 1555.

Dans l'ensemble, le roi se félicitait de la conclusion de ce contrat,

1. Voir *Rev. histor.*, t. CLXXI, p. 473.

« pour la diminution et rabaiz des dons et intérêtz que nous avons accoustumé payer ». Le taux de l'intérêt était, en effet, anormalement réduit, et cela paraissait étrange au moment où le crédit du roi devenait plus précaire. C'est que les prêteurs recherchaient avant tout les garanties de remboursement, et que celles-ci, dans le cas présent, semblaient avantageuses. Ils renonçaient, en définitive, à la proie pour l'ombre.

Ils ne se dérobaient pas d'ailleurs devant d'autres demandes : au mois de juin 1558, d'Elbène et ses deux associés fournirent encore 112,500 livres, dont les versements furent échelonnés sur les derniers mois de l'année. Cette fois, on leur garantissait comme intérêts une rente au denier 12 gagée sur les équivalents du Lyonnais, Forez et Beaujolais, et des diocèses languedociens de Viviers, de Mende et du Puy. La ville de Lyon intervenait dans l'affaire : c'était à elle que ces revenus étaient concédés et elle devait assurer le service de l'emprunt¹. Ce contrôle municipal était le plus important de l'affaire et faisait passer sur ce qui était peu engageant par ailleurs : outre que l'amortissement n'était pas prévu, l'intérêt de 8 1/3 % était extrêmement faible. Et, en définitive, les garanties étaient elles-mêmes précaires, car il existait une marge insignifiante entre le produit des équivalents et les assignations déjà faites sur ces fonds. Le moindre incident pouvait produire un déficit qui laisserait les créanciers dépourvus de tout recours.

D'Elbène jouait, dans ces années critiques, le rôle de grand pourvoyeur du trésor. Imprévoyant pour lui-même ? Nous ne pouvons le croire. Désintéressé ? Nous ne pouvons l'affirmer. Sa situation particulière dans l'administration des finances lui donnait trop d'occasions de profits dissimulés pour que nous soyons persuadés qu'il les dédaignait.

Les autres fournisseurs habituels du trésor, Minkel et Obrecht, apportaient également des fonds : 400,000 livres à la fin de 1557, à 14 % d'intérêts, payables sur le produit de la douane des étoffes de soie et sur l'entrée des épicerie² ; 900,000 livres dans le courant de 1559, à 9 1/3 %, garanties par l'aliénation des biens du clergé³. Enfin, le

1. Let. pat. du 17 juin 1558. A. N., X^{1a} 8622, fol. 34 v^o.

2. Sans doute visé par les lettres patentes du 31 août 1558, analysées dans les registres de la Chambre des comptes. A. N., U 665, p. 440. Cela est confirmé par les archives des Ebner et le Geheimbuch d'Ulrich Link, cités par Ehrenberg, *op. cit.*, p. 162.

3. Ces indications sont fournies par Ehrenberg (*op. cit.*, p. 164), sans mention d'origine. D'autre part, nous n'avons pas retrouvé les lettres patentes ratifiant ce contrat, auquel il n'est fait allusion nulle part. Les clauses mêmes en sont étranges : le taux de l'intérêt est inu-

21 mai 1559, ils faisaient un nouveau prêt de 164,000 livres sur les gabelles des aluns, dont la concession leur avait déjà été accordée, mais en réduisant de 12 à 10 % l'intérêt annuel¹.

Minkel et Obrecht se résignaient donc, eux aussi, à des conditions moins avantageuses : ils songeaient surtout à bien garantir leurs créances, et les assignations qui leur étaient accordées semblaient, en effet, les mettre à l'abri de toute surprise.

Les incidents qui marquaient l'histoire du Grand Parti auraient dû pourtant les rendre défiants. Les paiements étaient suspendus ou presque, depuis le début de 1558, et le fléchissement du cours des obligations royales était un symptôme de la défiance générale.

Dès le mois de janvier 1558, la chute était profonde : Michel Imhof, généralement optimiste, l'attribuait non à une crise de confiance, mais aux ventes faites pour le compte des créanciers portugais, qui avaient fait baisser accidentellement les cours à 70 % de la valeur nominale, et il pensait que l'occasion était bonne pour en acheter à ce prix. Le 16 février, les obligations se relevaient, en effet, à 78 %², et Imhof prévoyait des cours encore plus élevés.

C'est qu'à ce moment un accord était en voie de se conclure entre le roi et ses créanciers : les représentants du Grand Parti envoyés à la cour constataient eux-mêmes l'impuissance où se trouvait le gouvernement de payer ses dettes. Finalement, ils consentaient pour l'année 1558 à un ajournement des paiements qui seraient réduits des trois quarts : ils ne recevraient donc que 400,000 livres réparties entre les trois foires suivantes. La faillite était déguisée et les créanciers pouvaient conserver quelque espérance. On leur avait d'ailleurs prodigué de bonnes paroles et ils « s'en sont allés fort contents », nous dit un témoin³.

sité. Enfin, ce qui est plus grave, en 1559, on n'avait pas encore aliéné les biens du clergé. Toutefois, la réalité d'un emprunt de 900,000 livres semble admissible : des lettres patentes du 7 février 1562 (A. N., X^{1a} 8625, fol. 62 v^o), qui fixent le montant des créances de Minkel et d'Obrecht à 2,142,088 l. 2 s. 3 d., correspondent assez exactement aux deux prêts consentis par eux en dehors du Grand Parti, celui de 920,000 livres de 1557 (1,391,000 livres avec le calcul préalable des intérêts) et ce dernier prêt de 900,000 livres.

1. Let. pat. du 12 février 1562. A. N., X^{1a} 8624, fol. 220. C'était la continuation du contrat du 7 juin 1555. Ehrenberg (*op. cit.*, p. 162) fixe à tort cet emprunt en janvier ou février 1558.

2. Lettre de Michel Imhof, du 16 février 1558. Ehrenberg, *op. cit.*, p. 162.

3. Lettre de G. Dalmatio au cardinal Farnèse, du 13 mars 1558 (*Bibl. Éc. des chartes*, 1910, p. 318). Nous avons déjà relevé les erreurs de chiffres contenues dans cette lettre. Ces 400,000 livres constituaient bien un quart de l'annuité, mais en y ajoutant les 69,000 livres déjà versées en acompte. Voir aussi la lettre de Michel Imhof, du 30 avril 1558. Ehrenberg, *op. cit.*, p. 163.

Cette satisfaction devait être superficielle, car on pouvait prévoir que les paiements réguliers ne reprendraient jamais.

En effet, les créanciers avaient bien reçu un acompte de 69,000 livres qui amorçait le paiement du neuvième terme et dont ces 400,000 livres devaient être le complément¹. Mais cet ajournement du solde n'était pas rassurant et, au mois de mars 1558, il n'était pas question de rien verser pour le terme des Rois, qui était cependant prochain. Les illusions n'étaient guère possibles et, en effet, les créanciers ne reçurent jamais rien des 400,000 livres promises.

A la fin d'avril, Imhof constatait que les obligations étaient retombées à 71 %².

A l'automne, bien que la situation fût sans changement, nous trouvons quelques appréciations plus optimistes chez Will. Imhof ; il expliquait encore la chute des obligations par des raisons de technique financière plutôt que par la disparition de la confiance : les banquiers, alléchés par l'intérêt de 16 %, se seraient engagés dans le Grand Parti pour des sommes excessives qu'ils se procuraient en empruntant de foire en foire sur le marché des changes. Or, avec le temps, ces capitaux s'étaient raréfiés, et les banquiers, ne pouvant renouveler régulièrement ces emprunts, étaient contraints de vendre leurs obligations. Cette dépression semblait passagère à Imhof, qui prévoyait que tout s'arrangerait dans l'avenir³.

Il y avait sans doute une part de vérité dans cette explication. Les capitaux n'étaient peut-être plus aussi abondants sur le marché des changes, de même que les dépôts dans les banques. C'est que les agents du roi les sollicitaient pour qu'ils fussent employés directement au service de l'État⁴. Mais cette disparition ne venait-elle pas aussi de la défiance générale qui détournait les capitalistes de prêter au roi, fût-ce par intermédiaire ?

Les négociations qui précédèrent la paix de Cateau-Cambrésis apportèrent quelques espérances plus solides : avec la fin des guerres, on pouvait prévoir un relèvement des finances royales qui permettrait de tenir les engagements pris. Will. Imhof était plus optimiste que jamais : il affirmait que les paiements reprendraient et qu'il n'y aurait point de pertes, si toutefois les créanciers étaient assez fermes pour

1. Chaque versement trimestriel s'élevait à 483,000 livres. Les 69,000 livres versées comme acompte correspondaient aux 30,000 écus dont il a été question précédemment.

2. Lettre de Michel Imhof, du 30 avril 1558, déjà citée.

3. Lettre de Will. Imhof, du 14 octobre 1558. Ehrenberg, *op. cit.*, p. 163.

4. Let. pat. du 1^{er} avril 1559. A. N., X¹s 8623, fol. 45 v^o.

repousser les offres d'accommodement et la réduction du taux de l'intérêt¹.

De nouveau, les cours remontèrent à 83 % au mois de mars 1559 : signe d'une confiance remarquable de la part de créanciers aussi éprouvés que ceux du Grand Parti². C'étaient pourtant des hommes d'expérience, exempts de naïveté. Leurs illusions étaient sans doute entretenues par l'ignorance où ils se trouvaient de la situation réelle des finances publiques. Le mystère qui entourait l'administration était une méthode très sage dont nous apprécions ici les résultats.

Il est vrai qu'au même moment des négociations étaient engagées entre le gouvernement et ses créanciers pour régler l'arriéré des dettes postérieures à l'accord du mois de mars 1558. On voulait renflouer le Grand Parti.

Au mois de janvier 1559, des délégués de toutes les nations participantes étaient venus à la cour exposer leurs revendications : on leur devait, à la date du 31 décembre 1558, le montant de cinq échéances (des paiements de la foire de Toussaint 1557 à celle de 1558 inclus), diminué de l'acompte de 69,000 livres versé sur le neuvième terme, soit 2,168,695 l. 8 s. Le Conseil du roi reconnaissait cette dette et accordait en plus une indemnité de 23,000 livres pour compenser les retards subis.

En même temps, certains marchands présentaient deux autres créances restées jusqu'alors en dehors du Grand Parti, l'une de 125,000 écus (150,000 avec les intérêts), provenant d'un prêt déjà ancien, puisqu'il remontait au mois de juin 1554, prêt dont le remboursement, primitivement fixé à 1556, avait toujours été différé. L'autre créance était de 150,000 écus, empruntés en 1557 pour les affaires d'Italie, et s'élevait à 217,035 écus 19 s. avec les intérêts³.

Tout cela constituait au total une dette nouvelle de 3,035,876 l. 17 s.⁴, pour laquelle les créanciers, par bonheur, se montraient accommodants : ils acceptaient qu'elle fût incorporée au Grand Parti ou qu'elle constituât une dette spéciale pour laquelle une rente serait

1. Lettre de Will. Imhof, du 18 février 1559. Ehrenberg, *op. cit.*, p. 164.

2. Ehrenberg (*op. cit.*, p. 164) mentionne un versement qui aurait été fait à ce moment aux créanciers. Il s'agit sans doute des 69,000 livres comprises dans le rôle daté de mai 1559, mais dont le paiement eut lieu certainement avant cette date.

3. Lettre du roi du 25 janvier 1559 et deux brevets du 16 janvier 1559. A. mun. de Lyon, BB. 81, à la date du 4 février. Let. pat. du 29 mai 1559. A. N., X^{1a} 8622, fol. 275 v^o.

4. Dette du Grand Parti : 2,168,695 l. 8 s. — Indemnité : 23,000 livres. — Nouvelles créances incorporées : 844,181 l. 9 s.

payée par l'intermédiaire de la ville de Lyon. Le Conseil du roi s'arrêtait à cette dernière solution, de beaucoup la plus avantageuse pour le gouvernement, puisque le taux de cette nouvelle rente devait être seulement de 8 1/3 %.

Le Conseil renvoya L. Bernard et P. Capponi, représentants des créanciers devant le consulat lyonnais, pour régler les détails du contrat et pour convenir des revenus sur lesquels cette rente serait constituée¹. Le contrat fut mis en forme le 29 mai suivant. Les rentes, dont le montant était de 254,275 l. 15 s., devaient être fournies par des assignations sur les équivalents et les décimes du Languedoc. Elles devaient être payées par trimestre, à partir du 31 mars 1559, les porteurs de rentes ayant la possibilité de céder leurs obligations comme celles du Grand Parti, dont les franchises et privilèges étaient étendus à ces nouveaux créanciers². Aucun système d'amortissement n'était prévu, le roi se réservant simplement le droit de rachat perpétuel³.

Ce nouveau contrat était une sorte de complément du Grand Parti, dont il se rapprochait par certaines assimilations juridiques. Aussi, dans la suite, est-il parfois confondu avec le Grand Parti, tandis qu'on le désigne ailleurs sous le nom de *Petit Parti* ou de *Rent Partei* dans les documents allemands.

Le gouvernement se débarrassait ainsi à bon compte de tout l'arriéré pour repartir sur une base saine. Mais que pouvaient en dire les créanciers, qui s'étaient sans doute résignés à cette transaction par crainte de ne jamais revoir autrement la moindre partie de leur capital.

Le passé étant ainsi liquidé, il s'agissait de savoir si le cours normal des choses allait reprendre et si l'État pourrait tenir tous ses engagements.

Mais déjà le gouvernement s'était engagé dans de nouvelles affaires. Le contrat dit de *Lucerne*, de 1558, peu important en soi, doit cependant retenir notre attention, parce qu'on y voit un essai de liquidation du Grand Parti et les efforts tentés par les créanciers les plus prévoyants pour en sortir. C'était en même temps le prélude de longues négociations avec les prêteurs suisses, négociations qui, dans la suite, compli-

1. Délibérations municipales des 4 et 16 février 1559. A. mun. de Lyon, BB. 81.

2. 252,989 l. 15 s. 8 d. pour la rente elle-même et 1,285 l. 19 s. pour les frais accessoires. Let. pat. du 29 mai 1559. A. N., X^{1a} 8622, fol. 275 v^o.

3. Le contrat prescrivait que 356,505 l. 8 s. 9 d. seraient remis à Z. Gaudart et 2,679,371 l. 8 s. 3 d. à G. de La Tour, qui encaissaient habituellement le produit des emprunts. Ces opérations étaient fictives, puisqu'il n'y avait pas de versement direct. Il s'agissait seulement de la comptabilité de ces emprunts.

quèrent singulièrement les relations du roi de France avec les Cantons.

Le 1^{er} mai 1558, les commissaires du roi avaient emprunté 84,000 écus à un groupe de banquiers suisses, parmi lesquels se trouvaient deux banquiers de Lucerne, G. Pfyffer et B. Fleckenstein. L'intérêt était fixé à 16 % par an, payable chaque année le 1^{er} mai, le capital devant être intégralement remboursé à l'échéance de la sixième année. Tous ces paiements étaient garantis par le consulat de Lyon, qui avait été consulté au préalable par les commissaires et n'avait, semble-t-il, formulé aucune objection¹. Ce contrat différait essentiellement de ceux du Grand Parti, mais les circonstances étaient telles à ce moment que l'assimilation au Grand Parti était peu désirable : les capitalistes les plus avisés, comme d'Elbène, Minkel et Obrecht, recherchaient d'autres garanties. Celle de la ville de Lyon, si imprécise que fût son intervention, pouvait sembler suffisante. Une chose toutefois était inquiétante dans ce contrat : le remboursement devait se faire en bloc, sans qu'on eût songé à espacer les échéances, ce qui en compliquait singulièrement l'exécution.

Ces garanties, bien qu'incomplètes, parurent tentantes aux gens bien informés comme Obrecht, qui se préoccupaient de l'avenir du Grand Parti. Obrecht, depuis l'origine, avait toujours préféré les contrats particuliers. Alors plus que jamais, il essayait de se dégager du Grand Parti, et comme il fournissait, le 18 août 1558, 10,000 écus pour la solde des pistoliers, il obtenait l'autorisation de tirer « du fondz du Grand Party une semblable partie de x^m éc. soubz le nom dud. Obreth, avec les dons gratuitz à cause d'icelle, pour des deux sommes, montans ensemble xx^m éc., estre faict et passé aud. Obreth ung contract semblable à celui qui a esté faict par nous... à ceulx de Lucerne² ». Sur les 20,000 écus du nouveau prêt, 10,000 étaient ainsi fournis comptant et 10,000 sous forme de créances du Grand Parti, le total devant être remboursé dans le délai de six ans. Obrecht préférait cette assurance à toute autre. C'était le premier de ces contrats où une partie des fonds consistait en créances du Grand Parti. Le gouvernement les acceptait parce que, dans sa détresse, il trouvait ainsi le moyen d'attirer des capitaux nouveaux. Les banquiers les recherchaient parce qu'ils espéraient valoriser ainsi des créances qu'ils estimaient douteuses. Combi-

1. Délibération municipale du 16 août 1558 et contrat du 25 août. A. mun., BB. 81 et CC. 317. Les prêteurs étaient Gaspard Pfyffer, Baptiste Fleckenstein, de Lucerne, O. Zurich, voyer de Soleure, et Benoit Stocker, de Schaffhouse.

2. Lettre du roi aux consuls de Lyon, du 21 novembre 1558. A. mun. de Lyon, CC. 317.

naison qui, dans la suite, donna lieu à des trafics malhonnêtes sur des obligations acquises à vil prix par les spéculateurs et cédées au roi pour leur valeur nominale.

D'autres emprunts furent bientôt conclus sur le modèle du contrat de Lucerne : le 27 octobre, un emprunt de 20,000 écus fournis par Seyler, de Soleure, et trois banquiers de Schafhouse¹, et, le 30 novembre, un dernier emprunt dont le montant était de 46,000 écus.

Ce dernier n'était d'ailleurs que la consolidation de vieilles dettes : les créanciers étaient les uns des banquiers et les autres des capitaines de mercenaires qui avaient avancé la solde des troupes de Picardie. On ne leur devait en réalité que 23,000 écus ; mais, pour les indemniser de ces retards, on les autorisait, eux aussi, à *tirer des fonds du Grand Parti* une somme égale². Le procédé d'Obrecht était apprécié même par les capitaines suisses, qui trafiquèrent des obligations du Grand Parti aussi habilement que les financiers professionnels.

L'exemple était contagieux : après les capitaines suisses, c'était un nommé Jérôme Ungaro qui faisait ajouter à un prêt de 60,000 livres 50,000 livres de créances du Grand Parti, pour lesquelles il recevait une assignation bien garantie. Il s'agissait cette fois de créances acquises d'un certain Ajarde, de Bergue, qui n'était sans doute lui-même qu'un spéculateur³.

Cette défiance des créanciers du Grand Parti, au moment même où une tentative était faite pour le reconstituer, montre qu'on ne comptait guère sur le succès de l'entreprise. Tour cela fut, en effet, justifié par la suite des événements.

Les négociations qui eurent lieu au printemps de 1559 pour la constitution du Petit Parti prévoyaient à la date du 31 mars le paiement d'un premier intérêt trimestriel. A ce moment, le consulat lyonnais, qui servait d'intermédiaire, s'adressait au receveur général des finances pour se faire verser les fonds. Mais celui-ci avait reçu du roi la défense de rien payer. Le consulat se contenta d'en dresser acte et de le notifier à Capponi en guise de paiement⁴. Il y avait quelque raison d'agir ainsi, car la convention n'était pas encore ratifiée et elle ne le fut, en effet, que le 29 mai suivant. Mais les autres emprunts, tous ceux qui

1. Let. pat. du 30 novembre 1558. A. mun. de Lyon, CC. 317. Ce contrat prévoit, en cas de contestation, que le litige sera soumis au jugement d'une *journée de marche*, à Payerne.

2. Lettre de Henri II aux consuls de Lyon, du 21 novembre 1558, et lettres patentes du 30 novembre 1558. *Ibid.*

3. Let. pat. du 20 juin 1559. A. N., P. 2311.

4. Délibérations municipales. A. mun. de Lyon, BB. 81. A la date du 31 mars 1559.

constituaient le Grand Parti, et dont le service régulier aurait dû reprendre aux paiements de la foire des Rois 1559, n'avaient pas un meilleur sort. Le roi lui-même le constatait plus tard dans des lettres patentes du 5 décembre 1563¹ et nous en avons d'autres preuves lorsque nous voyons, dans la suite, les obligations se négocier avec le droit aux intérêts échus depuis 1558².

Ce groupement des créances, qui se termina juste à la fin du règne de Henri II, nous permet d'établir à cette date le bilan de la dette constituée : Grand et Petit Parti réunis correspondaient à un capital de 11,678,000 livres et exigeaient chaque année 2,185,000 livres pour assurer l'exécution des engagements pris.

Avec les autres emprunts contractés dans les banques lyonnaises, emprunts dont le montant est plus difficile à calculer, puisque nous ignorons l'importance exacte des amortissements réalisés, la dette totale se montait environ à 16,500,000 livres et les annuités à 3,200,000 livres.

Ces chiffres correspondent assez exactement à ceux que nous fournissent d'autres documents contemporains. D'après un *État* communiqué aux États généraux de 1560, les dettes à intérêts se seraient élevées à 15,926,555 l. 12 s. 8 d.³, et J. Bodin considérerait ce chiffre comme exact au moment de la mort de Henri II⁴. D'autre part, le chancelier de L'Hospital annonçait que, sur un total de 43,000,000 de dettes, « il y avoit quinze millions et plus pour lesquels courroient grands et insupportables intérêts⁵ ». Il serait difficile de justifier l'exactitude absolue du calcul trop minutieux présenté aux États généraux. Le désordre de la comptabilité était tel que l'affirmation volontairement imprécise du chancelier nous semble plus prudente. Mais, en définitive, ces indications concordent suffisamment entre elles pour confirmer ce que l'étude du Grand Parti nous a appris par d'autres voies⁶.

A défaut de documents indiquant la répartition exacte de ces dettes entre les différentes nations créancières, nous possédons sur l'origine

1. A. N., X^{1a} 8625, fol. 127 v^o.

2. Contrats du 30 juin 1563. A. N., X^{1a} 8625, fol. 52 v^o, et du 20 janvier 1565. B. N., Fr. 16014, fol. 164.

3. *État abrégé de ce que montent les dettes*, publié par Mayer, *États généraux*, t. XI, p. 498.

4. *De la République*, p. 683.

5. Discours du 31 janvier 1561, dans Mayer, *op. cit.*, t. XI, p. 506.

6. L'*État abrégé*... ajoute à la somme de 15,926,555 l. 12 s. 8 d., qui nous donne le chiffre de la dette arrêté au moment de la mort de Henri II, 775,979 l. 13 s. 4 d., représentant les arrérages non payés pendant l'année 1559, ce qui fait au total 16,702,535 l. 6 s. Tous ces calculs se confirment ainsi les uns les autres.

des fonds du Grand Parti un tableau qui nous donne l'état des créances allemandes aux environs de 1559¹. Nous trouvons là non pas l'énumération des créanciers primitifs, de ceux qui figuraient sur les contrats, mais une liste plus détaillée, celle des créanciers effectifs à une date précise. Ce document est malheureusement incomplet, puisque ni les Neidhart, ni G. Obrecht, à qui on devait de grosses sommes, n'y figurent². Tel quel, il nous apprend que les capitaux allemands atteignaient 4,321,109 livres pour le Grand et le Petit Parti réunis, si bien que nous pouvons évaluer à 5,000,000 de livres au moins le montant de la part allemande. C'était environ la moitié du total.

LA LIQUIDATION

Le contrat du 29 mai 1559 était à peine mis en forme que la mort de Henri II venait bouleverser toutes les prévisions. Sans doute, c'était le présage d'une politique moins aventureuse et par suite moins coûteuse ; mais l'avenir restait incertain et la crainte d'agitations intérieures laissait prévoir une gestion financière tout aussi désastreuse. Et le seul fait du changement de règne portait atteinte au crédit public : cette notion, en effet, n'était pas encore bien dégagée de celle du crédit personnel du roi. De même qu'à la fin du règne de François I^{er} on avait exigé pour certaines opérations la garantie du dauphin, nous voyons quelque indécision se manifester au début du règne de François II. Certains créanciers jugèrent nécessaire d'obtenir confirmation de leurs contrats³. C'est ainsi, également, qu'à l'avènement de Charles IX, les créanciers lyonnais se firent donner une confirmation générale des emprunts antérieurs⁴.

Si, en principe, la doctrine du respect des contrats prévalut et avec elle la notion de l'État, distinct de la personne du roi, la part d'imprécision qui subsistait était encore un encouragement pour le nouveau gouvernement à ne point tenir les engagements du roi précédent, engagements dont la situation financière rendait d'ailleurs l'exécution presque impossible. Au mois de juillet 1559, la faillite était un fait accompli.

1. Publié par Ehrenberg, *op. cit.*, p. 167, d'après les papiers de Behaim, au Germ. Museum de Nuremberg.

2. Ainsi les hoirs Neidhart, créanciers de 167,145 écus 10 s. 8 d., d'une part, et de 12,405 écus 38 s. 10 d., d'autre part, d'après une obligation du 7 février 1558, qui n'avait jamais été remboursée.

3. Tel J. Ungaro, qui obtient les lettres patentes du 18 juillet 1559. A. N., P 2311.

4. Let. pat. enregistrées à la Chambre des comptes le 12 juillet 1561. A. N., U 665, p. 469.

Malgré leur passivité habituelle, les créanciers protestèrent : au bout de quelques mois, les Florentins de Lyon dépêchèrent L. Spina, qui fit entendre au Conseil de vives réclamations¹. Les Allemands envoyèrent une délégation particulière, composée de G. Roggenbach, J. Lochner et Ch. Scheuerl. Ils espéraient, en agissant isolément, obtenir un traitement plus avantageux. Mais les uns et les autres durent se contenter de bonnes paroles.

Au printemps de 1560, nouvelle ambassade allemande, avec A. Welser, S. Funkerer, H. Hartlieb, J. Imhof, J. Lobetius et G. Roggenbach, qui séjournèrent à la cour pendant plusieurs mois et ne purent avoir qu'une seule audience du roi, lequel était d'ailleurs inapte à discuter de ces affaires. Par contre, ils négociaient avec le cardinal de Lorraine, qui se fit offrir 50,000 livres pour s'intéresser à leur cause et ne leur donna, lui non plus, que des encouragements².

Les Italiens, qui n'étaient pas mieux traités, se fâchèrent. Tant en leur nom que pour les banquiers des autres nations, ils vinrent protester auprès du consulat lyonnais, remontrant que le roi avait rompu le pacte fait par Henri II et menaçant d'interrompre le trafic des foires. Tout cela était bien fait pour émouvoir le consulat, qui, craignant des représailles et la ruine de la ville, envoya aussitôt une délégation à la cour pour obtenir la confirmation des contrats et leur exécution³.

En Italie même, l'ambassadeur du roi recueillait les protestations des prêteurs qui avaient vendu leurs biens pour apporter leur argent au roi et ne recevaient rien des « émoluments à eux assignez sur le crédit du Grand Party⁴ ».

Quant aux Suisses, qui avaient obtenu en 1558 des conditions particulières, ils n'étaient pas mieux traités. Pour eux, c'était la garantie

1. Lettre de Tornabuoni à Cosme I^{er}, du 14 novembre 1559, publiée par Desjardins, *Négociations... avec la Toscane*, t. III, p. 406.

2. Journal de J. Hartlieb, cité par Ehrenberg, *op. cit.*, p. 166. Quant au résultat de ces négociations, Ehrenberg nous expose, d'après ce même document, qu'elles auraient abouti à un arrangement : le capital des prêts allemands, soit 1,878,743 écus, augmenté des intérêts jusqu'à la Toussaint de 1558, aurait été converti en une dette nouvelle dont les intérêts auraient été fixés à 8 1/3 % et garantis par la ville de Lyon, les intérêts de 1558 à 1560 étant supprimés. Ces renseignements sont inexacts : la créance de 1,878,743 écus correspondait au montant du Grand Parti augmenté du Petit Parti, qui n'était lui-même que la consolidation des intérêts arriérés de 1557-1558. Il ne pouvait donc être question d'ajouter une seconde fois les intérêts au capital primitif. Ehrenberg, travaillant d'après des documents douteux (une copie du Journal de Hartlieb), a ajouté à la convention bien connue de mai 1559 une seconde convention, qu'il date de 1560 et qui n'a jamais existé.

3. Délibération municipale du 29 février 1560. A. mun. de Lyon, BB. 84.

4. Lettre de Babou de La Bourdaisière, du 20 janvier 1560. B. N., Cinq Cents Colbert, 343, n° 387.

de la ville de Lyon qui leur faisait défaut en même temps que celle de l'État.

En effet, les prêteurs auxquels on avait donné toutes ces garanties n'avaient jamais reçu la moindre part des intérêts promis¹. Dès la fin de la première année, ils réclamèrent au consulat les 24,000 écus représentant leur annuité. Les consuls, sans ressources, ne purent que les renvoyer au roi². Il en fut encore de même six mois plus tard³. Cette démarche ayant ainsi échoué, G. Pfyffer et B. Stocker, délégués par les cantons de Lucerne, Glaris et Soleure, revinrent devant le consulat pour exiger l'exécution des engagements. La réponse, cette fois, fut plus explicite ; on pourrait même dire cynique. Les consuls refusèrent de se décider sans avoir consulté les « États » de la ville et sans avoir examiné les engagements pris. Mais, avant cette consultation, ils déclaraient nulle toute obligation contractée sans le concours des habitants, ce qui était le cas, puisque la municipalité avait agi par ordre du roi sans oser discuter. L'engagement était d'ailleurs nul pour le fond comme pour la forme. L'intérêt de 16 % était déraisonnable, prohibé par le droit naturel, divin et civil, et par les ordonnances des Ligues suisses elles-mêmes. Il était incroyable, ajoutait-on, que les Cantons aient permis qu'on « extorque de telles usures », contraires à l'honneur des trois cantons et de la religion chrétienne⁴.

Ces arguments prêtaient à la critique : la nécessité d'étudier les contrats n'était qu'un procédé dilatoire, puisque ceux-ci étaient bien connus. Quant aux objections de fond, elles auraient gagné à être formulées deux ans plus tôt, lorsque l'affaire était encore en discussion. Enfin, pour le taux de l'intérêt, le consulat ne se souvenait-il plus des emprunts de la ville contractés au même tarif ? Tout cela était pauvre comme logique et ne tirait sa force que des circonstances présentes : la ville n'avait pas d'argent pour payer et le roi était impuissant à l'y contraindre.

Les Suisses ne se tinrent pas pour battus : ils cherchèrent un arrangement par la voie diplomatique ; l'affaire fut traitée entre les cantons intéressés et l'ambassadeur du roi auprès des Ligues, Coignet. Le gouvernement français ne pouvait plus se montrer intransigeant, car il y allait de ses relations avec les Cantons, dont l'amitié lui était précieuse.

1. Let. pat. du 18 août 1561. A. N., X¹^s 8624, fol. 179.

2. Lettre du consulat lyonnais au cardinal de Lorraine, du 4 août 1559. A. mun. de Lyon, AA. 138.

3. Délibérations municipales, 17 janvier 1560. *Ibid.*, BB. 81.

4. *Id.*, 23 février 1560. *Ibid.*

La reine mère était anxieuse et faisait « plus que le possible » pour trouver l'argent nécessaire¹. On fit ainsi des propositions, qui furent soumises à la *journée* de Bade et acceptées, faute de mieux, par les créanciers : l'intérêt était réduit à 5 %, mais accru d'une indemnité qui le doublait en réalité. Le roi promettait enfin le remboursement du capital à la fin de la deuxième année². L'affaire était ainsi réglée sans trop de dommage. Quant à la garantie de la ville de Lyon, les créanciers avaient appris par expérience ce qu'elle valait.

Ces emprunts de 1558 étaient d'ailleurs de peu d'importance à côté de la masse des obligations du Grand Parti, qui subsistaient et donnaient même lieu à de fréquentes transactions³. Mais ces transactions attestaient moins la confiance des capitalistes que leur goût pour les spéculations faciles et l'espoir de réaliser de gros bénéfices. La véritable définition de ces opérations nous est donnée par l'abbé d'Orbais, qui observait de près ce qui se passait en Suisse : « Le plus souvent », disait-il, « sont debtes achaptées ou transportées et de nulle valeur, et là où je voudrois prêter la main à telle marchandise, trente mil escuz en achepteroient plus de *III^{xx}* »⁴. Ces constatations mettaient à l'aise le gouvernement pour traiter ses créanciers avec désinvolture ; il spéculait à son tour sur sa propre faillite. Mais les créanciers n'en présentaient pas moins des titres authentiques, et leurs réclamations constituaient un obstacle pour de nouveaux appels au crédit.

Depuis 1561, le gouvernement, après avoir demandé en vain aux États généraux qu'ils se chargent de l'amortissement de la dette publique, s'était adressé au clergé, qui, par le contrat de Poissy, s'était engagé à fournir une subvention annuelle destinée à cet amortissement. Ce plan, à son point de départ, était habilement conçu et pouvait, par une application exacte, restaurer les finances de l'État, mais encore ne s'agissait-il là que du rachat des rentes constituées sur la ville de Paris, ce qui laissait de côté les dettes du Grand Parti. Son exécution, d'autre part, fut faussée dès l'origine par l'intervention du gouvernement, qui détourna ces fonds de leur affectation pour payer les intérêts de nouveaux emprunts.

Cette méthode des emprunts répétés, garantis par des subventions du

1. Lettre de Catherine de Médicis à Coignet, du 4 janvier 1561. *Lettres de Catherine de Médicis*, t. I, p. 571.

2. Let. pat. du 18 août 1561. A. N., X^{1a} 8624, fol. 179.

3. Nous trouvons plusieurs contrats concernant de telles transactions dans les années 1565 et 1566. B. N., Fr. 16014, fol. 164 et 169.

4. Lettre de l'abbé d'Orbais au chancelier, du 7 septembre 1563. B. N., Fr. 7116, fol. 34 v°.

clergé, allait être désormais, et pour de nombreuses années, la base du système financier¹.

Or, tout cela ne comportait aucune solution pour les créanciers du Grand Parti. Dès le mois d'octobre 1562, l'échec d'un emprunt sur l'hôtel de ville de Paris montrait la nécessité de relever le crédit de l'État. Tout conseillait d'ailleurs de ménager les prêteurs auxquels on pouvait avoir recours dans l'avenir, auxquels les représentants du clergé proposaient même de s'adresser pour collaborer à une opération de crédit².

Le gouvernement, pour une fois, agit donc prudemment en essayant de réduire le volume des créances du Grand Parti et en préparant la conclusion d'un arrangement définitif, dont la réalisation augmenterait grandement ses capacités d'emprunt. Pour commencer, il eut recours à la loterie.

En 1561, il acceptait l'offre d'un certain Marcelin Gueyton, qui demandait la création d'une rente de 15,000 livres sur l'hôtel de ville de Lyon. Cette rente serait mise en loterie entre les créanciers du Grand Parti pour un capital de 500,000 livres d'obligations, les gagnants recevant en échange de leurs titres une quote-part de cette rente. L'opération devait être terminée en cinq ans, en amortissant 100,000 livres par an. Les rentes ainsi constituées étaient rachetables sur le pied du denier 12, ce qui correspondait à un remboursement total de 180,000 livres. Toutes ces opérations devaient se faire sous le contrôle du consulat de la ville. Ainsi le roi aurait réussi à amortir 500,000 livres de dettes sans en déboursier plus de 180,000. Les créanciers auraient échangé leurs obligations contre des billets de loterie qui leur donnaient trente-six chances sur cent d'être remboursés. Quant à l'organisateur, il aurait profité pendant quatre années des rentes qui ne seraient pas encore mises en loterie, soit de 30,000 livres au total. L'opération aurait été excellente pour tout le monde, même pour les créanciers, à condition qu'ils eussent perdu tout espoir de tirer parti autrement de leurs obligations³.

L'affaire étant ainsi conclue, rien ne nous renseigne sur son dévelop-

1. Voir les excellents travaux de Serbat, *Les assemblées du clergé de France, 1561-1615*, Paris, 1906, in-8°, et de Cauwès, *Les commencements du crédit public en France* (*Revue d'économie politique*, 1895-1896).

2. En 1563, le clergé offrait sa garantie au roi, qui « emprunteroit deniers à intérêt raisonnable à la banque du Grand Party d'Allemagne ». Procès-verbal de l'Assemblée de 1563. A. N., G³, 226. Serbat ajoute que cette banque était « analogue à celle de Lyon ». Toute cette histoire était bien mal connue !

3. Let. pat. du 14 décembre 1561. A. N., X^{1a} 8624, fol. 215.

pement. Il fut sans doute heureux, puisque, en 1572, une loterie du même genre était organisée par un certain Nardi, marchand de Lyon : les conditions n'étaient guère meilleures pour les créanciers, qui devaient apporter deux tiers d'argent comptant et un tiers de créances du Grand Parti de Rouen¹.

D'autres perspectives leur étaient d'ailleurs ouvertes, qui semblaient plus avantageuses : désormais, à chaque emprunt nouveau, le gouvernement leur offrait de souscrire, en y apportant une part de vieilles créances. Cette pratique était discutable, tant pour l'État que pour les créanciers, mais elle avait pour le premier l'avantage de maintenir artificiellement son crédit, d'ajourner le paiement des dettes criardes et de les faire à peu près disparaître dans des emprunts nouveaux dont on pouvait ne pas se préoccuper immédiatement. Avantages évidents pour un gouvernement gêné, désireux avant tout d'ajourner les difficultés et de retarder la faillite imminente.

Cette méthode fut appliquée en grand pour la première fois à un emprunt de 1,200,000 livres conclu par l'intermédiaire de la ville de Paris en novembre 1562, puis, au mois de février suivant, à un second emprunt de 2,400,000 livres². En février 1564, l'opération se renouvelait pour 720,000 livres et, au mois de septembre 1564, pour 912,000 livres³. C'était au total 2,616,000 livres de créances anciennes qui se trouvaient ainsi résorbées⁴.

Il en fut de même dans la suite chaque fois que la nécessité s'imposa de stimuler la bonne volonté des prêteurs : en 1567, à l'occasion d'un emprunt de 1,200,000 livres, on voulut restreindre au tiers la part des anciennes dettes et exclure même expressément les créanciers du Grand Parti, mais ces limitations compromettaient le succès de l'emprunt et il fallut y renoncer en permettant de souscrire aux conditions habituelles⁵.

Depuis longtemps d'ailleurs, d'autres efforts avaient été tentés pour

1. Lettres patentes du 20 octobre 1572, citées par V. de Valous, *Blanque à Lyon en 1573*.

2. Franchotti y participa pour 150,000 livres de vieilles créances. Let. pat. du 30 juin 1563. A. N., X^{1a} 8625, fol. 52 v^o. Serbat (*op. cit.*, p. 39) remarque, à propos de l'emprunt de 1,200,000 livres de 1562, que les seules souscriptions furent celles qui consistaient en créances anciennes.

3. Let. pat. de février et du 5 septembre 1564. A. N., X^{1a} 8625, fol. 196 et 338.

4. Dans toutes les opérations, les documents font surtout mention de « dettes anciennes », sans préciser s'il s'agit de celles du Grand Parti. Il existait, en effet, bien d'autres créances en souffrance. Mais les indications provenant des documents ultérieurs nous prouvent qu'il s'agissait surtout des créances du Grand Parti.

5. Let. pat. des 16 décembre 1567, 2 janvier et 14 février 1568. A. N., X^{1a} 8627, fol. 98, 101 et 164 v^o.

liquider les vieilles dettes. Catherine de Médicis, après la première guerre de religion, semblait résolue à remettre un peu d'ordre dans le royaume et particulièrement dans les finances : la conclusion du contrat de Poissy, la liquidation des dettes du Grand Parti, le rachat du domaine et des aides devaient être les principales étapes de ce relèvement¹. Avec la collaboration du Conseil des finances, la régente voulait pratiquer une politique d'économies pour augmenter les ressources, et profiter de l'abondance des capitaux disponibles pour réduire dans une forte proportion le taux de l'intérêt payé par l'État à ses créanciers. Il y avait là tous les éléments d'une politique financière prévoyante, dont les règnes précédents ne nous ont jamais montré d'exemple et qui, avec un peu de persévérance, aurait pu aboutir à d'heureux résultats. Mais tout cela ne devait être qu'un feu de paille, vite éteint par les bouleversements de 1567.

Quelques mois seulement après l'édit de pacification d'Amboise, le gouvernement se préoccupait du Grand Parti : le 5 décembre 1563, on prescrivait à tous les créanciers de présenter leurs obligations pour les faire rembourser². Le Conseil du roi leur proposait les conditions suivantes : on accorderait aux créanciers pendant six ans une assignation de 1,200,000 livres sur l'imposition de 5 % par muid de vin, sur la subvention du clergé et les amendes judiciaires. Sur le montant de ces annuités, on leur payerait un intérêt de 5 %, le surplus devant servir à l'amortissement du capital. Il était entendu qu'on rembourserait seulement 60 % des créances, les prêteurs devant se résigner à cette faillite partielle.

La dette totale du Grand Parti devait, en effet, approcher de 9,000,000 de livres³. En calculant sur cette base la répartition de ces annuités, on trouve qu'au bout de six années on aurait remboursé 57 % du capital.

Les représentants des Florentins et des Lucquois, à qui ces propositions furent soumises, les repoussèrent avec indignation : ils répondirent au roi que cette faillite était « chose contrevenant à Votre Grandeur ». Mais, en même temps, ils se déclaraient prêts à accepter la combinaison suivante : attribuer aux créanciers une rente de 5 % sur

1. Lettre de Catherine de Médicis à l'évêque de Rennes. *Lettres...*, t. II, p. 138.

2. Let. pat. du 5 décembre 1563. A. N., U 665, p. 486.

3. La dette du Grand Parti était de 11,677,000 livres à la fin du règne de Henri II. Depuis ce moment, des réductions avaient été opérées par le moyen de nouveaux emprunts, qui avaient absorbé 1,800,000 livres en 1562 et 1563. D'autre part, la régente avait remboursé en Suisse 820,000 livres. Le montant des créances en souffrance au début de 1564 était donc de 9,000,000 de livres environ.

l'hôtel de ville de Lyon, rente rachetable dans le délai de six ans au denier 12. Cela revenait exactement au résultat précédent et les prêteurs y perdaient également 40 % de leur créance. Le seul avantage était, semble-t-il, de substituer la garantie de la ville de Lyon à une simple assignation sur certains revenus royaux. Cette garantie méritait-elle qu'on fit tant de différence entre les deux projets? Les Florentins et les Lucquois ignoraient sans doute la façon dont avaient été traités les banquiers suisses.

Ils s'entêtaient néanmoins pour obtenir satisfaction. Lorsqu'on leur objectait que Lyon était proche des frontières et que c'était exposer la ville à être attaquée par les créanciers impatients, ou ses habitants à être arrêtés par représailles, ils réfutaient sans peine ces critiques étranges, s'obstinant à réclamer une assignation sur Lyon ou du moins sur la ville de Paris. Chacun restait sur ses positions et la réponse du Conseil, le 3 mars 1564, marqua la rupture de ces négociations¹.

L'affaire resta en suspens pendant des mois : délai avantageux pour le gouvernement qui ne payait rien, tandis que les créanciers, à la réflexion, devenaient plus accommodants. Pendant ce temps, l'idée germa d'un règlement auquel, à défaut de Paris et de Lyon, participerait une autre ville. On finit par s'entendre sur Rouen.

Après s'être mis d'accord avec « les seigneurs du Grand Parti² », le roi expédia les lettres patentes du 25 avril 1565, par lesquelles il assignait à la ville de Rouen 250,000 livres de rentes qui seraient acquittées sur la subvention du clergé, sur le subside du vin et généralement sur l'ensemble des recettes du royaume. Ce fonds devait servir à constituer des rentes aux créanciers du « Grand et autres partiz de Lyon ». Ces rentes, au taux de 5 %, seraient payables aux termes de Noël et de la Saint-Jean³. Il n'y avait pas d'amortissement prévu et l'assignation des rentes était fragile, puisque la subvention du clergé, d'après le contrat de Poissy, devait être affectée, à partir de 1567, au rachat des rentes sur l'hôtel de ville de Paris. Évidemment, on pouvait prévoir que ce dernier contrat ne serait pas exactement appliqué, mais il était également probable que, si les fonds du clergé étaient détournés de leur affectation prévue, ce serait pour des usages plus profitables que le remboursement de vieilles dettes.

1. Requête des députés du Grand Parti au roi et réponse de Robertet, 3 mars 1564. B. N., Fr. 15879, fol. 102.

2. Cet accord est mentionné dans les remontrances de la municipalité de Rouen du 26 novembre 1565. A. mun. de Rouen, A. 18, fol. 276.

3. Délibération des 24 du Conseil de Rouen. *Ibid.*, fol. 232. Contrat du 13 janvier 1578. A. départ. du Rhône, E 2246.

Cette opération, d'après le taux prévu, devait consolider un capital de 5,000,000 de livres. Ce n'était qu'une fraction du Grand Parti, mais d'autres contrats, comme nous le verrons, avaient été déjà conclus avec certains groupes de créanciers, avec les Allemands et les Suisses. Ces 5,000,000 représentent le résidu des créances en souffrance, tel que les administrateurs avaient pu le calculer.

Mais l'application de ce programme allait rencontrer des difficultés ; la municipalité de Rouen s'inquiétait du rôle qu'on lui destinait : les conseillers consultaient les notables qui refusaient de passer l'obligation promise aux créanciers du Grand Parti¹. On faisait toutes sortes d'objections sur le choix de la ville de Rouen ; les unes juridiques : les contrats conclus à Lyon devaient avoir leur solution dans la même ville ; d'autres morales : c'était faire injure au roi que de substituer à ses engagements celui d'une ville du royaume ; d'autres encore, pratiques : les fonds devant être apportés à Rouen, leur transport imposerait des frais excessifs tant au roi qu'aux villes, alors qu'il serait plus simple de les transporter à Lyon ou de les faire encaisser sans intermédiaire par les créanciers. Les Rouennais craignaient, enfin, que les créanciers du Grand Parti, qui seraient désormais ceux de la ville de Rouen, ne saisissent leurs marchandises en Flandre, en Espagne et en Angleterre au moindre retard dans les paiements. Ne seraient-ils pas eux-mêmes responsables d'un receveur dont le cautionnement serait insuffisant pour les garantir contre des malversations possibles² ?

Ce qu'ils craignaient sans doute, sans oser l'exprimer, c'était la mauvaise foi du roi, la suspension des paiements, qui les laisserait exposés sans recours possible aux poursuites de leurs créanciers. N'était-ce pas là, au fond, l'arrière-pensée des auteurs du projet ?

Les doléances de la ville de Rouen parvinrent difficilement au roi, qui accomplissait à ce moment un long voyage dans les provinces. Le Conseil privé y répondit par un refus catégorique, en ajoutant qu'aucun inconvénient ne pouvait survenir, les habitants n'étant pas personnellement obligés et la ville n'étant pas tenue de payer plus qu'elle ne recevrait³.

Malgré tout, la municipalité résistait et trainait les choses en longueur. Finalement, le roi expédia des lettres patentes pour décharger les particuliers de toute responsabilité⁴, après quoi l'assemblée géné-

1. Délibération municipale, 13 septembre 1565. A. mun. de Rouen, A. 18, fol. 247.

2. Remontrances du 26 novembre 1565. *Ibid.*, fol. 276.

3. Délibération du 26 mars 1566. *Ibid.*, fol. 305.

4. Let. pat. du 23 juin 1566, mentionnées dans A. mun. de Rouen, A. 19, fol. 13 v^o.

rale des habitants donna à ses représentants les pouvoirs nécessaires pour traiter avec les commissaires du roi¹. Le contrat fut enfin conclu, après seize mois de délais, le 16 août 1566².

Ce contrat avait pour point de départ la date du 25 décembre 1564. Malgré ce retard originel, il semble que tout se soit passé régulièrement pour sa mise en train. Fr. Spinelli était commis par le roi pour faire passer les nouveaux contrats et pour réunir les fonds assignés à la ville de Rouen, tandis que N. Romé, seigneur de Fresquiennes, était commis par la municipalité à la recette de ces deniers³.

Les deux premiers termes, celui de la Saint-Jean et celui de Noël 1565, furent payés sans difficultés, mais celui du 25 juin 1566, dont l'échéance avait précédé de peu la conclusion du contrat, ne se régla pas de même : les sommes nécessaires n'étaient pas même inscrites dans l'*État général des finances*, et, plusieurs mois après, il fallait chercher ailleurs quelques maigres reliquats pour les compléter⁴. Quant au terme de Noël suivant, rien n'avait été prévu et, au mois de février 1567, on ne trouvait pour les créanciers que de bonnes paroles avec la promesse d'entretenir le contrat⁵. Un mois plus tard, on leur promettait seulement d'en parler au roi. Même son de cloche en mai. En juin, le Conseil des finances déclarait qu'il n'y avait pour le moment aucun moyen d'exécuter le contrat⁶.

Les créanciers ne reçurent plus rien de la ville de Rouen. A toutes les réclamations, le seigneur de Fresquiennes répondait simplement qu'il n'avait rien reçu lui-même depuis la Saint-Jean 1566 et qu'il ne lui restait pas de fonds entre les mains⁷. Depuis ce moment, il ne fut plus question des créances de Rouen : on les considérait comme les autres dettes du Grand Parti, auxquelles on promettait des assignations lointaines ou le droit de participer à de nouveaux emprunts⁸. C'était seulement à quelques créanciers influents, aux plus habiles, que devaient

1. Délibérations municipales des 31 mars, 10, 27 avril et 3 mai 1566 (A. mun. de Rouen, A. 18, fol. 309, 313, 315 v^o et 317), des 8, 12 août et 11 novembre 1566 (A. 19, fol. 13 v^o, 15 et 23).

2. Mentionné le 31 décembre 1571. A. 19, fol. 222.

3. Délibérations municipales, 3 mai 1566. A. mun. de Rouen, A. 18, fol. 317.

4. Conseil des finances, 3 février 1567. A. N., Fr. 16222. On trouvait heureusement pour compléter l'assignation 1,582 livres provenant des domaines.

5. *Ibid.*, 15 février 1567.

6. *Ibid.*, 17 mars et 30 juin 1567.

7. Délibérations municipales, 31 décembre 1571. A. mun. de Rouen, A. 19, fol. 222.

8. Conseil des finances, 6 mai 1568. B. N., Fr. 16222.

échoir quelques assignations plus solides leur permettant de récupérer une part importante de leur avoir¹.

Le plus admirable, c'est que les créanciers ne se décourageaient jamais. Au mois de décembre 1571, ils harcelaient encore le seigneur de Fresquiennes ; en 1578, il se trouvait même des acquéreurs pour racheter ces obligations². Dernières spéculations auxquelles donnait lieu ce papier déprécié.

Ce contrat de Rouen n'avait été qu'une tentative pour liquider le Grand Parti, éphémère comme les précédentes, et qui ne pouvait survivre aux bouleversements politiques de l'année 1567.

Cette tentative ne concernait qu'une partie des créanciers, les Italiens surtout, car, avec le temps et les mauvaises années, il se produisait une sorte de désagrégation du Grand Parti. Les nations, longtemps associées dans les mêmes entreprises, se dissociaient : Italiens, Suisses et Allemands poursuivaient tous, par des voies différentes, l'espoir d'un règlement particulier.

Les Suisses, pour leur part, savaient exploiter les avantages que leur procurait une situation privilégiée. Le gouvernement français, en effet, était engagé de tous côtés, non seulement envers les créanciers du Grand Parti, mais envers les seigneurs des Liges, auxquels il payait des pensions, envers les capitaines qui étaient entrés au service de la France et qui avançaient régulièrement l'argent de la solde due aux troupes. Il en avait été ainsi pour les campagnes de Picardie et de Calais, et il restait encore une grosse dette de 250,000 livres pour la solde des compagnies qui avaient combattu en Piémont. Tout cela provoquait des réclamations que les gouvernements des Cantons prenaient en main et qui se réglaient soit par la voie diplomatique, soit devant les juridictions suisses, aux *journées de marche*, dont le gouvernement français s'était engagé à reconnaître la compétence.

Les ambassadeurs du roi étaient en mauvaise posture devant ces créanciers rudes et « inexérables », dont ils redoutaient les « cryeries ». Faute de pouvoir s'acquitter exactement, le roi devait subir les conditions qu'on lui imposait, sans quoi il risquait de ne pas obtenir le re-

1. En 1570, Oratio Ruscellai, qui avait une créance de 150,000 livres sur la ville de Rouen pour le compte du Grand Parti, obtint une assignation pour cette somme, augmentée de 15,000 livres d'intérêts arriérés, moyennant le prêt d'une autre somme de 150,000 livres en argent comptant. Let. pat. du 16 août 1570. A. mun. de Lyon, CC. 317.

2. Conseil des finances, 14 août 1568. B. N., Fr. 16222. Contrat du 13 janvier 1578. A. dép. du Rhône, E 2246. D'après ce contrat, 572 l. 10 s. de rente sur Rouen auraient été cédées au prix de 11,449 l. 18 s. 9 d., c'est-à-dire au pair. C'est évidemment un prix fictif.

nouvellement des alliances : c'eût été la fin du recrutement pour ses armées ; c'eût été la Suisse livrée aux entreprises de l'Espagne. Pour éviter ces catastrophes, le gouvernement royal usait de l'argument des faibles : il rusait avec l'adversaire, tentait de l'endormir avec ses promesses, lui versait de temps à autre des acomptes. Mais, en définitive, il payait cher les délais obtenus, car les Suisses spéculaient avec frénésie sur les obligations royales : banquiers, marchands, chefs militaires exploitaient leurs avantages au su des représentants du roi, obligés de fermer les yeux sur ce trafic¹.

La sagesse eût consisté, comme le recommandait L'Aubespine, à se libérer de ces engagements et à éviter soigneusement d'en contracter d'autres, à se défier des prêteurs obligeants, comme Stocker, qui offrait de l'argent au taux avantageux de 5 %, mais qui contribuait ainsi à embrouiller les choses. « Je voudrois bien », ajoutait-il, « que ces gens-là ne se meslassent plus de nous rien prêter, d'autant que c'est la ruine des affaires du roy. » Il convient d'acquitter les dettes sans « en tirer autre chose, car tout le service que nous pouvons faire à Votre Majesté en ses jeunes ans est de la développer des debtes qui sont en Suisse² ». Rien de plus raisonnable que cette résolution de renoncer à une politique de facilité financière, mais aussi rien de plus impraticable dans la situation présente, où l'on pouvait tout au plus « gagner le temps ».

Parmi toutes ces difficultés, les réclamations avaient été particulièrement vives de la part du canton de Lucerne, dont l'intransigeance inquiétait l'ambassadeur Coignet. Toutefois, des députés, venus à la cour en 1560, avaient été satisfaits au moyen de quelques petites sommes, mais sans avoir obtenu de règlement définitif. Pour aboutir à ce règlement, on eut recours à la procédure prévue, à l'intervention d'une *journée de marche* qui eut lieu à Payerne, du 8 au 15 novembre 1560, mais, cette fois encore, on n'arriva pas à un résultat satisfaisant.

L'affaire restait en suspens et c'était pour le gouvernement de Charles IX une grosse difficulté, qui risquait de troubler les relations

1. Voir, sur ces négociations, Rott, *La représentation diplomatique de la France auprès des Cantons suisses*, t. II, p. 35 à 160. Il y a beaucoup de choses à trouver là-dessus dans les manuscrits de la B. N., Fr. 7116, 16013 à 16016, 16021 et 16024, qui contiennent les archives des ambassadeurs Coignet, N. de La Croix, abbé d'Orbais, Sébastien de L'Aubespine et Pomponne de Bellièvre, de 1558 à 1571. Il est d'ailleurs difficile de se reconnaître dans ces documents, car la question des dettes se pose dans son ensemble et il n'est pas toujours facile de savoir ce qui concerne spécialement celles du Grand Parti.

2. Lettre de L'Aubespine à Bellièvre, du 11 mars 1566. B. N., Fr. 16016, fol. 36.

politiques des deux pays. Aussi, dès les premiers temps de la régence, Catherine de Médicis sembla-t-elle décidée à faire « plus que le possible » pour trouver une solution. Ses décisions, ou plutôt celles du Conseil, étaient nettes : le roi était prêt à reconnaître l'existence des dettes et il acceptait de les rembourser, mais il voulait que leur origine fût bien vérifiée pour éviter de faire les affaires des spéculateurs. Enfin, il était décidé à réduire le taux de l'intérêt de 16 à 5 %, suivant la règle qu'on allait appliquer à toutes les dettes de l'État.

Ce programme était difficile à imposer, surtout en ce qui concernait la réduction du taux de l'intérêt : sans doute, étant donné l'abondance de l'argent disponible sur le marché financier, la baisse de l'intérêt était chose normale, mais cette réduction des deux tiers était exagérée et, au surplus, contraire aux engagements pris. Aussi la régente hésitait-elle avant d'exposer les détails de son projet¹. Elle voulait préparer les voies en donnant quelques témoignages de bonne volonté. Elle réussit, en reculant les dépenses les plus importantes, à se procurer 420,000 livres, qui furent envoyées à Coignet au mois d'avril 1561, pour « faire cesser beaucoup de plaintes² ». L'année suivante, elle empruntait encore 400,000 livres à Minkel et Obrecht pour payer un nouvel acompte³.

Les plaintes étaient, en effet, toujours plus nombreuses et plus pressantes : le gouvernement de Berne prenait même en mains les revendications de créanciers allemands, comme Bernard Meyting, d'Augsbourg⁴. Toutefois, sur le fond même de l'affaire, les Suisses se montraient relativement accommodants : pour l'intérêt, les Bernois acceptaient le taux de 5 %, qui leur semblait légitime, puisque les banquiers faisaient eux-mêmes leurs emprunts à ce taux. Ils prenaient aussi l'engagement de contraindre les prêteurs à s'en contenter, mais ils voulaient un règlement général concernant le capital des dettes, le paiement des intérêts et des frais accessoires⁵.

Les députés des Cantons envoyés à la diète de Soleure et à celle de Bade avaient pour instructions d'exiger une nouvelle *journée de*

1. Lettre de Catherine de Médicis à Coignet, du 12 février 1561. B. N., Fr. 17981.

2. Lettres de Catherine de Médicis à Coignet, des 4 janvier et 1^{er} avril 1561. *Lettres...*, t. I, p. 571 et 594.

3. Par contrat du 11 février 1562. Lettre de Charles IX au consulat de Lyon, du 13 avril 1562. A. mun. de Lyon, AA. 24.

4. Lettres du canton de Berne au roi de France et à l'ambassadeur, des 22 juillet et 27 août 1561. A. d'État de Berne, Rats manual, 357, p. 228 et 389 ; Welsch-Missivenbuch, D, p. 272 et 284.

5. Décision du canton de Berne du 31 août 1562. *Ibid.*, Ratsmanual, 361, p. 56.

marche si l'ambassadeur Coignet ne leur donnait pas sur tous ces points des réponses satisfaisantes¹. Cette *journée* eut lieu à Payerne le 30 août 1562.

Le montant des créances en cause serait intéressant à connaître. Quelle était la part des Suisses dans la dette du Grand Parti? Nous ne possédons sur ce point que des données partielles, comme le compte des banquiers de Bâle dont la créance était de 316,468 l. 10 s., sur laquelle 165,073 l. 6 s. appartenaient à Schenk². Mais ces chiffres et ceux de quelques autres créances moins importantes ne peuvent nous donner une idée même approximative du total. Une indication plus exacte nous est fournie dans une lettre de l'ambassadeur de Charles IX, l'abbé d'Orbais, qui évaluait à plus d'un million de livres ce qui restait à payer après un premier remboursement³. On peut donc évaluer à 1,200,000 ou 1,500,000 livres le total de la dette que le roi avait contractée en Suisse, ce qui correspondait approximativement à un million de capital, augmenté des intérêts en souffrance depuis le mois d'octobre 1557.

La sentence rendue le 4 septembre 1562 prescrivait la réduction de l'intérêt de 16 à 5 % et le remboursement du capital par tiers, à partir de la Saint-Martin suivante. En cas de non-exécution du contrat, les intérêts seraient de nouveau calculés à 16 %⁴.

Il fallait beaucoup de confiance pour croire possible le paiement rapide d'une somme aussi élevée. Les Suisses ne reçurent rien à la Saint-Martin, et l'abbé d'Orbais, qui avait succédé à Coignet comme ambassadeur, n'était pas fait pour arranger les choses : il n'aimait pas les Suisses, qui finirent eux-mêmes par lui rendre la vie insupportable, et il n'encourageait guère le gouvernement à payer ses dettes, en lui représentant que toutes les créances étaient passées entre les mains de spéculateurs dont les droits étaient contestables. Seule la crainte de voir remettre en vigueur les anciens contrats l'empêchait de se prononcer pour la suppression de tout paiement⁵.

On agit donc avec prudence : on obtint, à l'aide de gratifications, que l'échéance de la Saint-Martin, déjà reportée à la Saint-Jean de 1563, fût

1. Instructions pour les députés de Berne des 15 mai et 6 juin 1562. *Ibid.*, Instruktionen-Buch, G, p. 35 et 40.

2. Troisième compte de Cl. Juge pour l'année 1562. A. Aff. étrang., Suisse, 50, fol. 90.

3. Lettre de l'abbé d'Orbais au chancelier, du 30 septembre 1563. B. N., Fr. 7116, fol. 45 v^o.

4. Troisième compte de Cl. Juge pour l'année 1562. A. Aff. étrang., Suisse, 50, fol. 90.

5. Lettres de l'abbé d'Orbais au chancelier, des 5 juillet et 7 septembre 1563. B. N., Fr. 7116, fol. 17 et 34 v^o.

de nouveau reportée à la Saint-Martin suivante¹ et, au mois de septembre, à la *journée* de Bade, l'abbé d'Orbais réussit à empêcher l'envoi d'une ambassade des Cantons, dont les réclamations auraient été violentes et importunes. Mais il pria le gouvernement de faire son possible pour couper court à de telles démarches : il suffisait de faire vérifier à l'avenir les créances pour ne plus laisser le champ libre aux spéculateurs².

Les paiements n'eurent pas lieu en 1564, comme il avait été prévu³. Un nouvel arrangement fut alors conclu à la *journée* de Bade⁴. Sa principale utilité était de soumettre les créances à une revision et de reconnaître comme seules valables celles qui auraient été vérifiées antérieurement. Aussi, en 1566, l'ambassadeur du roi était-il assisté de deux conseillers financiers, Benoit Stocker et H. Lochmann, qui étaient sans doute les représentants des créanciers chargés de cette vérification contradictoire.

Ce contrôle semble avoir été fait soigneusement au cours des années suivantes : on contraignait les créanciers à présenter les obligations primitives et à faire la preuve des transmissions successives constatées par les endossements⁵. L'ambassadeur du roi auprès des Cantons était chargé de ce soin et c'est à lui que le Conseil des finances renvoyait toutes les réclamations qui lui étaient adressées⁶.

Peu à peu, les remboursements se faisaient, mais non sans retards : en 1565, on payait le premier tiers dû aux banques de Bâle et, pour les autres créanciers, on obtenait encore un délai moyennant le paiement d'une année d'intérêts. En 1566, Catherine de Médicis insistait de nouveau pour faire « allonger les paiements de ceulx du Grand Party⁷ ». Plus que jamais, la maxime était de « gagner le temps » et de se débarrasser des quémandeurs qui venaient trouver le roi, comme Stocker, Esgen et autres « estrangers qui se promectent plus que l'on ne peut pas en leur endroict, encores que l'on leur porte bonne volonté⁸ ». Les

1. Voir le 3^e compte de Cl. Juge, cité plus haut.

2. Lettre de l'abbé d'Orbais, du 30 septembre. B. N., Fr. 7116, fol. 50 v^o.

3. Les premiers paiements eurent lieu en 1565. Lettre de Bellièvre, de 1566. B. N., Fr. 16015, fol. 124.

4. Sommaire de l'accord conclu à Bade le 28 août 1564. B. N., Fr. 16014, fol. 85. Voir aussi les Instructions du roi à Bellièvre du 20 février 1566. B. N., Fr. 16016, fol. 18.

5. Instructions du roi à Bellièvre des 8 et 20 février 1566. B. N., Fr. 16016, fol. 5 v^o et 18.

6. Lettre de Bellièvre au roi, du 15 juin 1566. B. N., Fr. 16015, fol. 48.

7. Lettres de Catherine de Médicis à Bellièvre, du 27 février 1566. B. N., Fr. 16016, fol. 25, et du roi à Bellièvre, même date. *Ibid.*, fol. 24.

8. Lettre de L'Aubespine à Bellièvre, du 11 mars 1566. *Ibid.*, fol. 36.

créanciers avaient été trop mal traités jusqu'alors pour se contenter de cette bonne volonté inefficace, et Pomponne de Bellièvre, successeur de l'abbé d'Orbais, avait fort à faire pour les apaiser. Au mois d'août 1566, les fonds étaient réunis pour le paiement d'une échéance¹ : on achevait de rembourser le deuxième tiers du capital, auquel s'ajoutait l'intérêt du dernier tiers encore en souffrance².

Les paiements se poursuivirent ainsi, de plus en plus lentement, au cours des années suivantes : lenteur bien explicable, si l'on considère la situation intérieure du royaume pendant cette période. En 1568, on versait encore aux créanciers 241,269 livres, mais, dans la suite, ces versements se restreignirent. Si l'on parvint à éteindre de petites dettes³, les grosses créances subsistèrent, à peine diminuées par quelques faibles acomptes : J. Mieg, de Bâle, dont la créance s'élevait à 237,000 livres, ne recevait que 30,000 livres par année, sur lesquelles il fallait compter 11,850 livres d'intérêts. Ainsi l'amortissement ne progressait-il que lentement. En 1577, il restait encore en Suisse des dettes du Grand Parti dont on attendait le remboursement⁴.

Cela faisait l'affaire des spéculateurs, toujours à l'affût des bonnes occasions. Or, les circonstances donnaient aux Suisses toutes sortes de facilités pour tirer parti des créances qui, en d'autres mains, auraient eu peu de chances d'être jamais remboursées : ils achetaient à bas prix des obligations aux créanciers italiens et allemands : nous en avons un exemple lorsque nous voyons Hacquebach, de Schafhouse, acquérir de Gabiano une obligation de 18,102 écus⁵.

Lorsque le roi avait besoin d'un nouveau prêt, pour obtenir une levée de mercenaires, l'occasion était bonne pour les banquiers de faire insérer dans le contrat quelques obligations du Grand Parti. Les hommes de guerre eux-mêmes ne dédaignaient pas ces profits : les capitaines qui avaient commandé l'armée de Piémont sous Henri II, et dont la solde était restée si longtemps en souffrance, avaient obtenu que leurs créances, augmentées de quelques dettes du Grand Parti, dont ils ra-

1. Lettre de Catherine de Médicis à Bellièvre, du 15 août 1566. B. N., Fr. 16016, fol. 206.

2. Quatrième compte de Cl. Juge pour l'année 1565 et premier compte de J. Granger pour l'année 1568. A. Aff. étrang., Suisse, 50, fol. 94 v^o et 97 v^o. Voir également le bordereau des sommes envoyées en Suisse le 11 avril 1566. B. N., Fr. 16016, fol. 82.

3. Le bordereau ci-dessus montre qu'on avait achevé de rembourser les créances de G. Rotinen et des héritiers Jollikofer, qui étaient respectivement de 48,257 l. 2 s. et de 26,577 l. 3 s.

4. Voir la série des comptes de J. Granger pour les années 1567 à 1572. A. Aff. étrang., Suisse, 50, fol. 95 v^o et suiv.

5. Conseil des finances, 3 décembre 1566. B. N., Fr. 18154.

chèteraient les obligations, leur seraient remboursées en trois annuités.

L'exemple était contagieux : en 1570, Stocker, auquel on s'adressait pour obtenir 100,000 écus, offrait de les fournir en s'associant aux autres banquiers suisses, à condition de pouvoir acheter pour 40,000 écus de créances du Grand Parti « dont on feroit terme de troys ans ». L'ambassadeur Bellièvre n'osait pas conseiller de repousser ces conditions, si rigoureuses fussent-elles¹. Ne proposait-il pas d'ailleurs, au même moment, pour faciliter un arrangement avec les capitaines suisses, d'autoriser le colonel Pfyffer à acheter pour 20,000 écus de dettes du Grand Parti²? C'était une gratification de 136,000 livres que ces deux trafiquants voulaient obtenir du roi et qui leur fut sans doute accordée. Exemples isolés que nous verrions se multiplier si nous connaissions avec plus de détails l'histoire du Grand Parti.

De leur côté, les créanciers allemands avaient fait leur possible pour obtenir un règlement particulier. Moins bien servis que les Suisses par les circonstances, ils y parvinrent plus tardivement : ce fut le 7 août 1564 qu'un accord fut conclu entre le roi de France et les représentants d'Augsbourg, de Nuremberg et d'Ulm. Cet accord concernait seulement les créances du Grand Parti, un règlement spécial ayant été réalisé pour les « Particular Partien », c'est-à-dire pour les emprunts conclus en 1556 et 1557 en dehors du Grand Parti. Cette dette se montait à 2,245,633 livres, ce qui pouvait correspondre approximativement à 1,800,000 livres de capital et à 450,00 livres pour les intérêts arriérés de 1557 à 1559. Pour les cinq années suivantes, les créanciers avaient renoncé aux intérêts. Enfin, depuis la conclusion de ce contrat, on s'engageait à payer de nouveau les intérêts, mais au taux de 5 % par an, tout en remboursant le capital par seize versements semestriels. Pour garantie de ces paiements, on accordait aux créanciers une assignation sur la douane des vins et sur les décimes du clergé de Lyon. Enfin, le roi, comme dédommagement pour les intérêts sacrifiés, accordait aux prêteurs une gratification de 50,000 livres³.

Cette fois encore, tout alla bien au début : les paiements eurent lieu régulièrement jusqu'à l'échéance de juillet 1565, mais, à partir d'octobre, les fonds sur lesquels l'assignation était faite manquèrent. Six mois plus tard, les créanciers en étaient encore à adresser des requêtes

1. Lettre de Bellièvre au roi, du 3 novembre 1570. B. N., Fr. 16024, fol. 98.

2. *Id.*, du 13 décembre 1570. *Ibid.*, fol. 89.

3. Ehrenberg, *op. cit.*, p. 181 ; ces détails sont fournis d'après les papiers de Behaim, au German. Museum.

au Conseil des finances, et on leur répondait d'avoir à patienter jusqu'à l'année suivante¹.

Ils reçurent encore quelque chose dans la suite, mais ce fut grâce à la bonne volonté des officiers de finances du Lyonnais, qu'il fallait entretenir par de nombreux présents, et encore eurent-ils à subir des pertes sur le change des monnaies. A partir de 1567, année critique entre toutes, on ne paya plus rien.

Il restait d'ailleurs d'autres créanciers en Allemagne, en dehors des trois villes impériales comprises dans l'accord de 1564, ne fût-ce que Minkel et Obrecht, de Strasbourg, bien que la plupart de leurs opérations eussent été faites en dehors du Grand Parti. De là, d'autres réclamations adressées au Conseil des finances pour obtenir le bénéfice d'un règlement analogue. On décida en principe de traiter ces créanciers comme les précédents et de leur accorder un brevet pour être payés « quand les affaires du roi le permectront² ». C'était une belle promesse ! Ces créanciers venaient trop tard : ils ne reçurent rien, du moins comme argent comptant, si l'on en juge par les réponses qui, dans la suite, furent faites invariablement à tous les quémandeurs. D'après les évaluations d'Ehrenberg, les créanciers allemands auraient reçu depuis 1564 le quart ou le cinquième de ce qui leur était dû : 800,000 livres environ sur 4,000,000, les uns plus, les autres moins, suivant les circonstances et l'habileté qu'ils avaient montrée ; c'est ainsi qu'on avait payé aux Manlich 200,000 livres sur 627,780, et 1,454 livres sur 5,176 à P. Behaim³.

Ainsi, vers 1568, cet effort financier, si heureusement entrepris par le gouvernement de François II et surtout par celui de Charles IX pour liquider la banqueroute des règnes précédents, se terminait par une nouvelle faillite. La dette du Grand Parti avait été fixée par les accords de 1562-1564 et de 1566 à 10,500,000 livres environ, en y comprenant une partie des intérêts arriérés et, suivant les méthodes en usage, les intérêts à courir jusqu'à l'amortissement définitif du capital. Sur cette somme totale, on n'avait guère remboursé que 1,800,000 livres, auxquelles il faut ajouter les rentes payées par la ville de Rouen. Le résidu des dettes du Grand Parti s'élevait donc à 8,700,000 livres, résidu que les gouvernements suivants allaient être impuissants à faire disparaître. Au lieu de remboursements, ils allaient procéder à des substitu-

1. Conseil des finances, 23 mars 1566. B. N., Fr. 18154.

2. Conseil des finances, 12 janvier 1567. B. N., Fr. 16222.

3. Ehrenberg, *op. cit.*, p. 182.

tions de créances qui donneraient aux prêteurs l'illusion d'un paiement¹.

Il ne restait qu'une voie accessible aux créanciers : c'était le recours au Conseil du roi, auquel pouvaient s'adresser ceux qui avaient quelque influence à la cour. Aussi rencontrons-nous dans les archives du Conseil des finances, dont les épaves nous sont parvenues, de nombreuses requêtes concernant les créances du Grand Parti : Français, Allemands, Italiens, Suisses agissaient non plus en groupe, mais isolément pour obtenir des transactions particulières ou arracher quelques acomptes lorsque les contrats cessaient d'être appliqués. Les Suisses eux-mêmes, bien que l'arrêt de Payerne les eût avantagés et qu'ils eussent obtenu des paiements plus prolongés que les autres nations, n'étaient pas les moins ardents à réclamer.

Parmi eux, il y en avait de bien tenaces : c'étaient Nicolas Pellissari et ses parents, bourgeois des Lignes grises, qui avaient fait des prêts en collaboration avec un Piémontais, Blaise de Garimond. Il leur restait, après plusieurs remboursements partiels, deux créances, l'une de 10,666 l. 16 s., l'autre de 26,000 livres, pour lesquelles ils mettaient en mouvement tous leurs protecteurs. Le Conseil des trois Lignes grises adressa une recommandation à l'ambassadeur du roi. Les Pellissari vinrent exposer leurs doléances au Conseil privé, offrant même, d'accord avec Garimond, un prêt supplémentaire de 30,000 livres pour être assignés du total. Après une sérieuse enquête de Bellièvre, on leur accorda le remboursement de leur première créance, mais en trois échéances assez lointaines et en s'excusant de ne pouvoir payer le

1. Voici un état approximatif des dettes établi en tenant compte des intérêts et des remboursements partiels :

	Répartition par nation	Dettes totales y compris les intérêts	Remboursements effectués.
Dettes de Payerne.	1,000,000 l.	1,500,000 l.	1,000,000 l.
Dettes allemandes	<div> <div>Villes impériales.</div> <div>Autres dettes.</div> </div>	<div> <div>1,800,000 l.</div> <div>600,000 l.</div> </div>	<div> <div>3,000,000 l.</div> <div>1,000,000 l.</div> </div>
Dettes de Rouen.	5,000,000 l.	5,000,000 l.	
	8,400,000 l.	10,500,000 l.	1,800,000 l.
Reste dû :			8,700,000 l.

Ces chiffres, tels qu'ils ressortent des opérations de liquidation poursuivies avec les différents groupes de créanciers, correspondent exactement aux estimations que nous avons faites pour 1559. La dette du Grand et du Petit Parti était alors de 11,678,000 livres, dont il faut retrancher 820,000 livres remboursées en Suisse et 2,616,000 livres employées dans les différents emprunts. On arriverait ainsi à 8,242,000 livres.

tout¹. Cet engagement ne fut d'ailleurs pas exécuté : aux réclamations des Pellissari, on répondit que le roi y pourvoirait, ce qui signifiait précisément que le roi était bien résolu à n'en rien faire. Après quelques mois d'attente, on leur fit l'aumône de 4,000 livres à prendre sur un remboursement destiné à Garimond². Il est bien clair que les Pellissari ne reçurent plus rien dans la suite. Mais, au total, n'avaient-ils pas été mieux traités que la plupart des autres prêteurs ?

Ceux-là, en effet, ne recevaient plus que des réponses dilatoires : aux Suisses Job Schenk, N. Mair, on promettait une enquête suivant la procédure dont il avait été convenu avec les Cantons. Au capitaine de Chintre, on opposait le contrat conclu avec la ville de Rouen, désormais seule en cause. Le plus souvent, on promettait d'en parler au roi, on remettait la solution à l'année prochaine ou à un moment plus propice.

Seuls, certains créanciers plus favorisés reçurent quelque argent comptant, des sommes dérisoires : 400 écus à Th. Rinuccini, qui réclamait 63,000 livres ; 200 livres à un certain La Brosse « pour l'aider à s'entretenir » provisoirement ; 3,000 livres sur 42,000 livres dues à la veuve Rostaing, tout juste les intérêts arriérés. Seuls les héritiers du docteur Celays reçurent le remboursement de toute leur créance, y compris les intérêts, « attendu la qualité » du prêteur, privilège surprenant dont nous ne soupçonnons pas les raisons secrètes³.

Les plus favorisés parmi les créanciers furent ceux qui profitèrent des occasions qui s'offraient encore de participer à de nouveaux emprunts en fournissant leur souscription moitié en argent comptant et moitié en vieilles dettes. Ce fut le cas, au mois de mai 1568, pour un emprunt de 400,000 livres, réalisé par l'intermédiaire de la ville de Paris, pour lequel furent acceptées 200,000 livres de dettes provenant du Parti de Rouen, vérifiées par les commissaires ou par les intendants des finances⁴. Au mois d'octobre suivant, mêmes facilités pour un emprunt de 1,200,000 livres sur la subvention du clergé⁵. Il est vraisemblable que ce procédé fut appliqué de nouveau au cours des années

1. Lettre des Ligues suisses à Bellièvre, du 6 février 1566. B. N., Fr. 16013, fol. 210. De Bellièvre au roi, du 15 juin 1566. B. N., Fr. 16015, fol. 48. Instruction du roi du 20 février 1566, lettres de L'Aubespine à Bellièvre, du 11 mars 1566, et du roi à Bellièvre, du 13 mars 1566. B. N., Fr. 16016, fol. 18, 36, 40. Conseil des finances, 10 mars 1566. A. N., Fr. 18154.

2. Conseil des finances, 3 décembre 1566 et 17 mars 1567. B. N., Fr. 18154 et 16222.

3. Voir les registres du Conseil des finances pour les années 1566, 1567 et 1568. *Ibid.*

4. Conseil des finances, 6 mai 1568. B. N., Fr. 16222.

5. Lettre du roi au Conseil des finances, du 10 octobre 1568. *Ibid.* Cet emprunt est mentionné par Cauwès, *op. cit.*, p. 419.

suivantes, où les emprunts royaux se multiplièrent et où le roi dut stimuler par tous les moyens possibles la bonne volonté des prêteurs. Mais nous sommes réduits désormais à des suppositions.

Après 1568, en effet, les destinées du Grand Parti sont de plus en plus difficiles à suivre. Les lettres patentes enregistrées au Parlement et à la Chambre des comptes, les correspondances, les délibérations du Conseil des finances ne mentionnent plus que très rarement les créances du Grand Parti. Ce silence provient sans doute de ce que ces créances ont perdu ce qu'on pourrait appeler leur individualité. C'était le cas pour toutes celles qui avaient été reprises dans de nouveaux emprunts. Elles étaient alors fondues dans la dette du clergé ou dans celle du roi gérées par la ville de Paris. D'autre part, les créanciers découragés cessaient de réclamer des arrangements qu'ils savaient impossibles. La suspension des paiements, qui se produisit en 1567-1568, et la situation financière du royaume, qui empirait chaque jour, ne permettaient pas de revenir sur de vieilles affaires.

Cette faillite nous apparaît d'ailleurs avec toutes ses conséquences dans les années suivantes, lorsque le roi voulut réaliser de nouveaux emprunts : en 1576, Z. Gaudart, envoyé à Lyon avec une commission spéciale, réunit en vain les députés des nations étrangères. Florentins, Génois et Allemands s'excusèrent en montrant la ruine du crédit : parmi les Florentins, trois des principales maisons avaient failli depuis deux ans et les autres, au lieu de recevoir des fonds en dépôt, n'agissaient plus qu'en qualité de commissionnaires de leurs clients dont ils exécutaient les ordres¹. Il ne restait plus que quatre banques génoises, dont trois avaient elles-mêmes besoin d'emprunter². Quant aux Allemands, sur quarante maisons qui existaient autrefois, il n'en subsistait que cinq ou six. C'était le commerce de l'argent qui était en train de disparaître par suite des banqueroutes dont le roi était responsable. Les banquiers n'hésitaient pas à dénoncer les fautes commises : « C'est de veoir journellement », disaient-ils, « les contractz des alliances et previllèges octroyés par leurs magestez et prédécesseurs roys rompuz et enfrains », toutes sortes de charges et de vexations s'ajoutant par ailleurs à ces déceptions, « qui a occasyonné chacun de se retyrer de négotyer en France³ ».

Des plaintes analogues parvenaient en même temps aux États géné-

1. Lettres de Z. Gaudart et des banquiers florentins au roi, du 8 juillet 1576. B. N., Cinq Cents Colbert, 8, fol. 198 et 200.

2. Lettre des Génois au roi, du 9 juillet 1576. *Ibid.*, fol. 202.

3. Lettre des Allemands au gouverneur du Lyonnais. *Ibid.*, fol. 204.

raux de Blois, où les Lyonnais remontraient les « pertes inestimables qu'on avait fait faire à ceux qui, libéralement, estoient entrez au Grand Party, tant du principal que de la rente¹ ».

Tout cela était vain, car il n'y avait plus d'autre ressource pour les créanciers de l'État que de faire accepter leurs titres comme argent comptant dans les emprunts royaux : avantage illusoire qui, en fin de compte, devait aggraver le désastre. Mais l'espérance était tenace, et nous voyons toujours mentionner, lorsqu'il est question de nouveaux emprunts, la faculté pour les prêteurs de fournir pour leur part moitié de vieilles dettes, dettes du Grand Parti, du contrat de Rouen ou d'autres emprunts.

En 1582, un *État des finances* évalué à 4,000,000 de livres « ce qui peut rester à payer des Grandz et Petitz Partis de Lyon, compris ce qui en fut rejeté sur la ville de Rouen² ». Ce chiffre, qui nous est d'ailleurs donné comme approximatif, laisse supposer qu'une somme égale, soit 4,000,000 environ, avait été résorbée depuis quinze ans dans les emprunts royaux³. Cela n'a rien d'excessif, si nous remarquons que pendant ce même laps de temps ces emprunts s'étaient élevés à 28,000,000 de livres⁴.

Ces 4,000,000 de créances se réduisirent encore dans la suite : en 1582, Cénami ajoutait à un prêt de 400,000 livres 200,000 livres de dettes du Grand Parti de Lyon ou d'autres dettes, le remboursement étant assuré sur le parti du sel et sur les recettes générales⁵. En 1583, Gondi fournissait 30,000 livres de dettes dans les mêmes conditions⁶. En 1584, Zamet et Cénami faisaient un contrat pour 620,000 écus remboursables en 1585 et 1586⁷, avec un tiers de vieilles dettes, et, à la fin de cette même année, comme les besoins étaient grands pour « compenser la faute de fonds », on créait 180,000 livres de rentes à souscrire par moitié en argent comptant et en dettes. Tout cela calculé au denier 12, c'était encore 1,080,000 livres de créances qui trouvaient leur emploi⁸.

1. Froumenteau, *Le secret des finances de France*, 1581, in-8°, préambule. Froumenteau fait également allusion au Grand Parti, à la page 87 du même ouvrage, mais comme toujours ses calculs, en apparence rigoureux, sont trop fantaisistes pour qu'on puisse y attacher la moindre attention.

2. *État des finances* pour l'année 1582. A. mun. de Lyon, BB. 109.

3. C'est ce qui ressort des calculs que nous avons résumés ci-dessus, p. 28, note 1.

4. Voir les tableaux publiés par Cauwès, *Les commencements du crédit public*, p. 419 et 422.

5. Conseil des finances, 27 septembre 1582. B. N., Fz. 16231.

6. *Id.*, 21 juin 1583.

7. *Id.*, 29 juin 1584.

8. *Id.*, 18 décembre 1584. Emprunt indiqué par Cauwès, p. 422, sous le n° 15.

Un petit détail de cette dernière opération nous en dit long sur la méfiance des prêteurs et les dispositions du gouvernement : le Conseil des finances, en déterminant les conditions de l'emprunt, décidait que les quittances remises aux prêteurs mentionneraient le total de la somme versée, sans préciser s'il s'agissait d'argent comptant ou de vieilles dettes. Les prêteurs craignaient sans doute de recevoir deux titres de créance de nature différente et inégalement garantis. Le gouvernement avait-il déjà annulé des dettes de ce genre? Était-ce un excès de méfiance de la part des prêteurs? Toujours est-il que la confiance n'était pas inébranlable, et le gouvernement s'en rendait bien compte.

D'ailleurs, les mois suivants amenèrent de nouvelles difficultés financières : en 1585 et 1586, le rythme et l'importance des emprunts accusent le développement de la crise. De nouveau, nous voyons réparaître les créances du Grand Parti : dans un emprunt de 3,600,000 livres, en juillet 1586, on acceptait moitié des créances arriérées de toute nature : gages d'officiers, arrérages des rentes précédentes, dettes contractées envers les villes impériales, remboursements d'offices et dettes du Grand Parti¹.

Il en fut de même encore en 1586, où plusieurs emprunts furent faits « à moitié dettes », et nous voyons Cénami faire accepter des créances du Grand Parti dans des opérations de crédit plus avantageuses encore pour les prêteurs, plus révélatrices de la situation désespérée où se trouvaient les finances royales².

Trente années s'étaient écoulées depuis la chute du Grand Parti et il restait encore des créances en souffrance, dont les possesseurs réclamaient encore le remboursement. Il est certain que, depuis 1582, un grand nombre avaient été absorbées dans les emprunts nouveaux et que ces opérations se continuèrent encore dans la suite. Les cas que nous avons observés nous ont été révélés dans une enquête qui fut forcément incomplète. Dans ces conditions, toute évaluation précise est impossible, d'autant plus, qu'avec le temps, les créances du Grand Parti se trouvaient noyées au milieu des papiers de toutes sortes dont nous avons fait l'énumération. Peut-être la plus grande partie des obligations du Grand Parti trouvèrent-elles ainsi leur emploi sous Charles IX et sous Henri III, et le nombre de celles qui demeurèrent aux mains des prêteurs fut-il finalement peu élevé³.

1. Conseil des finances, 4 juillet 1585. B. N., Fr. 16233. Coté sous le n° 17 par Cauwès.

2. *Id.*, 14 mai et 19 juin 1586.

3. Voir les détails donnés par Cauwès à la fin de son article sur la liquidation des dettes à laquelle on procéda sous Henri IV.

On mentionne encore leur existence sous Henri IV, qui accordait à A. Dorlin la survivance de son père pour recevoir les contrats du Grand Parti¹. En 1604, cette dette attirait l'attention de Sully dans un règlement général pour la vérification des dettes de l'État :

« Toutes rentes du Grand Parti de Lyon, pour lesquelles avoit été composé avec les intéressés à 5 pour cent, en rachat de soixante pour cent, et ont été depuis mises au denier dix ou douze, seront réduites au denier 25, et les arrérages reçus outre cette proportion imputés sur le sort principal². »

Il s'agissait là des créances visées par le règlement de 1563 et qui avaient été reprises dans les emprunts ultérieurs : on leur imposait une conversion forcée et des plus dures, puisque à une réduction du taux de l'intérêt s'ajoutait une amputation du capital. C'était l'application d'un de ces procédés sommaires par lesquels Sully remettait l'ordre dans les finances du royaume, en s'acquérant la réputation d'un grand administrateur. Mais, au demeurant, l'art des hommes d'État ne consiste-t-il pas à déguiser les faillites sous des formules rassurantes ? Les créanciers de l'État, qui ont la mémoire courte et qu'on paye aisément de mots, sont les premiers à se laisser ainsi tromper.

Au total, l'expérience du Grand Parti marque dans l'histoire du crédit public, à la fois par ses aspects techniques et par la place qu'elle occupe dans la suite des événements financiers.

C'était la première fois que le roi réalisait de gros emprunts d'une façon permanente et qu'il en réglait l'amortissement. Il adaptait ainsi les finances du royaume aux conditions d'une vie économique nouvelle : l'afflux des métaux précieux, la création de capitaux immobiliers se traduisaient par des dépôts dans les banques. Ces dépôts, le roi les utilisait pour les besoins de l'État et les remettait dans la circulation. Par ce circuit, s'établissait un mouvement de capitaux qui apportait au gouvernement la sécurité dans les circonstances difficiles et aux particuliers un bon emploi de leurs richesses.

Mais, pour que ce mouvement régulier s'accomplît, il eût fallu chez les administrateurs des finances royales une compréhension plus exacte des choses : le taux de l'intérêt, très élevé, qui convenait aux périodes de resserrement monétaire et d'emprunts à court terme, ne pouvait s'appliquer sans inconvénients aux emprunts du Grand Parti. L'abondance d'argent entre les mains des banquiers, qui rendait possible

1. Let. pat. du 26 mai 1599. A. dép. du Rhône, C 414, fol. 193.

2. Forbonnais, *Recherches et considérations sur les finances*, t. I, p. 120.

ces opérations portant sur des millions de livres, avait pour conséquence logique un abaissement du loyer de l'argent, sans quoi l'État se trouvait amené à la faillite. Le consulat lyonnais, plus avisé, l'avait compris, lorsqu'en 1556 il avait procédé à une conversion de ses propres emprunts qui fait date dans l'histoire financière. Le gouvernement, lui, y recourut trop tard, après la catastrophe ; alors les conversions prévues par Catherine de Médicis prirent l'allure d'une liquidation forcée, incapable de rendre la vie à un système condamné.

Cet essai tient d'ailleurs une place importante dans l'histoire financière du *xvi^e* siècle, par le répit de dix années qu'il a procuré au royaume. Il mettait fin au régime d'expédients financiers auquel François I^{er} avait eu recours avant 1543, mesures fiscales appliquées sans plan, peu productives et qui épuisaient successivement sinon les ressources, du moins la bonne volonté de toutes les classes sociales. Leur plus grand inconvénient était de suivre toujours de loin les programmes de dépenses. Pendant des mois, l'exécution d'un traité, la levée d'une armée, se réalisaient par des moyens de fortune, et les ressources normales, lentement réunies, arrivaient tout juste pour rembourser ceux qui avaient fourni au moment voulu, les ressources nécessaires. La monarchie vivait avec un retard de six mois ou d'une année dans le fonctionnement du système financier.

Pendant un temps, le Grand Parti mit fin à ce régime d'improvisations : les dix premières années du règne de Henri II, celles pendant lesquelles le système d'emprunts s'organisa et fonctionna régulièrement, constituèrent pour les finances publiques une période de facilité exceptionnelle. Les bons effets s'en firent aussi sentir sur l'ensemble du royaume, qui fut pour un temps relativement épargné. Il semblait que l'État s'organisait pour vivre sur cette utilisation régulière du crédit public.

Aussi, lorsque les excès d'un gouvernement qui croyait pouvoir multiplier les emprunts sans inconvénients aboutirent à la crise de 1558 ; lorsque les bouleversements politiques et religieux, l'anarchie du régime eurent achevé de rendre tout relèvement impossible, fallut-il substituer au Grand Parti des méthodes nouvelles, non pas une seule, mais plusieurs simultanément : ce fut l'exploitation continue des villes, avec un système d'impositions indirectes qui dépouillait l'État de ses revenus normaux au profit des bourgeois et des financiers ; ce fut surtout la mise en coupe réglée des biens du clergé, qui allait devenir pour longtemps le pourvoyeur du trésor public.

Entre le régime d'expédients médiocres du début du siècle et l'ex-

exploitation désordonnée du crédit pendant les règnes des derniers Valois, le Grand Parti se présente comme une tentative originale qui, pour produire de bons résultats, n'aurait demandé qu'à être réalisée avec un peu plus de prudence.

Roger DOUCET.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

LETTRES PATENTES DU 18 MARS 1555

Henry... Comme par cy devant, pour subvenir aux affaires de noz guerres et résister aux entreprinses qu'auroient voulu faire sur nous et n^re royaume noz ennemis, plusieurs et notables marchans et autres noz amys et bien vueillans, tant noz subjectz que autres, nous ayent presté et secouru de grosses sommes de deniers montans à la somme de quinze cens vingt ung mil deux cens soixante quinze escuz d'or au soleil, comme est apparu par une certification passée par devant Nicolas Dorlin, notaire et tabellion à Lyon, le vingt-deux^{me} jour de mai mil cinq cens cinquante quatre, signée Tignac, Gaudart et N. Dorlin, et peult aussi apparoir par les obligations qui pour ce en ont esté faictes et passées aux payemens de la dernière foire d'aoust en n^re ville de Lyon par noz procureurs à ce commis et députez, ausquelz créanciers pour les relever de perte et dommaige, pour ce que nous baillant lesd. deniers et les faisant venir pour la plus grande partie en n^red. royaume ilz auroient faict grandes despenses et mis en gros hazards, et auroient discontinué leurs trains et traffiqs d'autant, ou, s'ilz ne sont marchans, cessent de les mectre et employer en acquisitions de rentes, possessions et autres choses à quoy ilz ne pourront recouvrer et advenir par adventure de long temps. A ceste cause, leur aurions libéralement donné, octroyé et accordé la somme de quatre pour cent pour chacune des quatre foires qui se tiennent en n^re ville de Lyon de don gratuit et prouffit, tant et si longuement que nous tiendrons leurs deniers, et encores pour les myeulx attraire et contenter, leur aurions donné et octroyé plusieurs privilèges, libertez et franchises et faict autres conventions, comme plus à plain par les provisions que leur en aurions sur ce faict faire est contenu. Et pour ce que nous avons esté advertiz qu'aucuns desd. bons et notables marchans et autres noz amys et bienvueillans et subjectz, voyans lesd. guerres durer et n'estre terminées, pour nous aider et secourir, sont contens de nous prester et avancer encores bonnes sommes de deniers qui pourroient revenir à environ la tierce partie d'avantaige de ce que nous leur devons ou la valeur qui, à raison de lad. tierce partie, reviendrait à cinq cens sept mil quatre vingtz unze escuz et deux tiers d'escu si toute lad. tierce partie estoit fournie, qu'ilz nous bailleroient et délivreroient en quatre payemens, assavoir, aux payemens des quatre prochaines foires de n^red. ville de Lyon, à commander aux prochains payemens de la foire de Toussaintz dernière, que l'on comptoit mil cinq cens cinquante quatre, pourveu que l'on leur baillast assignation particulière pour leur payement, tant dud. principal que dud. don gratuit de quatre pour cent, tant de la somme que ja nous ont prestée que de ce qu'ilz nous offrent prester à tel temps et à telles honnestes conventions que verrions estre à faire. Pour ce

est-il que, voyans la libéralité, bonne affection et désir dont ilz usent en nre endroit, leur voulans donner à congnoistre que nre vouloir et intention est de les bien asseurer et récompenser et aussi de bien et deument satisfaire, rendre et restituer leurs deniers et lesd. prouffitz et don gratuit de quatre pour cent pour chacune foire. A ces causes... avons arresté et conclud, pour estre secouru promptement en nosd. affaires, emprunter de nouveau en nre ville de Lyon les sommes qui nous pourront estre prestées et jusques à lad. tierce partie oultre ce que leur devons et oultre les obligations que leur en passerons ou noz commis et députez de foire en foire, de leur bailler encores assignation particulière pour le remboursement du total desd. sommes, ensemble desd. dons gratuitz et récompenses au lieu d'intérestz particulièrement sur les deniers de noz receptes généralles de nosd. finances de Lyonnnoys, Thoulouze et Montpellier, à raison de cinq pour cent pour chüne foire, et de leur en passer les transportz, cessions, assignations et autres seuretez cy après déclarées oultre lesd. obligations qui leur en seront passées comme dict est et sans aucunement innover ne préjudicier à icelles, et lesquelles toutesfois ne serviront avec les pntes sinon pour une même obligation et seureté. Assavoir que de noz certaine science... pour payer et rembourser lesd. marchans tant desd. sommes que leur devons que de lad. tierce partie ou de ce qu'ilz nous presteront aux termes et payemens desd. foires de Toussaintz et des Roys dernières, de Pasques et aoust prochain et des quatre pour cent pour chacune desd. foires de don gratuit, nous cedons, quictons, transportons et assignons par ces présentes lesd. marchans noz créanciers et prestans ores qu'ilz soient absens que voulons leur valoir et servir comme s'ilz estoient pntes. Assavoir chacun an la somme de quatre cens cinq mille six cens soixante treize escuz et un tiers d'or soleil qui est par chacune foire la somme de cent ung mil quatre cens dix huit escuz et ung tiers d'escu sôl à icelle somme prendre, lever, avoir, recouvrer et recevoir comme dict est par les mains du receveur général dud. Lyon pnt ou advenir, tant des deniers de sad. recepte générale que de celle desd. Thoulouze et Montpellier, les receveurs généraulx desquelles receptes généralles desd. Thoulouze et Montpellier seront tenuz de faire porter de foire en foire à noz frais et despens en lad. recepte générale de Lyon ce qui défaldrà des deniers d'icelle recepte dud. Lyon pour parfournir au paiement de lad. somme et des premiers et plus clairs deniers, soit qu'ilz y viennent de noz domaine, tailles, aydes, gabelles, subsides, décimes, dons, soulds de gens de pied et de guerre, et de toutes autres impôns et subventions ordinaires et extraordinaires de quelque costé et moyen qu'ilz y viennent et pourront venir ausd. quatre foires chacun an et par chacune d'icelles déduisant toutesfois par chüne d'icelles foires ce qui viendra et devra venir en diminution sur led. deu tant de principal que don gratuit de ce qui se trouvera que nous en deverons à la foire de Toussaintz prochaine à raison de lad. augmentation d'ung pour cent par chacune desd. foires oultre les quatre accoustumez, dont le premier paiement commencera aud. paiement de lad. foire de la Toussaintz prochainement venant. Et de lad. somme par chüne desd. foires sera prins, compté et levé par iceulx créditeurs premièrement le don gratuit de quatre pour cent que leur donnons pour chacune desd. foires de ce qui leur sera deu dud. principal ou de ce qui en restera comme sera porté par lesd. obligations, lesquelles seront et auront esté passées pour chacune d'icelles foires. Et le surplus leur sera mis et compté et par eulx prins sur et tant moins, et en déduction de lad. somme principale que leur deverons et de ce qui en restera foire pour foire. Et à ces fins et pour en faire la diminution, déduction et compte, voulons et nous plaist que les

obligations desd. sommes principales et quictances des payemens tant dud. principal que dud. don gratuit de chacune foire commencera au payement de lad. foire de Toussaintz prochaine en la forme et manière qu'ilz ont accoustumé et sont tenuz lesd. receveurs généraulx les nous payer, et seront payez par nous ausd. marchans qui nous feront de nouvel led. prest à raison de quatre pour cent pour chacune desd. quatre foires tant que durera le payement dud. nouveau prest des sommes qu'ilz nous presteront comme aux autres qui ont par cy devant presté durant lesd. quatre foires. Et après le payement de lad. foire, continueront de foire en autre comme dessus à lad. raison de quatre pour cent pour led. don gratuit de ce qui se trouvera deu par lesd. obligations. Et le surplus desd. cent ung mil quatre cens dix huit escuz et ung tiers sol. sera pour l'extinction du principal et se feront lesd. payemens et la promesse de payer par lesd. obligations qui se feront de foire en foire es espèces, poix, loy et bonté comme est accoustumé faire et mettre esd. obligations desd. prestz à nous faictz. Et laquelle somme de cent ung mil quatre cens dix huit escuz et ung tiers led. créanciers, marchans et prestans prendront comme dict est par chüne desd. foires comme ilz ont accoustumé faire sans attendre autre mandement, lres d'acquiet ou descharge jusques ilz soient entièrement payez et remboursez tant dud. don gratuit de quatre pour ceut pour foire que de lad. somme totale du principal montant deux millions vingt huit mil trois cens soixante six escuz deux tièrs sol., comprins lad. somme de cinq cens sept mil quatre vingtz unze escuz deux tièrs, que se pourroient monter lesd. prestz nouveaulx en cas que chacun desd. créditeurs ayt de nouveau fourny et presté à raison de lad. tierce partie ou ce qui s'en trouvera estre deu par lesd. obligations. Et pour ce faire, nous obligeons, affectons et ypothecquons ausd. fins tous et chacuns les deniers de nosd. receptes généralles de Lyonnais, Thoulouze et Montpellier, jusques à la concurrence de lad. somme de cent ung mil quatre cens dix huit escuz et ung tiers sol. pour chacune foire des premiers et plus clairs deniers à commencer, comme dict est pour led. premier payement de lad. foire de Toussaintz prochaine. Et à ces fins, voulons et nous plaist comme dict est que les deniers qui s'en défauldront de lad. recepte générale de Lyon y soient apportez à noz despens, périlz et fortunes de foire en foire et mis es mains de M^e Martin de Troyes, nre receveur général alternatif de lad. ville de Lyon durant l'année de l'exercice de son office et entre les mains de M^e Zacarie Gaudart, aussi nre receveur général de lad. recepte, durant son année ou de leurs successeurs pns et advenir aud. estat et office respectivement, et en prenant par lesd. receveurs généraulx de Thoulouze et Montpellier respectivement les recongnissances et promesses dud. receveur général de Lyon de la réception des deniers qui luy fourniront pour l'effect susd. par lesquelles il confesera avoir reçu du trésorier de nre Espargne par les mains desd. receveurs généraulx ce que chun d'eulx en aura respectivement fourny. Rapportant lesquelles recongnissances et promesses aud. trésorier de nre espargne, il sera tenu en bailler ses quictances valables pour servir ausd. receveurs généraulx à la reddition de leurs comptes chacun en son regard, sans qu'il soit besoing obtenir de nous autres lres d'assignation, acquiet ou autre mandement quelconque. Et, pour plus grande seurété desd. marchans créanciers et prestans, nous promettons et accordons que lesd. deniers desd. receptes qui y viennent et s'y lèvent présentement ne se pourront vendre, aliéner, engagner, diminuer, séparer ou amoindrir aucunement pendant et durant lesd. remboursement et payemens, ny aussi estre baillé aucune assignation, acquiet ou payement sur iceulx, ny faire au bailler surséance ou prorogation desd.

payemens ou faire autre chose quelconque au préjudice du contenu et diminution de l'assignation qui leur est baillée par ces pñtes. Et du surplus nous en pourrons disposer pour noz affaires ainsi que bon nous semblera. Et où il n'y auroit deniers suffisans esd. receptes, voulons que ce qui s'en défauldra leur soit suppléé et parfourny des deniers de noz autres plus prochaines receptes et particulièrement de celle de Ryom et le tout faire rendre et payer aud. Lyon comme dessus ausd. marchans et prestans, à quoy ne pourra estre dérogé par quelque dérogation que ce soit, ny par la dérogatoire de la dérogatoire. Et, à faulte de payement par lesd. receveurs, lesd. créanciers et presteurs pourront poursuivre et contraindre nosd. receveurs et chacun d'eulx respectivement pour leur payement et de leurs despens, dommaiges et intérestz comme de raison, sans qu'il soit besoing d'autres lres et mandement de nous, ains, par vertu des lres et commission du conservateur de noz privilèges des foires de Lyon ou de l'ung de noz juges royaulx telz qu'ilz voudront élire, ores que les parties ne fussent de leur ressort pour les faveurs que nosd. receveurs pourroient avoir. Lesquelz conservateur et juges et chacun d'eulx respectivement quant à ce, de nosd. certaine science... nous avons commis, commectons et déclarons compectans, dérogeant à toutes ordonnances à ce contraires, voulans, ordonnans et expressément enjoignans à tous noz officiers et à chacun d'eulx endroit soy faire et ministrer bonne et briefve justice ausd. marchans et prestans. Aussi voulons, ordonnons et enjoignons très expressément par ces présentes à noz trésoriers de France et généraulx de noz finances de Lyonnais, Thoulouze et Montpellier, et aux trésoriers de nre Espargne pñs et advenir et à chacun d'eulx respectivement bailler durant le temps desd. payemens et remboursemens à nosd. receveurs généraulx de Lyon, Thoulouze et Montpellier pñs et advenir leurs quictances et acquictz nécessaires et requis pour iceulx payemens et remboursemens faire durant led. temps et ausd. foires, ainsi que dessus est dict, sans difficulté et ce nonobstant quelzconques ordonnances par lesquelles seroit ordonné que tous les deniers de nosd. finances seroient portez au Louvre, ou que telles cessions, transportz et assignations ne pourroient estre faictes et baillées. A toutes lesquelles ordonnances générales et particulières et à la dérogatoire de la dérogatoire nous avons aussi dérogé et dérogeons par cesd. pñtes et ne voulons avoir lieu envers lesd. prestans, nous secourans ainsi à noz nécessitez et affaires. Et aussi au cas que par cy après nous voudrions augmenter le pris de l'or, nous voulons, ordonnons, promectons et accordons ausd. créanciers que lesd. sommes qui leur seront deues seront remboursées et payées à la même raison, valeur, pris et alloy qu'il sera porté par lesd. obligations, afin que lesd. marchans prestans demeurent sans intérêt. Et pour ce que par adventure aucuns desd. créanciers qui nous ont presté par cy devant ne pourroient et ne voudroient fournir aud. prest de lad. tierce partie ce qu'aucuns autres voudroient faire en leur lieu, nous ordonnons qu'ilz le seront tenuz dire et déclarer à nosd. receveurs généraulx dedans deux moys après la date de cesd. pñtes, lequel temps passé n'y seront plus receuz, afin qu'à leur défaut ceux qui voudront prester y entrent et soient receuz et mis en leur lieu pour led. prest qui se fera de pñt et remboursement d'icelluy, ensemble du don gratuit à raison de ce qu'il aura fourny, et eulx demeureront pour led. prest par eulx cy devant fait en la qualité et prenant le don de quatre pour cent pour foire comme ilz font de pñt jusques à ce que led. prestant de nouvel soit remboursé tant de son principal que don gratuit selon les autres créanciers et ordre de dessus. Et daven-taige d'autant qu'aucuns desd. marchans et prestans comme dict est font venir en

aréd. royaume pour nous prester leursd. deniers de pays estranges et loingtains à grands fraiz et grands hazardz, et que les aucuns laissent et cessent de faire leurs trains et traffiqs de marchandises et charges, et les autres cessent par ce moyen de les employer en acqueszt de rentes, seigneuries, possessions et autres revenuz, et de faire leurs autres prouffitz et commoditez ausquelles choses ilz ne pourront si tost revenir ny les recouvrer, dont ilz pourroient souffrir grosses pertes et intérestz, ce que ne voudrions, mais leur faire tous les bons traictemens et desdommagemens à nous possibles, afin qu'ilz ayent tousjours meilleur vouloir et occasion de nous prester et secourir à nosd. affaires, voulons, ordonnons, accordons et promettons par cesd. pñtes ausd. créanciers et prestans que, advenant le cas que voulzissions rendre et payer les sommes que devrons et resteront deues ausd. marchans et prestans à une ou plusieurs foys, aud. cas, nous leur ferons scavoir six moys devant, attendu la grandeur de la somme qui ne se peult employer commodément en peu de temps, afin que cependant ilz puissent adviser, délibérer et pourveoir à ce qu'ilz aurent à faire pour mectre et employer lesd. deniers à leur prouffit et commodité, et jusques au jour de leurd. remboursement aurent et prendront led. don gratuit de quatre pour cent et, suyvant ce que nous avons plusieurs foys promis et accordé ausd. créanciers, et prestans derechef encore, nous promettons par cesd. pñtes que jamais, pour raison dud. don gratuit qu'ilz recevront, ilz ne les leurs ne seront molestez ou inquiétez pour ce que, comme dict est, nous les leur avons libéralement offertz, donnez et accordez pour les relever de perte et pour les autres causes dessusd. pour ce qu'ainsi nous plaist, et aussi qu'ilz ne seront jamais tenuz ny pourront estre contrainctz dire ou déclairer à qui seront les deniers prestez et dons gratuits, ny exhiber leurs livres de raison, missives ou autres leurs papiers, en quelque sorte que ce soit, de toutes lesquelles choses nous les avons dispensez et dispensons, exceptez et exceptons, imposant sur ce silence à noz procureurs généraulx et particuliers, leurs substitutz et à tous noz officiers et subjectz pñs et advenir de nosd. certaine science... Et avec ce, promettons, accordons, voulons et nous plaist que lesd. deniers, soit le principal ou le don gratuit ne sera comprins ne subject, ny pourra estre prétendu, saisy, arresté ou aucunement empesché pour confiscation, lres de marque, contremarque, représailles laxées ou à laxer, ne aussi au droict d'aubeine par faulte d'estre régnicoles, par décès, par faulte de lres de naturalité, et lesquelz pour ce regard nous avons naturalisez et naturalisons, habilitez et habilitions, ny soubz umbre qu'ilz ne seroient obéissans à l'Eglise romaine ou qu'ilz tiendroient secte nouvelle, ny pour cause des guerres estant de pnt ou qui pourroient estre pour l'advenir. Et ores que ceux qui auroient presté fussent des villes et lieux de noz ennemys et contribuassent aux subsides, impons et aydes avec et comme les autres citoyens et habitans desd. lieux ou autrement, en quelque manière que ce soit ou par adventure, ilz eussent faict prest d'autres deniers à nosd. ennemys, ou qu'aucuns d'eulx ou de leurs parens, amys ou alliez facent l'exercice de la guerre avec nosd. ennemys, ny pour quelconques autres causes, raison ou occasion que ce soit, et aussi voulons, ordonnons, promettons et accordons ausd. créanciers et prestans que nonobstant lesd. assignations, transportz desd. payemens ausd. foires et autres choses contenues en cesd. pñtes, que tous lesd. deniers, tant de principal que dons gratuits, aurent et joyront tousjours jusques à la fin et entier payement et remboursement tant dud. don gratuit, à raison de quatre pour cent pour foire que dud. principal total qui est de lad. somme de deux millions vingt huit mil troys cens soixante six escuz deux tiers söl. ou de ce qui se trouvera estre

deu par lesd. obligations, des privilèges, franchises et exemptions, sauf-conduictz, libertez et droictz donnez et octroiez aux deniers qui nous seroient prestez par les marchans en n^{re}d. ville de Lyon, et des privilèges des foires d'icelle et privilèges donnez et octroyez aux marchans, marchandises, deniers et biens des Lignes et quentons de Suisse ès villes impériales Florence, Lucquoys, Genevoys, et autres marchans soit en général ou en particulier, et de tous autres, lesquelz nous voulons avoir lieu et estre de tel effect comme s'ilz estoient icy exprimez de mot à mot, et desquelz nous sommes mémoratifz et tel est n^{re} plaisir... Et lesquelles nous voulons avoir force et vigueur de contract faict et passé avec lesd. créanciers et prestans comme dict est, ores qu'ils soient absens comme s'ilz estoient p^{ns} et contractans avec nous, et par cesd. mesmes p^{ntes} nous avons ordonné et ordonnons à noz amez et féaulx conseillers trésoriers de France et généraulx de noz finances à Lyon, Thoulouze et Montpellier, et ausd. trésoriers de n^{re} Espargne p^{ns} et advenir, et à chacun d'eulx respectivement de vérifier le contenu en icelles et y bailler leurs l^{res} de vérification et attaches, et les estatz, mandemens et toutes autres provisions, et l^{res} nécessaires et requises et de faire et souffrir estre faict par lesd. receveurs généraulx soit des deniers de noz domaine, tailles, aydes, gabelles, décimes ou autre n^{re} revenu quelconque, ordinaire ou extraordinaire, de quelque qualité qu'il soit à celluy ou ceulx qu'il appartiendra lesd. payemens et remboursemens desd. sommes des deniers, ainsi et par la forme et manière q. dessus est dict, jusques à la concurrence dessusd. de cent ung mil quatre cens dix huit escuz et ung tiers par chacune desd. foires, et jusques à fin de payement des sommes dessusd., tant du principal que don gratuit, et ce des premiers et plus clairs deniers, sans en attendre de nous autre ordonnance, mandement ne acquict que cesd. p^{ntes}. En rapportant lesquelles ou le vidimus d'icelles soubz seel royal ou autenticque, avec les obligations et quictances et l'original desd. p^{ntes} à la fin que voulons estre cancelées après lesd. remboursemens et payemens entièrement faictz, nous voulons estre passez et allouez en la despense de leurs comptes et rabatz de leurs receptes respectivement par noz amez et féaulx les gens de nosd. comptes à Paris, et autres qu'il appartiendra, ausquelz nous mandons ainsi le faire sans difficulté et sans que l'on puisse dire cy après n'avoir esté besoing faire lesd. empruntz, ny payer lesd. intérestz, dons et recompenses, soubz umbre que l'on voudroit prétendre qu'il y eust eu fonds en nosd. finances, ce qu'avons entendu et entendons, néanmoins voulons lesd. empruntz estre faictz jusques à la concurrence dessusd. et lesd. dons, récompenses et intérestz estre payez à lad. raison desd. quatre pour cent pour chacune desd. foires, sans ce que à nosd. trésoriers généraulx et de n^{re}d. Espargne en soit riens obicé, ny ausd. marchans et prestans ou autres pour quelques causes, raisons ou allégations de droict ou autre que l'on voudroit mettre en avant. Et en tant que besoing seroit attendu noz exprès commandemens et vouloir telz que dessus vous en avons, ensemble lesd. marchans et prestans, hoirs, successeurs et ayans cause, dictz et déclairez, disons et déclarons exemptz et promectons rendre indemnes, imposant comme dict est sur ce silence à n^{re}d. procureur général p^{nt} et advenir, et à tous autres officiers et subjectz qu'il appartiendra, et tout le contenu en cesd. p^{ntes} nous avons expressément voulu et ordonné, voulons et ordonnons valoir et avoir lieu, et estre gardez et observez nonobstant toutes ordonnances, tant sur le fait de noz finances que autres généralles et particulières, mandemens, restrictions, défenses et toutes autres choses contraires à cesd. p^{ntes} et à la déroga-toire de la déroga-toire ausquelles nous avons dérogé et dérogeons par icelles. Si

donnons... Donné à Fontainebleau, le dix huitiesme jour de mars, l'an de grace mil cinq cens cinquante quatre et de n^{re} règne le huitiesme.

(Arch. nat., X^{1a} 8620, fol. 33 à 37 v^o.)

II

LETTRES PATENTES DU 17 MAI 1555

Henry... Comme puis naguères estans advertiz qu'aucuns bons et notables marchans et autres noz amys bienveullans voyans les guerres continuer, estre contens pour nous ayder et secourir de nous prester et avancer, oultre ce qu'ilz nous avoient auparavant presté et secouru, encores bonnes sommes de deniers, revenans à environ la tierce partie d'avantaige de ce que leur devons ou la valeur, eussions conclud et arrêté pour estre secouruz promptement en noz affaires, emprunter de nouveau en n^{re} ville de Lyon les sommes qui nous pourroient estre prestées et jusques à lad. tierce partie montant à cinq cens sept mil quatre vingtz onze escuz et deux tiers d'escu, si tant est qu'il soit par eulx fourny jusques au parfait de lad. tierce partie oultre ce que leur devons et oultre les obligations que leur en passerons ou noz commis et députez de foire en foire, et leur bailler assignation particulière pour les dons gratuitz et récompenses au lieu d'intérêt particulièrement sur les deniers des receptes générales de noz finances de Lyonnoys, Thoulouze et Montpellier, à raison de cinq pour cent, en ce comprins l'augmentation d'ung pour cent par chacune foire, lequel tournera à diminution du sort principal et intérêt pour raison d'icell. selon qu'il est contenu plus amplement en noz l^{res} patentes qu'en avons pour ce fait expédier, du dix huitiesme jour de mars dernier passé. Et pour ce que n^{re} cher et bien amé Jhérosme Panchaty, marchand florentin, demourant à Lyon, nous a offert prester ou faire prester la somme de cinquante mil escuz et icelle somme fournir comptant ès mains du receveur général de noz finances, estably aud. Lyon, estant de p^{nt} en exercice aux payemens qui se font ou feront de la foire des Roys dernièrement passée, luy faisant pareille condition pour lad. somme de cinquante mil escuz que nous avons accordé par nosd. l^{res} aux personnes marchans et noz bien vueillans y déclairez, nous, à ces causes, ayans très agréable icelluy offre comme chose venant bien à propos pour le secours et conduite de noz affaires de la guerre, avons voulu... que led. Panchaty entre en pareil party droit et privilège, et sur les mesmes receptes générales ensemble soubz les promesses, obligations, seuretez, conventions et accords telz pareilz et semblables qu'il est contenu par nosd. l^{res} dud. dix huitiesme jour de mars cinq cens cinquante quatre cy attachées... tout ainsi que s'il y estoit comprins et nommé, à quoy l'avons reçu et recevons pour lad. somme de cinquante mil escuz oultre et par dessus led. tiers mentionné tant en icelles nosd. l^{res} que par cest. p^{ntes}, par lesquelles promettons en bonne foy et parole de roy luy en faire passer les contractz qui pour ce seront requis et nécessaires, et tout ce qui en sera convenu et passé, avoir pour agréable, tenir ferme et stable... Si donnons... Donné à Fontainebleau, le dix septiesme jour de may, l'an de grace mil cinq cens cinquante cinq et de n^{re} règne le neufviesme.

(Arch. nat., X^{1a} 8620, fol. 38 r^o v^o.)

MÉLANGES

DEUX POSITIONS STRATÉGIQUES DES CROISÉS A L'EST DU JOURDAIN AHAMANT ET EL HABIS

I. — AHAMANT

A la fin de la première Croisade, les Princes latins ne tenaient en Palestine que quelques places de l'intérieur et le port de Jaffa. Ils entreprirent énergiquement, dans les années qui suivirent, d'étendre leur conquête et de la consolider en lui donnant des frontières naturelles.

Dès le mois de décembre de l'année 1100, avant même de recevoir, le jour de Noël, dans la basilique de Bethléem, la couronne de roi de Jérusalem, Baudoin I^{er}, frère de Godefroy de Bouillon, avait fait une reconnaissance au sud de la Mer Morte. Plus tard il avait poussé jusque dans l'Arabie Pétrée, avait entrepris en 1115 en Idumée la construction d'un important château fort, auquel il avait donné le nom de Montréal, puis il avait atteint la mer Rouge et fait construire le petit fort d'Ailat, près d'Aqabah.

Peu à peu les Francs avaient affermi leur pouvoir sur toute l'Idumée et le pays de Moab ; la région qu'ils appelaient *la Terre outre le Jourdain* était devenue un des principaux fiefs du royaume. Son seigneur tirait d'importants revenus des magnifiques moissons de céréales que fournissaient les terres extrêmement riches couvrant la chaîne de plateaux, larges de quinze à dix-huit kilomètres, qui bordent à l'est la Mer Morte et l'Ouadi Araba, et que les Juifs appelaient l'*Abarim*, « les monts d'en face ». Tandis que le flanc occidental de cette ligne de plateaux est une falaise escarpée, le flanc oriental descend doucement vers la steppe ; c'est une zone moins fertile que le plateau et ses pentes, mais suffisante encore pendant la saison humide pour la subsistance des tribus nomades de pasteurs conduisant leurs troupeaux ; plus loin s'étend l'immensité du désert d'Arabie.

De ce côté, longeant le plateau entre la zone de cultures et la steppe, passait une route fréquentée dès les plus hautes époques, le *Derb el Hadj*, la route du Hedjaz, parcourue sans cesse par les troupes de pèlerins musul-

mans se rendant de Mésopotamie et de Syrie vers les villes saintes de la Mecque et de Médine, parcourue aussi par les caravanes de marchands qui venaient recevoir à Aqabah les produits que les navires de commerce apportaient, par la Mer Rouge, de l'Inde, du Golfe Persique et du Yémen.

Les Francs fortifièrent rapidement la chaîne des hauts plateaux. On les vit échelonner, sur les sommets qui s'élèvent de 1,000 à 1,600 mètres au-dessus de l'Ouadi Araba et de la Mer Morte, une série de forteresses dans le voisinage de l'ancienne voie romaine dominant de très haut le Derb el Hadj. Ces châteaux leur procuraient de nombreux avantages : ils leur permettaient de conserver en toute sécurité de riches territoires, de prélever des droits de passage sur les caravanes, enfin de constituer très loin à l'est du royaume une ligne de défense, barrant la route à l'envahisseur et empêchant les communications entre les deux parties du monde musulman : l'Égypte et l'Arabie, d'une part, la Syrie, d'autre part. Car il ne pouvait être question pour une armée venant d'Arabie ou d'Égypte d'attaquer le royaume de Jérusalem directement par le sud. Il eût fallu franchir au prix de mille difficultés une vaste étendue désertique, entièrement dépourvue d'eau et de végétation, le désert de Tih que les Francs appelaient *la Grande Berrie* (de l'arabe *bar-riyê*, qui signifie désert). La route de la côte, seule, était favorable pour venir d'Égypte, et bien des armées la suivirent depuis les Thoutmès jusqu'à Bonaparte ; mais elle était, au temps des Croisades, attentivement surveillée et défendue, en particulier par le château du Darum et la ville fortifiée de Gaza.

Les deux principales forteresses gardant à l'Orient *la Terre outre le Jourdain* étaient Montréal et Kérak de Moab, que les Francs appelaient le Crac. D'autres châteaux, moins importants, s'étagaient du sud au nord : c'étaient la petite forteresse maritime d'Ailat sur le golfe d'Aqabah, donnant aux Croisés un débouché sur la Mer Rouge ; le fort de Sela, probablement tout voisin des ruines de Pétra et peu important sans doute, puisqu'il n'est cité que dans les chroniques orientales ; puis, à trois kilomètres au nord-est de Pétra, le petit *château de li Vaux Moïse* (Ou'aira), retrouvé par le R. P. Savignac ; celui d'Hormoz, à dix kilomètres au nord de Pétra ; plus au nord encore, Montréal, puis le fort de Tafilét et, dominant la partie méridionale de la Mer Morte, la grande place forte de Kérak, couronnée par sa citadelle que construisit Payen le Bouteiller en 1142.

Enfin, Ahamant ou Haman, qui ne nous est connu que par deux chartes latines, l'une de 1161, l'autre de 1166.

Les auteurs modernes qui ont parlé d'Ahamant se sont trompés sur sa situation géographique. Si l'on jette un coup d'œil sur la carte, on constate que les autres positions que nous avons énumérées forment une ligne presque droite du sud au nord et qu'elles occupent la crête des plateaux. Or, Rey et Delaville Le Roulx ont proposé de placer ce château à Maan es Samiyé¹, à

1. Rey, *Les colonies franques...* Paris, 1883, p. 396. — Delaville Le Roulx, *Chartes de terre sainte, dans Revue de l'Orient latin*, 1907, t. XI, p. 183-185. Voir aussi Musil, *Arabia Petraea* ; II : *Edom*, I (Vienne, 1907), p. 273-274 et n. 23 à la p. 310.

trente-cinq kilomètres au sud-est de Montréal, c'est-à-dire sur la route même des pèlerinages, le Derb el Hadj.

On ne comprend pas pourquoi les Francs auraient élevé, seul en avant, ce château, fort éloigné de la ligne bien déterminée de forteresses que nous avons observée.

Cette constatation purement géographique suffirait à faire soupçonner une erreur d'identification. Remarquons, en outre, que le Père Vincent¹, qui s'est rendu sur le site de Maan es Samiyé, a déclaré qu'on ne voyait, dans les ruines qui s'y trouvent, rien qui pût rappeler une construction des Croisés.

L'examen des chartes faisant mention d'Ahamant nous aidera à retrouver sa véritable position. La première est un échange conclu à Nazareth, le 31 juillet 1161, entre Baudoin III, roi de Jérusalem, et Philippe de Milly, seigneur de Naples (Naplouse). Par cet acte le roi, recevant de Philippe les domaines appartenant à celui-ci dans les territoires de Naplouse et de Tyr, lui abandonnait tout ce que lui-même possédait au delà du Jourdain, Montréal, le Crac et Ahamant, avec leurs appartenances aussi loin qu'elles s'étendaient en longueur et en largeur, « depuis le Zerqa jusqu'à la Mer Rouge² ».

L'autre charte est datée de Saint-Jean d'Acre, le 17 janvier 1166. Par cet acte, le roi de Jérusalem Amaury I^{er} concède à l'ordre du Temple la possession d'Ahamant et de son territoire, plus la moitié de ce que possédait dans le territoire du Belqa Philippe de Milly, seigneur de Naples, au jour de son entrée dans l'ordre³. Ce seigneur, se retirant parmi les Templiers, abandonnait donc ses biens à cet ordre religieux. Trois ans plus tard, en 1169, il devenait Grand Maître du Temple.

Ainsi les renseignements géographiques que nous donnent les chartes de 1161 et de 1166 se complètent. Dans la première, l'énumération des trois localités semble aller du sud au nord : Montréal, le Crac, Ahamant. Ahamant serait au nord du Crac (Kérak) et les limites extrêmes de la *Terre outre le Jourdain* sont ici indiquées : au nord, le Zerqa ; au sud, la Mer Rouge. Ce Zerqa n'est pas, comme l'a pensé Rey, le petit Ouadi Zerqa Main, mais, plus au nord, le Nahr Zerqa, plus important, qui est le Yabbok de l'Antiquité et qui, prenant sa source à Amman, remonte ensuite vers le nord, puis tourne à l'ouest pour aller se jeter dans le Jourdain. Or, entre le Nahr Zerqa et le

1. *Revue biblique*, 1898, p. 429-430. Voir aussi Janssen et Savignac, *Mission archéologique en Arabie (de Jérusalem au Hedjaz)*, 1907. Paris, 1909, p. 42.

2. « Hec igitur omnia... Montem Regalem scilicet et Crach et Ahamant cum omnibus eorum pertinenciis, ubicumque in longum sive in latum protenduntur, a Zerqa usque ad Mare Rubrum... et castellum etiam Vallis Moysis... » Strehlke, *Tabulae Ordinis Theutonici*, 1869, n° 3, p. 3.

3. « ... dono, concedo et confirmo fratribus qui dicuntur de Templo, Haman cum omni territorio suo, et dimidium totius illius quod habuit in Belcha Philippus de Neapoli, die qua sese reddidit domui Templi et fratribus prenotatis ejusdem. » Delaville Le Roulx, *Chartes de terre sainte*, dans *Revue de l'Orient latin*, 1907, t. XI, p. 184.



Ouadi Zerqa Main se trouve, au nord-est de la Mer Morte, une région fertile qu'on appelle encore aujourd'hui le Belqa.

Le rapprochement dans le second texte entre Haman et le Belqa n'est pas fortuit, et c'est dans cette contrée qu'il faut chercher la localité donnée par le roi de Jérusalem à Philippe de Milly, puis reconnue à l'ordre du Temple.

Au surplus, un texte arabe de cette époque précise sa position : « à Amman dans le pays du Belqa¹ ». D'ailleurs, il semble que de bonne heure la juridiction du seigneur de la *Terre outre le Jourdain* s'étendit sur le Belqa, puisque nous voyons, entre 1118 et 1128, Romain du Puy, qui fut le premier titulaire de ce fief², faire don à l'abbaye Notre-Dame de Josaphat des casaux de Bethsura et de La situés dans cette région³.

La ville bien connue d'Amman se trouve dans cette contrée et sa situation sur une hauteur à l'ouest du Derb el Hadj convient beaucoup mieux que Maan es Samiyé⁴. Ainsi, au XII^e siècle, Amman constitua la position la plus septentrionale de ce grand fief du royaume de Jérusalem qu'on appelait la *Terre outre le Jourdain* et qui, de la sorte, s'étendait sur une longueur de 300 kilomètres environ.

La Rabbath Ammon de l'Antiquité, hellénisée au III^e siècle avant notre ère sous le nom de Philadelphie, devint une cité florissante de la Décapole. Elle garde encore de l'époque gréco-romaine des ruines importantes, en particulier les restes d'un temple et les gradins d'un théâtre qui pouvait contenir 4,000 spectateurs.

Située sur l'importante voie romaine construite sous Trajan, qui, partant de Bosra, passait là pour gagner Pétra et Aqabah, Amman était encore prospère au X^e siècle, puisque alors un chroniqueur arabe la considérait comme « un port dans le désert et une place de refuge pour les Bédouins ». Après de longs siècles d'abandon, cette ville est devenue la capitale du petit État moderne de Transjordanie. Il est intéressant de constater qu'elle avait une certaine importance au XII^e siècle, qu'un seigneur français en fut maître; peut-être des chevaliers du Temple tinrent quelque temps garnison dans sa citadelle qui, sur une éminence d'une hauteur de 102 mètres, domine la ville basse.

Il est d'ailleurs tout naturel que les Francs aient voulu se fixer dans cette

1. Abou Chamah, *Le livre des deux jardins*, dans *Rec. des histor. des Crois.*, *Histor. orient.*, t. IV, p. 154.

2. Guillaume de Tyr, XIV, c. 15; *Rec. des hist. des Crois.*, *Histor. occid.*, I, p. 627. Voir Rey, *Les seigneurs de Montréal et de la Terre d'outre le Jourdain*, dans *Revue de l'Orient latin*, t. IV, 1896, p. 19.

3. H.-Fr. Delaborde, *Chartes de Terre Sainte provenant de l'abbaye de Josaphat*, dans *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, 1880, fasc. XIX, n° 14, p. 40-41. — La ville d'Amman correspond à el'Al ou Helehel; Bethsura correspond à Beitz'er'a, au nord-est de el'Al. Voir Röhricht, *Reg. Hierosolim. Additum.*, 458^b, et R. P. Abel, dans *Revue biblique*, 1932, p. 86 et n. 4.

4. Le R. P. Abel, qui connaît admirablement la géographie de la Palestine au temps des Croisades, a bien voulu nous confirmer dans notre opinion. Nous l'en remercions vivement.

ville environnée d'un territoire fertile, située à la porte du désert et commandant un nœud de routes, les unes allant vers le nord et le sud, les autres menant vers la Palestine par es Salt et Jéricho. Ainsi pouvaient-ils surveiller facilement les passages du Jourdain au nord de la Mer Morte.

Mais l'occupation d'Amman par les Templiers ne dut être que de très courte durée : lorsque Saladin, après sa victoire de Hattin en 1187, entreprit de chasser les Francs de la *Terre outre le Jourdain* et assiégea leurs châteaux de Moab et d'Idumée, il n'est pas question d'Ahamant, qui ne leur appartenait sans doute plus. Deux textes paraissent même indiquer qu'ils l'avaient perdue depuis une vingtaine d'années. En 1166¹, les Musulmans enlèvent aux Francs une grotte-forteresse qui était située à l'est du Jourdain et était confiée à la garde des Templiers. Le roi de Jérusalem, apprenant le siège de cette place, s'était porté à son secours, mais elle avait capitulé avant qu'il pût arriver. Le roi fit pendre douze Templiers de cette garnison. Le R. P. Abel nous suggère que cette grotte défendue par une garnison de Templiers pourrait être er Raqim el Khaf (el Khaf signifie la caverne), située à une petite distance au sud d'Amman. On peut penser aussi à une grotte d'où les Francs avaient, en 1139, chassé une garnison musulmane ; cette grotte était située à proximité du mont Galaad², c'est-à-dire au nord-ouest d'Amman. Dans l'un et l'autre cas, il est probable que la ville d'Amman tomba en même temps aux mains de l'ennemi.

Enfin, une chronique arabe³ permet de croire qu'en 1170 Amman n'était plus aux mains des Francs : en effet, cette chronique nous apprend qu'à cette date Nour ed din, allant assiéger Kérak de Moab, fit avec son armée halte pendant quelques jours à Amman.

II. — LA GROTT-FORTERESSE D'EL HABIS

Les chroniques du XII^e siècle parlent fréquemment des expéditions des Francs à l'est du lac de Tibériade, en une région à laquelle ils donnent le nom de *Terre de Suète* occupant les deux rives du Yarmouk⁴.

Dès 1105, Baudoin I^{er} y avait construit un important château au nord de la localité d'Al⁵, sur une éminence où l'on voit une ruine appelée aujourd'hui

1. Guillaume de Tyr, XIX, c. 11 ; *Rec. des hist. des Crois.*, *Hist. occid.*, I, p. 902.

2. Voir p. suiv.

3. Abou Chamah, *Le livre des deux jardins* ; *Hist. orient. Crois.*, t. IV, p. 154.

4. Cette Terre de Suète correspondait au Sawad, contrée bordant la rive orientale du lac de Tibériade (cf. Rey, *Note sur les territoires possédés par les Francs à l'est du lac de Tibériade*..., dans *Mém. Soc. nat. des Antiquaires de France*, 1881, t. XLI, p. 86 et suiv. et carte. — Max Van Berchem, *Notes sur les Croisades*, dans *Journal asiatique*, t. XIX, 1902, p. 411, n. 1. — R. Dussaud, *Topographie de la Syrie antique et médiévale*, Paris, 1927, p. 381-382). — La Terre de Suète comprenait aussi la région au sud du Yarmouk : Le R. P. Abel veut bien nous signaler que le nom d'es-Sueit désigne de nos jours la région au nord-est d'Adjloun.

5. Aboul Modaffer Chems ed din, *Mirat ez Zeman*, dans *Rec. des hist. des Crois.*, *Histor. orient.*, t. III, p. 529-530.

Qasr Berdaouil, c'est-à-dire le château de Baudoin, le site conservant ainsi jusqu'à nos jours le souvenir du premier roi de Jérusalem.

Le roi avait choisi l'endroit sur une position stratégique surveillant la grande route de Fiğ à Khisfin.

Mais, à la fin de la même année, l'atabek de Damas Toghtekin marcha contre cette forteresse¹, s'en empara, massacra ou fit prisonniers tous les défenseurs de la garnison, détruisit les ouvrages fortifiés et rentra à Damas avec un important butin, le 14 décembre.

Après cet échec, il semble que les Francs mirent moins de persévérance à occuper cette région d'une façon aussi absolue qu'ils le firent à l'est de la Mer Morte. Ils se contentèrent d'en tirer des bénéfices en obtenant des émirs de Damas des traités leur accordant une part sur les récoltes de cette fertile Terre de Suète.

Ils jugèrent aussi, sans doute, que l'érection d'un nouveau château fort exigerait pour eux de grands frais et provoquerait une réaction immédiate des Musulmans qui trouveraient cette défense voisine de Damas trop menaçante pour leur sécurité. Par économie comme par prudence, les Francs cherchèrent donc un site naturellement fortifié pour y installer, sans frais de construction, une garnison placée en grand'garde, destinée à la fois à surveiller l'exacte répartition des récoltes du pays, dont une partie était prélevée par le prince de Galilée, en même temps qu'à observer les mouvements de l'armée de Damas et à protéger ainsi l'approche des territoires chrétiens.

On verra que les grottes d'El Habis choisies par eux convenaient admirablement pour réaliser ces projets². Plusieurs chroniques arabes en font men-

1. *Mirat ez Leman*, dans *Rec. des hist. des Crois.*, *Hist. orient.*, t. III, p. 530. Voir aussi Ibn el Atyr, *même recueil*, t. I, p. 230 et 774 ; « Baudoin fit construire une forteresse située à environ deux journées de distance de Damas » ; Ibn Qalanisi, *édit. Gibb, The Damascus Chronicle...* Londres, 1932, p. 72.

2. Il est plusieurs fois question dans les chroniques des Croisades de grottes occupées par une garnison franque ou musulmane et si bien défendues que les chroniqueurs les assimilent à de véritables châteaux forts.

Ainsi, en 1139, Thierry d'Alsace, comte de Flandre, franchit le Jourdain et va assiéger, près du mont de Galaad, une caverne où s'étaient fortifiés des pillards musulmans qui semaient la terreur dans tous les environs (Guillaume de Tyr, XV, c. 6 ; *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 665 et suiv. : « ... apponunt... trans Jordanem in finibus Ammonitarum juxta montem Galaad obsidere praesidium unum, nostris regionibus perniciosum valde. Erat autem praedictum municipium spelunca quaedam in latere montis eminentis maxime declivo sita, aditum habens pene inaccessibilem... »). Si l'indication de Guillaume de Tyr est exacte, il s'agit du Djebel Djilead (ou Djebel Galaad), au nord d'es Salt et au sud-ouest de Djerash. Or, il existe des grottes de ce côté, en particulier à Allan.

En 1166, les Musulmans s'emparent d'une caverne fortifiée appartenant aux Francs, située sur le territoire de Sagette (Saïda) et appelée la *Cavea de Tyrum*. Il faut probablement identifier ce site avec les grottes de Niha, à vingt kilomètres à vol d'oiseau à l'est de Saïda (Guillaume de Tyr, XIX, c. 11 ; *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 901-902 : « Siraconus..., municipium quoddam nostrum, in territorio Sidoniensi situm, speluncam videlicet inexpugnabilem, quae vulgo dicitur Cavea de Tyrum... occupat »). A la même époque, les Musulmans enlèvent aussi aux Francs une autre caverne fortifiée qui était située à l'est du Jourdain et était con-

tion¹; Guillaume de Tyr parle deux fois d'une caverne occupée par les Francs en cette contrée, mais sans prononcer son nom. La comparaison de ces textes différents nous permettra de reconnaître qu'il s'agit bien du même poste de défense.

Dès 1109, Baudoin I^{er} avait conclu avec Toghtekin un traité par lequel les revenus du Sawad (Terre de Suète) et du Djebel Aouf (l'actuel Djebel Adjloun)² seraient partagés entre les Francs et les Musulmans³. Cet arrangement fut rompu en 1111⁴; il est évident que ceci se produisit à la suite de la prise d'el Habis par Toghtekin, qui, ayant assiégé cette nouvelle forteresse des Francs en Terre de Suète, s'en empara et massacra la garnison⁵. En 1113, les Francs réclamaient à nouveau le partage par moitié des récoltes du Sawad et la reddition d'el Habis⁶.

En 1118, au moment où Baudoin I^{er} de Jérusalem venait de mourir, Toghtekin campait sur le Yarmouk, lorsqu'il vit venir à lui une ambassade franque. Celle-ci lui ayant proposé une trêve, il exigea la renonciation au partage des revenus du Djebel Aouf, du Ghor, c'est-à-dire la vallée du Jourdain, du district de Salt et de Djibin dans le Djaulan⁷.

Le nouveau roi de Jérusalem, Baudoin II, ayant refusé, Toghtekin envahit le territoire des chrétiens, pilla Tibériade et ses environs, puis se dirigea vers Ascalon avant de regagner Damas.

Mais, quelques mois plus tard, la riposte arrivait vigoureuse de la part des Francs : Baudoin II, avec 130 chevaliers, franchissait le Jourdain, attaquait la place d'el Habis, que son gouverneur musulman lui livrait⁸, puis, pous-

fiée à la garde des Templiers (Guillaume de Tyr, XIX, c. 11; *Ibid.*, p. 902; suite du texte ci-dessus) : « Per idem quoque tempus, ejusdem generis praesidium, spelunca iterum inexpugnabilis, ultra Jordanem in finibus Arabiae situm, fratrum militiae Templi diligentiae deputatum eidem Siracono traditur... Quo audito, dominus rex... de fratribus Templi, qui hostibus castrum tradiderant, patibulo fecit suspendi circa duodecim. » Pour l'identification de cette position, on peut songer soit à la grotte occupée en 1139 près du mont Galaad, dont il est question ci-dessus, soit à er Raqim el Khaf, la grotte voisine d'Amman, dont nous avons parlé plus haut, p. 47.

1. Sous le nom d'el Habis, d'el Habis Djeldek, el Habis, en arabe, signifie le Reclus.

2. Voir R. Dussaud, *Topographie de la Syrie antique et médiévale*, p. 382-383.

3. Ce partage est de proportions différentes selon les auteurs arabes : Ibn Qalanisi (*ouvr. cité*, p. 92) attribue deux tiers aux Francs et un tiers aux Musulmans. Le Nodjoum (*Hist. orient. Crois.*, t. III, p. 491) dit un tiers aux Francs et deux tiers aux Musulmans. Le Mirat ez Zeman (*Ibid.*, t. III, p. 537, ann. 502 = 1108-1109) dit : le Saouad et le Djebel Aouf seront partagés en trois zones, dont une sera occupée par les Francs et les deux autres par les Musulmans, et (*Ibid.*, p. 541, ann. 503 = 1109-1110) : un accord est conclu, en vertu duquel la moitié, au lieu du tiers (des revenus), du pays est cédée aux Francs.

4. Aboul Mehacem Youssouf, *Nodjoum* (*Rec. des hist. des Crois.*, *Hist. orient.*, t. III, p. 491).

5. Ibn el Atyr, *Kamel Altwaryk* : *Hist. orient. Crois.*, t. I, p. 286. — *Mirat ez Zeman* : *Hist. orient. Crois.*, t. III, p. 544. — Contrairement au Kamel Altwaryk et au Mirat ez Zeman, le Nodjoum dit par erreur que ce sont les Francs qui ont pris el Habis à cette date (*Hist. orient. Crois.*, t. III, p. 491).

6. Ibn Qalanisi, *ouvr. cité*, p. 133.

7. Ibn el Atyr, *Kamel Altwaryk* : *Hist. orient. Crois.*, t. I, p. 315.

8. *Ibid.*, p. 784.

sant jusque dans le Hauran, s'emparait de Der'a¹. Toghtekin avait envoyé contre les Croisés son fils Tadj el Muluk Buri, mais la troupe musulmane fut taillée en pièces.

Pendant quarante ans, le silence se fait sur el Habis, que, sans doute, les Francs conservent en toute tranquillité. C'est évidemment ce poste de défense qui leur permet de maintenir et d'affermir leur domination sur la Terre de Suète. En 1115, 1126, 1130, 1154, on voit des seigneurs et le roi donner ou confirmer à l'abbaye Notre-Dame de Josaphat² divers casaux situés en Terre de Suète : Soesme, Zebezeb, Saint-Georges de Chaman³, qui était tout voisin de Der'a, et Saint-Job. Les *Assises de Jérusalem* signalent que le prince de Galilée devait au roi de Jérusalem quarante chevaliers pour les terres qu'il possédait à l'est du Jourdain et du lac de Tibériade⁴.

On voit encore les Croisés entreprendre, notamment en 1126 et en 1147, dans cette région, des raids hardis, au cours desquels ils s'avancent loin vers l'orient. Dans ces expéditions, ils franchissaient généralement le Jourdain au sud du lac de Tibériade au *Pont de la Judaire* (aujourd'hui Djir el Madjani), traversaient l'Adjloun, puis, pour pénétrer dans les territoires de l'émir de Damas, ils suivaient une gorge étroite, à laquelle Foucher de Chartres et Guillaume de Tyr donnent le nom de *Cavea Roob*⁵.

Rey, qui a tenté de fixer ce lieu sur la carte, s'est approché du but en le cherchant dans la vallée du Scheriat el Mandour et plus précisément dans le voisinage d'un de ses affluents du nord, le Ouadi Allan⁶. A la vérité, il faut l'identifier avec le petit Ouadi *Rahoub*⁷, dont les Francs ont fait *Roob*; c'est

1. Peut-être y constitua-t-il un fief et une garnison y fut-elle établie, car Guillaume de Tyr, parlant d'une expédition postérieure (1147), donne à Der'a le nom de *Civitas Bernardi de Stampis* (XVI, c. 12, dans *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 715).

2. Delaborde, *Chartes de Terre Sainte provenant de l'abbaye de Josaphat*, dans *Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. XIX, 1880, acte n° 6, p. 29-30 (ann. 1115) : Baudouin I^{er} confirme les possessions de l'abbaye : « Lambertus dedit Deo et Sancte Marie de Valle Josaphat casale nomine *Soesme* situm super flumen quod vulgo flumen Diaboli nuncupatur... Teobaldus de Nigella dedit... casale nomine Zebezeb. » — Acte n° 14, p. 40-41 (ann. 1126) : Guillaume de Bures, avec la permission de Baudouin II, donne à l'abbaye le casal de Saint-Georges « quod est juxta Medan » (sur sa position, voir Rey, *Colonies franques...*, p. 444). — Acte n° 18, p. 45-47 (ann. 1130) : Baudouin II, à la demande de l'abbé de Josaphat, fait faire le relevé de tout ce qui a été donné à l'abbaye; on y voit figurer les casaux de Zebezeb et de Soesme et ceux de Saint-Georges et de Saint-Job. — Enfin, en 1154 (actes 28 et 29, p. 63 et 69), le pape Anastase IV et le roi Baudouin III confirment les biens de l'abbaye et les mêmes noms figurent à nouveau dans ces actes.

3. Aujourd'hui Tell el-Khamman. Voir R. Dussaud, *Topogr.*, p. 336.

4. *Assises de Jérusalem*, t. I, p. 422 (chap. cclxxi) : « La baronie de la Princée de Galilée doit c chevaliers; la devise : De la terre desà le flum Jourdain, lx chevaliers. De la terre delà le flum, xl chevaliers. » — Rey, *Colonies franques...*, p. 435.

5. Foucher de Chartres (ann. 1126), dans *Hist. occid. Crois.*, t. III, p. 477. — Guillaume de Tyr (ann. 1126), XIII, c. 18, et (ann. 1147) XVI, c. 9 et c. 12, dans *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 583, 718, 720, 726.

6. Rey, *Notice sur la « Cavea de Roob » ou « Sheriat el Mandour »*, dans *Mém. de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, t. XLVI, 1885, p. 122 et 132, avec une carte.

7. Wetzstein, dans Delitzsch, *Commentar zum Hiob*. Leipzig, 1876, t. II, p. 570. — Röhrich,

un affluent du Ouadi esh Shellala, lui-même affluent de la rive sud du She-riat el Mandour (appelé sur les cartes les plus récentes le Ouadi el Djehe-nem), qui est le Yarmouk de l'Antiquité. Les Francs l'appelaient le fleuve Dan; c'est un important affluent du Jourdain. Ayant franchi la Cavea Roob, couloir entre de hautes murailles rocheuses, les Croisés débouchaient dans la plaine de Medan¹, fertile et abondamment arrosée, célèbre par une grande foire qui s'y tenait chaque année et où venaient de tout l'Orient un grand nombre de marchands musulmans. Puis, de cette plaine, les Francs gagnaient Der'a et le Hauran ou le Ledja. C'est ainsi qu'ils combattirent dans le voisinage de Bouser, qui est Bosr el Hariri, d'Adrahat, qui est Ezraa, et de Salome, qui est es Sanamein.

Le siège de 1158. — Guillaume de Tyr nous apprend qu'au cours de l'été 1158 Nour ed din vint, avec une nombreuse armée, faire le siège d'un château franc situé dans la Terre de Suète. Il nous décrit son aspect et sa situation : une grotte au flanc d'une montagne formant un mur vertical ; aucun accès ni par le faite ni par la base de cette falaise, mais seulement un étroit sentier courant au flanc de la montagne et surplombant le précipice. A l'intérieur, des logements et tout ce qui était nécessaire à l'habitat, avec des eaux vives en abondance. Les défenseurs assiégés ayant fait savoir qu'ils pourraient tenir dix jours au plus, Baudoin III, roi de Jérusalem, accompagné de Thierry d'Alsace, comte de Flandre, partit avec les troupes du royaume pour délivrer la place. Ayant franchi le Jourdain, il rencontra l'armée de Nour ed din dans la plaine de Butaha, au nord-est du lac de Tibériade, le 8 juillet. La victoire des Croisés fut complète. Le lendemain du combat, le roi se dirigea vers le château assiégé et, après avoir réparé les dommages que la place avait subis, l'avoir réapprovisionnée en vivres et en armes, il revint sur ses pas en y laissant une solide garnison².

Gesch. des Königr. Jerusalem, p. 129, n. 3, et p. 178, n. 1. — Clermont-Ganneau, *Recueil d'archéologie orientale*, t. III, 1900, p. 92. — Max van Berchem, *Notes sur les Croisades*, dans *Journal asiatique*, 1902, p. 409-411. — G. Schumacher, dans *Zeitschrift des deutschen Palästina-Vereins*, t. XXXVII, 1914, p. 51 et pl. VII et VIII, et G. Schumacher, *Der 'Adschlun*, beschreiben von C. Steuernagel. Leipzig, 1926, p. 476. Voir également R. P. Abel, dans *Revue biblique*, 1927, p. 283.

1. Guill. de Tyr, XIII, c. 18 ; *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 583 (ann. 1126) : « peragrata Decapoli regione, terras hostium ingrediuntur : inde vallem angustam, quae dicitur Cavea Roob usque ad campestria Medan transierunt. Est autem planities longe lateque patens prospectibus libera, per quam fluvius, Dan nomine transiens, inter Tyberiadem et Scythopolim quae olim dicta est Bethsan, Jordanem influit ». — Guill. de Tyr, XVI, c. 10 ; *Ibid.*, p. 720 (ann. 1147) : « transitaque Cavea Roob in planitiem pervenerunt quae dicitur Medan, ubi singulis annis Arabum... solent nundinae convenire solemnes ».

2. Guill. de Tyr, XVIII, c. 21 ; *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 855-856 : « [Noradinus]... aestate sequenti praesidium quoddam nostrum, in regione quae dicitur *Suita* situm, ... obsidet. Erat autem praesidium spelunca in latere cujusdam montis arduo et admodum devexo sita : ad quam non erat vel a superioribus, vel ab inferioribus partibus accessus ; sed ex solo latere, calle nimis angusto et propter praecipitium imminens periculoso, ad eam veniebatur. Habebat autem interius mansiones et diversoria, quibus suis habitatoribus necessarias poterat

Le siège de 1182. — Guillaume de Tyr parle à nouveau et fort longuement d'un château franc dans la Terre de Suète, à propos des événements de l'année 1182¹; sa description concorde si exactement avec celle dont nous venons de parler qu'on ne peut douter qu'il s'agisse du même poste de défense. En outre, le chroniqueur arabe Ibn el Atyr² nous parle, à cette même date de 1182, de la prise par Ferrouk-Chah du château d'el Habis dans le territoire de Tibériade, ce qui nous permet de rattacher à ce château les événements relatés par le chroniqueur latin. Si Ibn el Atyr parle bien, comme Guillaume de Tyr, de la prise par les Musulmans du château — il en précise même la date, en juin 1182 — il omet de nous signaler, ce que fait l'historien latin, la reprise du château par les Francs, un peu plus tard, au mois d'octobre.

Les renseignements que donne Guillaume de Tyr sur le siège et la prise du château par les Musulmans, puis sur un nouveau siège conduit par les Francs pour rentrer en possession de la place, méritent qu'on les rapporte de façon détaillée :

Il nous apprend qu'il y avait dans la région de Suète, à une distance de seize milles de Tibériade, un château admirablement défendu, qui passait pour inexpugnable³. On le disait d'une grande utilité pour les chrétiens, car, comme cette contrée était plus proche des terres musulmanes que des domaines des Francs, ceux-ci pouvaient plus facilement imposer leur autorité

praebere commoditates; sed nec etiam aquae vivae et indeficientis eis vena deerat, ut quantum loci patiebatur angustia, locus satis aptus et regioni plurimum utilis haberetur... »

1. Guill. de Tyr, XXII, c. 15 et c. 21; *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 1090-1091 et 1104-1107.

2. Ibn el Atyr, *Kamel Altwaryk* : *Hist. orient. Crois.*, t. I, p. 651 : « Dans le mois de sefer (6 juin-4 juillet 1182), les Musulmans conquièrent sur les Francs un rocher qui était connu sous le nom d'Hobaïs Djeldek. Il faisait partie du territoire de Tibériade et dominait la campagne... Ferrouk-Chah pillait Dabouriyah (Tibériade) et les bourgades avoisinantes... Il conquiert sur les Francs la roche susnommée qui était pour les Musulmans une cause de grand dommage. Aussi ceux-ci furent extrêmement joyeux de sa conquête. Ferrouk-Chah envoya à Saladin pour lui annoncer cette bonne nouvelle quelqu'un qui le rencontra en chemin. Cet incident cassa les bras aux Francs et leur puissance fut brisée. » Voir aussi Abou Chamah, *Le livre des deux jardins*, dans *Hist. orient. Crois.*, t. IV, p. 218 : « Ferrouk-Chah arriva devant Habis Djeldek sur le territoire cultivé de Damas, s'empara de ce rocher qui dominait le pays musulman et fit de cette position un poste d'observation contre les infidèles qui l'avaient d'abord possédée. »

3. Guill. de Tyr, XXII, c. 15; *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 1090-1091 : « Erat enim nobis in regione Suhite, trans Jordanem, a Tiberiade sexdecim distans milliaribus, praesidium munitissimum et, ut dicitur, inexpugnabile, ex quo nostris multa dicebatur provenire utilitas; nam cum praedicta regio hostium magis esset contermina finibus, quam nostris... hujus tamen praesidii beneficio multis annis obtentum fuerat, et obtinebatur nihilominus in praesenti, quod nostris et illis ex aequo dividebatur potestas, et tributorum et vectigalium par fiebat distributio. »

« Erat autem spelunca in latere montis cujusdam sita, cui subjectum erat immane praecipitium; a parte vero superiori nullus omnino accessus; ex altero vero latere, tantum arcta nimis semita et per quam homini libero, et ab omni onere expedito, vix absque periculo iter praeberebatur. »

à ceux qui l'habitaient et ils partageaient le pouvoir, aussi bien que les tributs et les récoltes, avec leurs ennemis.

C'était une grotte située au flanc d'un mont et dominant un effroyable précipice. On n'y pouvait pénétrer par le sommet de la montagne ; son seul accès était un sentier fort étroit, n'ayant guère qu'un pied de large, qui longeait la paroi rocheuse et qu'un seul homme libre de toute charge pouvait suivre, non sans danger. La place était commandée par un seigneur nommé Foulque de Tibériade. Après un siège qui ne dura que cinq jours, ce fort, réputé imprenable, tomba aux mains de l'ennemi.

Cette nouvelle malheureuse avait provoqué dans le royaume latin de nombreux commentaires et les opinions étaient partagées : les uns, parlant de trahison, prétendaient que les défenseurs avaient cédé la place à prix d'argent ; les autres¹, que les Musulmans avaient facilement miné le terrain crétaé qui constituait la roche et, s'étant emparés de l'étage inférieur, puis de l'intermédiaire, puis du supérieur, avaient forcé la garnison à se rendre. Il y avait là, en effet, trois étages d'habitations superposées² qui communiquaient entre elles par des échelles de bois et par d'étroits couloirs percés dans le rocher.

Mais peu après les Francs revinrent assiéger cette grotte qui leur avait été enlevée. Ils arrivèrent avec des tailleurs de pierre³, qui creusèrent le som-

1. Guill. de Tyr ; *Ibid.* : « ... aliis vero quod ex latere speluncam effregerunt [hostes], quia lapis cretaceus erat, et facile solvebatur, et violenter ingressi stationem primam quae inferior erat, occupaverunt, dicentibus, unde postmodum eos qui erant in medio et in supremo coenaculo, nam tres ibi dicebantur esse mansiones, ad deditionem compulerunt. »

2. Traduction de Guill. de Tyr, XXII, c. 21 ; *Ibid.*, p. 1104 : « Cele fortorece siet en costé d'une haute montengne, desouz est la valée si parfonde que l'en n'i ose regarder. Par un costé i vient une voie qui n'a mie plus d'un pié de large si qu'il a grant périll d'aler iluec. Il i avoit trois estages, l'un desus l'autre, ou l'en montoit par eschieles de fust et par voies estreites qui estoient dedenz. »

3. Guill. de Tyr, XXII, c. 21 ; *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 1104-1107 : « ... decernunt a parte superiori caesores lapidum eisque quotquot haberent ministros necessarios simul et operum custodes, ut tute et sine irruentium periculo laborare possent, collocare. Erat enim spelunca in altissimo montis latere posita, non habens nisi cum multa difficultate accessum, in quo vix pediti iter esse poterat expedito ; nam inferius usque in profundum subjectae vallis, ingens est et horribile praecipitium, ex latere autem ad eam accedebatur itinere unius pedis vix habente latitudinem. Erant autem in eadem spelunca mansiones tres, sibi invicem superpositae, in quibus mutuus per quasdam scalas ligneas et per quaedam angusta foramina interius ascensus erat et descensus. »

« Sic ergo ea sola qua eis noceri poterat via, aggressi sunt speluncam desuper, ut praemisimus, incidere, tentantes si ad primam et superiorem speluncae habitationem incidendo sic possent penetrare. Erat igitur in eo omnis nostrorum intentio, et totus in eo labor impendebatur. Ordinatis enim ad id operis exsequendum artificibus, quotquot erant necessarii, et cooperatoribus ministris, qui lapides incisos et lapidum fragmenta per praeceps in vallem subjectam devolverent, ut sine intermissione opus procederet, vicarias tam interdiu quam de nocte constituebant successiones, ut, defatigatis prioribus, novi recentesque venirent, qui operis possent et scirent pondus portare. Proficiebat ergo labor impendio, tunc ex frequentia et fervore eorum qui praedicto instabant operi, tum ex quadam habilitate quam ex se praebe-

met de la montagne. D'autres travailleurs jetaient à mesure dans le fond de la vallée les quartiers de roche qu'on détachait à grand'peine. Le travail était entravé par les lits de silex qui coupaient le terrain crayeux, car sur ces silex venaient s'émousser les pics des manœuvres, mais d'autres ouvriers, à côté d'eux, réparaient aussitôt les outils ébréchés¹.

La besogne ne cessait de jour ni de nuit et les équipes de travailleurs se relayaient pour ménager leurs forces et pour que l'opération pût progresser rapidement.

Une partie des combattants avait dressé son camp sur le sommet de la montagne pour protéger les tailleurs de pierre, tandis que le reste de la troupe se tenait dans la vallée pour empêcher toute tentative de sortie de l'ennemi. Quelques jeunes bacheliers hardis se hasardèrent sur le sentier et

bat saxi, quod incidebatur, materia. Erat enim lapis cretaceus, et ad frangendum facilis, nisi quod venas durissimi silicis interpolatim habebat immixtas, quae saepius et ferrea laederent instrumenta, et his qui in opere fervebant, aliquoties ministrarent impedimentum. Porro quicquid fragmentorum, ut locus expediretur, in vallem subjectam, ut praediximus, devolvebatur, totum id qui in spelunca erant obsessi contemplabantur de proximo : unde eis timor incutiebatur amplior, tanquam qui singulis expectabant horis, ut, incisione perfecta, ad eos violenter introiretur. Noster autem bipertitus erat exercitus ; nam pars ejus, ut praediximus, in monte supremo, in quo erat spelunca, castra locaverat, ut eos qui erant opere solliciti, ab hostium protegerent insidiis ; pars vero inferius residebat in plano, quibus id specialiter erat propositi, ut obsessis introitum negarent et exitum. Ii etiam nonnunquam per illam arctam, unde praemisimus, semitam, ad inferiorem ejusdem speluncae stationem accedentes, eos qui intus erant, licet non proficerent, assultibus molestare nitebantur. Erant autem intus viri fortes et bellicosi, tam victualium quam armorum habentes copiam, quasi ad septuaginta, quos tanquam virtute probatos, de quorum fide et constantia praesumeret plurimum Salahadinus, abiens intus dimiserat, eorum diligentiae commendans municipium. Et jam eo usque ventum erat, quod qui in spelunca erant, prae frequenti et pene continua malleorum percussione, intus quiescere non poterant ; videbatur enim, ad omnem ictum ingeminationem, spelunca tremiscere et universa concuti, ita ut jam non timerent, quod ad eos nostri irrumperent violenter, sed quod tota spelunca, repetitione malleorum fatigata, subito corruens universos opprimeret. Denique quod eis subsidium ministraretur omnino sperare non licebat ; nam prius noverant, ad partes remotissimas, et unde non facile redire poterat, demi-grasse Salahadinum, et militares secum duxisse copias. Unde factum est, quod, postquam obsidionem tribus vel modico amplius septimanis perpessi fuerant, missa legatione ad dominum regem, per interventum domini Tripolitani comitis obtinent, ut resignato praesidio, cum armis, quae ipsi intulerant, et propria suppellectili, liber eis usque Bostrum indulgeretur transitus. Sic ergo illis abeuntibus, recepto praesidio, confusionem, quam ex eodem prius videbamur induisse, auctore Domino, et per ejus surabundantem gratiam, diluimus. Porro tam domino regi quam aliis principibus curae fuit non modicae, statim, sicut expediens videbatur, ut locum resignatum et armis communirent et victualibus, et viris fidelibus, de quorum fide non dubitaretur et industria, committerent. Quo cum omni diligentia completo, nostri ad propria reversus est exercitus. Factum est autem hoc, anno ab incarnatione Domini millesimo centesimo octogesimo secundo, mense octobris...

1. Traduction de Guill. de Tyr ; *Ibid.*, p. 1106 : « Li nostre exploitierent mout de leur emprise, porce qu'il avoient planté de gent qui molt s'en penoient, et por ce meismement que la montengne estoit d'une pierre tendre ausint comme croie ; nequedant il i avoit de leus en leus veines de trop dure roche qui leur despeçoit leur pix et leur martiaux, mès li refeseur estoient illec tuit apareillié. »

approchèrent de l'entrée des grottes. Des coups d'épée furent échangés et les flèches volèrent¹.

Cependant, les assiégés, qui étaient soixante-dix combattants, choisis par Saladin parmi ses meilleurs guerriers, éprouvaient une extrême fatigue de ne pouvoir prendre aucun instant de repos sous les coups incessants des pics et des outils qui martelaient le roc au-dessus de leurs têtes. L'angoisse les hantait d'être écrasés par l'effondrement des voûtes plus encore que de voir l'irruption soudaine des soldats francs. Sachant qu'ils ne pouvaient obtenir aucun secours de Saladin, parti au loin avec ses armées, ils se décidèrent, après un siège de trois semaines, à céder la place. On leur accorda de se retirer avec armes et bagages.

La forteresse ayant été pourvue d'une garnison, de vivres et de tout ce qui était nécessaire, l'armée chrétienne victorieuse regagna la Palestine².

Dans l'œuvre de Guillaume de Tyr si imagée, si colorée, il n'est guère de pages plus vivantes qu'on vient de lire.

A ce tableau d'une netteté telle qu'il pourrait permettre de reconnaître le site en parcourant la contrée, à la description si curieuse de cette étrange forteresse de troglodytes vient s'ajouter le récit mouvementé de ce siège, où les défenseurs sont dès le début réduits à l'impuissance et pris comme des blaireaux dans leur terrier.

* * *

Voici donc le château qui, remplaçant à l'est du lac de Tibériade l'éphémère château d'Al (Qasr Berdaouil), fut, pendant environ soixante-quinze ans, l'objet de nombreuses attaques entre Francs et Musulmans.

Grâce au texte de Guillaume de Tyr, comparé à la description récente d'un voyageur allemand, G. Schumacher, qui n'y a pas reconnu l'existence d'un monument des Croisés, nous avons pu fixer exactement sa position.

Rey, aussi bon historien que géographe, a eu le mérite de constater que les passages de Guillaume de Tyr relatifs à 1158 et 1182 concernaient le même fort et que ce fort était bien celui que les Arabes appelaient el Habis³.

1. Traduction de Guill. de Tyr; *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 1106 : « Aucune foiz avint que li legier bacheler de nostre ost s'en alerent jusqu'en haut, par cele estroite voie que ge vos ai dite; devant les entrées les assailloient à leur pooir; chapeleiz i avoit de glaives et d'espées et trets d'ars et d'arballestres, mès ne les domachioient de rien. »

2. Bien qu'il ne soit plus question dans la suite d'el Habis, c'est évidemment après la bataille d'Hattin (juillet 1187) que les Francs perdirent cette place. Elle dut leur assurer jusqu'à cette date le partage des revenus des contrées à l'est du lac de Tibériade et du Jourdain qu'ils s'étaient assuré dès 1109 (voir plus haut). Abou Chamah, dans le *Livre des deux jardins*, parlant de l'occupation de Tibériade par Saladin aussitôt après sa victoire de Hattin, écrit (*Hist. orient. Crois.*, t. IV, p. 277) : « Sous la domination des Francs, cette ville recevait en partage la moitié des revenus des districts de Salt, du Belqa, du Djebel Aouf..., du Sawad..., du Djaulan et des pays voisins jusqu'au Hauran. Ces partages par moitié cessèrent alors. »

3. Notice sur le « Cavea de Roob »..., dans les *Mém. de la Soc. nat. des Antiquaires de France*, t. XLVI, 1885, p. 126-127.

Ce savant, qui identifia tant de lieux de la Syrie franque, a émis l'hypothèse que ce site pouvait se retrouver au Tell Djabiyé ; mais cette éminence se trouve à trente-six kilomètres au nord-est de la position véritable d'el Habis.

Schumacher parcourut en 1913 et 1914 l'Adjloun et le Djaulan et en décrivit minutieusement les aspects et les localités. Il a reconnu le site d'el Habis¹, qui garde encore aujourd'hui son nom du Moyen Âge.

Quand on lit la description de Schumacher, on est frappé de l'analogie qu'elle présente avec celle de l'historien du XII^e siècle. Ignorant le récit de Guillaume de Tyr, il a pensé qu'il fallait voir dans les logements de cette caverne les restes d'habitations de cénobites.

El Habis se trouve au Ras Hilja, qui, en face de la station de Chedjra², au kilomètre 119 du chemin de fer de Haïffa à Damas, domine la rive sud du Yarmouk, où viennent confluer le Ouadi Habis et le Ouadi Hilja³.

Guillaume de Tyr nous apprend que le château de la Terre de Suète, assiégé en 1182, se trouve à environ seize milles de la ville de Tibériade. Or, le mille de Guillaume de Tyr correspond à peu près à une lieue ; c'est donc une distance d'une soixantaine de kilomètres. Si l'on remarque que les Francs passaient généralement le Jourdain au sud du lac de Tibériade, au Pont de la Judée, on constate que la route qu'ils suivaient pour atteindre el Habis doit couvrir une distance correspondant à celle qui est indiquée par l'historien latin.

Du haut du Ras Hilja, nous dit Schumacher, la vue s'étend au loin sur la vallée du Yarmouk et sur le Djaulan. Ce sommet est occupé par quelques restes de substructions, quelques pierres de taille répandues pêle-mêle sur le sol, vestiges informes d'une fortification qui dominait les grottes et qui était peut-être aussi l'œuvre des Croisés, tout au moins au début de leur occupation, puisque les descriptions de Guillaume de Tyr relatives aux événements de 1158 et de 1182 laissent entendre, au contraire, que le sommet de la montagne ne comportait pas de construction fortifiée.

1. G. Schumacher, *Unsere Arbeiten im Ostjordanlande*, dans *Zeitschrift des deutschen Palaestina Vereins*, Band XL, 1917, p. 164-168, et pl. XII a, XIII, XIV. — Ce texte est résumé dans l'ouvrage suivant : *Der 'Adschlun*, nach den Aufzeichnungen von Dr G. Schumacher beschrieben von D. Carl Steuernagel, Lieferung 3. Leipzig, 1926, p. 532-533, et pl. LXXX a, LXXXI, LXXXII.

2. C'est dans le voisinage de Chedjra que fut livrée, le 20 août 636, la célèbre bataille du Yarmouk, où les Byzantins furent écrasés ; cette défaite livra la Palestine et la Syrie aux Arabes jusqu'à l'époque des Croisades.

3. Les chroniqueurs arabes appellent notre « forteresse el Habis » ou *el Habis Djeldek*. Peut-être peut-on rapprocher *Djeldek* de *Hilja*, les voyelles étant facilement interchangées en arabe. D'autre part, si Guillaume de Tyr ne donne pas le nom de ce fort, il nous dit qu'une tradition rapportait qu'il avait été la demeure d'un compagnon de Job, nommé *Baldac* (Guill. de Tyr, l. XXII, c. 21 ; *Hist. occid. Crois.*, t. I, p. 1105) : « De qua fuisse traditur Baldac ille Job amicus ». — Traduction de Guill. de Tyr ; *Ibid.* : « L'en dist que d'ilec fu nez uns des amis Job qui ot nom Baldac. » — Ne pourrait-on aussi rapprocher *Djeldek* de *Baldac* ?

Dans un rocher à pic et absolument vertical (Arak el Habis) dominant le Ouadi Habis s'ouvrent les grottes en trois étages superposés¹, tels que les décrivait Guillaume de Tyr. Une photographie de Schumacher montre des rangées de baies comme autant de fenêtres s'ouvrant dans cette muraille rectiligne, analogue à la façade d'une maison.

Ces grottes sont distribuées en logements d'habitation et en vastes salles communiquant par des portes. Des corridors creusés dans les murs de craie permettent de monter d'un étage à l'autre. Et l'on se souvient que Guillaume de Tyr parle de ces corridors. Sur la gauche se trouve une « salle de réunion », sans doute la *Grand Salle*, comme on en voit dans plusieurs châteaux des Croisés en Syrie. Des trous carrés, percés dans le rocher à deux mètres les uns au-dessus des autres et placés sous la porte extérieure qui donnait accès à cette salle, ont fait supposer à Schumacher qu'on avait dû y fixer des poutres pour atteindre la porte à l'aide d'échelles de corde ou de bois.

On voit quelles relations étroites existent entre les observations du savant allemand et la description de Guillaume de Tyr.

Il est encore un détail qu'il faut rapprocher du texte de Guillaume de Tyr : Schumacher signale qu'un sentier dangereux, et qu'on ne peut suivre qu'à pied en longeant la paroi du rocher, conduit directement de la grotte jusqu'au bord du Yarmouk et à proximité de la station de Chedjra.

Ainsi aujourd'hui la ligne du chemin de fer passe le long du fleuve où Baudouin III et ses chevaliers, accourant au secours d'el Habis, vinrent, il y a près de huit cents ans, faire boire leurs chevaux.

Enfin, dernière remarque et peut-être la plus évocatrice : du bord de la vallée on aperçoit, dominant l'ensemble des baies superposées dans le flanc de la montagne, une niche carrée², dans laquelle est creusé un arc brisé encadrant une croix gravée dans le rocher.

Cet arc brisé et cette croix dominant les habitations de la grotte fortifient l'opinion que celle-ci fut bien occupée par des soldats chrétiens à l'époque des Croisades et apportent une nouvelle preuve, particulièrement convaincante, à cette argumentation où nous avons tâché de rétablir dans son véritable site un monument des Croisés dont le souvenir était perdu depuis des siècles.

Paul DESCHAMPS.

1. A la vérité, Schumacher constate l'existence de quatre étages, mais nous pensons qu'il ne faut pas tenir compte de l'étage inférieur qui a pu être creusé à une époque récente pour servir de refuge à des bergers ; cet étage ne paraît pas avoir de communication avec celui qui lui est supérieur. L'écart entre le premier étage et le deuxième est de dix mètres, entre le deuxième et le troisième d'environ trois mètres.

2. Cette niche a environ un mètre sur un mètre.

UN FAUX TÉMOIN DU DRAME DE LA HOUGUE

Quel historien aurait supposé que M. de Tourville, vice-amiral du Levant, marin ambitieux et prudent, respecté par ses capitaines, honoré de la faveur royale, protégé de Colbert et de Seignelay, ennemi déclaré de Pontchartrain, et par cela même tenu à une grande réserve envers ce ministre, fût une sorte d'agité, parlant tout haut devant le premier petit employé venu et lui dévoilant sa pensée?

Cette image inattendue est le portrait que donnent de l'amiral les *Mémoires* d'un certain Challes ou Dechalles, Robert ou Grégoire de prénom, se disant *écrivain*¹ dans la marine du roi Louis XIV, mémoires restés manuscrits pendant deux siècles et tout récemment publiés². Challes s'en prend aux financiers de son temps, aux gens de parti et de maltôte, il déverse sa bile sur les ordres religieux et abhorre particulièrement les Jésuites. Cela joint à sept contes, plus ennuyeux que libertins, sur d'*Illustres Françaises*, ne l'aurait guère différencié de bien des petits auteurs de son époque. Mais Robert (ou Grégoire) Challes se pose en matelot. Il a réussi à faire imprimer un *Voyage aux Indes orientales*; il prétend avoir pris part à la bataille navale devant la Hougue.

Autour des *Mémoires* de ce Challes, resté à peu près inconnu jusqu'à l'année dernière, on a mené quelque bruit. L'auteur de l'*Histoire de la marine française*, dont le sixième volume vient de paraître³, leur a fait de larges emprunts. Je me suis vu contraint de faire à mon tour place à ce revenant dans les études que je poursuis sur Tourville et le drame de la Hougue. Mais je ne n'ai pas voulu le recevoir sans examen.

A défaut du dossier, dont le probe historien Jal signala l'existence et la perte, on ne possède sur l'affaire de la Hougue que des éléments épars. Incomplètes sont les pièces officielles, et partiels les récits, souvent anonymes, qui s'y rapportent. Beaucoup des mémoires contemporains sont entachés de suspicion, écrits par des hommes intéressés à vanter ou défendre leur intervention, ou bien reproduisant des faits tenus de seconde main. La documentation livresque inspire parfois défiance. Une vérité officielle s'est imposée tout d'abord. Les additions de quelques auteurs sont d'une authenticité

1. Sous les ordres des intendants et des commissaires de la marine, les commis et les écrivains du roi étaient chargés des écritures et des comptes à terre et sur les vaisseaux.

2. *Mémoires de Robert Challes, écrivain du roi*, publiés par M. A. Augustin-Thierry. Paris, 1931.

3. *Histoire de la marine française*, tome VI, par M. Ch. de La Roncière. Paris, 1932.

douteuse, par exemple une lettre que Tourville, pour justifier sa conduite, aurait adressée à Pontchartrain, et que le baron de Sainte-Croix lui attribue.

De nouveaux dires, affirmés par un témoin oculaire, ne pouvaient qu'être précieux et projeter quelque lumière sur les obscurités du drame. Robert Challes appuie les siens de noms, de lieux, de dates et de nombreuses anecdotes croustillantes, alertement contées. Dans quelle mesure cela mérite-t-il foi?

Un bref rappel des préliminaires de la Hougue est indispensable pour faire comprendre la relation exhumée de Challes.

Tourville a reçu, le 31 mars, à Brest, les instructions du roi lui prescrivant de sortir de la rade le 25 avril, d'embarquer à la Hougue les troupes destinées à envahir l'Angleterre, d'attaquer, fort ou faible, les flottes alliées, s'il les rencontre, et, pour favoriser la descente, d'*opiniâtrer* le combat, quelle qu'en doive être l'issue.

La date du 25 avril est impérative. Pontchartrain défend de la retarder d'une marée. La main de Louis XIV ajoute à ces ordres : je le veux.

L'amiral connaît des obstacles dont le ministre est mal informé. Il en prévoit les conséquences. Les magasins sont à court de bois, de fers, de toiles et de poudres ; les convois de matériel et de vivres sont arrêtés par les corsaires ennemis ; les ouvriers sont rares ; les *classes* de matelots, toujours épuisées dans le Ponant, ne fourniront jamais à temps les hommes nécessaires ; les soldats se recruteront aussi difficilement pour former la garnison des vaisseaux. Il écoute poliment les belles promesses de l'intendant général Usson de Bonrepaus, chargé des levées de marins, et Bonrepaus prend pour un acquiescement la courtoise attention de Tourville. Mais le commandant de l'armée navale a conscience de sa responsabilité et du devoir qu'il lui faut remplir. Il écrit à la cour, signale respectueusement les raisons qui s'opposent à l'exécution intégrale des ordres reçus. Le P. jésuite Daniel a résumé discrètement cette lettre :

« Il représenta les suites fâcheuses que pouvoit avoir une bataille donnée contre toutes les règles. Il eut soin de marquer les lieux et les circonstances qui en rendroient la perte inévitable, et ses conjectures, fondées sur une longue expérience, ne furent que trop vérifiées par l'événement. »

Tourville avait déjà fait la leçon à son ministre l'année précédente, au moment d'entreprendre la fameuse *campagne du large*, que la cour avait désapprouvée. Sa récidive excita fort le courroux de M. de Pontchartrain, dont la réplique fut immédiate et brutale : ne discutez pas les ordres du roi, exécutez-les. Si vous refusez, un autre prendra votre place.

* * *

Une aussi dure leçon ne pouvait être agréable à l'amiral. Voici ce que raconte Challes à ce sujet.

M. de Tourville reçoit la lettre de Pontchartrain à la Maison du roi, au

sortir d'un dîner chez l'intendant Desclouzeaux. Il se met en quête d'un copiste, rencontre Challes dans les couloirs, devine aussitôt que ce garçon, vêtu comme tout le monde, est écrivain du roi et l'entraîne dans le cabinet de l'intendant pour lui dicter une circulaire à transcrire en quatorze exemplaires destinés aux membres du *conseil de guerre*.

En lisant cette scène, je m'étonne un peu. Où serait donc le bon Desclouzeaux, admirateur passionné de Tourville et empressé à le servir, chez qui l'amiral se trouve encore? Tourville n'avait qu'un désir à exprimer pour que l'intendant du port lui offrit tout son personnel, ou fit même office de secrétaire particulier.

Je ne comprends pas mieux le besoin de réunir un conseil de guerre. Sur quoi le ferait-on délibérer? Si pareille assemblée se fût tenue à terre, l'intendant, y ayant entrée, n'eût pas manqué d'en rendre compte au ministre. Encore, de quels officiers eût-elle été composée? Je trouve une précision dans le sixième volume de l'*Histoire de la marine française* : quatorze officiers généraux. Or, l'armée navale n'en comptait à la Hougue que huit, lieutenants généraux et chefs d'escadre sous les ordres de Tourville, et l'un d'eux, Villette, ne vint à Brest qu'après le départ des autres vaisseaux.

Mais la chose la plus surprenante est l'attitude de l'amiral. Devant ce Challes, très modeste personnage inconnu de lui, Tourville « relit tout haut, plus de dix fois », la lettre de M. de Pontchartrain, que Challes peut bientôt répéter mot pour mot. Tourville la commente abondamment, « en poussant à chaque mot des exclamations », donnant au ministre « tous les noms que lui inspirait la colère ». Vraiment le commandant de l'armée navale était ce jour-là trop peu maître de lui.

Cela se passe, d'après l'annaliste, qui vise à la précision, le lundi 25 mai. En l'année 1692, le 25 mai était un dimanche. Je pardonnerais facilement cette erreur à Robert (ou Grégoire) Challes si je n'avais à revenir plus loin sur la situation de Tourville et de son secrétaire occasionnel à cette même date.

L'homme qui montrait en telle posture le marin le plus en vue de l'époque était-il marin lui-même? La profession, qu'il se donne, d'écrivain du roi le dispensait de science en fait de navigation. Il est cependant un minimum de connaissances nautiques qu'un écrivain acquiert sur un navire sans application particulière. L'auteur des *Mémoires* a déjà détaillé ses voyages, en Irlande, en Angleterre, ailleurs encore, et au Canada jusqu'à quatre fois. Quand il rencontre Tourville, il vient d'accomplir le périple de l'escadre de Du Quesne-Guiton aux Grandes Indes par le cap de Bonne-Espérance. Il a écrit le journal de ce long parcours, prétendant enrichir sa relation de remarques curieuses sur la navigation. Au vrai, il ignore tout des choses de la mer, dont il parle en terrien.

Challes se fait une idée étrange des courants de la Manche. Le vent assez fort étant, dit-il, « tombé par la quantité de coups de canon tirés, la mer était sans aucune agitation, si bien que les vaisseaux ne gouvernaient plus et

étaient entraînés par le courant, les uns au nord, d'autres au sud, d'autres à l'est et d'autres à l'ouest » ; et ainsi du reste. Comme la prière du muezzin s'envole de la terrasse du minaret aux quatre coins du ciel, le courant observé par Challes s'écoule vers les quatre points cardinaux.

Il ne sait même pas ce qu'est une barque. Ne déclare-t-il pas que Tourville faisait surveiller les ennemis par des chaloupes pontées à *voiles latines*. Envoyés de Brest dans la Manche, pendant la période de gros temps qui précéda la bataille de Barfleur, ces petits bâtiments, construits pour la Méditerranée, ne seraient jamais revenus porter les nouvelles qu'ils étaient allés querir. Et, si Tourville avait pu surprendre assez tôt les mouvements de ses adversaires, il en eût informé le ministre, revanche légitime d'un blâme immérité.

Ce littérateur ne s'est jamais penché sur une carte marine. Rien ne l'arrête pour mener au but l'armée navale. Après le conseil de guerre du 25 mai, « chacun fait embarquer tout son monde ». Le lendemain, un mardi, on « tire le coup de partance ». L'annaliste est tout fier de ce coup-là. Il « parle en matelot », cette fois ! On met à la voile « sur les dix heures ». Voilà notre Challes en mer.

« Nous passâmes les *Chiens à Perrine*, à la pointe d'*Ouessant*, le mercredi matin, et le jeudi, à la pointe du jour, nous découvrîmes l'ennemi, que M. de Tourville vint attaquer avec une témérité inconcevable. »

En moins de vingt-quatre heures, Challes a parcouru plus de 300 milles ! C'est aller vite, avec les lourds vaisseaux de la marine royale. M. de Tourville avait dépensé dix-sept journées pour réaliser le même trajet, et les vents l'avaient obligé à remonter jusqu'à Start-Point, où il tint plusieurs jours la cape.

Mauvais pilote, qui veut étaler trop de savoir, le soi-disant écrivain de marine allonge même son parcours par une méprise sur deux îles assez distantes : les *Chiens à Perrine*, ou plutôt les *Chiens Perrin*, gisent à la pointe ouest de l'*île d'Yeu*, et non d'*Ouessant*.

Magnifiant ses exploits dans un voyage aux Indes, l'auteur avait déjà confondu l'*île Bourbon* avec Madagascar.

Ce Challes, dont les archives navales ne possèdent à ma connaissance nulle trace, a-t-il jamais paru au combat de la Hougue ? Rien ne le prouve.

En matière militaire, ce qu'il raconte n'est pas nouveau. C'est la répétition de ce que tout le monde a dit et que chacun savait à cette époque. Mais les historiettes à côté vont bon train.

Challes ne laisse pas échapper l'occasion de céder à sa phobie de la religion et de ses ministres. Il ridiculise, en les décrivant avec complaisance et détails, les manifestations du culte qu'il aurait vues sur son vaisseau avant de se battre.

M. l'évêque de Léon¹ devait bénir l'armée navale à son départ le 25 avril,

1. L'évêque de Saint-Pol-de-Léon était Pierre de Neboux de La Brosse, 1671-1701.

mais le brouillard et le calme empêchèrent les vaisseaux de lever l'ancre. La cérémonie fut renvoyée au lendemain, puis encore ajournée, car le temps s'opposait toujours à l'appareillage.

Prières et bénédictions ne manquèrent point sur le *Prince*, vaisseau de Challes. Comment apprécier, toutefois, le geste du chevalier de Bagneux, commandant du *Prince*, un bon marin, qui, au lieu de rappeler son équipage aux postes de combat quand il voit l'ennemi, l'assemble sur le pont pour entendre réciter par l'aumônier et répéter après lui le *Confiteor* et le douloureux *Miserere*, ce long psaume de vingt versets, assez mal choisi dans la circonstance? Après quoi, les matelots doivent subir un interminable et diffus sermon, avant de recevoir l'absolution et d'aller boire la ration d'eau-de-vie qui ranimera leur courage ébranlé par le Père Cordelier. Dans le sixième volume de l'*Histoire de la marine française*, le sermon est supprimé, sans doute pour éviter à M. de Bagneux une trop grande perte de temps.

Challes loue le rôle joué au combat par le *Prince*, sur lequel il était embarqué. Cela est naturel et justifié par la belle conduite du chevalier de Bagneux à la journée de Barfleur. Sans être un compatriote de Louis de Coëtlogon, lieutenant de Tourville¹, M. de Bagneux partage le mérite acquis par ce marin breton, en venant avec lui secourir Tourville encerclé par les Anglais; mais, s'il avait lu les *Mémoires* de Challes, il eût peut-être contesté qu'en combattant à l'arrière-garde, puis au corps de bataille, il avait été tiré du péril par Nesmond, lequel, dans un autre passage du récit, n'a paru qu'à l'avant-garde, y tenant les Hollandais en échec.

A bord d'un autre vaisseau, le *Brillant*, deux jeunes officiers, dit Challes, abandonnent sans vergogne, en pleine bataille, leurs postes dans l'entrepont pour aller boire sur la dunette transformée en bar, échangeant des lazzi rimés sur la vie future et se font tuer par un boulet chacun. Le chevalier de Combes, leur commandant, les juge bien payés de leur plaisanterie. Une fois prudent, de crainte d'un démenti, Challes n'a pas cité leurs noms.

C'est aussi verre en main que se termine une querelle du chevalier de Bagneux avec son normand de pilote, Bonami, qui veut dormir et ronfler jusqu'à l'heure par lui choisie pour l'appareillage. Le commandant du *Prince* manque d'autorité à son bord. Mais son pilote est tellement habile qu'il sauve le vaisseau en le menant droit au nord, vers la côte anglaise, à l'aide d'un courant qui porte au sud-est et aurait conduit tout autre que lui à l'embouchure de l'Orne.

La marche des courants marins et la position des îles sont décidément des mystères pour l'auteur des *Mémoires*. Je le répète : c'est un terrien.

* * *

Le véritable élément de Challes est le scandale. Il s'y complait, le cherche et, pour l'atteindre, déforme les faits les mieux avérés.

1. Louis de Coëtlogon était le frère de l'évêque de Quimper.

Le *Prince* et le *Sérieux*, à leur sortie de Brest, ont enlevé un petit bâtiment portugais, aussitôt confié à la frégate en station la *Gaillarde*. Challes l'a peut-être su, mais il préfère imaginer la capture, au retour de la Hougue, d'un navire anglais par son vaisseau. C'est afin d'y trouver un exemplaire imprimé, et déjà traduit, des signaux qui viennent d'être distribués à l'armée navale du roi de France. Des précautions minutieuses pour les maintenir secrets furent cependant observées par Tourville. La copie manuscrite conservée aux archives de Brest est tout entière de la main de l'intendant Desclouzeaux ; le tirage a été fait à bord du *Soleil royal* par l'imprimeur Malassis. Mais Challes veut absolument qu'il y ait eu des fuites, par trahison de protestants mal convertis.

Il n'épargne pas les meilleurs catholiques.

Le retard du comte d'Estrées à rallier Tourville est interprété sans loyauté. D'Estrées aurait volontairement perdu quatre jours en mer, afin de rester indépendant jusqu'au terme de son commandement, fixé au dernier jour de mai. Un tel ordre n'existe nulle part. D'Estrées a mouillé à Bertheaume le 29 du mois de mai, et non le 1^{er} juin. Il ne sied pas à Challes de se montrer précis.

A la Hougue, quand les Anglais envoient des bâtiments légers incendier les vaisseaux échoués, les commandants français, d'après Challes, ne songent qu'à sauver leur peau. Tourville se jette dans une chaloupe et gagne la terre ; Beaujeu, sur l'*Admirable*, en fait autant et les autres capitaines les imitent. Que le reste se tire d'affaire comme il pourra ! Les simples officiers, les matelots, les soldats, pour échapper aux coups de l'ennemi, se précipitent à la mer, s'attachent aux chaloupes et aux canots et retardent leur fuite. « On leur coupait les mains à coups de hache et ces malheureux étaient engloutis. »

De cette atroce accusation, Challes semble tout heureux. S'il ne l'avait pas inventée, il n'aurait pu que l'entendre, puisque son vaisseau n'était pas à la Hougue. La mise à terre des équipages demeurés à bord après l'échouage s'opéra avec plus ou moins d'ordre, toutefois sans pertes. La « cruelle boucherie », qui aurait coûté à la France plus de morts que le combat, n'a existé que dans le cerveau pervers du conteur.

L'inexactitude voulue de son récit est démontrée par ce fait que l'*Admirable* fut échoué et brûlé à Cherbourg, isolé à l'entrée de la plage des Mielles, après une héroïque défense. Et voilà bien ébranlée la légende du charitable dieppois Rillard, maître sur ce vaisseau, allant à trois reprises sauver son équipage et des hommes d'autres navires, ramassés sur la côte de Saint-Vast.

Challes n'a pas fini de calomnier l'amiral. Après les incendies de la Hougue, on lui a assuré que lord Russell, commandant de l'armée navale anglo-hollandaise, complimenta Tourville, que les deux chefs échangèrent des cadeaux et s'invitèrent à dîner incognito. Il trouve que « c'est faire la guerre en honnêtes gens ». L'opinion est discutable.

Ce n'est pas encore tout. Pontchartrain, conscient d'avoir déchaîné cette série de malheurs, en écrivant à Tourville la lettre insolente que l'écrivain du

roi apprit par cœur le 25 mai, veut cacher au roi cette lettre désastreuse et achète le silence de l'amiral en demandant pour lui la dignité de maréchal de France. « M. de Pontchartrain lui jeta le bâton à la tête, comme on jette un os dans la gueule d'un chien pour l'empêcher d'aboyer. Il fut promu vers la Noël de cette même année 1692. »

L'insulte de Challes est seulement grossière. Pour la rétorquer, il suffit de citer la date réelle et plus tardive de la promotion de sept maréchaux, dans laquelle fut compris Tourville, le 27 mars 1693.

Encore une erreur de date. Ajoutons-y celle de la bataille, que Challes place au 28 mai, alors qu'elle se livra le 29.

De quel calendrier périmé, ou de quels souvenirs embrumés s'est donc servi l'auteur pour écrire ses fameux *Mémoires*? Cet annaliste, qui se targue d'une longue intimité avec Seignelay et de la fréquentation de presque tous les personnages importants qu'il met en scène, s'est-il jamais approché du vice-amiral de Tourville? Je ne le crois pas.

Challes ignore, ou cache soigneusement, ce qui s'est passé au port de Brest. Tourville, arrivé trop tard le 19 mars à Lanvéoc pour traverser la rade, ne vint à Brest que le lendemain. Il se mit aussitôt à l'œuvre, de concert avec l'intendant Desclouzeaux, que Pontchartrain secouait durement depuis les premières prévisions d'armement en janvier. Desclouzeaux se donnait beaucoup de mouvement pour obtenir, non pas tous les résultats exigés et manifestement impossibles, mais la plus grande partie d'entre eux.

Le reproche que lui adresse, pour sa propre défense, Bonrepaus, dans ses *Mémoires*, de « ne se déterminer sur rien », est injuste, car jamais l'intendant de Brest n'a déployé autant d'initiative. Bonrepaus n'a même pas de reconnaissance pour les soins que prenait, en dehors de son travail, le serviable intendant d'assurer, par les bâtiments de la marine royale, le transport des vins fins, du rhum et des jambons, que ce franc buveur faisait acheter par les commissaires de Bordeaux et de Bayonne, et que Desclouzeaux remplaçait gracieusement par son meilleur vin de Cahors, quand les liquides exposés à la fortune de mer s'étaient gâtés en route.

Il est moins équitable encore d'exagérer la sévérité de Bonrepaus, en écrivant, comme l'a fait M. de La Roncière, que l'intendant de Brest « ne fut pas à la hauteur de sa tâche ». Le port de Toulon arma assez facilement vingt vaisseaux, la plupart petits, pour d'Estrées, parce qu'il avait un nombre suffisant de matelots et de soldats. Mais, à Rochefort, Bégon, qui n'est pas suspect d'indécision ou de timidité, Céberet, au Port-Louis, ne purent faire mieux que Desclouzeaux à Brest. Les obstacles à surmonter dans le Ponant étaient considérables, et tels que les ordres comminatoires de M. de Pontchartrain ne les pouvaient amoindrir. L'évêque de Léon, censeur habituellement sévère, après avoir rappelé l'influence néfaste des grands froids sur les travaux de janvier, écrivait de Brest à Pontchartrain à la fin de février : « L'on travaille icy, Monsieur, avec beaucoup d'activité. » La cour se rendit

compte plus tard du mérite de Desclouzeaux, qui obtint au mois de septembre une gratification de 2,000 écus, « en considération de ses services ».

La lettre brutale de Pontchartrain, menaçant Tourville du retrait de son commandement, a pu arriver au port la veille ou le jour même du 10 avril. Cela paraît d'autant plus vraisemblable que le 10, voyant qu'aucun changement ne sera apporté aux ordres du roi, l'amiral s'apprête au départ. Il prépare et laisse en copie à l'intendant les signaux secrets de reconnaissance de l'armée navale, ceux des manœuvres pour l'embarquement et la mise en terre anglaise des troupes de Jacques II.

Les signaux sont combinés pour cinquante-deux vaisseaux, tous ceux que le Ponant devrait donner à Tourville, si les arrogantes prétentions de Pontchartrain étaient réalisables.

Quelle que doive être la force de son escadre au 25 avril, Tourville est dès lors résolu au départ. Il le dit à l'intendant, et celui-ci le confirme au ministre, le 21 avril : M. de Tourville « partira vendredi prochain ». L'évêque de Léon le répète, sans y croire, parce que plusieurs des vaisseaux en rade ne sont pas entièrement prêts.

Le 25 avril, l'appareillage est impossible. Le retard imposé par le temps défavorable sert toutefois au renforcement de la flotte. Des vaisseaux réservés pour la troisième escadre ont été armés par Brest, et quelques-uns sont venus d'autres ports. Tourville a reçu du ministre l'ordre d'attendre à Bertheaume les vaisseaux de Villette et n'en est que plus impatient de s'y rendre. Le 9 mai, il essaie deux fois la sortie, fait des avaries, mouille, réussit à la troisième tentative.

Le 11 mai parviennent à Tourville les nouvelles instructions, que le roi a signées le 7 et qui confirment l'esprit des premières. Il faut conduire au plus vite les troupes de Jacques II en Angleterre. On cherchera plus tard les ennemis dans la Manche pour les y combattre et les faire périr.

L'amiral a compris la politique du roi et l'accord qu'il désire entre les actions de mer et la campagne dans les Flandres. Il ne s'agit plus d'attendre l'arrivée aléatoire des renforts, mais d'aller à la Hougue chercher l'armée d'invasion. Le 12 mai, au petit jour, disposant de trente-sept vaisseaux, dont deux des plus faibles en canon, *le Modéré* et *la Perle*, ont déjà été envoyés de l'avant mener au Havre des transports destinés à la cavalerie, Tourville appareille par vent de nord-est. A dix heures, il est hors de vue.

Ce processus de Tourville, sa présence à Brest du 20 mars au 12 mai sont indiscutables. Où se trouvent pendant ce temps l'auteur des *Mémoires* attribués à Robert Challes et son prétendu vaisseau ?

Le Challes, qui s'est dit écrivain sur l'*Écueil* en 1690, dans l'escadre conduite au Siam par Du Quesne-Guiton, est parti du Port-Louis. Si le même écrivain a figuré sur le *Prince* en 1692, c'est encore le Port-Louis qui l'a désigné. Or, le *Prince* a mis en rade de Lorient le 19 avril, y a terminé son armement, puis, faisant voile pour Brest, s'est vu arrêter par tempêtes et vents

contraires sous Belle-Ile, avec les vaisseaux que Villette amenait de Rochefort. Poursuivant sa route à l'embellie, le *Prince* vint mouiller à Bertheaume le 13 mai, au lendemain du départ de Tourville, se fit donner, sans même entrer en rade, des boulets qui lui manquaient et reprit la mer le 16 mai.

Si l'on admet que Challes était écrivain du *Prince*, la concession nécessaire est qu'il n'a pu rencontrer Tourville à la Maison du roi, ni à la date qu'il indique, ni à aucune autre entre le 10 avril et le 16 mai. M. de Bagneux, retardé par le mauvais temps dans l'Iroise, fut emmené par Villette et rejoignit l'armée navale le 26 mai. Le *Prince* passa quatre jours au plus, du 26 au 29 mai, sous les ordres de Tourville. Efflotté dans la nuit brumeuse qui suivit la bataille, il fit route isolément pour Brest, où il arriva le 6 juin.

La grotesque colère du comte de Tourville, la copie des quatorze inutilités circulaires sont de pure invention. Fausseté que la présence de Challes au milieu de quarante-deux vaisseaux en rade de Brest. Mensonge absurde, le vélocé coup d'aile de cette escadre au champ de bataille devant Barfleur, en passant par les Chiens à Perrine, à l'île d'Yeu !

Challes a réservé quelques-uns de ses traits empoisonnés pour les adresser à un neveu de Pontchartrain, M. d'Herbault, nanti d'un brevet de commissaire général et envoyé à Brest pour s'instruire des choses de la marine. L'écrivain du *Prince* a dénombré cent quarante-six tués à son bord pendant le combat. Il va en rendre compte à M. d'Herbault, qui, d'après lui, se trouve sur le vaisseau le *Souverain* du marquis de Langeron, ayant aussi fait voile pour Brest le soir de la bataille. Ce commissaire général aurait ordonné à Challes de n'avouer que cinquante morts, afin de partager avec le munitionnaire le prix des rations journalières à cinq sols des autres défunts, devenus *passé-volants* jusqu'à leur décès administratif à l'hôpital.

Le vol serait bien bas pour le titulaire d'un grade si élevé. Encore Challes oublie-t-il que cette friponnerie, prolongée jusqu'au départ du *Prince* en septembre pour désarmer à Lorient, supposerait la complicité des chirurgiens et celle de M. de Bagneux, acceptant la privation de près d'un tiers de son équipage. Enfin, M. d'Herbault n'a jamais été embarqué sur le *Souverain*. L'attente qui lui avait été imposée à Brest de l'escadre de Toulon, pour y exercer ses fonctions, lui pesait. Il obtint d'embarquer sur le vaisseau l'*Orgueilleux*, monté par M. de Gabaret, qui devait être le vice-amiral de l'escadre du comte d'Estrées.

Challes applaudit à la tromperie dont il accuse son supérieur : « c'est savoir son métier ».

Cet effronté pamphlétaire eut-il jamais une commission, non retrouvée, d'écrivain du roi ? Il fut certainement en relations avec des gens du Port-Louis touchant, de près ou de loin, à la marine royale, appartenant à la Compagnie des Indes, dont Challes a très bien pu être l'employé. Quelque ami malhonnête lui apprit les méchants trafics sur les vaisseaux entre scribe et valet des vivres, abus que M. d'Herbault était chargé par Sa Majesté d'interdire et de réprimer dans l'escadre de Victor d'Estrées.

* * *

J'ai peine à partager l'admiration de l'éminent auteur de l'*Histoire de la marine française* pour « le chaud coloris des témoignages oculaires » apportés à l'histoire maritime par les *Mémoires* de Robert Challes. Je ne crois pas que cette couleur soit très bon teint, ni qu'il soit prudent d'user de telles relations sans une extrême défiance. Ces *Mémoires*, bâtis sans raison ni preuves sur un petit nombre de faits lus ou entendus, fréquemment dénaturés, et sur plus encore de médisances, ou même de calomnies, amplifiées avec amour, sont ceux d'un faux témoin.

Leur éditeur s'appuie sur Prosper Marchand pour en garantir l'authenticité. Cela ne veut pas dire qu'ils soient sincères.

Déjà Prosper Marchand, dans ses *Mémoires critiques et littéraires sur quelques personnages distingués de la République des lettres* (La Haye, t. I, 1758), met en doute la véracité de Challes, auteur du *Journal d'un voyage aux Indes orientales sur l'« Écueil »*. Sans l'exprimer nettement, il laisse percer son sentiment que l'écrivain a pu se servir du « Voyage et retour des Indes orientales par un garde de la marine », Claude-Michel Pouchot de Chantassin (Paris, 1692), et en tirer occasion « pour déployer son génie fertile, entreprenant et brodeur... et débiter tout à son aise ce qui, dans son œuvre, se trouve de peu obligeant et même de fort satirique contre le tiers et le quart ».

Prosper Marchand n'a point manifesté de tendresse pour l'homme de lettres, dont son libraire a pu lui révéler la vie étrange. Les d'Hondt de La Haye imprimèrent, en effet, les deux seuls ouvrages de Challes publiés du vivant de l'auteur. Marchand méprise « ses imaginations et autres rêveries semblables, propres à discréditer ses écrits auprès des personnes raisonnables et sensées ».

Ce n'était pas une recommandation pour les manuscrits restés en souffrance d'un fabricant de libelles, qui ne fut sans doute pas plus écrivain du roi qu'avocat au Parlement, autre qualité dont il se vante. La même appréciation s'applique non moins justement à tout ce que raconte Challes sur la marine royale et à l'ensemble des *Mémoires* que Marchand ne jugea pas dignes de l'impression. Ce critique empêcha la publication, par les libraires cependant osés de la Hollande, de cette « espèce de chronique scandaleuse ». Plus de hardiesse s'est rencontrée à Paris, où l'on fit beaucoup d'honneur à une simple mystification littéraire. Au moins ne convient-il pas de chercher dans les *Mémoires* de Robert Challes, sortis d'un oubli mérité, des éclaircissements à l'histoire navale et au drame de la Hougue.

H. LE MARQUAND.

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE DE TCHÉCOSLOVAQUIE

(Suite et fin)¹

HISTOIRE POLITIQUE : MOYEN AGE. — Nous n'avons pas à énumérer ici les travaux archéologiques consacrés aux temps lointains de la préhistoire, sur lesquels nous n'avons que les renseignements des fouilles². Seules nous intéressent les époques où des documents écrits jettent les premiers rayons de lumière sur l'histoire des pays tchécoslovaques, et pour lesquelles d'ailleurs la collaboration de l'archéologie est nécessaire et précieuse à l'historien. Nous la trouvons réalisée de façon exemplaire dans un ample essai de synthèse publié en allemand par M. Joseph SCHRÄNIL³. Après un tableau méthodique et prudent de la préhistoire, il expose le développement ethnique et intellectuel de la Bohême et de la Moravie jusqu'à la fin du premier millénaire après Jésus-Christ, période durant laquelle se succédèrent des habitants d'origine gauloise et diverses tribus germaniques, jusqu'au jour où finalement des Slaves occupèrent le pays, y posant les bases de l'État tchèque du Moyen Age. M. Schrānil divise le peuplement de la Bohême par les Gaulois en deux grands groupes ; il en place le début au IV^e siècle avant Jésus-Christ et trouve le principal établissement des Boïens dans la région

1. Voir *Revue historique*, t. CLXXI, p. 162-205.

2. Nous nous contenterons de mentionner ici les ouvrages de M. Albin Stocký : *Pravěk země české*. Tome I : *Věk kamenný* (Narodní Museum, Prague, 1924, in-4°, xi-199 p., 122 planches), et *Čechy v době bronzové* (Štenc, éd., Prague, 1928, in-4°, 24 p. et 58 planches). M. O. MENCHIN a rédigé en allemand un manuel de préhistoire de la Bohême, *Einführung in die Urgeschichte Böhmens und Mährens* (Kraus, éd., Reichenberg, 1926, 118 p.). On trouve, depuis 1928, des comptes-rendus réguliers des fouilles accomplies dans les pays tchécoslovaques, dans les *Zprávy československého státního archeologického ústavu*, publiées sous la direction de M. J. BÖHM.

3. *Die Vorgeschichte Böhmens und Mährens. Mit einem Einleitungskapitel über die ältere Steinzeit* von Hugo OBERMAIER (De Gruyter, éd., Berlin-Leipzig, 1928, gr. in-4°, 374 p.). Cet ouvrage fait partie de la collection intitulée : *Grundriss der slavischen Philologie und Kulturgeschichte*, que dirigent MM. J. TRAUTMANN et M. VASMER.

fertile du Nord de la Bohême. Il a du reste consacré à cette question une étude spéciale¹.

Au 1^{er} siècle av. J.-C., des tribus germaniques, Marcomans, Hermundures et Quades principalement², envahissent le territoire des pays tchèques, et presque aussitôt l'Empire romain commence à étendre jusque-là non seulement le rayonnement de sa civilisation, mais aussi sa puissance militaire. De ces contacts de frontière entre éléments germaniques et romains sur le sol de la Tchécoslovaquie, l'archéologie a, dans ces dernières années, fourni une preuve nouvelle et précieuse. En 1925, on a découvert à Mušov, près de Mikulov, en Moravie, les vestiges d'un oppidum romain et des briques portant la marque *Legio X gemina*³, qui semblent indiquer qu'au 11^e siècle ap. J.-C. les Romains occupaient une forte position sur le territoire même des Quades. M. Joseph DOBIAŠ a consacré un certain nombre d'études aux circonstances de cette occupation et, plus généralement, aux rapports de l'Empire romain avec les Marcomans et les Quades⁴.

La littérature historique des dernières années a aussi très vivement discuté sur la migration définitive des tribus germaniques établies en Bohême et, plus tard, dans la Bavière voisine. On s'est demandé, en particulier, jusqu'où l'élément thuringien avait pénétré en Bohême et si le départ des Marcomans de Bohême dans la direction du Sud-Ouest n'est pas en rapport avec la constitution de la grande confédération thuringienne, ses relations avec les Lombards et la poussée de l'Empire franc vers l'Est, dans la première moitié du vi^e siècle ap. J.-C.⁵.

1. *Jak přispěla praehistorie k řešení otázky pobytu gallských Bojů v Čechách* (Sborník Novotného, 1929). — M. Em. Šiměk a commencé la publication d'un ouvrage spécial touchant les passages de Ptolémée relatifs à l'Europe centrale; dans son premier volume, *Velká Germanie Klaudia Ptolomaia*, t. I (Sbírka rozprav filos. fakulty univ. Karlovy, n° 16, Prague, 1930, 161 p.), le seul paru jusqu'ici, il recherche l'origine et les sources de l'œuvre de Ptolémée et tente de donner une reconstitution cartographique de sa Germanie.

2. Sur les questions touchant leur passage et leur séjour en Bohême, M. H. PREIDEL a écrit plusieurs articles qu'il a résumés dans un volume intitulé : *Germanen in Böhmen im Spiegel der Bodenfunde* (Kraus, éd., Reichenberg, 1926, 100 p.). Il a repris les mêmes questions dans un livre, *Die germanischen Kulturen in Böhmen und ihre Träger*, 2 vol. (Stauda, Kassel, 1930, 398, 288 p.). Il laisse supposer une migration au moins partielle des Germains en Bohême dès le III^e siècle av. J.-C.

3. M. Antoine GNIRS, qui a dirigé les fouilles, en rend compte, ainsi que de celles du camp romain de Stupava, en Slovaquie, dans les articles suivants : *Ein Limes und Kastelle der Römer an der norisch-pannonischer Donaugrenze. Ein vorläufiger Bericht* (Sudeta, IV, 1928); *Zur Geschichte der römischen Besitzungen im Lande der Markomannen und Quaden* (Sudeta, V, 1929), et *Die römischen Schutzbezirke an der oberen Donau* (Vienne-Augsburg, 1929, 16 p.). Cf. Vladimír GRÖH, *Les restes du limes romain en Tchécoslovaquie* (Eos, XXXII, 1929).

4. *Nález římských cihel u Mušova* (Niederläs Sborník, 1928). — *K Tacitově Germanii kap. 42* (Český časopis Historický, XXXIV, 1928). — *K stykům zadunajských Germanů s říši římskou* (Sborník Pekařův, I, 1930). — *Expediitio germanica secunda et tertia* (Sborník Novotného, 1929). — *K chronologii válek markomanských* (Sborník Šimákův, 1930).

5. W. PREIDEL, *Die Abwanderung der Markomannen* (Praehist. Zeitschrift, 1928). — W.

A ces questions s'en rattache naturellement une autre, celle de l'arrivée de tribus slaves en Bohême. Naguère encore les préhistoriens tchèques considéraient comme slaves les populations des champs d'incinération de Lusace et de Silésie, venues du Nord pendant la période moyenne de l'âge de bronze, c'est-à-dire avant Jésus-Christ. On croyait donc qu'au moins quelques tribus tchèques habitaient la Bohême avant l'arrivée des Marcomans. Aujourd'hui, la plupart des savants tchèques ont renoncé à cette hypothèse¹; ils reviennent à l'idée de l'occupation de la Bohême par les Slaves après le départ des Germains, au VI^e siècle ap. J.-C. M. E. SCHWARZ a examiné cette question avec esprit critique, dans un cadre d'ailleurs plus large².

C'est le monde slave tout entier qu'embrasse le grand ouvrage de M. Lubor NIEDERLE, *Slovanské starožitnosti (Antiquités slaves)*, dont les premiers volumes ont été cités dans un précédent bulletin (t. CXLIX, p. 230). En l'achevant, M. Niederle a apporté lui-même la plus belle contribution à la célébration de son soixantième anniversaire. Il a tout d'abord fait paraître en 1924 le quatrième et dernier tome de la première partie, consacré aux Slaves de l'Est³, où sont traitées magistralement, et avec la prudence critique qui caractérise toute son œuvre, les périodes anciennes de l'histoire de Russie. Ce volume intéresse la Tchécoslovaquie par la partie où sont étudiées les origines de la population russe du Sud des Carpathes, région où les Russes ont commencé à pénétrer avant le X^e siècle ap. J.-C., bien que leur principal mouvement d'immigration soit postérieur⁴. En même temps a paru la fin de la partie de l'ouvrage consacrée à la civilisation, c'est-à-dire à l'exposé des caractères généraux de la vie des anciens Slaves dans toutes ses manifestations⁵. Il y est question notamment du commerce dans les régions habitées par les anciens Slaves, des voies qu'il suivait, de sa technique, des moyens de paiement, des poids et des monnaies. L'auteur étudie ensuite l'état militaire et les armements des Slaves, leur art primitif⁶, la façon

SCHULZ, *Hermunduren-Thüringer und die Bevölkerung der frühgeschichtlichen Zeit in Böhmen (Manus, XX, 1928)*. — A. DORSCH, *Germanische Altsiedlungen in Böhmen (Epitymbion Heinrich Švoboda dargebracht. Stiepel, éd., Reichenberg, 1927)*.

1. M. J. Šchránil voit dans l'absence chez les vieux Slaves de toute trace de la vie provinciale romaine une preuve de leur assez tardive arrivée en Bohême. Voir son article *Několik příspěvků k poznání kulturních proudů v zemích českých v X. a XI. století (Niederläs Sborník, 1925)*.

2. *Die Frage der slavischen Landnahmezeit in Ostgermanien (Mitt. des Instituts f. österr. Geschichtsforschung, XLIII, 1929) et Deutsche und Tschechen im Mittelalter (Süddeutsche Monatshefte, XXII, 1925)*.

3. *Slovanské starožitnosti : Oddíl I, sv. IV : Původ a počátky Slovanů východních (Bursík a Kohout, Prague, 1929, 266 p.)*.

4. Voir, à ce propos, un article de M. J. EISNER, *Slované v Uhrách (Památky arch., XXXV, 1926-1927)*.

5. *Slovanské starožitnosti : Oddíl kulturní. Život starých Slovanů. Díl III, 2 (Bursík a Kohout, Prague, 1929, 266 p.)*.

6. M. V. V. Štech a écrit à ce sujet un article intitulé : *Kotázce praslovanského umění (Sborník Pekařů, I, 1930)*, où sont reproduits les documents les plus importants.

de mesurer le temps, l'écriture et les débuts du christianisme. La conclusion, qui est une appréciation très intéressante du degré général de civilisation des Slaves, aborde ainsi des questions vitales qui ont particulièrement touché la génération romantique du XIX^e siècle et ont agi sur l'opinion qu'elle se faisait des rapports entre Germains et Slaves. M. Niederle, dans sa critique, rejette l'illusion herdérienne de la « nature de colombes » des Slaves, tout comme les fantaisies plus récentes de M. PEISKER sur une prétendue corruption morale du milieu slave due à la servitude imposée aux Slaves par les Goths ou les Turco-Tatars. Il reconnaît cependant que, comparés aux nations à qui un sort plus heureux a permis d'entrer en contact direct avec les trésors de la civilisation antique, les anciens Slaves étaient assez arriérés et assez pauvres. Ce vaste ouvrage, maintenant achevé, et qu'un abrégé rend accessible au lecteur français¹, demeurera longtemps comme la clef de voûte des études dans ce domaine. Il devait être complété par un volume de K. KADLEC sur le droit des anciens Slaves ; malheureusement l'auteur est mort avant de l'achever et n'a pu qu'indiquer, dans un bref article en français², quelques-unes de ses vues sur les destinées politiques des Slaves.

Le premier grand État créé sur les terres habitées par les Slaves occidentaux fut l'empire de Grande-Moravie, fondé au IX^e siècle³. Dans un volumineux ouvrage⁴, un archéologue de Moravie, M. I. L. ČERVENKA, expose tout ce que l'histoire, l'archéologie, la toponymie et l'ethnologie peuvent nous apprendre sur la Moravie la plus ancienne et la Grande-Moravie depuis les temps les plus reculés jusqu'au XI^e siècle, y compris les Avars et leur civilisation. Il y a là des affirmations assez audacieuses et des hypothèses plus que douteuses, parfois aussi des longueurs ; mais, dans l'ensemble, l'ouvrage est remarquable.

A l'empire de Grande-Moravie se rattache indissolublement l'œuvre des apôtres slaves Cyrille et Méthode. La contribution la plus importante pour la connaissance de cette œuvre est l'ouvrage publié en français par un théologien tchèque, M. F. DVORNIK, d'ailleurs sur un sujet plus étendu, les rapports du monde slave avec Byzance et Rome au IX^e siècle⁵. Ayant le grand avantage de fort bien connaître l'histoire et la littérature de l'époque,

1. *Manuel de l'antiquité slave. II : La civilisation* (Collection de Manuels publiée par l'Institut d'études slaves, Paris, 1926, 360 p.).

2. *Les Slaves à la lumière de leur histoire politique* (*Le Monde slave*, 1925, n° 7).

3. L'empire plus ancien de Samo, au VII^e siècle, a été purement épisodique ; on n'a pu le localiser avec précision. Il a fait, de la part de M. Th. MAYER, l'objet d'un article intitulé : *Zu Fredegars Bericht über die Slaven* (*Mitt. d. Inst. f. österr. Gesch.* IX : *Ergänzungsband*, 1929), où est surtout tentée une interprétation du mot *beŕulci* employé par Frédégaire.

4. *Slované na Moravě a fiše velkomoravská. Jejich rozšíření, památky a dějiny* (Pravěk, Brno, 1928, in-4°, 390 p. et 22 planches).

5. *Les Slaves, Byzance et Rome au IX^e siècle* (Travaux publiés par l'Institut d'études slaves, Paris, 1926, vi-360 p.).

M. Dvorník a pu utilement éclairer la question cyrillo-méthodienne et la placer dans le cadre plus général de l'effort missionnaire entrepris par Byzance dès le VI^e siècle. Il a également exposé la lutte de Rome et de Constantinople pour la Bulgarie. Sur les rapports entre les deux frères saloniens, le patriarcat de Photius et Rome, il apporte un certain nombre de choses nouvelles, et l'ensemble de la question est en quelque sorte revu du point de vue d'un spécialiste de la byzantologie. Parmi les autres ouvrages traitant du même problème, on peut citer celui où M. Valerius POGORÉLOV, se fondant sur l'analyse linguistique des écrits attribués aux deux frères saloniens, s'efforce de démontrer qu'ils étaient d'origine non pas grecque, mais slave¹. L'article où M. Gerhard Laehr montre que la lettre par laquelle, en 885, le pape Étienne V interdit la liturgie slave, porte les traces d'une interpolation effectuée avant 893 par Wiching, est aussi fort précieux².

Dans deux études fondées sur les résultats de découvertes archéologiques, M. L. NIEDERLE considère les rapports intellectuels des pays tchèques avec le milieu byzantin aux IX^e et X^e siècles; il montre en quoi, à cet égard, la Moravie différerait de la Bohême et marque l'effet qu'eut en ce domaine l'invasion magyare. La première de ces études s'occupe principalement des bijoux et objets d'art byzantins trouvés en Tchécoslovaquie³; la seconde, des voies commerciales qui conduisaient des Balkans au Nord de l'Europe⁴. Un élève de M. Niederle, M. J. SCHRÁNIL, a présenté des vues intéressantes sur la prédominance en Bohême, jusqu'au X^e siècle, des influences intellectuelles byzantines et nordiques sur celle de l'Occident⁵.

Avec la chute de l'empire de la Grande-Moravie, la mission historique que la nation tchécoslovaque était appelée à remplir passe de la dynastie morave de Svatopluk à la famille bohême des Přemyslides. Ayant, par son domaine originaire, ses racines au centre de la Bohême, sur la rive gauche de la Vltava inférieure, elle soumit d'abord, au cours du X^e siècle, les autres chefs de tribus de la Bohême, et posa ainsi les fondements d'un État national. Les documents écrits ne nous éclairent qu'insuffisamment sur les étapes de cette unification. Aussi recourt-on à l'archéologie pour mieux connaître,

1. *O národnosti apoštolov Slaviansťva* (dans la revue *Bratislava*, I, 1927).

2. *Das Schreiben Stephans von Svatopluk von Mähren* (*Neues Archiv*, XLVII, 1927). Dans l'ouvrage *Johannis VIII epistolae ad Svatopluk principem et Methodium archiepiscopum* (Prague, 1928), M. J. Vajs a réédité la bulle papale relative à la question de Méthode. Dans une brochure, *Tradice cyrillo-metodějská* (Prague, 1928), M. J. Slavík tente de montrer l'importance historique de la liturgie slave et des souvenirs qu'elle a laissés dans les populations tchèques, mais il ne le fait pas sans idées préconçues.

3. *Byzantské šperky v Čechách a na Moravě* (*Památky arch.*, XXXV). M. Niederle a écrit sur l'art byzantin appliqué de cette époque une étude, *Přispěvky k vyvoji byzantských šperků v IV-X století* (Académie tchèque, Prague, 1930, 154 p.).

4. *Byzantský obchod a země české v IX. a X. století* (*Pekářův Sborník*, 1930).

5. *Drobný příspěvek k poznání obchodu v Čechách v X. století* (*Šimákův Sborník*, 1930). Cf. l'article de M. Schráníl cité plus haut, note 1 de la page 70.

non seulement la civilisation qui se développa dans les anciennes forteresses slaves, mais encore l'étendue des territoires occupés par chacune des tribus. L'un des travailleurs les plus actifs en ce domaine a été M. Em. ŠIMEK, que ses nombreuses fouilles et ses travaux de mensuration des anciens châteaux forts ont conduit, pour l'histoire du x^e siècle, à des hypothèses qu'il a exposées dans plusieurs articles¹. En particulier, il a établi que l'unification nationale eut à la fois deux centres : l'un à l'Ouest, où régnaient les Přemyslides, princes des Tchèques proprement dits ; l'autre, à l'Est, sous l'égide des Slavníkides, princes des Zličanes. Elle s'acheva vers la fin du x^e siècle par l'écrasement et le massacre des Slavníkides ; mais, au début de ce siècle, les domaines des deux familles se tenaient en garde l'un contre l'autre, particulièrement dans la région de la Vltava inférieure, où la rive gauche était couverte pour les Tchèques principalement par le château fort de Levý Hradec et le château encore récent de Prague, tandis que les Slavníkides avaient, sur la rive opposée, Klecány, Vyšehrad et une autre grande place située plus au sud, vers Závist, cette dernière leur permettant de pénétrer sur la rive droite de la Vltava jusqu'aux sommets de la chaîne des Brdy. Cette hypothèse de M. Šimek a, il est vrai, rencontré des critiques, fondées pour la plupart sur la numismatique et la topographie².

Dans cette pénombre de la jeunesse de l'État tchèque se détache, lumineuse, la figure du saint national, Venceslas. La commémoration du millénaire de son martyre, en 1929, a ramené l'attention sur lui et suscité une foule d'ouvrages scientifiques ou de circonstance. On ne saurait citer ici toute cette littérature d'occasion³, dont une partie avait d'ailleurs un caractère politique. Les groupes d'idées avancées, en effet, craignirent que les fêtes du millénaire du saint prince ne fussent exploitées au profit des partis catholiques ; il en résulta plus d'une brochure et d'un article destinés à diminuer à tout prix l'importance de Venceslas dans l'histoire de la nation tchèque⁴. Il faut dire que, parmi les progressistes eux-mêmes, des voix se

1. *Hradištní soustava na Závisti* (Niederläv Sborník, 1925). — *Praha a Vyšehrad* (Časopis pro dějiny venková, XII, 1925). — *Levý Hradec-Pravý Hradec* (Sborník Novotného, 1929). — *Západní hranice Slavníkovy říše* (Sborník Pekařův, I, 1930).

2. Cf. G. SKALSKÝ, *O denárech vyšehradských* (Numism. časopis čs., III, 1927), et K. GUTH, *Počátky Prahy* (Sborník Novotného, 1929).

3. Parmi les articles en français, nous citerons seulement : H. RÍPKA, *Le millénaire de saint Venceslas* (Le Monde slave, 1930) ; Victor TAPIÉ, *Le millénaire de saint Venceslas* (Le Correspondant, 1929, n° 1608) ; George MAROT, *Saint Venceslas et les Tchèques* (Revue hebdomadaire, XXXVIII, octobre 1929). Le numéro d'octobre 1929 de la Revue française de Prague est entièrement consacré au millénaire de saint Venceslas. D'autre part, un petit livre de M. K. STLOUKAL, *Svatý Václav a idea svatovavclavská v našich dějinách* (Prague, 1929), a été traduit en français.

4. Laissant de côté les ouvrages de propagande qui n'ont rien d'historique, nous nous arrêterons à une étude de M. F. M. BARTOŠ, *Kniže Václav v dějinách a legendě* (Čin, éd., Prague, 1929, in-16, 71 p.). Se fondant sur des conjectures fantaisistes, l'auteur cherche à montrer que la Bohême de Venceslas prit une part directe à la lutte des Saxons contre les Slaves

sont élevées pour affirmer que la reconnaissance des éminents services rendus à la nation tchèque par le culte de saint Venceslas et de l'appui que son souvenir représente pour l'indépendance politique se conciliait sans aucune difficulté avec l'amour et le respect de l'œuvre de Jean Hus et de la Réformation¹.

Le fruit scientifique le plus précieux de la commémoration de saint Venceslas est incontestablement l'étude de M. Joseph PEKAŘ². Elle trace en un tableau plein de relief le milieu national où s'est formée la personnalité de Venceslas, décrit d'un trait ferme les débuts de la civilisation chrétienne en Bohême, la lutte entre l'Orient et l'Occident qui les accompagna, les influences venues de Saxe et de Bavière, puis, avec un sens psychologique profond, esquisse le portrait moral du jeune prince, pris par le charme du contact avec une force religieuse étrangère ; il prend position notamment contre ceux qui, d'un enthousiaste primitif, voient en lui un politique froidement calculateur et, comme ne cessait de le faire, par exemple, M. Novotný, trouver son principal mérite national dans un prudent compromis avec le germanisme. La mort violente du jeune prince donne naissance à l'image du Venceslas saint national. Puis la légende s'empare d'elle, et M. Pekař montre de façon convaincante comment cette figure ainsi transformée s'imposa par la suite à toute l'histoire des Tchèques.

L'hommage rendu à saint Venceslas, au cours des siècles suivants, tant en Bohême qu'à l'étranger³, se refléta d'ailleurs aussi dans des documents iconographiques des plus divers. L'exposition qui a été organisée au château de Prague en 1929⁴ a permis d'étudier avec profit certaines questions d'his-

polabes. Il fait de Venceslas l'adepte d'un « parti allemand » ; le « parti slave » adverse, à la tête duquel était Boleslas ; et Drahomira, sa propre mère, se serait alors débarrassée de lui par un assassinat. Un historien allemand, M. Aug. Naegle, dans *Der heilige Wenzel, der Landespatron Böhmens* (Opitz, Warnsdorf, 1928, 141 p.), exagère l'influence exercée sur Venceslas par le clergé allemand et par Ratisbonne ; par la même occasion, il tente de diminuer l'importance qu'a eue pour la population tchèque l'œuvre de Méthode. Parmi les critiques qui ont contesté les idées de M. Naegle, citons M. J. Vajs, qui, dans *Postřiziny sv. Václava (Časopis katol. duchovenstva, 1928)*, montre qu'au contraire Venceslas a été en rapport avec la liturgie de rite slave.

1. C'est ce que fait, par exemple, l'historien protestant Ferd. Hrejsa dans un article intitulé : *Kniže Václav ve světle pravdy (Blahoslavova společnost, Prague, 1928)*, ou M. V. Novotný, dans sa brochure *Tradice svatováclavská (Kniha národního osvobození, n° 50, 1928, in-16, 58 p.)*.

2. *Svatý Václav (Český časopis hist., XXXV, 1929)*. M. Pekař a publié dans le même périodique une revue critique, à laquelle nous renvoyons, des ouvrages consacrés à saint Venceslas.

3. M. Karel TITZ, dans *Svatý Václav v románském světě (Český četník, Prague, 1929, in-16, 90 p.)*, a montré le culte rendu à saint Venceslas en France, en Espagne et en Italie. En ce qui concerne la Russie, voir Ant. FLOROVSKIJ, *Pocitanije sv. Vjačeslava, knjaza češskago, na Rusi (Naučnyje trudy russkago narodnago universiteta v Prage, II, 1929)*.

4. Le catalogue en a été dressé par MM. A. Podlaha, A. Šorm et K. Fiala. De 1924 à 1928, M. Podlaha a publié, dans le *Časopis katolického duchovenstva*, une abondante série de docu-

toire de l'art. C'est ainsi qu'à une étude iconographique de M. J. CIBULKA¹ s'ajoute un intéressant article de M. J. Schráníl, qui voit l'épée de saint Venceslas dans une arme conservée au trésor de la cathédrale Saint-Guy de Prague, et connue sous le nom d'épée de saint Étienne ; par ses particularités, elle daterait du x^e siècle².

Les fêtes commémoratives ont également ramené l'intérêt vers d'autres souvenirs relatifs à saint Venceslas, particulièrement vers les légendes, qui sont une des sources les plus importantes de son histoire et ont, depuis longtemps, fait l'objet d'une étude critique complexe.

Nous avons eu l'occasion, dans un précédent bulletin, de mentionner, par exemple, les discussions provoquées, il y a une trentaine d'années, par un ouvrage où M. Joseph Pekař montrait que la longue légende en latin, dite Légende de Kristian, est bien une œuvre du x^e siècle, et non pas un faux composé entre le xii^e et le xiv^e. Sa démonstration, ses arguments sur l'origine et la filiation des légendes de saint Venceslas ont reçu l'approbation de la plupart des historiens tchèques ; seule demeura sceptique une minorité à la tête de laquelle était M. Novotný, qui, à plusieurs reprises, promit un grand ouvrage sur cette question. Il n'a pas pu l'écrire ; mais, soit dans des brochures du millénaire, soit dans un article spécial³, il a continué à soutenir que la « légende de Kristian » est l'œuvre d'un falsificateur du xii^e siècle ; le monastère de Saint-Georges, au château de Prague, ayant été, en 1142, dévoré par un incendie, il voulut le servir en exaltant le culte de sainte Ludmila, grand'mère de Venceslas, ensevelie en ce lieu. Le falsificateur se serait servi d'une légende latine du x^e siècle, aujourd'hui perdue, qui, à en croire M. Novotný, aurait été la source initiale, non seulement de toutes les autres légendes latines concernant saint Venceslas, mais aussi de la fameuse légende en vieux slave.

La faiblesse et l'artifice de cette argumentation sont tels que M. PEKAŘ n'a guère eu de peine à la réduire à néant⁴ et à reprendre sa thèse de l'authenticité de la « légende de Kristian ». Il émet l'hypothèse que le culte rendu avec ostentation à saint Venceslas par la cour des Slavníkides, famille à laquelle appartenait saint Adalbert, à qui est dédiée cette légende, avait une pointe dirigée contre Prague et son prince, Boleslas II, ennemi déclaré des Slavníkides. La publication faite par M. FRIEDL des enluminures de la légende de

ments relatifs à la bibliographie et à l'iconographie de saint Venceslas et à la topographie des sanctuaires qui lui ont été dédiés.

1. *Obraz svatého Václava* (Umění, III, 1930). C. A. MATĚJČEK, *Sv. Václav v českém umění výtvarném* (supplément des *Národní Listy*, n° 267, 1927).

2. *Meč svatováclavský* (Sborník Pekařův, I, 1930).

3. *Časopis Národního Múzea*, CIII, 1930.

4. *Český časopis historický*, XXXV, p. 435 à 438, et XXXVII, p. 209 à 228. M. Fr. Vaček a également pris part à la discussion dans *Poměr Gumpoldovy legendy o sv. Václavu k legendě Crescente fide* (Sborník Pekařův, I, 1930).

Gumpold¹ a permis à certains d'affirmer que l'auteur de ces enluminures connaissait l'œuvre de Kristian. Tout un ensemble de questions contestées se pose également à propos des légendes sur saint Venceslas écrites en vieux slave. A l'occasion des fêtes commémoratives, une nouvelle édition d'ensemble en a été donnée par M. Joseph VAJS², avec la collaboration surtout de MM. J. Vašica et N. J. Serebrjanskij. Elle a fait naître la querelle sur l'antériorité des textes cyrilliques ou des textes glagolitiques, sur leurs sources et sur la question de savoir si, même pour d'autres légendes en vieux slave que la légende dite de Nikolský, qui est effectivement la traduction de la légende de Gumpold, on peut supposer un original latin qui serait aujourd'hui perdu. Ces questions de critique des textes ne manquent pas d'importance, puisque leur solution peut influencer sur divers détails biographiques, touchant notamment le mariage de saint Venceslas, sa connaissance du grec, etc. C'est ce qu'ont montré divers articles de M. Jan SLAVÍK, pour la plupart de caractère polémique et dirigés contre les opinions et les thèses de M. Pekař³.

Une autre question, mais qui, celle-là, rentre dans le domaine de la numismatique, a également donné lieu à de vives discussions. De mystérieuses monnaies qui portent le nom de saint Venceslas, provenant de plusieurs découvertes et datant de la seconde moitié du x^e siècle ou des débuts du xi^e, sont-elles des monnaies créées par le saint prince et peut-on lui attribuer, entre autres mérites, celui d'avoir, le premier chez les Tchèques, apporté cet élément de civilisation qu'est la frappe des monnaies? Certains numismates se sont efforcés de le démontrer par des arguments tant de critique générale que de technique spéciale⁴. D'autres, par contre, s'élèvent vivement contre une telle assertion; ils datent la monnaie en question du xi^e siècle ou l'attribuent à d'autres tribus slaves. M. G. SKALSKÝ a repris, avec le plus complet appareil scientifique, toute la question dans un ouvrage⁵ qui apporte beaucoup de données nouvelles sur les monnaies en Europe centrale au x^e siècle. Sans vouloir se prononcer formellement ni pour

1. Voir la première partie de ce Bulletin, t. CLXXI, p. 162.

2. *Sborník staroslavjanských památek o sv. Václavu a o sv. Ludmíle*. Redigoval Joseph VAJS (Académie tchèque, Prague, 1929, in-4°, 149 p., 7 planches). Une traduction des prologues et légendes slaves sur saint Venceslas a été également publiée par M. Vladimír GRAUŽIN, dans *Slovanský sv. Václav* (Vlášek, Prague, 1929, 190 p.), où il tente de démontrer que le prince tchèque fut un saint appartenant à l'Église orientale plus qu'à l'Église romaine.

3. *Svatý Václav a slovanské legendy* (*Sborník Miljukovův*, 1929). — *Sv. Václav a počátky křesťanství u Slovanů* (*Slovanský Přehled*, XXI, 1929). M. Pekař a répondu aux arguments de M. Slavík dans *Český časopis historický*, p. 188 et 189.

4. Particulièrement V. KATZ, *Denár knížete Václava a denáry Soběslava Slavnikovce* (*Věstník numism. spol.*, V, 1922), et Joseph ŠEJNOST, *Příspěvek k mincovní technice českých denárů a otázka denáru knížete Václava Svatého* (*Numism. časop.*, II, 1926).

5. *Denár knížete Václava Svatého a počátky českého mincovnictví* (Académie tchèque, Prague, 1929, 82 p. et 4 planches).

l'une ni pour l'autre des thèses en présence, il croit cependant vraisemblable que Venceslas a battu monnaie.

Les recherches numismatiques de M. Skalský ont d'ailleurs contribué à élucider quelques points mystérieux, généalogiques ou politiques, de l'obscur x^e siècle¹. L'étendue territoriale de la domination des Premyslides à cette époque est fort incertaine et oblige les historiens à des hypothèses compliquées. Depuis longtemps figurent au premier plan des discussions sur ce sujet, d'une part, la relation de voyage d'Ibrahim Ibn Jakub, commerçant juif du x^e siècle ; de l'autre, la fixation des limites primitives de l'évêché de Prague, insérée dans un privilège de l'empereur Henri IV, datant de 1086. Alors que la plupart des historiens considèrent cette délimitation comme un faux du xi^e siècle, M. Vaclav HRUBÝ en soutient l'authenticité, tout comme il défend, au moins en partie, celle de la lettre du pape Jean XIII citée dans la chronique de Cosmas². En outre, il propose de très audacieuses hypothèses sur l'expansion territoriale de Boleslas I^{er}, où il veut voir surtout l'effet des traditions de la Grande-Croatie et de la Grande-Moravie ; il attribue la fondation de l'évêché de Prague à ce prince et non pas à son fils. L'antithèse de ces idées se trouve dans un article d'un Polonais, M. St. ZAKRZEWSKI³, d'après qui le grand axe de l'empire de Boleslas se serait étendu vers le Sud depuis la Pologne jusqu'en Hongrie ; la Cracovie, que l'on trouve citée dans les documents comme étant sa limite orientale, serait non pas la ville polonaise actuelle de ce nom, mais une localité de Hongrie située entre le Rab et le Danube.

C'est aussi dans la Hongrie des x^e et xi^e siècles que nous conduit un ouvrage où M. V. CHALOUPECKÝ⁴ établit que Radla, le précepteur et l'ami de saint Adalbert, n'est autre que le moine Astrik-Anastase, premier abbé de Břevnov. Ce Radla Anastase fut ensuite abbé du monastère de Saint-Martin sur le mont de Pannonie (Pannonhalma), puis premier archevêque de Hongrie ; il mourut en 1036. M. Chaloupecký montre que l'évêque tchèque Adalbert, n'ayant pas trouvé dans son pays un milieu propice à ses projets, étroitement associés à ceux de l'empereur Otton III, chercha à les réaliser

1. Il montre, dans un article intitulé : *Dendry s jménem Biagoty a Emmy (Sborník Novotného, 1929)*, que Biagota était la femme de Boleslas I^{er} et non celle de son fils du même nom ; la femme de celui-ci serait une fille de Conrad, roi des Burgondes. Dans *Dendry pražského biskupa Vojtěche Slavnickovce (Numism. časop. čs., V, 1929)*, M. Skalský montre qu'Adalbert battit monnaie entre 982 et 994, surtout en tant que membre de la famille princière des Slavnikides, mais à l'exemple des évêques d'Allemagne ; l'article traite d'ailleurs également du droit de battre monnaie que ceux-ci possédaient au x^e siècle.

2. *Původní hranice biskupství Pražského a hranice říše české v 10 století (Časop. matice moravské, L, 1926)*. Le compte-rendu de cet article, par M. V. CHALOUPECKÝ, *Český časopis historický*, XXXIII, p. 352 à 360, est très important.

3. *Východní hranice privilegia pražského z r 1086 (Bidlův Sborník, 1928)*.

4. *Radla-Anastasius, druh Vojtěchův, organisator uherské církve (dans la revue Bratislava, I, 1927)*.

en Pologne et en Hongrie. En Pologne, il eut pour auxiliaires le frère Radim-Gaudentius, puis, en Hongrie, Radla, qui, à la mort d'Adalbert, poursuivit la politique qui devait valoir la couronne à saint Étienne. Ce travail, qui procède de conceptions et d'hypothèses assez hardies, contient des vues fort remarquables.

Pour l'histoire de la Bohême aux x^e et xii^e siècles, nous n'avons à enregistrer que quelques menus travaux. Une réédition par M. B. Bretholz, dans les *Mon. Germ. Hist.*, de la chronique de Cosmas, le document le plus important pour cette époque, a suscité des remarques critiques de M. V. HRUBÝ. Celui-ci porte à 1050 la date de naissance du chroniqueur, conteste sa prétendue origine polonaise et s'efforce de préciser la date des deux rédactions de son œuvre, qu'il place entre 1119 et 1125¹. M. A. KOLÁR² et M. J. VILÍMOVSKÝ³ recherchent dans Cosmas l'influence des littératures classiques. M. R. JAKOBSON⁴, dans une intéressante étude, voit dans les plus anciens chants de l'Église tchèque la fin de l'influence du vieux slave et de sa littérature. A la bataille de Flarchheim, en 1080, le roi de Bohême Vratislav, allié à l'empereur Henri IV contre Rodolphe de Souabe, conquiert le glaive sacré de saint Maurice. M. Otakar BAUER⁵ établit que ce glaive fut conservé comme relique dans la chapelle de Saint-Venceslas à Prague et, par suite, au xii^e siècle, considéré par erreur comme le glaive du saint ; dans les combats, il était porté, comme un palladium national, par une garde d'honneur.

Dans un article en français, M. J. B. NOVÁK⁶ traite des rapports entre la Bohême d'alors et l'idée du Saint-Empire romain germanique, ainsi que des fluctuations subies par ces rapports aux xii^e et $xiii^e$ siècles. M. S. STEINHERZ⁷ a repris, dans des études critiques, deux épisodes de l'histoire de la communauté juive de Prague à la fin du x^e et au commencement du xii^e siècle. Un autre savant allemand, Georg JURITSCH, mort en 1927, a laissé une série d'études sur l'histoire de la Bohême sous les Přemyslides, jusqu'en 1197, où il tente d'éclaircir entre autres le rôle des Allemands dans l'Église et à la cour ducale⁸. Pour cette période, les annales du monastère de Hradiště en Moravie, remaniées au milieu du $xiii^e$ siècle dans le monastère

1. Na okraj nového vydání Kosmovy kroniky (Čas. Matice morav., XLIX, 1925).

2. Kosmovy vztahy k antice (Sborník filos. fakulty univ. Komenského v Bratislavě, III, n° 28, 1925).

3. Několik poznámek ke Kosmovi (Český čas. hist., XXXIV). En 1919, M. Karel Hrdina a donné de la chronique de Cosmas, dans une édition de luxe, une nouvelle traduction en tchèque, supérieure à l'ancienne de Tomek, Kosmova kronika česká (éd. Melantrich, Prague, in-4°, 205 p.).

4. Nejstarší české písně duchovní (Kuncíř, éd., Prague, 1929, in-16, 48 p.).

5. Kopt sv. Václava (Český čas. hist., XXXVI, 1930).

6. L'idée de l'Empire romain et la pensée politique tchèque au Moyen Âge (Le Monde slave, octobre-décembre 1925).

7. Die Kreuzfahrer und Juden in Prag 1096 (Ročenka společnosti pro dějiny Židů v čes. republ., I, 1929). — Der Sturz des Vizedominus Jacob, 1124 (Ibid., II, 1930).

8. Beiträge zur böhmischen Geschichte in der Zeit der Přemysliden (Prague, 1928, 204 p.).

d'Opatovice en Bohême, sont une source importante. Elles ont fourni matière à deux monographies. M^{me} N. NOHEJLOVA en traite dans un livre consacré au monastère d'Opatovice avant le mouvement hussite¹, et M. E. PERFECKIJ dans une étude spéciale, parue en allemand². A l'aide des documents byzantins, M. Frant. DVORNIK expose les relations qu'eut le roi de Bohême Vladislav II avec l'empire de Byzance durant la seconde croisade, à laquelle il prit part, et au cours des luttes en Hongrie, en 1163³.

L'État de Bohême, quelque temps menacé par Frédéric Barberousse, réussit, à la fin du XII^e et au commencement du XIII^e siècle, sous le règne de Přemysl I^{er} Otakar, à maintenir sa consolidation. Dans celle-ci, les rapports entre la Bohême et la Moravie jouèrent un rôle important. La Moravie servait, en effet, aux Přemyslides à assurer des domaines aux branches collatérales et aux cadets de la famille princière. Ces biens étaient-ils des apanages ou de véritables fiefs? M. R. HORN, après avoir, dans une première étude, étudié la question⁴, tente, ailleurs, de montrer les changements survenus sur ce point en Moravie au début du XIII^e siècle⁵. Une importance particulière pour la solution de ce problème doit être reconnue au travail de M. Rodolphe Koss, dont le titre un peu bizarre a besoin d'être expliqué⁶. En 1212, en même temps que la Bulle d'or qui réglait les rapports politiques de la Couronne de Bohême avec le Saint-Empire, Frédéric II promulguait, en faveur d'Henri Vladislav, margrave de Moravie, frère de Přemysl I^{er} Otakar, un acte solennel par lequel il lui reconnaissait la propriété d'un domaine énigmatique : « Mocran et Moeran ». En 1900, un historien allemand de Moravie, M. B. Bretholz, expliqua ces mots comme étant la corruption de *Margraviatum Moraviae* et en conclut que, par cet acte, l'empereur ne faisait que poursuivre la politique de son grand-père, Frédéric Barberousse, qui tendait à faire de la Moravie un margraviat impérial relevant directement de l'Empire, ce qui eût affaibli la puissance des souverains de la Bohême. La plupart des historiens avaient accordé créance à cette explication. Mais M. R. Koss, à l'aide de mentions d'archives postérieures, montre maintenant que, dans l'acte de Frédéric, il s'agissait non pas du margraviat de Moravie, mais du château et du domaine de Möckern, près de Magdebourg, accordés par l'empereur au margrave de Moravie en récompense d'un service rendu, et qu'en 1212 la Moravie était non pas fief impérial immédiat, mais relevait de la Bohême.

Vers ce moment, la situation de la Bohême au sein de l'Empire et, en

1. *Přiběhy kláštera opatovického* (Práce z vědeckých ústavů filoz. fakulty Karlovy, n° 9, Prague, 1925, 113 p.).

2. *Die Opatovizer Annalen, eine böhmisch-mährisch Kompilation* (Jahrbücher für Kultur und Gesch. der Slaven, N. F., III, 1927).

3. *Manuel V Komnenos a Vladislav II, král český* (Bidlác Sborník, 1928).

4. *Několik kapitol z dějin udělných knížat na Moravě* (Bratislava, 1926, 52 p.).

5. *K dějinám centralisace Moravy na počátku 13. století* (Sborník filoz. fak. Univ. Komenského, n° 4, Bratislava, 1929).

6. *Mocran et Moeran* (Zprávy českého zemského archivu, VII, 1927).

général, en Europe, subit un changement radical par la rapide croissance du pouvoir des Premyslides qui, au cours du XIII^e siècle, finirent par atteindre à la gloire d'une grande puissance. C'est au commencement de cette période si importante dans l'histoire de la Bohême qu'est consacré le tome III de l'*Histoire de Bohême*, première partie, par M. Václav Novotný¹. Ce fort volume marque une nouvelle étape d'une œuvre dont nous avons déjà parlé². Il en conserve le caractère : un travail assidu, une inlassable étude des sources et des travaux antérieurs aboutissent à une collection de petits faits dans le détail desquels se noient les grandes lignes, de sorte que le livre perd tout relief et tout effet d'ensemble. Cette critique s'applique particulièrement aux parties consacrées à la vie économique, administrative, sociale et intellectuelle, qui se bornent parfois à n'être qu'une sorte de catalogue des institutions et des personnes citées dans les documents. M. Novotný s'efforce cependant de donner dans ce volume un tableau méthodique de la civilisation du XII^e siècle ; il n'y ajoute que de brefs chapitres de même caractère pour la fin des règnes de Premysl I^{er} et de Venceslas I^{er}. Mais il laisse de côté la question essentielle, celle qui donne au gouvernement de ces deux monarques son trait caractéristique, la question de la colonisation allemande et du peuplement tchèque, la formation des villes et villages, l'essor des mines ; il promet d'y revenir dans le volume suivant, qui traitera de la fin du XIII^e siècle. Il est évident que cette curieuse architecture n'est guère à l'avantage du livre. Une place très grande est faite aux conditions et aux querelles religieuses. Le volume suivant, consacré au règne de Premysl II Otakar, paraît en fascicules et n'est pas encore achevé. Malgré toutes les critiques qui peuvent lui être adressées, l'ouvrage de M. Novotný demeure une entreprise scientifique d'ampleur monumentale et d'importance capitale pour quiconque s'occupe de l'histoire de la Bohême à cette époque.

L'histoire de la colonisation allemande en Bohême était, en ces dernières années encore, sous l'influence des thèses de M. B. BRETHOLZ. Selon cet auteur, cette colonisation ne se serait pas faite, par des immigrations en masse, seulement au XIII^e siècle ; les Allemands auraient habité en grand nombre la Bohême depuis des temps très reculés, et il rattache directement leur peuplement à l'époque des Marcomans³. L'historien allemand a profité de toutes les occasions pour reprendre sa thèse⁴, sans se soucier des arguments qui, dès le premier jour, lui avaient été opposés. Il se sentait d'ailleurs fort de l'appui que tout naturellement lui prêtaient les articles de certains savants allemands de l'étranger⁵. D'autre part un grand nombre d'Allemands

1. *České dějiny. Dílu I část 3 : Čechy královské za Přemysla I a Václava I, 1197-1253* (Laichter, Prague, 1928, in-16, 1,085 p.).

2. *Revue historique*, CXLIX, p. 216.

3. *Revue historique*, CXLIX, p. 218 et 219.

4. Par exemple dans l'article intitulé : *Die « deutsche Kolonisation » Böhmens und Mährens im 13. Jahrhundert* (*Vergangenheit und Gegenwart*, XVII, 1927).

5. Citons, par exemple, A. Dopsch, *Die historische Siedlung der Deutschen in Böhmen und*

de Bohême s'appliquèrent à donner à ses arguments l'appui d'études de caractère local, principalement linguistiques. M. Em. SCHWAB, étudiant la toponymie des environs de Jihlava (Iglau)¹, et M. Ant. MAYER la topographie de l'Ouest de la Bohême², s'efforcent ainsi de prouver que les noms germaniques subsistant dans ces régions ne peuvent s'expliquer que comme des vestiges de l'époque des Marcomans. Cette argumentation fut bientôt réfutée, non seulement par les travaux de savants tchèques, telle la révision des données relatives à la colonisation des environs de Jihlava, sérieusement opérée par M. J. DOBIÁŠ³, mais surtout par les recherches menées par un linguiste allemand tel que M. Ernst Schwarz. Possédant une vaste érudition en la matière, celui-ci a abordé la question après une étude approfondie des mutations linguistiques et de l'influence réciproque du tchèque et de l'allemand dans la toponymie. En une série de travaux⁴, il a montré de façon convaincante qu'on ne saurait, entre le VI^e et le XII^e siècle, trouver aucune des traces linguistiques qu'une population germanique nombreuse n'aurait pas manqué de laisser. Il attaque donc la thèse de M. Bretholz, tout comme le fait un autre savant allemand, M. J. PFITZNER⁵, très au courant des documents relatifs à la Bohême.

Ce même savant avait eu d'ailleurs l'occasion d'étudier en détail la colonisation germanique en Silésie, pays à l'histoire duquel il a consacré une utile monographie concernant le plus ancien passé de l'évêché de Breslau⁶. Le tome I de cet ouvrage, qui nous conduit jusqu'à la fin du XIII^e siècle, offre, tiré des sources, un tableau complet de la vie économique et intellectuelle de cette importante région où, à partir du XIII^e siècle, s'affrontaient Tchèques et Polonais d'une part et Allemands de l'autre. C'est une précieuse contribution à l'histoire religieuse et administrative de la Pologne, à laquelle la Silésie appartenait alors.

Mähren, et R. HOLTZMANN, *Die Herkunft der Deutschen in Böhmen*, articles parus tous les deux dans le recueil *Der ostdeutsche Volksboden. Aufsätze zu den Fragen des Ostens*, publié par W. Volz (éd. Hirth, Breslau, 1926).

1. *Die deutsche Besiedlung der Sudetenländer* (Zeitschr. d. Vereins f. Geschichte Mährens und Schlesiens, XXV, 1924).

2. *Völkerverschiebungen in Böhmen und Mähren mit besonderer Berücksichtigung der Marcomannenfrage* (Ibid., XXVI, 1925 ; XXVII, 1926).

3. *Německé osídlení ostrůvku jihlavského* (Časop. archivní školy, VIII).

4. Nous citerons, en particulier : *Zur Namensforschung und Siedlungsgeschichte in den Sudetenländern* (Prager deutsche Studien, Heft 30, Reichenberg, 1927), et *Zur Geschichte deutsch-tschechischer Ortsnamenbeziehungen* (Zeitschrift f. Ortsnamenforschung, V).

5. *Grundsätzliches zur Siedlungsgeschichte* (Mitt. d. Inst. f. österr. Geschichtsforschung, XLVIII, 1929). — *Die Besiedlung der Sudeten bis zum Ausgange des Mittelalters* (Deutsche Hefte für Volks- und Kulturbodenforschung, I). M. Fritz Schubert a montré également les erreurs commises par M. Bretholz en ce qui concerne la région de Glatz dans *Das älteste Glatzer Stadtbuch, 1316-1412* (Zeitschrift d. Savigny-Stiftung, Germ. Abt., 1925).

6. *Besiedlungs-, Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte des Breslauer Bistums. I : Bis zum Beginne der böhmischen Herrschaft* (Prager Studien, XVIII. Reichenberg, 1926, 422 p.).

On peut considérer comme se rapportant aussi à l'histoire du peuplement germanique les ouvrages qui concernent les frontières de la Bohême, couvertes jusqu'au XIII^e siècle d'une large zone de forêts. Parmi ceux-ci, on peut citer un travail de M. Hans MUGGENTHALER relatif au peuplement des monts de Bohême (Šumava)¹, et un autre de M. H. HIRSCH sur les frontières de l'Autriche². L'article en anglais de M. James Westfall THOMSON n'est qu'une compilation sans intérêt d'ouvrages anciens³.

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, Přemysl II Otakar fait entrer la Bohême dans la sphère de la grande politique européenne. Plusieurs contributions ont été apportées à l'histoire de son règne. Dans deux articles, le signataire de ces lignes s'est efforcé, d'une part, de faire mieux connaître la campagne de Přemysl en Prusse, de l'autre, de montrer qu'en 1255 le roi songeait réellement à se faire élire empereur au lieu de Guillaume de Hollande⁴. Une lettre de Přemysl à Prandota, évêque de Cracovie, a permis de montrer que ce projet était en rapport avec les débuts des relations établies entre les Přemyslides et la Pologne. Ces relations devaient, les années suivantes, devenir très fructueuses, au point que, sous le règne même de Přemysl II, apparaissent les premiers signes des événements qui aboutirent, sous son fils, à une union de la Bohême et de la Pologne. Deux jeunes savants ont, en même temps, donné une revue bibliographique des travaux consacrés à cette question : un Tchéque, M. Joseph MACŮREK⁵, et un Polonais, M. Bronisław WŁODARSKI⁶.

Plus mouvementées encore qu'avec la Pologne, les relations de Přemysl Otakar II avec la Hongrie furent marquées par des luttes nombreuses dont le prétexte et le but n'apparaissent pas très clairement. M. V. CHALOUPECKÝ, qui a tenté d'en donner l'explication⁷, y voit les effets d'une politique que nous pourrions traiter d'impérialiste. Pour lui, le roi de Bohême songeait à arrondir son royaume sudéto-alpin, étroit et coupé de chaînes de montagnes, en y ajoutant la Slovaquie occidentale et l'ancienne Pannonie. Il aurait à cette fin profité des dissensions familiales parmi les Árpád pour affaiblir la Hongrie en la divisant. La tâche lui était rendue plus aisée par le fait du second mariage qu'il avait contracté avec Kunhuta, petite-fille de

1. *Die Besiedlung des Böhmerwaldes. Ein Beitrag zur bayerischen Kolonisationsgeschichte* (Institut für ostbayerische Heimatforschung, n° 10, 1929, 102 p.).

2. *Zur Entwicklung der böhmisch-österreichischen Grenze* (Jahrbuch d. Vereins f. Gesch. d. Deutschen in Böhmen, I, 1926).

3. *Mediaeval German expansion in Bohemia* (The Slavonic Review, March 1926).

4. JOSEF ŠUSTA, *První výprava Přemysla II Otakara do Prus* (Bidlav Sborník, 1928). — *Přemysl Otakar II a římská koruna v roce 1255* (Sborník Pekařův, I, 1930).

5. *Rozwój czeskich badań w zakresie stosunków polsko-czechosłowackich* (Kwartalnik Historyczny, XLII, 1928).

6. *Przegląd literatury o stosunkach polsko-czeskich za ostatnich Przemysławów* (Ibid., XLII, 1928, 2).

7. *Uherská politika Přemysla-Otakara II* (Sborník Pekařův, I, 1930).

Béla IV. Au souvenir de cette reine, se rattache un recueil de lettres adressées par Kunhuta à Přemysl lui-même, et qui a suscité un grand intérêt ; ce n'est d'ailleurs qu'une correspondance fictive imaginée par un auteur contemporain. M. B. MENDEL en a donné une nouvelle édition de luxe¹, qu'il a fait précéder d'une précieuse préface sur les lettres d'amour au Moyen Âge. Dans les relations entre la Bohême et la Hongrie à la fin du XIII^e et au début du XIV^e siècle, un grand rôle a été joué par Mathias Csák, qui réussit à se tailler en Haute-Hongrie un vaste domaine à peu près indépendant du roi de Hongrie, dont Trenčín était le centre. La tradition slovaque y voit souvent le présage d'un régionalisme slovaque à tendances nationales. C'est une erreur absolue. En fait, Mathias Csák est une figure typique de cette oligarchie des magnats magyars de la périphérie du royaume qui avait grandi grâce à la faiblesse des rois. C'est ainsi qu'il apparaît dans une nouvelle monographie de M. Jiri Rys².

Le début du XIV^e siècle est marqué, dans l'histoire de la Bohême, par l'extinction de la dynastie nationale des Přemyslides. Il sera permis au signataire de ce bulletin de rappeler qu'il a donné une nouvelle édition refondue de l'ouvrage où il relatait la fin des Přemyslides et les luttes relatives à leur succession³. Le vainqueur de ces luttes fut, comme on sait, la famille des Luxembourg. Cette nouvelle dynastie, venue de la rive gauche du Rhin, fit pénétrer en Bohême un fort courant de culture française et, par sa politique, rapprocha le royaume de l'Europe occidentale⁴. Son premier roi, Jean, est fameux par son esprit agité et par une politique alliant un chevaleresque don-qui-chottisme à de vindicatifs calculs. L'histoire de cette politique, surtout son épisode italien de 1331-1333, a été enrichie par M. Em. SCHIECHE⁵ de nouveaux documents d'archives ; on en trouvera d'autres dans la suite du recueil de lettres relatives à la Silésie que publient MM. C. WUTKE et E. RANDT⁶. C'est également de la politique silésienne du roi Jean que traite un article de M^{me} I. KOCHANOWSKA-WOJCIECHOWSKA⁷, tandis que celui que M. G. CAPAZZO a consacré à la seigneurie que Jean possédait à Bergame nous conte les aventures du roi en Italie⁸.

Après 1333, la Bohême, dont les intérêts ne s'accordaient pas toujours

1. *Listy královnny Kunhuty králi Přemyslovi* (Emporium, Prague, 1928, in-fol., 70 p.).

2. *Matouš Csák Trenčanský* (Věstník král. společn. nauk, 1927, 78 p.).

3. Josef ŠUSTA, *Dvě knihy českých dějin. I : Poslední Přemyslovci a jejich dědictví*. Deuxième édition (Académie tchèque, Prague, 1926, ix-538 p.).

4. A ce sujet, M. J. PRITZNER a écrit une esquisse intitulée : *Rheinland und Sudetenraum zur Zeit der ersten Luxemburger* (Rheinische Heimatblätter, IV, 1927).

5. *Přispěvky k dějinám politiky krále Jana Luxemburského* (Zprávy českého zemského archivu, VII, 1927).

6. *Codex diplomaticus Silesiae XXX* (Trendt, Breslau, 1927, in-4°, 208 p.).

7. *Stosunek Śląska do Polski i Czech w latach 1321-1339* (Roczniki historyczne poznanskiego Towarzystwa miłośników historii, IV, 1928).

8. *La signoria di Giovanni di Boemia a Bergamo e lo statuto de 1331* (Bolletino della biblioteca civica di Bergamo. N. S., I, 1929).

avec les aspirations dynastiques du roi Jean, vit le prince héritier Charles jouer un rôle de plus en plus important, non pas d'ailleurs sans quelques conflits avec son père¹. La mort héroïque de Jean à Crécy, en 1346, fit passer le pouvoir royal aux mains de Charles, déjà désigné par le vote des électeurs comme candidat à la couronne impériale. Nous possédons sur son règne, fort important à bien des égards, plusieurs publications marquantes. C'est tout d'abord le début d'une vaste édition de l'*Archivum coronae regni Bohemiae*, entreprise par M. Vaclav Hrubý. Le but de ce recueil est de réunir de façon aussi complète que possible et de reproduire tous les documents écrits dont il est possible de prouver qu'ils figuraient aux archives royales de la Bohême. Si l'on n'en possède pas tous les originaux, du moins le texte de beaucoup d'entre eux s'est-il conservé dans de vieux registres et dans des inventaires d'archives. C'est à la recherche de tous ces matériaux que s'attache le recueil de M. Hrubý. Le tome I, qui doit aller jusqu'en 1346, n'a pas encore été publié, sans doute parce qu'il n'apportera guère de pièces essentielles nouvelles. La publication a donc débuté par le tome II, qui contient les actes réunis aux archives de la couronne sous le règne de Charles IV pendant les années qui vont de 1346 à 1355². L'édition, fort soignée, apporte de nombreux inédits aussi intéressants pour l'histoire de l'Empire germanique que pour celle de la Bohême.

L'Institut d'histoire de l'État tchécoslovaque, par lequel elle est publiée³, entreprend un autre recueil des documents écrits datant de Charles IV, les *Regesta Bohemiae et Moraviae*, où figurent dans l'ordre chronologique tous les actes, tant publics que privés, importants pour l'histoire de la Bohême. Ils ne sont pas donnés *in extenso*, mais en extraits qui se bornent à l'essentiel. Il y a plusieurs années, M. J. Emler avait publié un recueil du même genre allant jusqu'en 1346. L'Académie tchèque en avait ensuite préparé la continuation ; plus tard, l'Institut d'histoire en a assumé la tâche. Nous possédons actuellement deux fascicules de la nouvelle édition⁴. Elle nous plus ne commence pas où s'était arrêté M. Emler, c'est-à-dire à l'année 1346, l'auteur chargé de publier le premier volume du règne de Charles IV

1. Voir, à ce sujet, J. V. ŠIMÁK, *Kdy upadl Karel IV. v nemilost otcovu?* (*Český časop. hist.*, XXXII, 1926), qui traite d'un événement de 1337.

2. *Archivum coronae regni Bohemiae*. Tomus II : *Inde ab anno 1346 usque ad annum 1355*. Edidit Institutum historicum reipublicae Bohemoslovenicae, par Venceslai HRUBÝ (Prague, 1928, in-4°, VIII-512 p.). Touchant le caractère de cette publication, une discussion critique s'est déroulée dans le *Český časop. hist.* (XXV et XXXVI) entre MM. Hrubý et B. Mendl.

3. Voir, à son sujet, un article de M. J. B. NOVÁK, *O program státního historického ústavu vydavateľského v Praze* (*Časop. archivní školy*, III, 1926).

4. *Regesta diplomatica, nec non epistolaria, Bohemiae et Moraviae*. Pars VI.: 1355-1363. Edidit Institutum historicum reipublicae Bohemoslovenicae, publié par B. MENDEL (fasc. I, Prague, 1928, in-4°, 192 p. ; fasc. II, 1930, 208 p.). Cette publication aussi a fait naître une discussion critique, dans la revue *Naše Věda* (X, 1929, p. 98 à 110 et 210 à 239), entre MM. Mendl et V. Hrubý. Voir également les remarques critiques de M. VI. Klecanda dans la revue *Bratislava*, IV, 1930, et l'article de M. J. B. NOVÁK, *O regestech*, dans le *Časop. archivní školy*, VII, 1930.

n'ayant point achevé sa besogne ; elle débute par le second volume qui se rapporte aux années de 1355 à 1363. Les deux fascicules parus, rédigés par M. B. Mendl, font vivement désirer que la publication se poursuive aussi vite que possible.

Au cours de son travail, M. MENDEL a été amené à constater quelques faits de détail fort importants, auxquels il a consacré des études particulières. C'est ainsi qu'il a découvert dans les archives de Weimar un fragment de registre de Charles IV, datant de la fin de 1358 et du commencement de 1359, étroitement rattaché à un autre fragment semblable, déjà connu, conservé à Dresde¹. D'autres découvertes d'archives lui ont permis de dater plus exactement les actes se rapportant aux tractations menées en 1355 et 1356 entre les cours de Bohême et de France en vue d'un traité d'alliance. Pour l'étude de cette question, il s'est assuré la collaboration de l'historien belge F. QUICKE, avec lequel il a publié un ouvrage qui élucide de façon intéressante la politique des Luxembourg aux confins occidentaux de l'Empire². Cette politique tendait à concilier les intérêts de l'Empire, souvent opposés à ceux de la France, avec les intérêts particuliers des Luxembourg qui, au contraire, rapprochaient Charles IV de la famille des Valois. Des travaux préparatoires à la publication des actes du règne de Charles IV est également sorti un article où M. Mendl relate les efforts tentés par Charles IV pour acquérir le château de Donaustauf, près de Ratisbonne, fort important pour le commerce de la Bohême dans la vallée du Danube³.

L'intéressante étude de M. J. B. NOVÁK sur le patriotisme tchèque de Charles⁴ permet de mieux saisir la psychologie de l'empereur et de comprendre ses rapports avec le royaume de Bohême et la nation tchèque. C'est à la politique générale de l'Empire, par contre, que nous initie l'ample ouvrage de M. Gustave PIRCHAN sur le second voyage de Charles IV en Italie, en 1368 et 1369⁵. On y trouve, par exemple, tiré de sérieuses études d'archives, un tableau de la péninsule italique au moment du retour d'Urbain V à Rome. L'auteur expose surtout la diplomatie habile et compliquée de Charles à l'égard des petits États italiens et de la papauté ; il montre comment, sous prétexte de mettre en harmonie les intérêts de l'Empire et ceux

1. *Výmarský zlomek register Karlových (De registrorum Karoli IV fragmento Vimariensi. Státní tiskárna, Prague, 1930, 33 p., 2 planches).*

2. *Les relations politiques entre l'empereur et les rois de France de 1355 à 1366 (Revue belge de philologie et d'histoire, VIII, 1929). Cf. Revue historique, t. CLXVII, p. 167. M. Mendl a étudié la question en tchèque dans Vyjednávání o českofrancouzský spolek 1355 (Sborník Novotného, 1929).*

3. *Zápas o Donaustauf (Sborník Pekařův, I, 1930).*

4. *Le patriotisme de Charles IV (Le Monde slave, mai 1926).* Cet article a suscité une polémique entre M. E. Hanisch, *Der sogenannte « Patriotismus » Karls IV (Jahrbücher f. Kultur und Geschichte der Slaven. N. F., II, 1927)*, et M. Novák, *Český časopis historický, XXXII.*

5. *Italien und Kaiser Karl IV. in der Zeit seiner zweiten Romfahrt, I-II (Prague, 1930, VIII-305 p.).* Le tome I expose les faits ; le tome II présente les documents et une étude critique.

du pape, l'empereur sut défendre les siens propres. En fin de compte, Urbain V, déçu, retourna à Avignon et se rapprocha de Louis de Hongrie. M. Pirchan traite aussi du rôle de Pétrarque, dont il a, au reste, exposé ailleurs les relations antérieures avec Charles IV¹.

Nous retrouvons Charles IV et sa cour en contact avec le grand poète et même avec l'humanisme italien naissant dans le vaste ouvrage en plusieurs volumes, *Vom Mittelalter zur Reformation. Forschungen zur Geschichte der deutschen Bildung*, que, depuis 1912, publie, pour le compte de l'Académie de Berlin, l'érudit, berlinois Conrad BURDACH, aidé de plusieurs collaborateurs. Cette large œuvre d'histoire littéraire touche étroitement, dans toutes ses parties, à la vie intellectuelle de la Bohême sous les Luxembourg, tant Charles IV que Venceslas IV. La cour et les milieux ecclésiastiques de Prague y apparaissent comme le premier centre qui ait été, au nord des Alpes, touché par les rayons de l'humanisme italien, ce qui leur vaut une influence profonde sur le développement de la prose latine et allemande dans l'Europe centrale. Nous ne pouvons analyser ici les diverses parties de l'ouvrage de M. Burdach, d'ailleurs assez complexe². Qu'il nous suffise de dire que deux personnages y figurent au premier plan : Jan de Strěda (en allemand Neumarkt), chancelier de Charles IV, qui devint évêque d'Olomouc, admirateur fervent et correspondant de Pétrarque et de Cola di Rienzo, sous la direction de qui la chancellerie de Charles IV devint le berceau d'où sortit l'Allemand littéraire, et Jan de Zatec (Saaz), scribe municipal, qui, certainement, dépendait aussi de la chancellerie royale et qui a, dans le *Laboureur et la Mort*, donné la première œuvre marquante de la prose allemande ; elle peut être rangée à côté de celle de l'Anglais Pier Plowman et est née, elle aussi, du mouvement eschatologique qui, en Bohême, a précédé le husitisme³.

En ces dernières années, les spécialistes allemands ont consacré nombre d'ouvrages à Jan de Strěda. Ils étudient pour la plupart certains points secondaires de sa vie et de sa carrière ; ils se demandent, par exemple, s'il était originaire de la Silésie ou de la ville tchèque de Vysoké Mýto (Hohenmauth), quand il a obtenu tel bénéfice, ou bien le canonicat. Sans énumérer ici toutes ces minimes contributions, il faut citer au passage la *Summa cancellariae*,

1. Dans un article intitulé : *Die Abfassungszeit der ersten drei Briefe Petrarca's an Karl IV* (*Mitt. d. Inst. f. österr. Geschichtsforschung*, IX, Erg. 1929) ; il montre que ces lettres datent de 1350 à 1352.

2. Les faits relatifs à la Bohême se trouvent surtout dans les tomes III, *Der Dichter des Ackermann aus Böhmen und seine Zeit* (1926) ; IV : *Aus Petrarca's ältestem deutschen Schülerkreise* (1929) ; V : *Schlesisch-böhmische Briefmuster aus der Wende des 14. Jahrhunderts* (1926) ; VI : *Schriften Johans von Neumarkt* (1930). M. Burdach a groupé quelques-unes de ses idées essentielles dans un article intitulé : *Die Kulturbewegung Böhmens und Schlesiens an der Schwelle der Renaissance* (*Euphorion*, XXVII, 1926).

3. Cf. un article de M. W. REHM, *Zur Gestaltung des Todesgedanken bei Petrarca und Johann von Saaz* (*Deutsche Vierteljahrschrift f. Literaturwissenschaft und Geistesgeschichte*, 1928, 8).

écrite par Jan de Středa, dont le manuscrit a été retrouvé à Svidnice¹. Pour l'historien tchèque, l'important est de constater que le milieu savant, avide de progrès, que constituait la chancellerie de Charles IV, n'est pas resté sans influence sur le développement de la langue littéraire tchèque. On en trouve une preuve dans les intéressants essais de dictionnaires, de glossaires encyclopédiques rimés, dans les recueils de devinettes et de dictons qui, sortis de ce milieu, se sont conservés jusqu'à nous. Un homme semble avoir eu grande part dans leur éclosion, celui qui se nommait lui-même Claretus de Solencia, sans doute un moine, natif de Chlumec nad Cidlinou. D'autres ont d'ailleurs vraisemblablement collaboré à son œuvre, à laquelle se sont intéressés Charles IV lui-même et Ernest de Pardubice, archevêque de Prague. Bien que les travaux de Claretus ne fussent pas ignorés jusqu'alors, l'édition et le commentaire qu'en a donnés M. V. FLAJŠHANS ont seuls permis d'en apprécier exactement la portée².

La découverte à Lüneburg, par M. Ferdinand DOELLE³, d'un fragment du registre de la « nation saxonne » pour les années de 1373 à 1383, est venue apporter une précieuse contribution à l'histoire de l'Université de Prague sous le règne de Charles IV. Vers la fin de sa vie, en 1377, ce prince a, une dernière fois, visité la France ; c'était, pour ainsi dire, un pèlerinage d'adieu à ses souvenirs de jeunesse. Un peintre français contemporain a illustré la relation de ce voyage et des réceptions solennelles auxquelles il a donné lieu, par dix-huit enluminures d'une haute valeur iconographique. M. Joseph CIBULKA en a donné une nouvelle édition, accompagnée d'un texte critique⁴. A la même époque, le 18 octobre 1377, l'empereur rédigea un nouveau testament, motivé par la naissance d'un fils, Henri, issu de son quatrième mariage, et qui ne devait pas survivre à son père. Ce testament, jusqu'ici inconnu, a été découvert à Bruxelles par un historien belge, M. F. QUICKÉ⁵. Il est d'une certaine importance pour la connaissance de la politique de Charles IV à cette époque, notamment en ce qui concerne le Luxembourg et les Pays-Bas. Peu de temps auparavant, M. S. STEINHERZ avait découvert dans un manuscrit de l'Université de Prague un autre document qui est comme un adieu de l'empereur à la vie et montre quel soin il prenait d'assurer l'avenir de son œuvre dynastique. Ce sont des conseils à son fils Ven-

1. EMIL SCHIECHE, *Ein Schweidnitzer Formularbuch Johannis von Neumarkt* (Zeitschrift d. Vereins f. Gesch. Schlesiens, LXI, 1927). Cet article a également paru en tchèque dans le *Časopis archivní školy*, V, 1927.

2. *Klaret a jeho družina*. I : *Slovníky veršované*. II : *Texty glossované* (Académie tchèque, Prague, 1926 et 1927, 558 p.). Cf. M. BARTOŠ, *M. Klaret a jeho spolupracovníci*, dans le *Časopis Národního Muzea*, CI, 1928.

3. *Ein Fragment der verlorengegangenen Prager Universitätsmatrikel aus dem 14. Jahrhundert* (Miscellanea Fr. Ehrle, vol. III, CI, 1928).

4. *Illuminované popsání cestý Karla IV de Francie* (Památky archeol., XXXV, 1926-1927).

5. *Un testament inédit de l'empereur Charles IV* (Revue belge de philologie et d'histoire, VI, 1927).

ceslas sur la façon de se conduire pour devenir un bon souverain, sorte de traité de morale à l'usage d'un monarque, mais de caractère général et sans aucune recommandation concrète d'ordre politique. M. Steinherz, convaincu qu'il s'agit d'un texte authentique rédigé par Charles IV en 1377 pendant un séjour au château de Tangermünde¹, n'a pas pleinement réussi à réfuter les critiques tendant à prouver que ce document, d'ailleurs intéressant, est tout simplement un exercice de style composé par un écrivain inconnu de cette époque².

Quoi qu'il en soit, le fils et successeur de Charles IV, Venceslas IV, ne suivit guère les préceptes de son père. Son règne fut malheureux pour le Saint-Empire, dont il hâta la décomposition et qui plongea particulièrement le royaume de Bohême dans de grands troubles. Il ne s'est trouvé encore aucun historien pour consacrer à sa personnalité une bonne étude d'ensemble³. Ses chartes et ses lettres n'ont pas même été réunies en un recueil complet, tel que ceux que nous avons pour son père ou pour son successeur, Sigismond⁴. Un formulaire conservé dans les archives de Treboň (Wittingau), dont M. Václav HADAČ a donné une description⁵, apporte une modeste contribution à la connaissance de sa chancellerie.

Dans l'histoire de la Bohême, la révolution hussite domine de toute sa grandeur tragique la personnalité de Venceslas IV. Aussi la recherche des origines et l'étude de ce mouvement ont-elles, en ces dernières années, incité les historiens tchèques à de nombreuses monographies. Voici tout d'abord deux esquisses d'ensemble, en français, destinées surtout à renseigner l'étranger. Dans une conférence faite au Congrès international de Bruxelles, M. V. NOVOTNÝ montre que le mouvement hussite n'est pas purement et simplement un reflet du wiklefisme anglais, mais plonge par de profondes racines dans la terre de Bohême⁶. M. K. KROFTA s'attache plus spécialement aux causes nationales et sociales du mouvement⁷. Celui-ci dépendait étroitement de l'état du clergé de Bohême au XIV^e siècle. Cet état nous est souvent peint sous de très sombres couleurs. On voyait dans la décadence morale du clergé, dans l'abandon où il laissait sa tâche d'éducation, les causes premières de l'esprit révolutionnaire hussite. M. Aug. NEUMANN, dans de

1. *Ein Fürstenspiegel Karls IV* (Prague, 1925, 65 p.).

2. J. B. NOVÁK, dans *Steinherzovo Zrcadlo knížecí Karla IV*, paru dans *Český časop. hist.*, XXXI, 1925, et F. Baethgen, dans *Hist. Zeitschrift*, 134, 1. M. Steinherz a répondu dans les *Mitt. d. Vereins f. Gesch. der Deutschen in Böhmen*, LXIV, 1926, et M. NOVÁK a répliqué dans *Český časopis historický*, XXXIII, 1927.

3. L'esquisse biographique publiée par M. F. M. Bartoš, sous le titre de *Osud Václava IV* (*Čas. společn. přátel starož. čs.*, XXXI, 1924), donne un portrait tout à fait déformé.

4. Dans un article intitulé : *Regesta Imperii Venceslai IV* (*Šimákův Sborník*, 1930), M. V. Hrubý a exposé le programme d'une édition de ce genre.

5. *Summa cancellariae regis Bohemiae* (*Čas. archivní školy*, IV, 1926).

6. *Les origines du mouvement hussite en Bohême* (*Revue de l'histoire des religions*, janvier-avril 1929).

7. *L'aspect national et social du mouvement hussite* (*Le Monde slave*, V, 1928).

nombreux travaux appuyés sur des recherches d'archives, projette quelques traits de lumière sur ce tableau¹ : de nombreux recueils de sermons prouvent qu'il régnait un grand zèle chez les prédicateurs ; dans certains monastères et couvents, on s'efforçait de faire prévaloir un ordre sévère². Sans nier qu'il y ait eu de nombreux prêtres indignes, comme en font foi les visites épiscopales aux environs de 1380, M. Neumann nous fait connaître les chicanes auxquelles le clergé était en butte, avant même le début des troubles hussites, de la part de ses grossiers compatriotes laïcs.

M. Neumann a aussi sérieusement étudié la question de savoir jusqu'à quel point les sectes, telles que celle des Vaudois, depuis longtemps répandues dans le pays, ont contribué à préparer le mouvement hussite³. M. V. CHALOUPECKÝ⁴ l'a substantiellement complété sur ce point. M. Rudolf HOLINKA, surtout, a montré qu'en dehors des Vaudois il ne manquait pas en Bohême de nombreuses sectes venues d'Occident, tels les Bégards ou les Frères et Sœurs du Libre-Esprit, et que, dans les milieux tchèques, pénétraient des influences étrangères, venues particulièrement de l'Autriche, de la Silésie ou de la Rhénanie⁵. Une autre cause, fort intéressante, qui a contribué à préparer la révolution religieuse tchèque, est le changement survenu dans la façon d'envisager la situation des basses classes, spécialement des serfs paysans, dans la société chrétienne. Dès le XIV^e siècle, les ouvrages tchèques décèlent une sorte de compréhension sentimentale pour leur oppression, une certaine idéologie humanitaire, de la sympathie pour le paysan, le tout fondé soit sur les maximes chrétiennes, soit sur le droit naturel, et présageant de profondes secousses sociales. M. V. CHALOUPECKÝ étudie ces faits dans une intéressante monographie⁶, tandis que M. Rudolf URBÁNEK expose la genèse idéologique du messianisme tchèque, c'est-à-dire de l'idée que la nation tchèque, étant la plus chrétienne de toutes, était prédestinée par Dieu à relever l'Église et la chrétienté⁷.

1. En dehors de plusieurs articles parus dans les revues *Hlídka* et *Archa*, on peut citer son livre, *Prameny k dějinám duchovenstva v době předhusitské a husové* (Olomouc, 1926, 240 p.). Les registres dits « Livres des érections », où étaient inscrits les fonds destinés aux œuvres pieuses, constituent de précieux documents sur la vie religieuse en Bohême à partir du milieu du XIV^e siècle. M. A. Podlaha en a achevé la publication pour les années qui vont de 1397 à 1405 (*Libri erectionum archi-diocesis Pragensis saeculi XIV et XV. Liber VI*. Prague, Impr. auctoris, 1928; 467 p.). L'ouvrage de MM. P.-V. BĚLOHLÁVEK et P.-J. HRADEC, *Dějiny českých křižovníků s červenou hvězdou* (Prague, 1930, 442 p.), est fort important pour l'histoire des hospices et hôpitaux.

2. Voir aussi, au sujet de l'ordre des Augustins, Ign. ZIBERMAYER, *Zur Geschichte der Raudnitzer Reform*, dans les *Mitt. d. Inst. f. österr. Geschichtsforschung*, IX. Erg. 1929.

3. *Nové doklady k dějinám Valdenských v Čechách* (Čas. katol. duchovenstva, LXVI, 1925).

4. *K dějinám Valdenských v Čechách* (Český časop. hist., XXXI, 1925).

5. *Sektářství v Čechách před revolucí husitskou* (Sborník filosof. fakulty univ. Komenského v Bratislavě, VI, n° 52, 1929, 188 p.).

6. *Selská otázka v husitství. Přispěvek k ideologii doby a revoluce* (Sbírka přednášek extenze univ. Komenského v Bratislavě, n° 12, 1926, 63 p.).

7. *Počátky českého messianismu* (Sborník Novotného, 1929).

Parmi les hommes qui, à la fin du xiv^e siècle, ont préparé, par leurs travaux scolastiques, le mouvement tchèque de réforme, le plus marquant est sans conteste Mathias de Janov, qui enseigna longtemps la théologie à Paris. Nous avons déjà signalé¹ la publication de sa grande œuvre théologique par M. Vlastimil Kybal. Interrompue par la guerre, elle a été reprise par M. O. Odložilik, qui en a grandement élargi les fondements manuscrits². En dehors de Mathias, savant original, qui n'écrivait guère que pour un nombre restreint de spécialistes, la fin du xiv^e siècle présente l'intéressante figure de Thomas de Srirný, gentilhomme du Sud de la Bohême, qui, en des ouvrages rédigés dans la langue nationale, s'efforça de vulgariser la théologie et la morale. Une grande partie de ses œuvres avait déjà été publiée; l'Académie tchèque en a entrepris une nouvelle édition critique³, où figureront beaucoup de fragments inédits; d'autres encore se sont attachés à faire mieux connaître l'œuvre de Thomas, laquelle, d'ailleurs, a fortement subi l'influence des œuvres contemplatives d'un mystique parisien du $xiii^e$ siècle, Hugues de Saint-Victor⁴.

Une autre figure intéressante, parmi les théologiens pragois du xiv^e siècle qui sont à l'origine du mouvement de réforme, est celle de maître Mikuláš Biceps, mort vers 1390, ami intime de cet archevêque Jan de Jenštejn, bien connu par sa lutte contre Venceslas IV pour les droits de l'Église, et par ses goûts mystiques. Malgré un fort penchant vers la réforme, Biceps a été l'un des premiers sur le continent à s'élever contre les doctrines de Wiclef relatives aux sacrements. M. Eugen STEIN lui a consacré une excellente monographie⁵. Štěpán de Kolín, surnommé « la Chimère », autre important théologien de cette époque, a été étudié par M. O. ODLOŽILÍK⁶. L'influence exercée sur lui par Wiclef a été très profonde; elle se marque même souvent par la citation textuelle des arguments du grand théologien anglais.

C'est Štěpán qui a été le maître de Jean Hus. Nous n'avons, cette fois, à enregistrer aucun grand ouvrage d'ensemble sur le promoteur de la révolution religieuse tchèque⁷. Par contre, les ouvrages de détail abondent. Une

1. *Revue historique*, CL, p. 68.

2. Matěji z JANOVA, *Regulae veteris et novi Testamenti*. Vydal VI. KYBAL a O. ODLOŽILÍK, *Sevacek V. De corpore Christi* (Académie tchèque, Prague, 1926, gr. in-4°, xxxii-432 p.).

3. *Spisy Tomáše ze Štítného č. 2. Reči nedělní a sváteční*. Vydal Josef STRAKA (Académie tchèque, Prague, 1929, gr. in-4°, xxxii-463 p.).

4. FR. RYŠANEK, *Strahovské zlomky štítné (Sborník filosof. fakulty univ. Komenského v Bratislavě, VII, 1930, 87 p.)*. — S. SOUČEK, *Traktát Štítného O moudrosti (Sborník Máchalav, Klub moderních filologů, Prague, 1926)*; *K spisovatelským začátkům Štítného (Pekařův Sborník, I, 1930)*.

5. *Mistr Mikuláš Biceps (Věstník král. společ. nauk, 1929, 94 p.)*.

6. M. Štěpán z Kolína (*Husitský Archiv*, n° 1, Prague, 1924, 73 p.). — *Leták M. Štěpána z Kolína z r. 1393 (Věstník král. společ. nauk, 1929, 48 p.)*.

7. L'ouvrage allemand de M. Franz STRUNZ, *Johannes Huss. Sein Leben und seine Werke, Mit einer Auswahl aus seinen pastoralen Schriften und Predigten* (Bartl, Munich, 1927, 141 p.).

vive polémique s'est ouverte au sujet du lieu de naissance de Hus ; était-ce, comme on le croyait jusqu'ici, la bourgade de Husinec, près de Prachatice, dans le Sud de la Bohême, ou bien le village de Husinec, près de Prague ? La discussion, commencée en 1923 par un article de M. Jindřich Vančura, s'est amplifiée lorsque M. J. Pekař s'est fait, avec autant de sagacité que d'autorité, le champion de Husinec près de Prague, tandis que M. Novotný soutenait avec tout autant de vigueur l'opinion contraire. D'autres historiens entrèrent en lice, allant jusqu'à invoquer des arguments sociologiques sur le caractère bohème-méridional de Hus. Inutile de dresser ici la bibliographie complète de cette polémique¹, qui a eu du moins l'heureux résultat de soumettre à un sérieux examen critique certains documents du xve siècle.

On peut y rattacher celle, beaucoup moins ardente, qui a mis aux prises le professeur Pekař et M. Václav Flajšhans. Il s'agissait de savoir s'il convient d'attribuer à Jean Hus la paternité de l'orthographe tchèque nouvelle. Là encore, la question était de déterminer, au moins en partie, si les formes dialectales de la langue de Hus décelaient une origine méridionale ou pragoise. M. Flajšhans, qui penche pour la première, s'est en même temps efforcé de rechercher si Hus connaissait les langues étrangères et si ses réformes orthographiques n'avaient pas quelque rapport avec des réformes analogues accomplies dans le monde latin ou dans le monde germanique². D'autre part, M. Fr. RYŠÁNEK³ a ébranlé l'opinion, généralement admise, d'un double rectorat de Jean Hus, à l'Université de Prague, en 1402 et 1409 ; il a montré, avec certitude pour 1402 et vraisemblance pour 1409, qu'il y a là une erreur, consacrée plus tard par la légende.

Nous avons parlé naguère⁴ du grand ouvrage où M. Vlastimil Kybal tente, avec une extraordinaire somme de labeur, une vaste exposition des opinions théologiques de Hus, montrant en détail sur quels points les doctrines du maître tchèque sont conformes à celles qui avaient alors cours dans l'Église, ou en quoi elles diffèrent. Partant des sources de la foi et des Écritures, M. Kybal étudie ensuite les opinions de Hus touchant l'Église, ses institutions, son clergé et la papauté, puis il analyse la christologie de Hus et ses doctrines touchant les Sacrements. L'ouvrage n'est pas terminé encore⁵,

n'est qu'une compilation. Il a paru en anglais un ouvrage de vulgarisation du même genre : Jan HERBEN, *Hus and his followers* (Bles, Londres, 1926, 214 p.).

1. M. V. Novotný a exposé ses principaux arguments dans *Rodiště Husovo — Husinec nad Blánicí* (*Věstník král. Společn. nauk*, 1925, 59 p.), tandis que ceux de M. J. Pekař paraissaient surtout dans *Český Časop. historický*, XXIX et XXXII.

2. *K Husově orthografii* (*Sborník k 60 tým narozeninám V. Tilleho*, 1927) et *Husova orthografie* (*Český Časop. hist.*, XXXIV). On trouvera dans la même revue (XXXV) les objections de M. J. Pekař.

3. *Hásovy rektoráty universitní* (*Listy filologické*, 1930).

4. *Revue historique*, CI, p. 70.

5. *Mistr Jan Hus. Učení. Část 1* (Laichter, Prague, 1923, in-16, 467 p.) ; *Část 2* (*Ibid.*, 1926, 514 p.) ; la troisième partie a commencé à paraître par fascicules en 1930.

mais les parties publiées montrent déjà que les doctrines de Jean Hus ne sont pas, sur beaucoup de points, aussi entachées d'hérésie qu'on le prétend souvent.

En quoi le maître tchèque peut-il se rattacher au grand hérésiarque anglais? A-t-il entièrement subi son influence intellectuelle, ou bien Wiclef n'a-t-il été pour Hus que le stimulant qui lui a permis d'achever l'évolution intérieure suscitée par les conditions qui régnaient dans son propre pays même? Depuis longtemps, M. Joseph LOSERTH soutient la première de ces opinions; l'œuvre importante qu'il a publiée en ce sujet en 1884 vient, au bout de quarante ans, de faire l'objet d'une nouvelle édition considérablement augmentée¹. Faute de tenir un compte suffisant des travaux des savants tchèques, ce livre est incomplet². M. J. KVAČALA a donné une précieuse étude sur les problèmes philosophiques dans Hus et dans Wiclef³, tandis que, dans un article en anglais, M. O. ODLOŽILIK essayait de montrer l'influence du réformateur anglais non seulement en Bohême, mais aussi dans les pays voisins de l'Europe centrale et orientale⁴.

L'édition complète des écrits de Hus n'avance, malheureusement, qu'avec lenteur, et les recherches des dernières années n'ont guère mis au jour que de petits fragments, où la paternité de Hus est même souvent contestable. C'est le cas, notamment, pour un *Tractatus responsivus*; l'éditeur, M. S. H. THOMPSON⁵, assure qu'il a été rédigé par Hus durant l'automne de 1412, mais qu'il demeura inachevé, parce que Hus quitta Prague à ce moment. M. F. M. BARTOŠ nie que Hus en soit l'auteur et l'attribue à Jakoubek⁶. L'importance de la question est que ce *Tractatus*, qui révèle nettement l'influence de Mathias de Janov, établirait entre Hus et ses prédécesseurs tchèques ce rapport direct dont M. V. Novotný s'est, à différentes reprises, mais sans grand succès, efforcé de démontrer la réalité.

M. J. KVĚT a apporté une utile contribution à l'iconographie de Hus dans un traité où il étudie une image représentant Hus sur son bûcher; elle figure dans une Bible que l'auteur date de 1434, et qui cadre exactement avec

1. *Huss und Wiclif* (Oldenbourg, Munich et Berlin, 1925, 244 p.).

2. Voir, notamment, la critique de M. V. Novotný dans le *Časop. Matice Moravské*, L, 1926. Par contre, M. V. Flajšhans, dans *Wiclif a Hus* (*Český Časop. hist.*, XXXI, 1926), admet très largement l'influence de Wiclef sur Hus et son groupe.

3. *Wiklef a Hus ako filozofi* (*Věstník král. Společn. nauk*, 1925, 91 p.).

4. *Wycliff's influence on central Europe* (*The Slavonic Review*, March 1929).

5. *M. Jana Husi Tractatus responsivus* (Académie tchèque, Prague, 1927, xxxiii-175 p.).

6. *Mistra J. Husi Tractatus responsivus* (*Časop. Národního Musea*, 1927). On pourrait citer encore, de MM. Bartoš, Fr. Ryšánek, V. Flajšhans, etc., plusieurs articles qui apportent de menus documents relatifs à l'histoire du hussitisme, mais ce serait surcharger cette chronique. Il serait désirable que ces savants tchèques et d'autres, comme M. J. Volf, prissent la peine de concentrer leurs laborieuses recherches dans une étude d'ensemble plus facile à consulter.

le récit de maître Pierre de Mladoňovice, témoin oculaire de l'événement¹.

Le martyre de Hus suscita en Bohême un mouvement qui, de plus en plus, prit le caractère d'une révolution. M. R. URBÁNEK, dans un article qui n'est guère que la continuation de celui que nous avons cité plus haut², en étudie l'idéologie fondamentale³. Dès le début, le mouvement agita également la Moravie, comme le montre M. O. ODLOŽILÍK⁴ dans un travail où il étudie la figure de Simon de Tišnov, ardent adepte du hussitisme qui, plus tard, devait en devenir aussi ardemment l'adversaire. Un homme devait, à Prague, prendre la tête du mouvement de réforme et contribuer largement à le symboliser dans la figure du Calice, c'est Maître Jakoubek ze Stříbra (Jacobellus de Misa). M. F. M. BARTOŠ a consacré à ses écrits un ouvrage d'ensemble⁵, qui, s'il a une incomparable valeur heuristique, dépasse parfois les bornes d'une science sûre. Cette critique s'applique encore bien davantage à l'ouvrage où le même auteur relate les luttes religieuses qui se sont déroulées en Bohême entre 1415 et 1420⁶.

Ce sont les années où se forma la tempête révolutionnaire qui, en 1419, quand, à la mort de Venceslas IV, son frère Sigismond lui succéda, se déchaina avec violence, portant au premier rang de l'histoire nationale la figure du grand capitaine des luttes religieuses, Jean Žižka. La célébration du cinq centième anniversaire de la mort de ce héros national, qui avait provoqué la publication d'une foule d'ouvrages et d'articles, presque tous de vulgarisation⁷, nous a valu cependant une œuvre de haute valeur scientifique, parue dans les années qui ont suivi. Les trois volumes que M. Joseph PEKAŘ a consacrés à Jan Žižka⁸, plus qu'aucun autre ouvrage d'histoire

1. *Nejstarší české vyobrazení upálení M. Jana Husi v bibli Martinické (Sborník Novotného, 1929).*

2. Page 89, note 4.

3. *Český messianism v své době hrdinské (Sborník Pekařův, I, 1930).*

4. *Z počátků husitství na Moravě. Šimon z Tišnova a Jan z Račic (Časop. Matice Moravské, XLIX, 1925).* On pourrait aussi mentionner ici la collection de documents que, dans le quatrième volume des *Studie a texty k náboženským dějinám českým*, M. Aug. Neumann a publiée sous le titre de *Nové prameny k dějinám husitství na Moravě* (Olomouc, 1930, 290 p.).

5. *Literární činnost M. Jakoubka ze Stříbra* (Académie tchèque, Prague, 1925, 72 p.). Voir aussi, au sujet de Maître Jakoubek : Emil AMANN, *Jacobel et les débuts de la controverse ultraraliste (Miscellanea Fr. Ehrle, Rome, 1929, vol. I).*

6. *Do čtyř pražských artykulů. Z myšlenkových a církevních zápasů let 1415-1420 (Sborník příspěvků k dějinám hl. města Prahy, V, 1926, in-4°, 14 p.).* M. J. Pekař a soumis ce livre à une sérieuse critique, dans un article intitulé : *Nový Bartoš (Český časop. hist., XXXII, 1926).*

7. Voir *Revue historique*, CL, p. 71. — Deux ouvrages au moins de M. Rudolf URBÁNEK méritent d'être cités : *Jan Žižka (Zlatoroh, n° 42, Prague, 1925, in-16, 363 p.)* et *Žižka v památkách a uctě lidu českého (Spisy filosof. fakulty univ. Masarukovy v Brně, 1929, 140 p.).*

8. Cet ouvrage avait tout d'abord été publié en 1924, dans *Český časopis historický*, puis, considérablement augmenté, il parut bientôt comme livre sous le titre général de *Žižka a jeho doba*. T. I : *Doba se zroděním zřetel k Táboru* (Vesmír, éd., Prague, 1927, 283 p.) ; t. II : *Jan Žižka* (1928, xvi-281 p.) ; t. III : *Žižka vůdce revoluce* (1930, xvi-330 p.).

paru en ces derniers temps, ont agité l'opinion publique tchécoslovaque. Non seulement il augmente le nombre des renseignements puisés aux sources et fournit des interprétations nouvelles dues à une exceptionnelle perspicacité d'esprit critique ; mais il essaie surtout — et c'en est le plus grand intérêt — d'expliquer la révolution hussite et, plus particulièrement, son secteur radical, le taborisme. L'esprit national tchèque, qui dominait généralement aussi les ouvrages de science, continuait à juger le radicalisme hussite du xv^e siècle d'après la conception que s'en était faite, au milieu du xix^e siècle, François Palacký. Le grand historien national voyait dans la révolution hussite comme le premier chapitre des luttes menées en Europe par l'esprit humanitaire en faveur de la liberté, pour délivrer l'homme des entraves où le tenait l'Église médiévale ; pour lui, c'était l'aurore d'une ère nouvelle, un grand courant d'émancipation, tragique, certes, pour la nation tchèque, mais qui lui avait donné un titre ineffaçable à la reconnaissance de l'humanité tout entière. Dans le radicalisme taborite, il voyait le premier assaut livré par la démocratie moderne au féodalisme médiéval, et il s'appliquait à en chercher l'origine première dans le fond même de l'âme slave, portée, depuis les temps les plus reculés, vers une démocratie pacifique, tandis que l'âme germanique inclinait, au contraire, vers un renforcement agressif des barrières de classes et un dur esprit de caste. Le héros de cet idéal d'émancipation et d'égalité de la révolution hussite, c'était, à ses yeux, Žižka, en qui il voyait une figure exceptionnelle, tout en ne dissimulant pas que son rude fanatisme religieux l'ait souvent entraîné hors de la bonne voie. A ce portrait glorieux, V. V. Tomek, le contemporain plus jeune de Palacký, ajouta un nouveau trait en montrant que, dans le grand capitaine, il y avait aussi un grand homme d'État, n'ayant en vue que le bien de son pays et de son peuple, et qui aurait peut-être donné à la révolution un cours plus heureux, si une mort subite ne l'avait pas, en 1424, interrompu en plein travail ; c'est donc une figure assez semblable à Olivier Cromwell, personnage propre à inspirer du respect, même aux milieux conservateurs modérés auxquels appartenait Tomek¹.

A ces conceptions, M. Pekař s'attaque sans ménagements, et avec beaucoup d'originalité. Déjà sa méthode de travail est toute personnelle. Il ne présente pas, comme on fait d'ordinaire, une biographie qui suit le héros du berceau à la tombe ; c'est plutôt une sorte d'interrogatoire où comparaissent Žižka lui-même et son temps. M. Pekař analyse les jugements portés tant par les contemporains que par les témoins indirects des époques postérieures, soit en faveur de la révolution hussite, soit contre elle ; il les met face à face et les apprécie de façon critique. D'autre part, il fait la lumière sur les divers motifs ou épisodes de cette époque troublée qui sont suscep-

1. On retrouve le reflet de ces opinions même dans l'ouvrage qu'Ernest Denis a consacré à Hus et aux guerres hussites, dont il vient de paraître une réédition.

tibles de nous éclairer sur son véritable caractère et de faire apparaître la personnalité de Žižka sous un jour vraiment réaliste. Les résultats de cette sorte d'instruction judiciaire font beaucoup pâlir les brillantes couleurs dont le sentiment national tchèque avait accoutumé de revêtir la révolution hussite. Sans nier la grandeur morale et la sincérité de ce mouvement, M. Pekař donne raison à la faction modérée, à ce que nous pourrions appeler la droite réformatrice de Prague, contre les taborites et leurs adeptes radicaux. Dans le fanatisme que ceux-ci ont apporté à déclencher une « guerre sainte » pour renverser dans l'Église l'ordre établi, il ne voit pas, comme Palacký, l'aurore de temps nouveaux et de la liberté moderne ; il y retrouve le pur Moyen Age, animé des ferments d'un sectarisme d'importation étrangère. Ils trouvèrent en Bohême, il est vrai, un terrain propice, préparé par les longues années d'anarchie du règne faible et troublé de Venceslas IV. Du point de vue social même, le radicalisme taborite n'apparaît pas à M. Pekař comme le prélude de la démocratie moderne ni comme l'héritage de l'esprit des anciens Slaves, mais plutôt comme une poussée du châtisme médiéval, qui s'est vite affaiblie et qui n'a fait qu'accélérer l'évolution sociale des Tchèques dans le sens du triomphe des puissants seigneurs sur les faibles, tout en causant au pays tout entier de terribles souffrances et en y amenant une régression générale de la civilisation.

M. Pekař considère donc le radicalisme taborite comme un malheur national, qui empêcha, entre Sigismond et les partisans d'une réforme modérée, un compromis qu'il croit avoir été possible et dont il attribue l'échec au fanatisme de gens comme Žižka. Pour lui, en effet, Žižka n'est pas un homme d'État, un esprit pondéré, mais l'implacable tenant d'une prétendue vérité divine et des luttes en faveur d'un ordre divin. Tout en reconnaissant sa sombre grandeur, il voit en lui un fanatique à l'horizon borné qui, ayant passé sa jeunesse parmi des bandits pillards, a apporté dans une guerre ou entreprise pour une prétendue vérité divine et pour l'instauration d'un nouvel ordre chrétien révolutionnaire, toute la cruauté de ces luttes brutales de partisans. C'est pourquoi, dit M. Pekař, le portrait que tracent de Žižka ses contemporains n'est pas très brillant ; c'est seulement plus tard, quand ses traits véritables se furent effacés, qu'il prit figure de héros national. Sur tout le personnel de la révolution hussite et sur l'histoire des cinq premières années de ce mouvement, les plus troubles, notre auteur projette une lumière non moins crue. Son livre, de haut relief et plein d'observations neuves, découvre impitoyablement les côtés sombres du radicalisme taborite et les résultats néfastes qu'il eut pour l'État bohême.

Il va de soi que, s'il fut favorablement accueilli parmi les savants¹ et,

1. Par exemple un article de M. V. CHALOUPECKÝ, *Nový názor na husitskou revoluci* (dans la revue *Bratislava*, I, 1927), ou les articles de M. Fr. HRUBÝ dans les *Lidové Noviny* des 29 avril 1927, 2 juillet 1928 et 30 juillet 1930.

naturellement aussi, dans les milieux favorables au catholicisme, ce coup asséné à l'idéologie apologétique si répandue parmi les libéraux de toute la nation provoqua une tempête d'opposition. Elle s'est manifestée, il est vrai, moins par une critique scientifique, un examen méthodique des éléments mêmes sur lesquels M. Pekař fonde son opinion, que par des objections générales adressées à sa méthode. On lui a reproché, par exemple, de n'avoir pas suffisamment fait usage, en jugeant la révolution hussite, des résultats acquis par la sociologie moderne en ce qui concerne la marche et les lois des révolutions, ou encore de s'exagérer la valeur objective des documents et de ne tenir aucun compte des éléments subjectifs constitués par l'état d'esprit du temps ; d'être de tendances conservatrices ou réactionnaires qui, inconsciemment, pour ainsi dire, auraient agi sur son propre jugement ; enfin de faire un usage peu philosophique de concepts généraux, tels que « Moyen Âge », « esprit gothique » ou « démocratie », sans les approfondir et sans voir assez loin¹. Cette polémique finit par se fondre dans la grande discussion sur le sens exact de l'histoire de la Bohême dont il a été question plus haut, et où le jugement porté sur la révolution hussite et la réformation tchèque qui en est résultée tient la place essentielle. Au total, la controverse dirigée contre M. Pekař n'a point sensiblement ébranlé ses arguments.

Parmi les autres contributions apportées à l'histoire de la Bohême au temps des guerres hussites, il faut citer en premier lieu la conférence de M. V. NOVOTNÝ sur l'appel d'un Jagellon au trône de Bohême par les Hussites. La découverte récente d'instructions datées du 25 août 1420 a permis à l'auteur de montrer que, dès le début, les Tchèques, à côté de la candidature du roi de Pologne Vladislav, songèrent à l'éventualité de celle du grand-duc Vitold². M. NOVOTNÝ a également consacré un article à une biographie de Žižka, par un auteur inconnu du xv^e siècle, dont il avait lui-même donné précédemment une nouvelle édition. Il en place la rédaction entre 1434 et 1437³. M. PEKAŘ conteste vivement ces dates et ne veut admettre que celle de la fin du xv^e siècle⁴. Le livre du général Kamil HOLÝ sur la stratégie de

1. Le principal des adversaires de M. Pekař fut M. Jan Slavík ; il a reproduit ses attaques, publiées dans la presse quotidienne, en un volume intitulé : *Nové názory na husitství : Palacký či Pekař* (Knihovna Svazu národního osvobození, n° 61, 1929, in-16, 52 p.). M. F. Bartos a également critiqué M. Pekař dans diverses revues, s'en prenant davantage aux détails. Les arguments d'ordre soi-disant sociologique ont été exposés de façon assez peu scientifique dans une brochure de M. V. Chalupný, *Husitství, Tábor a prof. Pekař* (Melantrich, Prague, 1928, in-16, 40 p.). M. Pekař a répondu à ces attaques avec sa pénétration et sa science coutumières, tant dans *Český Časopis Historický* que dans le quotidien *Národní Osvobození*, et réuni ensuite ses répliques dans un volume, *O nový názor na české dějiny*, qui complète son étude sur le sens de l'histoire de la Bohême (cf. *Revue historique*, CLXXI, p. 174).

2. *K polské kandidatuře na český trůn v době husitské* (Conférence des historiens de l'Europe centrale. Seconde partie. Varsovie, 1928).

3. *Kdy vznikla Kronika velmi pěkná o Janovi Žižkovi?* (*Sborník Bidlač*, 1928).

4. Dans *Český Časopis historický*, XXXV, p. 442.

Žižka¹ est l'œuvre sans valeur d'un amateur qui applique à une époque toute différente les conceptions de guerre d'aujourd'hui. L'autel et le tombeau de Žižka à Čáslav ont donné lieu à toute une littérature : comment les restes du grand capitaine, inhumés à Hradec Králové, ont-ils pu plus tard se trouver ailleurs et y devenir l'objet d'un culte ? Nous pouvons nous contenter de renvoyer là-dessus à l'article de M. Karel Guth².

M^{me} Blažena RYNEŠOVÁ a publié ou réédité, avec une remarquable critique, d'importants documents sur l'époque des guerres hussites, dans le premier volume de la correspondance d'Oldřich de Rožmberk, grand seigneur du Sud de la Bohême, qui fut parmi les principaux adversaires du mouvement hussite et surtout des taborites³. Outre de très nombreux articles sur la période des guerres hussites, que nous ne pouvons pas mentionner tous ici, bien qu'à côté de conjectures vaines ils apportent plus d'un document inédit, M. F. M. BARTOŠ a publié une étude plus large sur les écrits des trois principaux théologiens pragois de cette époque : maître Jan Rokycana, qui fut candidat utraquiste à l'archevêché de Prague, Jan de Píbram, chef des modérés, et Pierre Payne, un Anglais que ses relations avec les lollards et les hussites avaient amené à se fixer en Bohême⁴. M. Jaroslav PROKEŠ⁵, qui a aussi consacré une étude aux débuts de Rokycana, a encore en outre la biographie d'un autre théologien hussite du camp modéré, Prokop de Plzně et, par divers petits écrits, contribué à faire mieux connaître ces temps agités⁶. M^{me} Božena AUŠTECKÁ, qui a tenté une biographie du principal représentant à Prague de la démagogie radicale, le prêtre Jan Želivský, dont la personnalité et la mort tragique en 1422 rappellent sur plus d'un point tel ou tel des protagonistes de la grande Révolution française⁷, a, naturellement, moins bien réussi que M. Pekař, qui, dans le troisième volume de son ouvrage sur Žižka, fait une large place à Želivský.

Les conséquences sociales du radicalisme se firent fortement sentir dans la ville hussite de Prague, non seulement par l'affaiblissement de l'influence

1. *Žižka stratég. Kritické úvahy o jeho taženích* (Vojenský archiv, Prague, 1928, xvi-94 p., 18 planches).

2. *Žižkův hrob v Čáslavi* (Pekařův Sborník, I, 1930).

3. *Listář a listinná Oldřicha z Rožmberka, 1418-1452. T. I : 1418-1437* (Český státní ústav historický, Prague, 1929, in-4°, xviii-327 p.).

4. *Literární činnost M. Jana Rokycany, M. Jana Píbrama a M. Jana Payna* (Académie tchèque, Prague, 1928, 114 p.).

5. *K počátkům M. Jana Rokycany* (Věstník kr. Společn. nauk, 1927, 22 p.). — M. Prokop z Plzně. *Přispěvek k vývoji konservativní strany husitské* (Husitský archiv, n° 3, Prague, 1927, 279 p.). D'autre part, M. Ant. Novák a tenté d'exposer la théologie des Taborites dans une étude que publie fort lentement depuis 1925 le *Sborník historického kroužku*.

6. Par exemple, dans un article, *Táborské manifesty z r 1430 a 1431* (Časop. Matice Morav., 1928), auquel M. J. Pekař a apporté quelques corrections dans *Český časop. hist.*, XXXIV, 1928 (Český manifest křesťanstvu z listopadu 1431).

7. *Jan Želivský jako politik* (Husovo Museum, Prague, 1925, 77 p.).

des bourgeois allemands et par les expropriations dont ils furent l'objet, mais aussi par des réformes profondes telles que l'abolition des « rentes perpétuelles » et de diverses autres contributions hypothécaires qui grevaient les immeubles. M. B. MENDEL les a étudiées dans une monographie¹ qui nous renseigne fort bien sur la situation économique créée par la révolution. M. Aug. NEUMANN a tenté, non sans un certain parti pris, de décrire les persécutions auxquelles furent en butte les membres des monastères et les cruautés qu'ils eurent à subir². Il a continué en même temps sa recherche des documents propres à éclairer les relations du mouvement hussite avec l'étranger, surtout avec la France³. Un romaniste, M. Karel Titz, a, de son côté, tenté de discerner l'impression que fit en France la révolution religieuse tchèque en recherchant les noms français dont on désignait les hussites⁴, depuis les premiers renseignements fournis en 1413 par Guillebert de Lannoy, de la cour de Bourgogne, jusqu'aux relations données en 1435 par Bertrand de La Broquière et par d'autres Français qui s'intéressaient au mouvement tchèque; il montre que le mot « hussite » n'est devenu courant en France qu'assez tard, sous l'influence d'écrits rédigés en latin.

Les rapports des utraquistes tchèques avec les hérétiques français de la Picardie, principalement de la région de Tournay, et les persécutions dont ceux-ci furent l'objet, ont été étudiés par M. F. M. BARTOŠ; il pense que la paternité d'un pamphlet anonyme, *Puer Bohemus*, doit être attribuée au Picard Jean d'Hiellin⁵. Eneas Silvius Piccolomini, qui devint pape sous le nom de Pie II, est incontestablement le plus marquant des étrangers qui, au xv^e siècle, ont contribué à faire connaître à leurs contemporains la révolution religieuse tchèque par ce que nous appellerions aujourd'hui un reportage littéraire. M. PEKAŘ, qui, dans l'ouvrage dont nous avons parlé, a montré de façon convaincante que ce fut l'*Historia Bohemica* d'Eneas Silvius qui contribua le plus à dresser Žižka sur un piédestal (tout comme les écrits de publicistes occidentaux d'opinions conservatrices l'ont fait pour Lénine), a pris, d'ailleurs, la défense du pape humaniste contre M. F. M. Bartoš, qui le dépeignait sous des couleurs trop noires⁶.

Lorsque Eneas Silvius, alors au service de l'empereur Frédéric III, vint en Bohême, en 1451, le pays était sous l'entière influence de la forte person-

1. *Z hospodářských dějin středověké Prahy* (Hradec Králové, 1927, 160 p.).

2. *Katoličtí mučedníci doby husitské* (Hradec Králové, 1927, 160 p.).

3. *Francouzská husitika*, II, dans la collection *Studie a texty*, IV (Olomouc, 1925, 174 p.).

M. Neumann a également recueilli, sous le titre de *Francie a husitství* (Prague, 1930, 54 p.), quelques-unes de ses études sur le même sujet.

4. Les Housses, Houlitz, Houxes, Houx (*Časop. Matice Moravské*, XLVIII, 1924).

5. *Pikardi a Pikarti* (*Časop. Národního Musea*, CI, 1927).

6. Dans *Eneáš Silvius. Jeho život a jeho česká kronika* (*Volná Myšlenka*, Prague, 1925, in-16, 62 p.). Voir le compte-rendu de M. Pekař dans *Český Časopis historický*, XXXI. M. J. B. Novák a donné sur Eneas Silvius une esquisse en italien, *Enea Silvio Piccolomini e la sua storia di Boemia* (*Rivista italiana di Praga*, I, 1927).

nalité de Georges de Poděbrad, régent du royaume pendant la minorité du roi Ladislav le Posthume. Celui-ci étant mort subitement en 1458, Georges fut élu roi par les États. M. R. URBÁNEK a voulu nous faire connaître en détail cette période de l'histoire de la Bohême. Le précédent Bulletin¹ a rendu compte des deux volumes, parus en 1915 et 1918, que, dans l'*Histoire de la Bohême (České dějiny)*, dirigée par M. V. Novotný, il a consacrés au règne de Georges de Poděbrad². Dans le troisième volume, il est arrivé à l'élection au trône de Georges et au récit de son règne jusqu'en 1462, c'est-à-dire jusqu'au début de la nouvelle et grande lutte de la Bohême contre la Cour de Rome. Mais il ne s'est pas contenté de présenter un tableau d'ensemble de cette assez courte période, en faisant d'ailleurs une large part à un exposé détaillé des conditions religieuses de la Bohême qui prend les choses à partir de 1430. Ses recherches approfondies lui ont mis en mains tant de matériaux qu'il n'a pas pu les faire tenir dans un seul ouvrage, d'autant moins que les affaires de la Bohême étaient alors intimement liées à celles de divers pays voisins. Aussi a-t-il ajouté à son ouvrage principal plusieurs monographies, où il a placé le surplus de sa riche documentation.

L'une d'entre elles³ expose le caractère du gouvernement de Ladislav le Posthume, non seulement en Bohême, mais aussi en Hongrie et en Autriche, les campagnes menées dans ces deux dernières cours, par certaines coteries, contre le souverain, les relations du roi avec Georges de Poděbrad et, surtout, la mort de Ladislav. A cette occasion, ne se contentant pas de répéter les arguments qui démontrent que c'est à tort que Georges a été accusé d'avoir fait disparaître le jeune roi, il démontre pourquoi, dans la situation donnée et parmi les intrigues auxquelles donna lieu la mort du souverain, une telle calomnie ne pouvait manquer de se produire⁴. Dans un autre travail⁵, il complète le tableau que l'on possédait sur l'élection de Georges au trône par un assez grand nombre de détails nouveaux, notamment sur les autres candidats, dont un était Français. Une étude spéciale sur la candidature de Guillaume de Saxe, appuyée sur de nombreux documents provenant des archives de Dresde, lui a donné l'occasion d'examiner la politique extérieure de la Bohême sous la régence de Georges, à partir de 1440⁶.

Voilà donc tout un arsenal de documentation qui permet de comprendre

1. *Revue historique*, CXLIX, p. 216.

2. *České dějiny. Dílu III. Část 3 : Věk poděbradský* (Laichter, éd., Prague, 1930, in-16, 1,083 p.).

3. *Konec Ladislava Pohrobka* (Académie tchèque, Prague, 1924, 207 p.).

4. Dans un article intitulé : *Commynes a smrt' Ladislava Pohrobka (Listy filologické, LVII, 1930)*, M. P. M. Haškovec montre comment le bruit d'un empoisonnement de Ladislav parvint jusqu'aux oreilles du célèbre chroniqueur français.

5. *Volba Jiřího z Poděbrad za krále českého (Sborník příspěvků k dějinám hl. města Prahy, V, 1926, in-4°, 174 p.)*.

6. *Doš studie o době poděbradské (Spisy filosof. fakulty Univ. Masarykovy v Brně, n° 27, 1929, in-16, 416 p.)*.

sous tous ses aspects l'histoire de la Bohême à cette époque. Mais, de cette façon, M. URBÁNEK, même en bornant son ouvrage au seul gouvernement de Georges, n'y peut, c'est clair, avancer que lentement; aussi a-t-il pris le parti d'écrire sur le gouvernement de Georges de Poděbrad un ouvrage de vulgarisation sans appareil de notes savantes¹.

A la personne de Georges se rattache le projet fameux, rédigé par Antoine Marini, de Grenoble, d'une ligue des États chrétiens destinée à assurer à l'Europe la paix et la protection contre le péril turc, sans faire courir aux divers États le risque d'une restauration de l'impérialisme romain, impérial ou papal. M. Jan KAPRAS² a écrit en français, sur ce projet, une brochure, plus panégyrique que scientifique, tandis que M. W. WEIZSÄCKER, au contraire, s'efforçait³ de comparer l'organisme de l'actuelle Société des Nations avec l'organisation que Marini et Georges projetaient de donner à leur ligue.

Deux faits dominant la situation religieuse au temps de Georges de Poděbrad : l'utraquisme officiel a toujours pour représentant principal maître Jan Rokycana, l'éternel candidat à l'archevêché; d'autre part, on voit, dans l'Unité des Frères à ses débuts, jaillir du sol national la source vive d'une foi nouvelle. Un recueil des sermons de Jan Rokycana, en deux forts volumes, accompagnés de nombreuses notes philologiques par M. František ŠIMEK⁴, nous permet de pénétrer la pensée de l'utraquiste, tout en éclairant l'histoire intellectuelle et morale de l'époque; en outre, un chapitre du troisième volume du grand ouvrage de M. Urbánek résume fort bien tout ce qu'on sait de Chelčický et des débuts de l'Unité. Il a paru aussi en allemand une monographie de Chelčický, due à M. Karl VOGL, où ce docte paysan tchèque du xv^e siècle est, avec enthousiasme, représenté comme le précurseur d'une humanité nouvelle, un homme qui a su pousser la pensée chrétienne jusqu'à ses plus extrêmes conséquences⁵. M^{me} Gerda ŠAŠKOVÁ retrace l'histoire de l'Unité des Frères sous le règne suivant, celui de Vladislav Jagellon, de 1471 à 1496; elle met au premier plan les efforts faits en vue de soumettre l'Unité à l'autorité du consistoire utraquiste et de la faire entrer dans la communauté de toutes les sectes issues du hussitisme⁶.

1. *Husitský král* (Vesmír, Prague, 1926, in-4°, 285 p.).

2. *Un ancêtre de la Société des Nations* (Prague, 1924, in-16, 30 p.). Voir aussi : J. FLIPO, *La Société des Nations de Georges de Podiebrad*, dans la *Revue française de Prague* (IV, 1926).

3. *Fürstenbund und Völkerbund* (Prague *Juristische Zeitschrift*, X, 1930).

4. *Postilla Rokycanova*. Vydal Frant. ŠIMEK (Académie tchèque, Prague, I, 1928, lex., 864 p.; II, 1929, 1,168 p.).

5. *Petr Chelčický, ein Prophet an der Wende der Zeiten* (Rotapfel, Zürich-Leipzig, 1926, 270 p.). L'ouvrage tchèque de M. F. O. NAVRÁTIL, *Petr Chelčický* (Orbis, Prague, 1929, 144 p.), n'a rien d'original. Le plus important écrit de CHELČICKÝ, *Sit otly*, a fait, en 1929, l'objet d'une nouvelle édition critique par M. Em. Smetánka (Melantrich, Prague, 446 p.).

6. *Jednota bratrská a konsistor podoboží* (Věstník kr. Společn. nauk, 1925, 86 p.).

Le mouvement hussite trouva en Slovaquie un terrain d'expansion assez favorable, surtout grâce aux bandes armées qui y amenèrent, sous le règne de Ladislas le Posthume, la réputation militaire des taborites et qui, pour un temps, y jouèrent un rôle important. Le livre que M. Mikuláš Mišík¹ a consacré à ce sujet n'est, en somme, qu'une compilation sans valeur, qui donne des faits un tableau tendancieux. M. Zoltan Tóth, traitant en hongrois des mercenaires tchèques de l'armée du roi Mathias, redresse plus d'une erreur touchant l'organisation militaire de la Hongrie d'alors². Du reste, à la fin du xv^e siècle, ces mercenaires tchèques au service de la Pologne poussèrent jusqu'à la mer Noire, ainsi que le prouvent les documents recueillis par M. Josef Macůrek³. Le même jeune auteur a, une fois de plus, montré l'influence qu'à partir de 1490 les hussites acquirent en Moldavie et en Transylvanie. Ils agirent sur les milieux roumains et magyars jusqu'au xvi^e siècle ; à la suite des doctrines taborites, qui rencontrèrent en Moldavie les vieilles influences bogomiles, l'influence de l'Unité des Frères pénétra dans ces régions et, malgré les efforts de l'Inquisition, s'y maintint jusqu'à la Contre-Réforme⁴.

HISTOIRE POLITIQUE : LES TEMPS MODERNES. — L'entrée de la Bohême dans la sphère d'intérêts de la dynastie des Habsbourg par l'élection de Ferdinand I^{er} au trône de Bohême, en 1526, ouvre dans son histoire une période nouvelle. Le quatrième centenaire de cet événement ne nous a donné qu'une maigre moisson scientifique⁵. L'avenir en réserve une plus abondante, grâce à l'étude méthodique des actes de la Chambre royale, que le partage des Archives de Vienne a fait rentrer à Prague. L'étude de M. J. Morávek sur l'administration de la cour de Ferdinand dans les provinces autrichiennes à la veille de sa venue en Bohême⁶ et le premier volume de la grande monographie consacrée par M. J. Pešák à l'origine et l'organisation de la Chambre royale de Bohême⁷ sont, en ce domaine, un début plein de promesses. On

1. *Husiti na Slovensku (Banská Bistrica, 1928, 327 p.)*. Voir le compte-rendu de M. V. Chaloupecký dans *Český Časop. hist.*, XXXVI, p. 565.

2. *Mátyás király idegen zsoldosserege* (Budapest, 1925, 376 p.).

3. *Čestí válečníci v krajinách černomořských koncem XV. století (Sborník Novotného, 1929)*.

4. *Husitství v rumunských zemích (Čas. Matice Moravské, LII, 1927)*.

5. La seule publication a été un recueil de vulgarisation, *K 400 výročí osudné volby v roce 1526 Ferdinanda Habsburského českým králem* (Prague, 1926, in-16, 66 p.). L'article le plus remarquable est celui où M. J.-V. Šimák raconte l'élection.

6. *Před vznikem dvorské komory 1519-1526 (Sborník Pekařův, I, 1930)*.

7. *Dějiny královské české komory od roku 1527, I (Sborník archivu min. vnitra, III, 1930, 400 p.)*. Dans un article intitulé : *Protokoly české dvorské kanceláře od polovice XVI. století do Bílé Hory (Ibid., II, 1929)*, le même auteur étudie l'important fonds que constituent, dans les archives du ministère de l'Intérieur, les registres dits caméraux. Il a donné également un excellent tableau de la gestion des domaines royaux de Bohême au cours de la seconde moitié

pourrait également mentionner ici les travaux numismatiques de M^{me} E. Nohejlová, cités plus haut.

A côté de l'effort fait par la dynastie nouvelle pour assurer le fondement de son pouvoir par une bonne gestion administrative, la question religieuse, fortement influencée par le mouvement de la Réforme dans l'Allemagne voisine, est au premier plan de l'histoire de la Bohême à cette époque. Étudiant les rapports entre Luther et l'Unité des Frères, M. F. M. BARTOŠ établit qu'avant 1517 Luther savait quelque chose de l'action des Frères et que, notamment, leur grande confession influa sur sa séparation d'avec l'Église romaine¹. M. O. ODLOŽILÍK a déterminé l'influence de Zwingli en Moravie, qui se traduisit par la naissance de la petite secte dite de Habrovan ; il a aussi brièvement exposé la question dans un article en allemand². M. Jan HANÁK s'est plus amplement occupé de cette secte, que l'on appelle encore, du nom d'un village, les « Frères de Luleč³ ». M^{me} Alžběta GÖLLNEROVÁ⁴ a étudié les débuts du luthéranisme en Slovaquie dans la région des villes minières. L'importance prise par les entreprises minières des maisons Fugger et Thurzo contribua largement au développement du mouvement dans cette contrée ; d'autre part, le soulèvement des paysans allemands en 1525 eut sa répercussion en Slovaquie dans certains troubles sociaux. Le radicalisme protestant du Sud de l'Allemagne a laissé des traces plus profondes dans les villages anabaptistes de Moravie, qui demeurèrent longtemps une formation religieuse et sociale très intéressante. Dans un travail en allemand, M^{me} Lydia MÜLLER⁵, à l'aide des écrits de leur chef, Pierre Riedelmann (mort en 1553), en a étudié l'idéologie, tandis que M. Frant. HRUBÝ⁶ a tiré des registres seigneuriaux des XVI^e et XVII^e siècles d'intéressants détails sur l'organisation communiste de ces villages et l'habileté artistique de leurs habitants.

La défaite des réformés allemands dans la guerre de Schmalkalde en 1547 eut, on le sait, des conséquences fatales aussi pour les adeptes tchèques de la Réforme, particulièrement pour la bourgeoisie des villes, dont la représ-

du XVI^e siècle, *Hospodářská správa komorních panství v Čechách za Maximiliana II* (Časopis pro dějiny evropské, XVI, 1929).

1. *Luthерово vystoupení a Jednota bratrská* (Reformační sborník, III, 1929).

2. *Der Wiederhall der Lehre Zwinglis in Mähren* (Zwingliana. Mitteilungen f. Geschichte Zwinglis und der Reformation, IV, 1, Zürich, 1925).

3. *Bratři a starší z Hory Lilecké* (Časop. Matice Moravské, LII, LIII, 1928, 1929).

4. *Počátky reformace v Banské Bystrici* (dans la revue Bratislava, 1930).

5. *Der Kommunismus der mährischen Wiedertäufer* (Schriften d. Vereins für Reformationsgeschichte, n° 142, Leipzig, 1927).

6. *Nové příspěvky k dějinám moravských novokřtěnců* (Sborník Novotného, 1929). Aux anabaptistes du Sud de la Bohême, et particulièrement dans les environs de Jindřichův Hradec, M. Fr. Teplý a consacré un article, *O posledních novokřtěncích v Jižních Čechách* (Čas. společn. přátel starožitn. čs., 1930).

sion de Ferdinand I^{er} diminua considérablement l'importance politique. Tout comme en Espagne, après le soulèvement des *comuneros*, les villes furent placées sous l'autorité de *corregidores* royaux, celles de Bohême furent soumises à la surveillance sévère d'une nouvelle institution, celle de baillis royaux. A l'aide de renseignements puisés aux archives du ministère de l'Intérieur, M. Fr. ROUBÍK a étudié ces baillis, fait l'historique de leurs fonctions depuis leur fondation en 1547 jusqu'à leur abolition au XVIII^e siècle, défini leurs pouvoirs et leurs rapports avec les administrations centrales et donné une liste complète de toutes les personnes appelées à remplir cette charge¹.

Dans le désir de profiter de sa victoire pour entraver les progrès du luthéranisme en Bohême, Ferdinand I^{er} s'efforça d'obtenir l'appui des « vieux utraquistes », la fraction de l'Église hussite qui se rapprochait le plus du catholicisme. Il en résulta, dans le clergé utraquiste, des conflits et des plaintes, dont M. V. CHALOUPECKÝ fournit un exemple dans une étude consacrée à la plainte déposée en 1562 par maître Charles Gelastus contre vingt et un prêtres favorables aux nouveautés luthériennes². Malgré les rigueurs du pouvoir royal, dirigées en particulier contre les Frères, la vie intellectuelle de l'Unité prit, même au milieu du XVI^e siècle, un développement remarquable. Jan Blahoslav, excellent écrivain, était alors l'âme de l'Unité. Le quatre centième anniversaire de sa naissance a été commémoré en 1923 par la publication d'un recueil où se trouvent des articles de valeur³. Dès 1902, le savant russe Jastrebov avait découvert et publié un écrit de Blahoslav sur les origines et les premières années de l'Unité. M. O. ODLOŽILÍK en a donné une édition plus scientifique⁴; en particulier, il en a déterminé avec précision les sources. M. F. M. BARTOŠ a étudié un autre écrivain du groupe des Frères, Oldřich Velenský, et notamment l'écrit jusqu'alors inconnu où il nie que saint Pierre ait jamais séjourné à Rome⁵. L'œuvre religieuse capitale des Frères est la traduction de la Bible connue sous le nom de « Bible de Králice ». Le trois cent cinquantième anniversaire de sa publication a fourni à M. Ferd. HREJSA l'occasion d'examiner toutes les traductions tchèques des Écritures⁶. On a étudié aussi de près l'érudition théologique des traducteurs de cette Bible de Králice et leurs modèles; on a comparé leur œuvre avec les traductions de la Bible dues à des catholiques ou à des protestants de la même époque, notamment avec la Bible dite d'Anvers, de 1569 à 1572, etc.

1. *Královští rychtáři v pražských i jiných českých městech v letech 1547-1783* (Sborník příspěvků k dějinám hl. města Prahy, VI, 1930, in-4^o, 91 p.).

2. *Pře kněžská z roku 1562* (Věstník kr. Společn. nauk, 1926, 207 p.).

3. *Sborník Blahoslávův. Redigovali V. NOVOTNÝ a R. URBÁNEK* (Přerov, 1923, 216 p.).

4. *Bratra Jana Blahoslava Přerovského spis O původu Jednoty bratrské a řádu v ní* (Věstník kr. Společn. nauk, 1929, 71 p.).

5. *Zapadlé dílko bratrské vědy* (Věstník kr. Společn. nauk, 1925, 36 p.).

6. *České Bible. K 350 výročí bible králické* (Ymca, Prague, 1930, 52 p.).

Parmi les travaux de ce genre, il faut citer ceux de MM. S. DANĚK¹ et Joseph KONOPÁSEK².

Les rapports de l'Unité des Frères avec l'étranger, principalement avec le monde calviniste, ont aussi leur importance. M. Ferd. HREJSA en a étudié les débuts avec les calvinistes hongrois, et particulièrement avec Pierre Menius, prédicateur à Debrecen³. M. Robert Fitzgibbon YOUNG a traité des études faites en Allemagne et en Angleterre par Jan Bernart, de Prerov, théologien qui appartenait à l'Unité, et des relations qu'il conserva avec ces deux pays⁴; M. K. HRDINA, de celles que firent d'autres Tchèques au gymnase de Görlitz, récemment fondé, où prévalaient les idées de Melancthon⁵. C'est en Italie, par contre, qu'allaient étudier la plupart des fils des grandes familles de la minorité catholique et même quelques membres de familles non catholiques; M. Zd. KALISTA l'a prouvé en relevant les inscriptions des registres de l'Université de Sienne⁶.

Les relations de la dynastie avec l'étranger commençaient à devenir plus régulières, du fait que des ambassades permanentes venaient d'être créées. Les rapports des agents diplomatiques auprès de la cour des Habsbourg deviennent ainsi des documents importants pour l'histoire de la Bohême, et nos historiens auront à y puiser souvent. M. Karel STLOUKAL nous a donné un aperçu succinct des rapports des résidents français dans un article où il recherche de quelle façon furent considérées en France, du Moyen Age à la bataille de la Montagne Blanche, les affaires de la Bohême⁷. Dans une étude sur les pourparlers en vue du mariage du roi Charles IX avec Isabelle, fille de Maximilien II⁸, M. J. DOSTÁL a fait usage des rapports du comte de Fiesque, ambassadeur de France à la cour impériale de 1567 à 1570.

Dans les années qui suivent, les intérêts dynastiques des Habsbourg se portent également vers l'Est, notamment vers la Pologne, à cause de la candidature répétée du frère de l'empereur Rodolphe II au trône de Pologne. Cette affaire entra dans sa phase culminante à la mort du roi Étienne Bathory, en 1587. Dans l'élection, les nobles polonais qui appartenaient à

1. *Předlohy apokryf králických (Ročenka Husovy fakulty v Praze, 1929-1930, 15 p.)*.

2. *Biblické studie (Žižkov, 1929, 203 p.)*. *Dvě studie k bibli králické (Sborník filologický, IX, 1930, 51 p.)*.

3. *Prvé styky bratři s maďarskými reformovanými (Reformační Sborník, III, 1929)*.

4. *A Bohemian scholar at Heidelberg and Oxford in the XVIth Century. Jan Bernart of Prerov, 1553-1600* (Londres, 1928). Voir les compléments à cet ouvrage qu'apporte M. Fr. Chudoba dans son compte-rendu du *Časopis Matice Moravské*, LII, 1928.

5. *Čechové na gymnasiu ve Zhořelci (Sborník Šimákův, 1930)*. Cf. J. HÜBEL, *Beziehungen Mährens zu den deutschen Universitäten im 16. Jahrhundert*, dans *Zeitschrift f. Gesch. Mährens und Schlesiens*, XXX, 1928.

6. *Češi v Sieně, 1574-1646 (Český Časopis hist., XXXIII, 1927)*.

7. *Z diplomatických styků mezi Francií a Čechami před Bílou Horou (Český časop. hist., XXXII, 1926)*.

8. « Princesse de Bohême » a její cesta na francouzský trůn (*Sborník Pekařův*, I, 1930).

l'Unité des Frères étaient un facteur important. M. Jaroslav BIDLO, dans un intéressant article¹, montre la place qu'ils tinrent sous le règne d'Étienne, notamment lors de la constitution de ce qu'on a appelé la « Confédération de Varsovie ». Pour l'élection de 1587, ils étaient partagés ; seule une minorité tenait pour les Habsbourg et soutenait la candidature de l'archiduc Maximilien ; aussi leur influence en souffrit-elle. M. Joseph MACŮREK, à l'aide d'une abondante documentation d'archives², expose la situation de la Pologne dans les années qui suivirent cette élection, et les luttes que dut soutenir le chancelier Jean Zámojski pour conserver le trône à Sigismond III de Suède contre les efforts faits par le parti habsbourgeois pour porter malgré tout au pouvoir soit l'archiduc Maximilien, soit son frère Ernest.

La fin du XVI^e siècle marque un changement important dans l'histoire de la Bohême. Le parti catholique fidèle à Rome, qui, jusqu'alors, malgré les efforts de la dynastie en sa faveur, était en régression, commence à se ressaisir et à lutter pour reprendre les positions perdues. Il profite d'ailleurs du mouvement général de la Contre-Réforme qui suit le concile de Trente. La restauration de l'archevêché de Prague avait, dès les environs de 1560, été le signal de ce réveil, qui, en Moravie, se manifestait par des efforts en vue de stimuler la conscience catholique et de relever les ordres religieux en décadence, ainsi que le montre M. Vladimír A. MACOUREK³. Mais l'heure de la grande lutte ne devait sonner que le jour où, sous Rodolphe II, la cour impériale vint, pour plusieurs années, s'établir à Prague. Cette ville étant ainsi devenue la résidence du nonce apostolique, Rome s'intéressa de plus près aux affaires de Bohême. M. Karel STLOUKAL⁴ a marqué l'importance qu'eurent ces faits pour la recatholicisation du pays ; il a établi qu'entre 1581 et 1584 Gian Francesco Bonhomini, évêque de Verceil, nonce de Grégoire XIII, dressa pour la Bohême un programme méthodique d'action catholique. Ce n'est cependant que sous le pontificat de Clément VIII, au début du XVII^e siècle, que commença la vraie lutte. M. STLOUKAL⁵ nous y conduit dans une autre étude, sorte d'introduction aux rapports de la nonciature de Mgr Filippo Spinelli (1598-1603), qu'il doit publier parmi les tra-

1. *Jednota bratrská za meziládi po smrti Štěpána Báthoriho* (Časop. Národního musea, CIV, 1930).

2. *Dozvyky polského bezkráloví z roku 1587* (Práce z ustavů filosof. fakulty univ. Karlovy v Praze, n° 24, 1929, 194 p.). M. J. MACŮREK a complété cet ouvrage dans un article intitulé : *Diplomatické posláni Jana Dückera v Polsku r. 1591* (Věstník hr. Společn. nauk, 1930, 109 p.). On pourrait également citer ici V. LETOŠNÍK, *Poselství Václava Berky na Rychmburce k polskému dvoru, 1593* (Bidlův Sborník, 1928).

3. *Počátky katolické restaurace na Moravě za biskupa Prusinovského, 1565-1572* (Sborník histor. kroužku, XXVIII-XXXI, 1927-1930).

4. *Počátky nunciatury v Praze* (Český časopis hist., XXXIV, 1928). Voir aussi son article, *Práce ř. ustavů historického v Římě na výzkumu nunciatur* (Časop. Archivní školy, VII, 1930).

5. *Papežská politika a císařský dvůr pražský na přelomu XVI a XVII. věku* (Filosof. fakulta, Prague, 1925, 255 p.).

vaux de l'Institut historique tchécoslovaque de Rome. Il y retrace tout d'abord la vie et le pontificat du pape Clément VIII, insistant particulièrement sur la situation de la Curie et du secrétariat du Saint-Siège, ainsi que sur les rapports entre le nonce et les principaux favoris du pontife ; après quoi, il décrit la situation de la Bohême au moment où y arrive le nonce Spinelli, en 1598 ; il montre les premiers efforts du nonce pour renforcer l'influence de Rome et consolider les positions du catholicisme lors de la nomination des évêques de Breslau et d'Olomouc. Spinelli parvient à éliminer les protestants d'importantes fonctions de cour, contribue à la chute du vice-chancelier Želinsky et, en 1603, à la déclaration de guerre aux non-catholiques, déclaration qui remet en vigueur les mandats lancés contre eux sous le règne du roi Vladislav, mais tombés en désuétude. D'autre part, M. Stloukal contribue à nous faire mieux comprendre la situation où se trouvait alors la cour impériale ; il prouve que, depuis 1600, Rodolphe II n'était pas seulement un névrosé, mais qu'il était en proie à de véritables crises de folie, au point de ne plus lui laisser un moment de lucidité ; bref, que son état peut être considéré comme une paralysie lente¹.

C'est aussi une intéressante contribution à l'histoire des dernières années de Rodolphe II que l'article² où M. GLÜCKLICH expose comment, en 1608, les États de Bohême arrachèrent à l'empereur la renonciation solennelle au droit qu'avait le roi de confisquer les biens des nobles condamnés à mort. Ce privilège fut de nouveau aboli par Ferdinand II, après la bataille de la Montagne Blanche. M. Glücklich, qui en a découvert la minute, y voit seulement une preuve manifeste des importants succès passagers obtenus par les seigneurs tchèques avant la chute tragique de leur puissance. Le gouvernement de Rodolphe II en Bohême prit fin par son abdication, en 1611, lors de l'entrée à Prague des troupes de l'archiduc Léopold, évêque de Passau. Le changement de souverain se fit à la Diète générale tenue à Prague du 12 avril au 23 mai 1611, qui se termina par le couronnement de Mathias. Le plus récent volume de la vaste publication des *Sněmy české (Les Diètes de Bohême)*, dû à M. J. B. NOVÁK, apporte une abondante documentation sur ces événements : cinq cent neuf pièces, inédites pour la plupart, précédées d'une très bonne introduction³. M. V. LIVA révèle certains faits nouveaux touchant la lutte entre Mathias et Rodolphe II, de 1608 à 1611, et la part prise dans ces événements par Václav Vchýnský⁴.

La lettre de majesté de Rodolphe II, en 1609, qui fixait les droits des sujets non catholiques, marque les débuts d'une ère nouvelle pour ce qu'on

1. *Portrét Rudolfa II. z roku 1600 (Sborník Pekařův, II, 1930).*

2. *Majestát Rudolfa II. z roku 1608 o nekonfiskování statků (Ibid., II, 1930).*

3. *Sněmy české od léta 1624 až po naši dobu. Vydává zemský archiv. T. XV, 2 (Prague, 1929, in-fol., cxxv-741 p.).*

4. *Spiknutí Vchýnských proti Rudolfovi (Věstník kr. Společn. nauk, 1928).*

appelait le « Consistoire d'en bas », organe central de l'Église utraquiste, en permettant aux luthériens de s'y assurer une plus large influence. Les documents publiés par M. Fr. FISCHER, dont la troisième partie a paru en 1925, nous éclairent sur la situation de ce consistoire en particulier et du clergé utraquiste en général entre 1609, date de la lettre de Majesté, et 1618, date de la rébellion tchèque¹. Cette situation nouvelle permit l'expansion rapide de l'Église luthérienne de Prague, allemande même de langue, qui se groupait autour de la nouvelle basilique du Saint-Sauveur, dans la Vieille ville. Sur l'histoire de cette Église, nous avons d'abord une bonne étude de M. Ferd. HREJSA, qui la suit jusqu'à sa fin, en 1623 ; une grande abondance de détails nous permet de discerner l'influence exercée par les Allemands, Saxons en majorité, sur la noblesse protestante tchèque et sur la bourgeoisie de Prague². Parmi les savants allemands qui se sont occupés du même sujet, citons MM. Theodor WOTSCHKE³ et Friedl PICK⁴.

L'événement tragique de l'histoire de Bohême, la rébellion contre les Habsbourg en 1618, fut l'œuvre de la noblesse des États. On comprend que les historiens tchèques s'attachent à mieux connaître cet ordre, et surtout le niveau intellectuel où le mettaient des études à l'étranger et ses relations internationales. Dans ce domaine comme dans celui de la vie économique à la même époque, c'est M. Fr. HRUBÝ qui, dans les dernières années, a ouvert la voie, en découvrant de nouvelles sources de documentation, qu'il étudie avec perspicacité. Il a pu mettre au jour les carnets de notes de quatre nobles moraves qui avaient fait, de 1601 à 1610, des études à l'étranger, et y rattacher une étude du caractère de toute cette génération de nobles⁵. Deux de ces seigneurs moraves appartenaient à la famille des Žerotín dont le membre le plus connu, une des grandes figures de la Moravie d'alors, fut Karel de Žerotín, homme d'une rare culture et protestant fervent. On sait que, dans sa jeunesse, cette ferveur le conduisit devant

1. *Dopisy konsistoře pod obojí z let 1616-1619*, T. III (*Hist. Spolek*, Prague, 1925, 672 p.). Les tomes I et II avaient paru en fascicules entre 1917 et 1921. M. Fischer a utilisé quelques-uns de ces documents dans *Ze života kněží pod obojí 1614-1619* (*Časop. Společn. přátel starož. č.*, XXXIII, 1925).

2. *U Salvatora. Z dějin evangelické církve v Praze* (*Sborník k prvnímu desítiletí Husovy fakulty v Praze*, 1930).

3. *Prager Briefe an Balthasar Meisner in Wittenberg* (*Mitt. d. Vereins f. Gesch. der Deutschen in Böhmen*, LXIII, 1925). Ce sont surtout des lettres émanant de Helwig Garth, prédicateur de l'église du Sauveur à Prague.

4. *Zur Geschichte der deutschen Lutheraner in Prag* (*Ibid.*, LXIII, 1925). M. Fr. Pick a aussi donné une précieuse biographie de l'anatomiste pragois Jesenius, décapité en 1621 : *M. Jesenius de Magna Jessen, Arzt und Rektor, in Wittenberg und Prag* (Leipzig, Barth, 1926, 316 p.).

5. *Moravské památky z doby předbělohorské* (*Čas. Matice Moravské*, XLIX, 1925). Dans son ouvrage sur Ladislav Velen ze Žerotína, dont nous parlerons plus loin, M. Hrubý a aussi fait un joli tableau des études faites par ce noble morave à l'étranger.

Rouen, au camp d'Henri IV, alors plus chef huguenot que roi de France reconnu ; depuis ce temps, il demeura en étroites relations avec la France et le monde protestant français. Pendant de nombreuses années, il correspondit avec Théodore de Bèze¹ et avec du Plessis-Mornay. Un calviniste polonais, André Rej de Nagłowicz, leur servait parfois d'intermédiaire. A l'aide des lettres dans lesquelles Rej contait à du Plessis-Mornay ses visites à Žerotín en 1611 et 1612, M. František HRUBÝ a pu tracer un intéressant tableau de la Moravie protestante d'alors ; il fait ressortir notamment la crise dans laquelle, après un brillant essor, était tombée l'Unité des Frères².

Ces dernières années nous ont aussi valu plusieurs études sur la noblesse de la Bohême, qui nous font connaître des figures intéressantes et nous permettent de nous rendre compte de son niveau intellectuel. M. O. ODLOŽILÍK nous présente les trois derniers héritiers mâles de la famille des Smiřický, morts entre 1608 et 1619³ ; il nous les montre étudiant dans différentes universités, notamment à Bâle et à Heidelberg, voyageant en France, dans les Pays-Bas, en Angleterre ou en Italie, et acquérant une culture humaniste assez sérieuse. En Diviš Černín⁴, M. Zdeněk KALISTA nous peint un noble opportuniste, cherchant à faire carrière à la cour, hésitant entre le catholicisme et le protestantisme pour finir tragiquement sur l'échafaud.

Sur la rébellion tchèque de 1618 à 1622 et les démarches diplomatiques qui s'y rattachent, MM. Aug. NEUMANN et Jan TENORA nous apportent de nombreuses et intéressantes pièces tirées des bibliothèques et des archives de France⁵. C'est particulièrement la correspondance du secrétaire d'État Pierre de Puisieux avec les ambassadeurs de France à Rome, à La Haye et à Londres, relativement aux affaires de la Bohême et du Palatinat. Sauf cela, les études scientifiques sur le soulèvement lui-même ont été rares en ces dernières années. M. K. STLOUKAL a relaté, d'après les papiers provenant de la succession Ersekeine à Hanovre, l'interrogatoire de deux officiers au sujet des batailles de Lomnice et de Zláblatí⁶. Les documents locaux ont permis à M. V. FIALA de montrer d'excellente façon les répercussions de la

1. M. Th. Wotschke a découvert dans la bibliothèque grand-ducale de Gotha nombre de lettres de Žerotín et d'autres Moraves à Théodore de Bèze. Il les a reproduites dans un article intitulé : *Urkunden zur Reformationsgeschichte Böhmens und Mährens (Jahrbuch d. Vereins f. Gesch. d. Deutschen in Böhmen, I, 1929)*. Voir, à ce sujet, le compte-rendu de M. Jul. GLÜCKLICH dans le *Časop. Matice Moravské*, LIV, 1930.

2. *Filip du Plessis-Mornay a Karel ze Žerotína v letech 1611-1614* (*Sborník Pekařův*, II, 1930).

3. *Poslední Smiřičti* (*Ibid.*, II, 1930).

4. *Diviš Černín* (*Časop. Společn. přátel starožit.*, XXXVII, 1929).

5. *Z francouzských relací o českém povstání 1618-1622* (*Sborník hist. kroužku*, XXVI-XXVIII, 1925-1927). Mentionnons aussi un article de M. Victor-L. TAPIÉ, *Deux lettres de Karl staršího ze Žerotína králi francouzskému* (*Český Časop. hist.*, XXXII, 1926). Il s'agit de deux lettres datant de 1619 et de 1620.

6. *Zrádné proudy v českém vojsku stavovském v době povstání 1618-1619* (*Šimáčekův Sborník*, 1930).

rébellion dans une ville de province, Slaný¹. Par contre, notre connaissance des conséquences proches de la défaite de la Montagne Blanche en Bohême et en Moravie s'est considérablement enrichie.

M. HRUBÝ, à qui nous devons déjà d'intéressants renseignements sur la part prise au soulèvement par la Moravie², nous fait pénétrer dans les geôles du Spielberg, d'où les rebelles moraves faits prisonniers adressent à l'empereur des recours en grâce accompagnés de lettres de recommandation par Karel de Žerotín. Celui-ci, qui n'approuvait pas le soulèvement, avait largement contribué par sa politique de prudence à en diminuer dès le début les chances de succès³. Ces suppliques demeurèrent inutiles, et le châtimement fut cruel. Dans un autre ouvrage, M. HRUBÝ donne des détails précis, notamment sur les dures confiscations auxquelles se livrèrent les vainqueurs⁴ et sur les actes de corruption dont elles furent l'occasion. En établissant la valeur et les revenus au XVI^e siècle des nombreux domaines saisis, il montre que l'empereur lui-même, trompé par la commission de confiscation présidée par le cardinal de Dietrichstein, fut frustré des bénéfices de sa brutale injustice⁵. A Ladislav Velen de Žerotín, neveu de Karel, qui abandonna la prudente politique de celui-ci, M. HRUBÝ, qui avait déjà montré en lui l'âme de la rébellion en Moravie, a consacré une copieuse biographie⁶, de haut relief; de nombreux détails nous permettent de suivre l'existence de ce grand seigneur au cours de ses années d'études à l'étranger ou des travaux qu'il consacre à l'administration de ses vastes domaines, dans la paix aussi bien que pendant la guerre. Pour lui, cette guerre ne devait pas se terminer à la Montagne Blanche, car il demeura l'âme de la résistance en Moravie où, par suite de la politique incertaine de Bethlen Gábor, qui gouvernait la Hongrie, la lutte se poursuivit jusqu'en 1626. Les archives ont permis à M. Hrubý de faire, le premier, la lumière sur cette phase si intéressante, mais jusqu'ici peu connue, de la guerre de Trente ans en Moravie. Son livre nous

1. *Slaný v letech 1618-1632* (Rozpravy kr. Společn. nauk. N. S., VIII, 1, 1925, in-4°, 149 p.).

2. *Pád českého povstání na Moravě r. 1620-1621* (Český Čas. hist., XXIX, 1923).

3. *Nové dokumenty bělohorské* (Ibid., XXXI, 1925).

4. *Vilém Dubský z Trěbomyslic* (Čas. Matice Moravské, L, 1926); *Odhady konfiskovaných celostatků moravských 1622-1623* (Ibid., LI, 1927). A l'aide des pièces de la chancellerie autolique de Prague, M. Jaroslav PROKEŠ a également écrit sur ces confiscations un article, *Několik příspěvků k moravským dějinám po bitvě na Bílé Hoře* (Ibid., XLVIII, 1924), dont la documentation n'est pas sans lacunes.

5. Un ouvrage de M. O. OLIVA, *Finanční politika v Čechách po Bílé Hoře do kalady r. 1623* (Český Čtenář, Prague, 1925, 120 p.), montre également comment, lors de la vente des biens confisqués et leur paiement en monnaie dépréciée, l'empereur fut trompé. Il nous fait connaître les manœuvres criminelles d'un groupe de monnayeurs qui aboutirent à une baisse du pouvoir d'achat de la monnaie qui atteignit jusqu'à 4,000 % et se termina par une dévaluation radicale.

6. *Ladislav Velen ze Žerotína, vůdce bělohorského odboje na Moravě a český emigrant 1579-1638* (Hist. Klub, Prague, 1930, xii-388 p.). Cet ouvrage avait d'abord paru par fragments dans le *Český Časopis historický*.

présente ensuite d'autres chapitres de cette longue lutte, cette fois à l'étranger. Jusqu'à sa mort, en 1638, Ladislav Velen de Žerotín fut, en effet, un des principaux émigrés tchèques qui, au service du Danemark ou de la Suède, multiplièrent les tentatives pour arracher leur patrie aux serres de l'aigle autrichienne. Sa biographie, qui nous conduit ainsi jusqu'aux rives de la Baltique, en Pologne et dans d'autres pays de l'Europe, est une importante contribution à la connaissance de la guerre de Trente ans et des destinées des émigrés tchèques. Il en est de même d'un autre ouvrage de M. HRUBÝ ; ses extraits des papiers d'Henri-Mathias de Thurn, de 1620 à 1632, éclairent maint épisode de cette lutte compliquée et présentent sous un jour tout nouveau un des principaux instigateurs de la rébellion tchèque¹.

C'est dans le camp opposé que nous conduisent les ouvrages consacrés à Albrecht de Wallenstein. En inventoriant les anciens registres du duc et en nous en contant les aventures, M. Fr. ROUBÍK a rendu un bon service aux chercheurs². Il a également établi l'itinéraire de Wallenstein entre 1625 et 1634³. M. Ant. ERNSTBERGER montre l'importance qu'eurent pour le duc, en vue de l'entretien des armées impériales qui faisaient la guerre en Allemagne, les domaines que Wallenstein possédait dans la Bohême du Nord et leurs immenses revenus, augmentés encore par une administration énergique et ordonnée⁴. M. Cyril STRAKA nous offre un choix intéressant de lettres des frères Questenberg, confidents de Ferdinand II, écrites entre 1626 et 1628, c'est-à-dire à l'époque où, pour célébrer les plus grandes victoires de Wallenstein, les reliques de saint Norbert, conservées à Magdebourg, furent transportées à Prague⁵. Elles nous font pénétrer au sein même du monde de la Contre-Réforme, où Jean-Ernest Platejs de Platenstein, vicaire général du nonce Caraffa et président de la commission de recatholicisation, jouait un rôle important. M. V. LÍVA a écrit sa biographie⁶.

M. Frant. ŠTĚDRÝ a recueilli de précieux renseignements sur la façon dont, par de nouvelles nominations de curés et de vicaires, fut organisée en Bohême, entre 1630 et 1650, l'administration de l'Eglise catholique⁷. L'histoire de la Compagnie de Jésus en Bohême, depuis le soulèvement jusqu'en 1635,

1. *Z vídeňských papírů Jindřicha Matyáše z Thurnu* (Český Čas. hist., XXXIV, 1928).

2. *Osudy registratury Albrechta z Valdštejna a jeho jičínské komory* (Sborník archivů min. vnitra, II, 1929).

3. *Itinérář Albrechta z Valdštejna z let 1625-1634* (Šimákův Sborník, 1930).

4. *Wallenstein als Volkswirt im Herzogtum Friedland* (Reichenberg, 1929, 148 p.) ; *Wallensteins Heeressabotage und die Breitenfelder Schlacht 1631* (Hist. Zeitschrift, 142, 1930).

5. *Pfenesení ostatků sv. Norberta z Magdeburku na Strahov* (Kuncův, Prague, 1927, 122 p. et 15 planches).

6. *Jan Arnošt Platejs z Platenštejna* (Čas. Matice Moravské, LIV, 1930). Dans un autre article, *Staronové prameny k dějinám pobělohorské protireformace a jejich původci*, M. LÍVA nous renseigne sur les écrits de Platejs.

7. *Znovuživení katolické duchovní správy po roce 1620* (Sborník hist. kroužku, XXVI-XXVIII, 1925-1926).

nous est retracée par M. Alois Kröss¹. Depuis des années, un conflit s'était élevé entre les Jésuites et Ernest de Harrach, archevêque de Prague, au sujet de la réorganisation de l'Université; M^{me} Käthe SPIEGEL apporte là-dessus de nouvelles précisions². Un article de M. Zdeněk KALISTA décrit, à l'aide des papiers de la nonciature de Mgr Camillo Melzi et des rapports de l'ambassadeur de Venise, les débuts des pourparlers de paix d'Osnabrück, interrompus par l'invasion de la Bohême par Torstenson et la bataille de Jankov, en 1645. Les victoires des Suédois firent taire les velléités d'opposition à Vienne qui commençaient à se manifester dans la noblesse catholique de Bohême³. M. KALISTA, encore, expose l'élection du pape Innocent X et les rapports de Ferdinand II avec la cour de Rome entre 1644 et 1650⁴. La lutte dans le collège des cardinaux était essentiellement entre deux clientèles : la française et l'hispano-habsbourgeoise ; c'est la France qui l'emporta. Parmi les personnalités tchèques qui y furent mêlées se trouvent le cardinal-archevêque Harrach et un jeune noble, Humprecht-Jan de Černín, qui aspirait alors en vain à la pourpre.

Cependant les émigrés tchèques répandus par l'Europe voyaient tous leurs espoirs déçus. À côté des travaux déjà cités de M. Fr. Hrubý, diverses études plus minces leur ont été consacrées. M. A. FRINTA, par exemple, imprime les vers où certains d'entre eux saluaient l'entrée en campagne de Gustave-Adolphe⁵. Ayant découvert le journal d'un noble morave qui suivit le calviniste polonais André Rej de Nagłowicz dans ses voyages à travers la Hollande, le Danemark et l'Angleterre, M. O. ODLOŽILIK trace un saisissant tableau de ces existences errantes⁶. Parmi les autres victimes de la rébellion tchèque, le versificateur humaniste Jan Sictor de Rokycan et le métaphysicien aristotélique Jiří Rietschel de Chvojno allèrent finir leurs jours en Angleterre. M. Robert Fitzgibbon YOUNG leur consacre deux monographies où se reflète la triste destinée de l'émigration tchèque⁷.

Ce Rietschel avait, en 1644 et 1645, été, à Elbing, le collaborateur littéraire de Komenský (Comenius), le plus grand des émigrés tchèques. Chaque année apporte sur Komenský de nombreux ouvrages. Dans un excellent

1. *Geschichte der böhmischen Provinz der Gesellschaft Jesu*, II, 1 (Mayer, éd., Vienne, 1927, XXIV-382 p.).

2. *Die Prager Universitätsunion (Mitt. d. Vereins f. Gesch. der Deutschen in Böhmen, LXII, 1924)*.

3. *1644-1645 (Sborník Pekařů, II, 1930)*.

4. *Clasť Ferdinand II a papež Innocenc X v prvních letech pontifikátu (Český Časop. hist., XXXIII, XXXIV, 1927 et 1928)*.

5. *Dvě exulantské písně o Gustavovi II. Adolfovi (Reformační Sborník, III, 1929)*.

6. *Moravští exulanti Jiří a Jan Veselští Laetové (Čas. Matice Moravské, LIV, 1930)*.

7. *A Czech humanist in London in the XVIIth Century : Jan Sictor Rokycanský 1593-1652* (Eyre et Spottiswoode, Londres, 1926, in-16, 30 p.) ; *A Bohemian Philosopher at Oxford in the XVIIth century : George Rietschel of Deutschkahn 1616-1683* (Londres, 1925, 24 p.). Sur Sictor, voir aussi un article de M. K. HRDINA, *Dvě práce z dějin českého humanismu (Listy filologické, LV, 1928)*.

livre écrit en français, une Tchèque d'Amérique, M^{me} Anna HEYBERGEROVÁ, présente sa personne et son œuvre¹. M. J. KVAČALA, depuis longtemps spécialiste en la matière, a fait à Vienne, en 1927, des conférences où il s'est attaché à dégager ses idées directrices comme savant et politique². La conférence de M. KROFTA sur Comenius est intéressante, surtout parce qu'elle défend la civilisation protestante allemande du XVII^e siècle contre ceux qui, à la suite de M. J. Pekař, sont enclins à trop la mettre dans l'ombre du « baroque » latin et catholique³. Sous la direction de M. Stanislav SOUČEK, la Faculté des lettres de l'Université Masaryk et la Fédération générale des instituteurs de Moravie ont entrepris la continuation de la grande édition critique des œuvres complètes de Comenius, qui n'avance que lentement. De 1926 à 1929 en ont paru deux volumes, qui contiennent le *Manuál ník aneb jádro celé Bibli svaté* (*Manuel ou essence de toute la sainte Bible*) et l'*Orbis pictus*⁴. Divers autres écrits de Comenius ont été réimprimés, généralement à l'usage des bibliophiles, et des fragments jusqu'ici ignorés de son œuvre ont été découverts. M. Stan. SOUČEK a mis au jour un nouveau fragment, l'*Amphiteatrum*, sorte d'encyclopédie des connaissances touchant les rapports entre l'homme et Dieu, dont Comenius avait commencé la rédaction dans sa jeunesse⁵; et M. O. ODLOŽILÍK a découvert à Leyde la traduction d'un écrit de 1631, jusqu'ici inconnu, où Comenius cherche à inspirer à la nation tchèque la confiance dans l'avenir meilleur que lui préparaient les victoires de Gustave-Adolphe II⁶, et, à Londres, un écrit inconnu sur la science universelle (Pansophie), datant de 1636⁷.

Au cours de son séjour d'études scientifiques en Angleterre, M. Odložilik s'est beaucoup occupé, en général, de l'histoire de Comenius. Grâce à des hommes tels que Hartleib et J. Dury, ce pays s'intéressait vivement aux projets pansophiques de Comenius et à son idée de rénover l'instruction par un rapprochement des Églises et une réforme de l'enseignement. Comenius

1. Jean Amos Comenius. Sa vie et son œuvre d'éducateur (Travaux publiés par l'Institut d'études slaves, VIII, Paris, 1928, 284 p.).

2. J. A. Comenius, seine Arbeiten, seine Erfolge (Jahrbücher f. Kultur-und Geschichte der Slawen. N. F., IV, 4, 1928). Parmi les travaux moins étendus de M. KVAČALA, nous citerons un article en polonais, *Walka Komenského s Bračmi Polskimi* (Glos Evangelicki, 1928), qui traite des polémiques et des rapports de Comenius avec les uniates polonais, tant durant son séjour en Pologne que pendant ses années de Hollande. En 1925, M. Kvačala a aussi publié, à Liptovský Sv. Mikuláš, un écrit de Comenius, *Listové do nebe* (Lettres au ciel).

3. J. A. Komenský o našich dějinách (Spolek « Komenský », Prague, 1930, 40 p.).

4. *Veškeré spisy J. A. Komenského*. T. X et XVIII (Brno, 1926 et 1929, 376 et 316 p.). La publication périodique *Archiv pro badání o životě a spisech J. A. Komenského*, que M. J. Kvačala avait commencé de faire paraître à Brno en 1922, est arrivée en 1930 à sa 12^e livraison.

5. *K výtahu K. B. Skrbenského z neznámého jinak spisu Komenského Amphiteatrum universitatis rerum* (Český Časop. hist., XXXI, 1930). En 1930, M. Souček a également publié à Brno un précieux discours rectoral, *Komenský a naše písemnictví*.

6. *Komenského poselství k milostivému létu 1631-1632* (Čas. Matice Moravské, III, 1929).

7. *Z pansofických studií J. A. Komenského* (Ibid., LII, 1928).

se trouva ainsi amené, en 1641, à s'y rendre ; mais la guerre civile, qui éclata alors, rendit cette visite infructueuse. Les milieux savants tchèques et anglais ont beaucoup débattu, en ces derniers temps, la question de savoir si elle fut le résultat d'une invitation directe du Parlement et quels en furent les épisodes. Un article très documenté de M. ODLOŽILÍK semble résoudre définitivement la question¹. On n'a guère moins discuté sur une invitation qu'aurait reçue Komenský de se rendre en Amérique, au collège de Harvard, et sur sa date ; on a même prononcé son nom à propos d'une mission d'évangélisation chez les Peaux-Rouges². M. Odložilík apporte la meilleure solution de ces problèmes³.

La discussion sur l'emplacement du tombeau de Comenius, à Naarden, a, en ces dernières années, largement contribué à rappeler l'attention du public sur le grand penseur et pédagogue. Cette discussion eut pour résultat, en 1931, des exhumations destinées à identifier les restes de Comenius. Pour l'historien, l'intérêt de cette affaire a été d'éclaircir certains points de l'existence de Comenius en Hollande dans les dernières années de sa vie⁴.

Au moment où, dans l'exil, il représente si dignement le sentiment et le travail intellectuel des Tchèques, la conscience nationale est personnifiée dans le pays, parmi les Tchèques fidèles à Rome, par le jésuite Bohuslav Balbin, auteur d'une *Défense de la langue tchèque* (*Obrana jazyka českého*). Mme Olga KVĚTONOVÁ-KLÍMOVÁ, dans un ouvrage bien documenté⁵, nous fait connaître les milieux de la noblesse où le patriotisme de Balbin, qui tournait sa pointe contre certains éléments de la cour et du pays tchèques hostiles à la langue et aux traditions tchèques, put trouver un appui. M. Em. KUBÍČEK montre qu'à cet égard Balbin n'était pas parmi les Jésuites un isolé⁶. De son côté, M. Josef HANUŠ tente de définir l'état d'esprit qui régnait dans le clergé de Bohême, après la bataille de la Montagne Blanche⁷. Malgré certains traits lumineux, le tableau qu'il nous trace est fort sombre dans son ensemble. L'Église catholique avait établi un rigoureux contrôle

1. *Komenský a anglický parlament* (Sborník Novotného, 1929). — *O anglických podobiznách Komenského* (Sborník Šimákův, 1930). — *Comenius and Christian unity* (The Slavonic and East-European Review, 1930).

2. M. SPINKA, *Byl Komenský povolán do Ameriky?* (Časop. Národního Musea, CI, 1927). — Robert Fitzgibbon YOUNG, *Comenius and the Indians of New England* (School of Slavonic Studies, Londres, 1929, in-16, 28 p.).

3. *Komenský a Harvardská kolej* (Časop. Matice Moravské, LII, 1928).

4. Citons, en particulier : Rudolf VONKA, *Z posledních chvil a prací Komenského v Holandsku* (Pedag. Věstník, III, 1926). — *O hrobě Komenského* (Reformační Sborník, III, 1929). — R. A. OOSTERHUIS, *Jana Amose Komenského poslední útlek a hrob. Z rukopisu přeložil J. ŠEBESTA* (Orbis, Prague, 1928, 400 p.).

5. *Styky Bohuslava Balbína s českou šlechtou pobělohorskou* (Český Časop. hist., XXXII, 1926).

6. *Národní vědomí českých jesuitů až po dobu Balbinovu* (Program arcibiskupského gymnasia v Praze, 1929-1930).

7. *O pobělohorské protireformaci* (Sborník filos. fakulty v Bratislavě, IV, 1926, 105 p.).

des fidèles rentrés dans son giron ; on en trouve un important témoignage dans les registres de confession qui, de 1671 à 1728, durent être régulièrement tenus à jour dans chaque paroisse. En les publiant, M. J. V. ŠIMÁK tente d'établir une exacte statistique religieuse de l'époque¹. Nous ne possédons pas ces registres pour la Moravie ; mais M. Jan TENORA a attiré l'attention sur une autre source importante, le répertoire des biens ecclésiastiques en 1683, établi en vue d'une contribution spéciale levée sur le clergé au moment où les Turcs menaçaient Vienne². M. Ant. PODLAHA fournit de précieuses données sur l'ordre des Jésuites et ses collèges en Bohême après 1653³, et M. Kl. MINÁŘIK sur les Franciscains au XVII^e siècle⁴.

Quelques travaux relatifs à l'histoire de l'art nous introduisent également dans l'atmosphère du style baroque tchèque de la Contre-Réforme. Étudiant l'iconographie de saint Jean Népomucène, M. J. CIBULKA établit les origines de son type, définitivement fixé au milieu du XVII^e siècle⁵, tandis que M. Jaromír PEČÍRKA décrit le somptueux chemin de croix de Řimov, lieu de pèlerinage du Sud de la Bohême, édifié selon un modèle italien⁶.

La situation sociale de cette époque est caractérisée par la misère créée par les charges qui résultaient des guerres incessantes et par d'autres obstacles à une évolution satisfaisante. Les recherches statistiques de M. Jaroslav NOVOTNÝ, qui portent sur toutes les villes royales de Bohême, sauf Prague, et sur quatre-vingt-seize autres villes, les montrent incapables de supporter les charges fiscales sans cesse croissantes⁷. L'esprit d'entreprise a faibli chez les citadins en même temps que leur prospérité économique ; la preuve en est dans l'accroissement des opérations de crédit chez les Juifs et les manifestations antijuives qui en résultaient, à tel point qu'à Prague particulièrement les autorités provinciales prirent des mesures extrêmement sévères ; aussi M. Jar. PROKEŠ peut-il, dans une étude consacrée à ces faits surtout pour les années qui vont de 1669 à 1729, parler d'un « antisémitisme officiel », qui, en certains cas, se manifesta par un essai temporaire d'expulser les

1. *Zpovědní seznamy arcidiecése pražské z r. 1671-1725* (Historický Spolek, éd., Prague). En 1928 et 1929, il a paru trois volumes de la seconde partie, comprenant les régions de Bechyň, de la Vltava et des Brdy.

2. *Soupis majetku duchovenstva na Moravě r. 1683* (Hlídka, XLII, 1925).

3. *Dějiny kolejí jesuitských v Čechách a na Moravě od roku 1654 až do jejich zrušení*. A commencé à paraître par parties, en 1925, dans le *Sborník hist. kroužku*.

4. *Provinciál P. Sannig, učenec a organisator františkanské provincie 1637-1704* (Časop. katol. duchovenstva, LXI-LXVII, 1920-1926).

5. *Socha barokního svátce* (Sborník Pekařů, II, 1930).

6. *Řimovské pašie* (Ibid., II, 1930).

7. *Zdanění českých měst podle katastrů z r. 1654-1767. Materiály k hospodářským dějinám českých měst v době pobělohorské* (Knihovna Statistického věstníku, n° 15, Prague, 1929, 88 p., 118 planches). On pourrait également citer ici un article de M. Fridolín MACHÁTEK, *K hospodářskému stavu českých měst venkovských po válece třicetileté* (Sborník Novotného, 1929), qui montre l'endettement des villes et la décadence des nombreux corps de métiers auxquels la guerre n'offrait aucun profit.

Juifs de Prague¹. Parmi les épisodes de la vie des campagnes qui, à la fin du XVII^e siècle, émurent fortement l'opinion, un des plus marquants fut le conflit qui mit aux prises un groupe de villages « chodes », près de la frontière occidentale, non loin de Domažlice, et les seigneurs de la famille de Lamingen; il atteignit sa plus grande acuité entre 1692 et 1698 et aboutit à la condamnation à mort de quelques-uns des défenseurs intransigeants des droits supposés des Chodes. Cet épisode a été très populaire dans la littérature tchèque du siècle passé et la poésie a entouré son principal héros, le paysan Jean Kozina, d'une auréole romantique. En ces derniers temps, certains écrivains ont même, sans aucune raison, tenté de mêler à l'affaire des motifs religieux, qui n'y ont joué aucun rôle. MM. Fr. TEPLÝ² et Fr. ROUBÍK³, à l'aide de nombreux documents d'archives, ont largement contribué à mettre ces tristes événements dans une juste lumière et en même temps éclairé le détail de l'administration et de la justice dans les cercles et dans la province.

Vers le même temps, à la fin du XVII^e et au début du XVIII^e siècle, les Habsbourg menaient sur les territoires slovaques de durs combats pour conserver en leur pouvoir la Haute-Hongrie. L'étude qu'en a donnée M. B. SWIETECZSKI ne saurait guère satisfaire un historien⁴. M^{lle} Anna GAŠPARIKOVÁ s'attache à l'intéressant épisode de l'insurrection de François Rakóczi, en envisageant surtout ses relations avec la Pologne et la Russie et tout particulièrement le côté diplomatique de l'insurrection jusqu'à la bataille de Trenčín⁵; il y a dans son ouvrage au moins quelque essai de faire mieux connaître la part prise au soulèvement par les *zeman* (petits seigneurs terriens) slovaques. Le jeune historien slovaque Daniel RAPANT⁶ nous conduit dans la Hongrie du XVIII^e siècle, par un ouvrage de large envergure, aux solides assises tirées des archives de Vienne et de Slovaquie; il veut avant tout expliquer la genèse de la loi de 1792, point de départ de la victoire du magyar comme langue officielle en Hongrie, qui ne devait, il est vrai, s'achever qu'au XIX^e siècle. Ce n'est d'ailleurs que la première partie du travail, une sorte d'introduction, qui remonte loin en arrière, jusqu'à la première moitié du XVIII^e siècle. M. Rapant rappelle l'ancien

1. *Úřední antisemitismus a pražské ghetto v době pobělohorské* (Ročenka Spolku pro dějiny lidů, I, 1929). Faisant suite à l'article de M. Prokeš, la même publication a aussi donné une étude de M. J. BERGL, *Das Exil der Prager Judenschaft von 1745 bis 1748*.

2. *Chodové ve sporu s Lomikary 1621-1697* (Vyškov, 1926, 184 p.).

3. *Kapitola z chodských dějin 1692-1698* (Časop. pro dějiny venkova, XIV, 1927).

4. *Kurucké války na Slovensku* (Vojenský archiv, Prague, 1928, VIII-146 p.).

5. *Povstanie Rakocziho a Slovania* (Sborník filosof. fakulty v Bratislavě, VII, n° 55, 1930, 96 p.).

6. *K počiatkom maďarizácie. Diel prvý : Vývoj rečovej otázky v Uhorsku v rokoch 1740-1790* (Spisy filosof. fakulty, n° 8, Bratislava, 1927, 598 p.). On trouvera dans Erich FAUSEL, *Das Zipser Deutschtum* (G. Fischer, Iena, 1927), des indications sur la situation linguistique des villages allemands du Nord de la Hongrie.

règlement de la question des langues en Hongrie, avec le latin comme langue de la vie publique, trait d'union entre les langues diverses des populations du pays ; puis il relate les efforts faits par le nouveau régime centralisateur de Marie-Thérèse et de Joseph II pour substituer comme langue administrative de l'État l'allemand au latin, et expose la réaction du milieu hongrois à ces tentatives. Il montre que l'échec du gouvernement de Vienne fut dû moins à un sursaut de la conscience nationale des Magyars qu'à des difficultés administratives et extérieures ; mais le nationalisme magyar s'éveille surtout à partir de 1789. Le prochain volume de l'ouvrage, qui nous est promis, fera connaître les luttes ardentes qui en sont résultées.

Deux études de M. Jaroslav PROKEŠ¹ contribuent largement à faire mieux connaître l'œuvre du centralisme viennois en Bohême sous le règne de Marie-Thérèse. A l'aide des documents du Conseil d'État et des pièces de la chancellerie aulique réunie, l'auteur montre comment le *Directorium in publicis et cameralibus* de Haugwitz, établi en 1749, qui réunissait l'administration politique et financière supérieure du royaume de Bohême et des pays autrichiens, en la séparant de la justice, fut, dès les environs de 1750, l'objet de violentes critiques, parce que ce nouveau système coûtait cher et entraînait des difficultés de compétence. Ces attaques aboutirent en 1761 à une grande enquête d'experts et, grâce surtout aux efforts du comte Kaunic, au rétablissement de la chancellerie aulique réunie de Bohême et d'Autriche. Kaunic n'était inspiré ni par l'esprit de tradition ni par un désir de favoriser la Bohême. Il était et demeurerait centraliste, et cette conception domine l'instruction pour la nouvelle administration centrale, rédigée en 1762. Le changement fut dû principalement au désir de faciliter la besogne en réunissant de nouveau les pouvoirs judiciaires et administratifs et en rendant indépendante l'administration des finances. Dans une autre étude², M. PROKEŠ étudie les luttes auxquelles la censure donna lieu en Bohême au temps de Marie-Thérèse entre les milieux éclairés, avancés, et les milieux conservateurs, qui demandaient plus de sévérité. L'histoire de ces luttes est dominée à Prague par la figure du censeur K. J. Seibt, un des principaux représentants du « parti des lumières ». Attaqué par le comte Věžník, président de la Cour d'appel, Seibt fut soutenu par le grand burgrave Charles-Egon de Fürstenberg, et Vienne finit par lui donner raison. Une des causes de cette lutte était que la censure n'avait point empêché la publication de la *Défense* de Balbin.

Dans l'histoire de cette époque, l'enseignement tient une place importante : il est devenu non seulement affaire politique, mais aussi instrument

1. *Boj o Haugwitzovo Directorium in publicis et cameralibus r. 1761. — Instrukce vydané r. 1762 pro českou a rakouskou dvorní kancelář.* Ces deux études ont paru dans le *Věstník kr. Společn. nauk*, 1927, 74 et 47 p.

2. *Osudy prvního vydání Balbinovy Obrany jazyka českého (Čas. Matice Moravské, XLIX, 1925).* — *Ajéra Seibtova v roce 1779 (Sborník Novotného, 1929).*

de germanisation. Ferdinand Kindermann, plus tard évêque de Litoměřice, joua un grand rôle dans sa réorganisation en Bohême. M. E. WINTER lui a consacré une monographie, où, à l'aide des documents d'archives, il s'efforce de montrer que le germanisme de ce réformateur éclairé procédait moins d'un nationalisme conscient que d'une conception utilitaire de l'intérêt de l'État¹. Dans le domaine religieux, l'acte le plus important fut l'Édit de tolérance que Joseph II signa en 1781. M. K. STLOUKAL² voit, dans les discussions qui, sous le règne de Marie-Thérèse, s'élevèrent au sein du Conseil d'État de Vienne sur les moyens de faire disparaître les restes de résistance des protestants en Valachie morave, un prélude à cet acte d'émancipation. L'ample ouvrage de M. Ferd. HREJSA³, partant des événements analogues dans la Bohême centrale et des changements apportés par l'édit, expose ensuite l'organisation et la vie de la minorité protestante sous le nouveau régime de tolérance. Il fit naître, à côté des Églises reconnues, un grand nombre de sectes où l'esprit mystique du peuple se donnait libre cours et que les autorités étouffèrent ensuite durement. En dehors des recueils de documents déjà publiés sur ce sujet, M. J. V. ŠIMÁK a commencé la publication de nombreuses pièces que l'éminent historien Antonín Rezek avait recueillies pour poursuivre son travail sur ce mysticisme populaire⁴.

Dans son grand effort pour réformer l'administration publique, le régime de Joseph II s'appliqua aussi à améliorer les services de police. A Prague fut créée une direction de la police, qui commença à fonctionner en 1786. Dans une étude approfondie, M. Frant. ROUBÍK⁵ montre combien la complexité et la lenteur de cette institution, dont une réforme avait déjà été tentée en vain sous le règne de Marie-Thérèse, la rendaient nécessaire dans la capitale de la Bohême. Grâce aux registres conservés aux archives, l'auteur en retrace l'histoire jusqu'en 1870.

Le règne de Joseph II vit les premiers signes marquants du réveil de la conscience nationale tchèque. Nous avons dit dans un précédent Bulletin⁶ et nous venons de revoir, à propos du sens de l'histoire de Bohême, combien les opinions varient sur l'interprétation de ce fait. Pour les uns, à la tête des-

1. Ferdinand Kindermann Ritter von Schulstein, 1740-1801, *Organisator der Volksschule und Volkswohlfart Böhmens* (Stouda, Augsburg, 1926, 196 p.). Pour la statistique et la situation des écoles allemandes et tchèques en Bohême à cette époque, on trouvera de précieuses données dans V. LETOŠNÍK, *Přispěvek k dějinám školství v kraji boleslavském koncem XVIII. století* (Sborník Pekařů, II, 1930).

2. *V předvečer tolerančního patentu* (Sborník Novotného, 1929).

3. *Dějiny české evangelické církve v Praze a středních Čechách v posledních 250 letech* (Česko-bratrská evang. církev, Prague, 1927, IV-474 p.).

4. *Listář k dějinám náboženských blouznivců českých v století 18 a 19*. Prací Ant. REZKA a J.-V. ŠIMÁKA. Část I. Do r. 1810 (Académie tchèque, Prague, 1927, 278 p.).

5. *Počátky policejního ředitelství v Praze* (Sborník archiv. min. vnitra, I, 1926, 282 p.).

6. *Revue historique*, CL, p. 84.

quels est M. T. G. Masaryk, ce réveil de la conscience nationale serait dû surtout à un humanitarisme éclairé, à un esprit de tolérance qui aurait permis de renouer la tradition « réformatrice », interrompue par la période de « ténèbres » de la Contre-Réforme. Pour les autres, au contraire, la renaissance nationale ne se rattacherait pas si étroitement aux doctrines du hussitisme et des Frères bohêmes. Ils en verraient plutôt les origines dans « l'historisme » de Balbin et d'autres dont l'enthousiasme patriotique tchèque procédait avant tout de raisons tirées du droit d'État et s'accordait d'ailleurs avec le dogme catholique, alors que la philosophie libérale, répandue par Vienne sous le règne de Joseph II, leur était plutôt suspecte pour son esprit centralisateur et germanisateur. Dans une des conférences qui furent consacrées, en 1928, aux diverses traditions qui ont agi à la fois sur le milieu tchèque, M. Albert PRAŽÁK a recherché la nature de la tradition du réveil national ; il a ensuite repris le sujet dans un ouvrage copieusement documenté¹. Il penche visiblement vers la première opinion et attribue, dans la nouvelle évolution de l'esprit tchèque, un rôle très important aux traditions de la Réforme, mais il distingue dans le réveil national un assez grand nombre de vagues et de phases idéologiques diverses. Ce livre, qui, par endroits, manque un peu de clarté, prend une grosse valeur par l'attention toute particulière qu'il porte aux choses de Slovaquie. M. PRAŽÁK, un de ceux qui connaissent le mieux la Slovaquie, montre, à l'appui de nombreux documents, que le réveil slovaque s'est développé en même temps que le réveil tchèque et, en outre, que, dès le XVIII^e siècle, la Slovaquie a puisé dans son fonds national l'idée d'une âme slave commune, dont on a coutume d'attribuer l'origine à l'influence de J. G. Herder et du romantisme allemand². Dans un ouvrage consacré au « piariste » M. A. Vogt, fervent historien de l'antiquité, qui fut parmi les fondateurs de la Société royale des sciences de Prague, M. P. J. STRAKOŠ combat au contraire la thèse relative à l'influence décisive de l'humanitarisme et de l'héritage de la Réforme dans le réveil national tchèque³. Pour lui, ce piariste personnifie le patriotisme qui n'a pas cherché sa flamme à Vienne, parmi les partisans des « lumières » du genre de Sonnenfels, mais bien plutôt dans l'opposition à leur superbe germanique. Ce patriotisme se rattachait en même temps à l'œuvre des catholiques qui avaient cultivé l'histoire du passé national, Balbin, Piter ou Dobner. Dans le bilan du réveil national, M. Strakoš attribue à ce mouvement patriotique

1. *Obrozenské tradice (Knihovna Svazu národních osvoboditelů, n° 55, Prague, 1928, in-16, 301 p.)*.

2. M. Pražák a exprimé les mêmes vues dans un article en anglais, *The Slovak sources of Kollar's Pan Slavism (The Slavonic Review, 1928, 1)*. Sur la situation des nationalités en Slovaquie, on pourra consulter aussi D. RAPANT, *Maďaronstvo Bernolákovo (Slovenské Dielo, Bratislava, 1930, 24 p.)*, et Josef HANUŠ, *Ze slovenských knihoven (Sborník filosof. fakulty v Bratislavě, III, n° 29, 1926)*.

3. *Počátky obrozenského historismu českého v pražských časopisech a Mik. Adaukt Voigt (Kuncl, Prague, 1929, 283 p.)*. On sait que les piaristes étaient des clercs réguliers pour les écoles pieuses.

qui ne s'opposait pas à Rome autant d'importance qu'il a suscité de violentes polémiques de la part des partisans de la thèse de M. Masaryk.

Cet « historisme » fidèle à Rome, mais plein d'une enthousiaste admiration pour le glorieux passé de la nation, apparaît dans la curieuse figure de François-Jean Vavák, maire du village de Milčice, paysan versificateur et historien amateur. Nous avons déjà parlé¹ des mémoires qu'il rédigea de 1770 à 1816. M^{me} Stanislava HÁJKOVA les soumet à un examen critique destiné à montrer comment Vavák se représentait l'histoire de la Bohême et à quelles sources il avait puisé². Aux antipodes de ce paysan, ferme catholique, se trouve Ignace Cornova, le premier professeur d'histoire générale de l'Université Charles, non seulement par son érudition et par la qualité de ses vers (car il versifiait aussi, en allemand), mais encore parce qu'il était ardent franc-maçon³. Bien qu'il écrivit en allemand, il contribua, lui aussi, au réveil de l'esprit patriotique. M. Frant. KUTNAR⁴ lui a consacré une monographie, tandis que M. K. KAZBUNDA, dans un ouvrage où il expose ce que fut, depuis le règne de Joseph II jusqu'au milieu du XIX^e siècle, l'enseignement de l'histoire à l'Université de Prague⁵, montre l'importance de l'œuvre universitaire de Cornova. La plupart de ces représentants de l'histoire à l'Université de Prague sont, pour la science, de second plan. C'est dans une autre voie qu'elle se développait alors, et c'est dans cette voie qu'à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle nous rencontrons la grande figure de Joseph Dobrovský.

Le centième anniversaire de la mort de ce fondateur de la slavistique, qui fut parmi les Tchèques un des promoteurs des nouvelles méthodes scientifiques, tombait en octobre 1929. Il fut commémoré par un grand congrès, qui réunit à Prague les philologues et les historiens de la littérature slave, et par de nombreuses publications. A cette occasion fut publié, sous la direction de MM. Jiří HORÁK, M. MURKO et M. WEINGART⁶, un vaste recueil d'articles consacrés à Dobrovský et à son temps, que l'Université de Brno compléta par une publication particulière⁷. Divers périodiques, no-

1. *Revue historique*, CL, p. 83.

2. *Vavák a jeho pojetí českých dějin* (*Český Čas. hist.*, XXXV, 1929). Vavák était un adversaire résolu de la nouvelle tolérance religieuse. Il eut, sur ce point, un pendant en la personne d'un autre versificateur paysan, dont M. Josef Volf publie un pamphlet dirigé contre les réformes de Joseph II en 1786, *Konfiskovaná píseň sedláka Kotáry na obranu katolické víry* (*Časop. pro dějiny venkova*, XII, 1925).

3. On trouvera, sur la franc-maçonnerie à Prague à cette époque, des renseignements dans un article de M. Cyrill STRAKA, *Reforma pražských zednářských loží z. r. 1778* (*Český Časop. hist.*, XXXI, 1925), qui fait l'histoire des loges de Prague jusqu'au moment de leur persécution en 1793.

4. *Život a dílo Ignáce Cornovy. Příspěvek k osvícenské historiografii* (*Český Časop. hist.*, XXXVI, 1930).

5. *Dvě kapitoly z dějin stolice dějin na pražské universitě* (*Sborník Pekařů*, II, 1930).

6. *Josef Dobrovský, 1753-1829* (Prague, 1929, in-4°, 432 p.).

7. *Dobrovský a Brno. Uspořádali Frank WOLLMANN a E. DOSTÁL* (Brno, 1929, 33 p.).

tamment le *Časopis Národního Musea* et la revue *Bratislava*, consacrèrent à Dobrovský des numéros spéciaux. Par les soins de M. V. FLAJŠHANS, l'Académie tchèque édita une étude inachevée de lui sur la légende de saint Procope, dont M. J. PEKAR a étudié la valeur historique¹. M. Arne NOVÁK, avec son habituelle maîtrise de style, a retracé la biographie de Dobrovský², tandis que M. WEINGART comparait ses méthodes linguistiques à celles de Grimm et autres, parues dans le même temps³, et exposait les débuts de la solidarité slave jusqu'à Dobrovský, qui le premier lui donna une base scientifique précise⁴. M. K. PAUL a recherché les relations qu'eut Dobrovský avec le monde savant yougoslave⁵, et M. Fr. KUBKA a tenté de décrire ses rapports avec la Russie⁶.

Trois ans plus tôt, le monde savant tchèque avait célébré un autre anniversaire : le centenaire du *Časopis Národního Musea* (*Journal du Musée de Bohême*) ; fondé en 1826, il a joué un rôle particulièrement important dans le réveil national tchèque. Dans le volume du centenaire, les plus éminents savants ont rappelé tout ce qu'en chaque domaine de la pensée le *Journal du Musée* a fait au cours d'un siècle. A ses débuts se rattachent étroitement le nom et l'œuvre du grand historien François Palacký⁷, le chef des « éveilleurs », le « père de la nation ». 1926, année du cinquantenaire de sa mort, a apporté, outre de nombreux articles de presse, qui ne peuvent pas être énumérés ici, un certain nombre d'ouvrages. Celui de M. Joseph FISCHER⁸ est moins une biographie qu'une étude systématique des idées qui ont eu le plus d'influence sur l'œuvre de Palacký, tant dans l'ordre intellectuel que dans l'ordre moral. Avec une rare application, l'auteur recherche les influences littéraires, tchèques ou étrangères, qui se reflètent dans cette œuvre et les courants philosophiques européens qui peuvent avoir agi sur les conceptions de Palacký touchant la question tchèque et le sens de l'histoire de Bohême. L'ouvrage ne saurait satisfaire un historien, car son plan éparpille par trop la personnalité vivante de Palacký à travers diverses catégories de la pensée et ne tient pas un compte suffisant de l'action du temps et des

1. *Josefa Dobrovského Kritická rozprava o legendě prokopské* (Prague, 1929, 60 p.).

2. *Josef Dobrovský* (Zlatoroh, n° 59, Prague, 1929, in-16, 88 p.).

3. *Dobrovského Institutiones* (*Sborník filosof. fakulty v Bratislavě*, I, n° 16 ; III, n° 38, 1923 et 1925). M. WEINGART a également publié un article, *The centenary of Joseph Dobrovský* (*The Slavonic Review*, March 1929).

4. *Slovanská vzájemnost. Úvahy o jejich základech a osudech* (Akademie, Bratislava, 1926, 256 p.). Voir aussi, de M. WEINGART, l'article intitulé : *Le passé et le présent de la solidarité slave* (*Le Monde slave*, février 1926).

5. *Styky Josefa Dobrovského s představiteli slovanské vědy* (*Slovanský Přehled*, XXXI, 1929).

6. *Dobrovský a Rusko. Počátky vztahů česko-ruských a názory Dobrovského na Rusko* (Čin, Prague, 1928, 111 p.).

7. C'est pourquoi, de 1923 à 1925, pour préparer cet anniversaire, M. Josef HANUŠ a publié dans le *Časopis Národního Musea* une étude détaillée, *Musejní časopis za redakce Palackého*, où il décrit le milieu dans lequel le grand savant a rempli son rôle de rédacteur.

8. *Myšlenka a dílo Františka Palackého* (Čin, Prague, I, 1926, 302 p. ; II, 1927, 387 p.).

modifications qu'elle entraîne dans l'homme. Le livre de M. Karel KALAL sur la jeunesse de Palacký, entre 1798 et 1827, apporte nombre de détails nouveaux sur les études de l'historien en Slovaquie¹. M. P. M. HAŠKOVEC a porté son attention sur les sentiments de Palacký pour Napoléon, contre qui il avait, dans sa jeunesse, projeté d'écrire une épopée². M. P. VÁŠA a publié d'importantes lettres de Palacký³, d'où il ressort qu'en 1827, craignant de ne pouvoir se faire une situation à Prague, Palacký avait sollicité une place de bibliothécaire à la cour de Vienne. Si cette demande avait été agréée, combien la marche du réveil national tchèque eût été changée ! Les historiens anglais (Bolingbroke, Gibbon, Robertson) ont, comme l'établit M. S. POTTER⁴, très fortement agi sur la formation du futur historien de la Bohême, tout comme les Allemands, tels que H. Luden, d'Iéna, dont nous entretient M. Joseph PFITZNER⁵. M. Ferd. HREJSA⁶ montre l'évolution religieuse de Palacký, et particulièrement ses rapports avec l'Église protestante, à laquelle il appartenait. Des voyages qu'il fit en Italie et qui eurent leur influence sur son évolution ultérieure comme historien et comme politique, M. J. BOROVIČKA nous rapporte les impressions, particulièrement de celui qu'il entreprit à la veille de la révolution de 1848⁷. Qui veut bien connaître la vie intime de Palacký, à laquelle fut étroitement mêlé son gendre, l'éminent homme politique F. L. Rieger, doit lire les lettres de famille que publie M. K. STLOUKAL⁸. Dans la correspondance entretenue avant 1848 par les savants moines augustins du monastère de Staré Brno, que publie M. A. NEUMANN⁹, on trouve, en même temps que de précieuses données sur la vie scientifique dans les pays tchèques à cette époque, d'intéressants renseignements sur les relations de Palacký avec les savants de Moravie.

Bien plus importante encore est la correspondance qu'entretint avec ses contemporains Paul-Joseph Šafářik, le célèbre auteur des *Antiquités slaves*. Dans la publication qu'en a entreprise l'Académie tchèque, la première partie, qui forme deux gros volumes, vient de paraître, par les soins de M. V. A. FRANCEV¹⁰. Elle comporte la correspondance de Šafářik avec des savants

1. *Palackého mladá leta* (Borový, éd., Prague, 1925, 213 p.).

2. *Palackého epopea* (Čas. Matice Moravské, LIV, 1930).

3. *Z neznámé korespondence Fr. Palackého* (Lidové Noviny, 24 décembre 1927).

4. *Palacký a anglické písemnictví* (Časop. Matice Moravské, LIII, 1929).

5. *Heinrich Luden und František Palacký. Ein Kapitel deutschslavischer Kulturbeziehungen* (Hist. Zeitschrift, 141, 1, 1929).

6. *František Palacký po stránce náboženské* (Reformační Sborník, II, 1928).

7. *Palacký v Itálii roku 1847* (Sborník Pekařův, II, 1930) ; le même auteur a publié, dans la *Rivista italiana di Praga* (I, 1927), un article intitulé : *Palacký e Italia*, et, dans le *Časopis archivu školy* (II, 1928), *Palacký a naše archivy*.

8. *Fr. Palackého rodinné listy deťi Marii a zeti F. L. Riegrovi* (Bilé knihy, Prague, 1930, 348 p.).

9. *Acta et epistolae eruditorum monasterii ordinis S. Augustini Vetero-Brunae* (Brno, 1930, 198 p.).

10. *Korespondence Pavla Josefa Šafaříka*, Vydal V. A. FRANCEV. I. *Dopisy s ruskými učenici*

russe tels que Sreznevskij, Pogodin, Bodjanskij, etc. Les relations directes entre la Russie et la Tchécoslovaquie portaient alors surtout sur l'étude des choses slaves¹, mais elles trouvaient, parmi les patriotes tchèques, une base plus large dans les espoirs suscités par la solidarité slave, préconisée entre autres par Kollár. Ces espoirs furent mis à forte épreuve lorsque éclata, en novembre 1830, l'insurrection de Varsovie, suivie d'une lutte armée entre Russes et Polonais. M. Karel KREJČI nous dit les répercussions qu'eut ce soulèvement en Bohême, où il jeta la division parmi les patriotes². Comme dans le reste de l'Europe, les sympathies allaient surtout aux Polonais; un mouvement polonophile se manifesta, et nombre de volontaires passèrent la frontière pour s'engager dans l'armée polonaise, ainsi que l'établit l'historien polonais Josef GOLABEK³. Ces sympathies se marquèrent plus tard, en Moravie, à l'égard des Polonais détenus au Spielberg de Brno, la prison rendue alors fameuse aussi par le martyre qu'y endurèrent des patriotes italiens, tels que Silvio Pellico et Confalonieri; M. Zdeněk HÁJEK a tiré des archives d'intéressants renseignements sur ces prisonniers polonais⁴.

Les années de 1830 à 1848 sont marquées par un grand progrès du développement de la conscience nationale tchèque. Le poids du régime de Metternich l'empêchait de se marquer dans la vie politique, entravée par l'absolutisme et un sévère régime de police, et le confinait étroitement dans la vie privée. Nous devons donc remercier les historiens qui, dans de consciencieuses miniatures, étudient l'existence des moindres domaines, où la nation tchèque se préparait lentement à une vie plus intense. C'est ce qu'a fait, au premier rang, M. Zdeněk NEJEDLÝ dans sa monumentale biographie de Bedřich Smetana, le plus grand des compositeurs tchèques. Les trois volumes parus jusqu'ici⁵ ne traitent que les années de jeunesse du musicien, né en 1824; mais cette biographie pleine de détails n'est guère pour l'auteur qu'un prétexte à suivre le mouvement intellectuel et patriotique aussi bien dans de petites villes de province comme Litomyšl, Jindřichův Hradec, Neomečký Brod ou Jihlava, qu'à Prague même. Nous y voyons ce qu'étaient

1825-1861 (Académie tchèque, Prague, 1927, 1928, LXXXVII-1,085 p.). M. Jiří Horák, dans un article publié par l'*Almanach* de l'Académie tchèque (*Almanach Č. Akademie*, XXXVII, 1928), a fort bien montré ce qu'apporte cette publication.

1. M. Josef Jirásek a diligemment réuni tout ce qui touche ce sujet dans un livre intitulé: *Rusko a my-Studie vztahů československo-ruských od počátku 19 století do r. 1877* (Vesměr, Prague, 1929, x-367 p.).

2. *První krise českého slovanství* (Slovanský Přehled, XX, 1928). Du même auteur: *Poláci v Čechách v době povstání listopadového a celká emigrace* (*Ibid.*, XXII, 1930).

3. *Czesi i Slowaci wobec powstania listopadowego* (Atlas, Lwów, 1930, 106 p.).

4. *Moravané a polští vězni na Špilberce* (Čas. Matice Moravské, LIV, 1930). — *Špilberk v memoárech polských vězňů* (Sborník Pekařův, II, 1930).

5. *Bedřich Smetana*. I: *Doma*. II: *Na studiích*. III: *Na českém venkově* (Hudební Matice, Prague, 1924, 1925 et 1929, in-4°, 430, 464 et 515 p.). D'autre part, M. NEJEDLÝ a écrit une biographie abrégée du compositeur, *Bedřich Smetana* (Zlatoroh, Prague, 1924, in-16, 370 p.), et donné en italien *Federigo Smetana* (Zanichelli, Bologne, 1928, 90 p.).

alors en Bohême la vie et les études, quelles distractions le peuple trouvait dans la musique et la danse, avec quelle force le théâtre se mettait au service de la nation, avec quelle intensité la vie musicale se manifestait en province et à Prague, où l'école romantique et Franz Liszt, en particulier, célébraient leurs premiers succès. Tout contribuait alors au réveil de la conscience nationale tchèque; les bals eux-mêmes servaient à la propagande patriotique, comme le montre M. J. KLIK à l'aide des dossiers de la police de Prague¹.

En même temps que se fortifiait ainsi la conscience nationale des Tchèques augmentaient chez les Allemands de Bohême l'ardeur du sentiment national et la conscience d'appartenir au grand corps pangermanique. M. Joseph PRITZNER, qui s'est tout particulièrement occupé de cette question, veut montrer² que, sur ce point, les Allemands de Bohême ne faisaient que suivre les traces de leurs compatriotes tchèques, et que le gouvernement autrichien se montra plus soupçonneux à l'égard de leurs aspirations nationales que de celles des Tchèques. Ce fut, aux environs de 1840, un coup dur pour l'évolution nationale tchèque que la décision prise, à l'instigation de Ljudevit Štúr et de ses adeptes, par les intellectuels slovaques qui, jusqu'alors, marchaient d'accord avec les patriotes tchèques et usaient de la même langue littéraire qu'eux, d'adopter, comme langue écrite, le dialecte de la Slovaquie centrale. M. K. MEZNIK a publié en allemand un article d'information sur ce mouvement séparatiste³, dont M. Samuel St. OSUSKÝ tente d'expliquer les raisons philosophiques⁴.

L'homme qui, parmi les Tchèques d'alors, représente par excellence le passage du patriotisme timide, limité à la vie privée et à la littérature, au domaine de la politique, est un journaliste, Karel Havlíček. Sa biographie la plus étendue, publiée en 1908 par le sociologue Em. CHALUPNÝ, a paru en 1930 en seconde édition augmentée de quelques faits nouveaux⁵. Mais, pour bien connaître le Karel Havlíček d'avant 1848, le plus important est l'étude où M. Karel KAZBUNDA fait état des pièces d'archives des adminis-

1. *Kapitolka z národního ruchu doby předbřeznové* (Sborník Pekařův, II, 1930). Parmi les monographies consacrées à la vie provinciale tchèque d'alors, il convient de citer B. PROFFELD, *Josef Regner* (Otto, Prague, 1925, 180 p.), biographie d'un prêtre de Hronov qu'a rendu célèbre un roman d'Alois Jirásek; Fr. STREJČEK, *Jak se probouzela Mladá Boleslav* (Kudrna, Mladá Boleslav, 1929, 227 p.); le même auteur a consacré un ouvrage analogue à Jindřichův Hradec.

2. *Das Erwachen der Sudetenländer im Spiegel ihres Schrifttums bis zum Jahre 1846* (Stouda, Augsburg, 1926, 409 p.). Cet ouvrage a fait l'objet d'une vive critique de M. Arnošt KRAUS, *Die sogenannte tschechische Renaissance und die Heimath-Deutschen* (Prague, 1928), à laquelle M. PRITZNER a répondu, *Arnošt Kraus und die Sudetendeutschen* (Cassel, 1928).

3. *Die slovakische Spaltung* (Euphorion, XXVIII, 1927). On peut également citer ici FL. KLEINSCHNITZOVÁ, *Andrej Sládkovič a jeho doba 1820-1850* (Prague, 1928, 305 p.).

4. *Filosofia Štúrovcov*. I : *Štúrova filosofia*. II : *Hurbanova filosofia* (Pažický, Myjava, 1926 et 1928, 400 et 437 p.).

5. *Havlíček. Prostředí, osobnost, dílo* (Melantrich, Prague, 1930, 468 p.).

trations centrales de Vienne¹. Il nous montre le jeune Havlíček, après un court stage dans les services judiciaires, se rendant en Russie et y prenant du slavisme une conception toute nouvelle, fortement opposée à la naïve russophilie de ses compatriotes. Le passage de Havlíček à la rédaction des *Pražské Noviny* et de la *Česka Věsta*, entre 1846 et 1848, ses démêlés avec la censure et les autorités, les débuts de sa vie politique, aussi bien d'ailleurs que les dernières années du régime de Metternich en Bohême, nous apparaissent, dans cet ouvrage, sous un jour tout nouveau.

Dans l'ample ouvrage sur la révolution de 1848 en Bohême² dont cette étude était une préparation, M. KAZBUNDA a pu, pour la première fois, utiliser des documents officiels jusqu'ici inaccessibles, depuis les rapports de simples indicateurs de police jusqu'aux procès-verbaux des conseils des ministres ou du Conseil d'État. La joie d'une telle découverte l'a tout naturellement conduit à négliger plus qu'il ne faudrait, en faveur des sources nouvelles, les documents plus anciens, et trop souvent ses jugements en ont été influencés. C'est le cas pour la question de savoir si le soulèvement tenté à Prague, lors de la Pentecôte de 1848, du fait qu'il empêcha la réunion de la Diète de Bohême, a été aussi fatal qu'on le prétend aux espérances politiques des Tchèques, ou bien si cette réunion était d'avance vouée à l'échec par la résistance des milieux gouvernementaux de Vienne. Malgré quelques faiblesses, l'ouvrage de M. Kazbunda est d'une réelle valeur, car il apporte presque à chaque page des vues nouvelles et des détails encore inconnus. C'est ainsi que, dès son introduction, il fait une large place à l'influence exercée par les questions ouvrières, débattues à Prague depuis 1840, sur l'état d'esprit d'où est sortie la révolution de mars 1848. De la pétition et des démarches des représentants tchèques à Vienne, il donne une explication nouvelle; de même, il présente de façon fort intéressante l'opposition acharnée et habile des milieux dirigeants de Vienne aux arguments de droit public des Tchèques. Sans partager toutes ses vues sur les perspectives finales du conflit entre Thun et le gouvernement de Vienne, on doit reconnaître que, dans cet épisode, les figures de Pillersdorf et de Leo Thun prennent un relief tout nouveau.

Les nombreuses publications relatives aux événements de 1848, non plus du point de vue des dirigeants, mais de celui du simple citoyen subitement arraché à la vie normale par le courant révolutionnaire, sont d'utiles compléments à l'ouvrage de M. Kazbunda. M. Robert MARŠAN nous fait pénétrer dans l'atmosphère d'une petite ville³; une étude de M. František ROUBÍK⁴ montre l'effet de la « folie » révolutionnaire au village, tandis qu'à

1. Karel Havlíček a c. k. úřady v době předbřeznové (*Český Časop. hist.*, XXXII, 1926).

2. České hnutí roku 1848 (*Hist. Klub.*, Prague, 1929, 438 p.). La première partie de cet ouvrage avait d'abord paru dans le *Český Časopis historický*.

3. Rok 1848 dle deníku vlasteneckého učitele Františka Václava Karlíka v Rokycanech (*Český Čtenář*, Prague, 1929, in-16).

4. Na českém venkově roku 1848 (*Časop. pro dějiny venkova*, XV, 1928).

Prague et dans les villes ou bourgades de Bohême la création d'une garde nationale faisait naître un nouveau centre social de mouvement, très important pour l'époque¹. A l'aide des documents d'archives, M. ROUBÍK² a fait aussi un exposé nouveau des travaux du Comité national qui, un instant, au printemps de 1848, fut comme le noyau du futur gouvernement constitutionnel de la Bohême.

Nous ne pouvons, naturellement, enregistrer ici que quelques-uns des nombreux ouvrages dus à l'intérêt suscité par l'année 1848. Il faut incontestablement citer l'étude où M. O. ODLOŽILÍK montre la façon dont le gouvernement hongrois envisageait le congrès slave tenu à Prague et établit que ce congrès n'a en rien contribué au soulèvement de Prague³. Non moins bonne est l'étude du même auteur sur les actes de la commission d'enquête chargée de découvrir les vrais instigateurs de ce soulèvement⁴, qui a été comme le dénouement dramatique du mouvement révolutionnaire de Prague et même de toute la Bohême, en même temps qu'il fut le premier succès du mouvement réactionnaire en Europe. Ensuite le centre des événements passe de plus en plus à Vienne, où va s'ouvrir la Constituante autrichienne, puis, après la révolution viennoise d'octobre, à Kroměříž (Kremsier), en Moravie. A cette période n'ont été consacrés que de menus travaux : un article de M. V. ČERNÝ sur l'abolition de la corvée⁵, une étude de M. FR. KAMENÍČEK sur la valeur des procès-verbaux des Assemblées législatives de Vienne ou de Kroměříž⁶, un article de M. H. TRAUB, qui a pour sources la correspondance échangée entre les princes Félix Schwarzenberg et Alfred Windischgrätz au sujet de la réorganisation de l'empire⁷, une étude de M. K. GOLÁŘ sur les combats livrés aux Magyars par les Slovaques, aux côtés des armées autrichiennes qui opéraient en Hongrie⁸.

1. Národní gardy v Čechách v letech 1848-1849 a jejich registratury (Sborník archivů min. vnitra, II, 1929).

2. Registratura Národního výboru r. 1848 (Časop. archivní školy, III, 1928). — Z korespondence Národního výboru (Česká Revue, XXI, 1928).

3. Slovanský sjezd a svatodušní bouře 1848 (Slovanský Přehled, XX, 1928). Voir aussi, au sujet du Congrès de Prague : Václav ČERCHAN, Ke vzniku myšlenky slovanského sjezdu roku 1848 (Ibid., XX), où le Slovaque Ljudevit Štur est désigné comme le premier promoteur du Congrès. M. Kazbunda aussi a montré que ce Congrès était plus nettement dirigé contre les Magyars que contre le Parlement de Francfort. L'histoire de ce Congrès est en outre traitée dans l'ouvrage polonais de W. T. WISŁOCKI, Kongres Slawianski w r. 1848 a sprawa polska (Lwów, 1927).

4. Vyšetřovací komise z r. 1848 a jejich registratura (Sborník archivů min. vnitra, I, 1928, 90 p.).

5. Jednání říšského sněmu r. 1848 o zrušení poddanství (Čas. pro dějiny venkova, XV, 1928). Citons encore du même auteur, První ministerstvo zemědělství v Rakousku 1848-1853 (Čs. Akademie zemědělská, Prague, 1929, 71 p.).

6. Protokoly ústavního výboru říšského sněmu rakouského 1848-1849 (Sborník Pekařův, II, 1930).

7. K politickým poměrům v Rakousku na počátku r. 1849 (Časopis Matice Moravské, LIII, 1929).

8. Revolučné pokolenie. Príspevky k dejinám slovenského povstania v r. 1848-1849 v podhradskom kraji (Pažický, Myjava, 1926, in-16, 318 p.).

Les tentatives faites en Bohême par la fraction radicale des démocrates pour entraver par des complots la réaction menaçante ont, elles aussi, suscité un vif intérêt. Le fameux révolutionnaire russe Michel Bakounine y prit, naturellement, une large part. Elles n'aboutirent qu'à l'arrestation des principaux conjurés. M. Václav ČEJCHAN a consacré une étude au séjour de Bakounine en Bohême et à ses rapports avec les radicaux de Prague¹. Fondé surtout sur les dossiers de l'instruction menée par le conseil de guerre, ce travail est d'une réelle valeur non seulement pour la connaissance de Bakounine, si en faveur dans la Russie d'aujourd'hui, mais encore pour celle du radicalisme tchèque. Sur ce dernier point, elle se trouve complétée par l'ouvrage, puisé à des sources analogues, que M. Josef MATOUŠEK consacre à Karel Sladkovský². M. H. TRAUB s'est également occupé de cet épisode de l'histoire du radicalisme tchèque³.

La période de réaction qui commence en 1849 fut particulièrement dure pour la Bohême; le mouvement national y fut plus rigoureusement réprimé par l'absolutisme de Bach, renforcé par la bureaucratie, qu'il ne l'était avant la révolution de 1848. Elle a cependant tenté peu d'historiens tchèques en ces dernières années. Nous rencontrons une fois de plus le nom de M. K. KAZBUNDA⁴, qui, à l'aide des dossiers officiels, nous conte la lamentable situation de Havlíček au retour de son internement à Brixen, quand, en résidence forcée à Nemecký Brod, il essaie de se reprendre à la vie. Puis surviennent la mort du martyr poitrinaire et ses obsèques, dont le deuil national est comme un cinglant reproche au régime gouvernemental. De ce régime, voici une critique sévère, qui émane d'un autre milieu, des sommets de la noblesse: dans les papiers du prince Frédéric de Schwarzenberg, fils du vainqueur de Leipzig, surnommé, à cause de ses aventures sur les divers champs de bataille de l'Europe, « le dernier des lansquenets », M. J. B. NOVÁK a puisé la matière d'un intéressant dossier d'attaques contre le centralisme autrichien de 1850⁵, où les échos du romantisme s'allient aux signes annonciateurs de nouvelles luttes en faveur des droits de l'État de la Bohême.

Ces luttes commencèrent lorsque les défaites de Magenta et de Solferino eurent renversé l'absolutisme de la cour de Vienne. Le problème d'une Autriche nouvelle, constitutionnelle, passa alors au premier rang et, avec lui, la question des nationalités, devenue plus aiguë. Un publiciste, M. Adolf

1. *Bakunin v Čechách. Příspěvek k revolučnímu hnutí českému let 1848-1849* (Spisy vojenského archivu čs., II, 1, Prague, 1928, 200 p.).

2. *Karel Sladkovský a český radikalismus za revoluce a reakce* (Spisy vojenského archivu čs., II, 2, Prague, 1929, 18 p.).

3. *Kořenné spiknutí v Čechách r. 1849* (Solc., éd., Prague, 1929, 330 p.). On pourrait également rappeler ici un article de M. K. KAZBUNDA, *Pobyt dr. F. L. Riegra v cizině r. 1849-1850* (Zahraniční Politika, 1929), intéressant par les renseignements qu'il fournit sur les émigrés tchèques alors fixés à Paris.

4. *Karel Havlíček v posledním roce svého života* (Městské Museum, Nemecký Brod, 1925).

5. *Ze zápisů posledního lancknehta* (Český Časop. hist., XXXI, 1925).

Sas, vient de donner une nouvelle édition, remaniée et prolongée jusqu'à nos jours¹, du manuel, d'ailleurs très sec, qu'il avait consacré à cette partie de l'histoire politique de la Bohême. M. K. KAZBUNDA, dans un article où il étudie la manière dont les patriotes tchèques prirent part à ces luttes constitutionnelles, conte les origines d'un mémoire adressé, le 14 juin 1860, par les Tchèques, à l'empereur, et les combats que F. L. Rieger et son groupe durent, pendant des années, mener contre les autorités avant de pouvoir doter leur nation, le 1^{er} janvier 1861, d'un véritable organe politique, *Národní Listy*². Dans un autre article, lui aussi fondé sur de nouveaux documents d'archives, il montre comment la noblesse « historique » de Bohême et les patriotes tchèques de la bourgeoisie, dont Palacký et Rieger étaient les chefs, se trouvèrent un moment réunis, en 1861, pour demander que François-Joseph I^{er} se fit couronner roi de Bohême. Cette prière n'était pas loin d'être agréée, quand les affaires de Hongrie vinrent tout gêner et permirent au président du Conseil Schmerling d'empêcher ce couronnement qui lui eût déplu³.

Dès le début, les Tchèques de la bourgeoisie se montrèrent divisés dans leur façon d'envisager leurs rapports avec la noblesse. Cette division, à laquelle se joignirent d'autres raisons d'ordre politique ou intellectuel, finit, au bout de quelques années, par amener la scission publique entre Vieux Tchèques et Jeunes Tchèques. M. H. TRAUB, utilisant les papiers laissés par Edouard Gregr, qui fut le chef des Jeunes Tchèques, en a conté les origines⁴; ailleurs il a publié les notes intéressantes où le comte Richard Belcredi narre comment il fut appelé, en 1865, à former le cabinet chargé de réparer l'échec du ministère Schmerling et qui échoua à son tour, par suite surtout de la guerre austro-prussienne de 1866⁵.

Cette guerre, on le sait, entraîna une transformation complète de l'empire des Habsbourg, par le Compromis avec la Hongrie, qui établit le « dualisme ». Ce nouveau régime signifiait que la Hongrie serait gouvernée de Budapest par les Magyars et la Cisleithanie de Vienne par les Allemands, les autres nationalités ayant à se soumettre, bon gré mal gré, à ce centralisme bicéphale. La réponse des Tchèques fut une opposition énergique, fondée sur la thèse de la continuité ininterrompue du droit d'État de la couronne de Bohême. Ils se mirent en même temps à chercher plus qu'auparavant des appuis à l'extérieur, à l'Est comme à l'Ouest. Dès 1867, l'exposition ethnographique de Moscou donna lieu à un voyage en Russie, qui fit grand

1. *Politické dějiny národa českého od počátku doby konstituční*, 2 vol. in-16 (Otto, éd., Prague, 1926, 229 et 383 p.).

2. *Národní program český r. 1860 a zápas o politický list* (*Český Časop. hist.*, XXXIII, 1927). M. Joseph MATOUŠEK a traité le même sujet, *Usilí o český denník r. 1860 a založení Národních Listů* (*Česká Revue*, XXI, 1928-1929).

3. *Otázka české korunovace 1861* (*Český Časop. hist.*, XXXIII, 1927).

4. *Z počátku rozkolu v české politice* (*Ibid.*, XXXVI, 1930).

5. *Jak se stal hrabě Belcredi ministerským předsedou* (*Ibid.*, XXXV, 1929).

bruit. M. K. KAZBUNDA lui a consacré une monographie qui, à l'aide de documents officiels, nous révèle l'attitude alors adoptée tant par la cour du tsar que par l'ambassadeur d'Autriche; il montre en même temps que, grâce aux rapports confidentiels du trop fameux écrivain Karel Sabina, la police de Prague était exactement informée de tous les détails de ce voyage¹.

M. KAZBUNDA a étudié aussi avec soin les rapports entretenus alors par les hommes politiques tchèques, et particulièrement par F. L. Rieger, le plus habile d'entre eux, avec la France, qu'inquiétait la victoire prussienne de Sadova. A ces rapports, qui aboutirent, en juin 1869, à une entrevue de Rieger avec Napoléon III, il a consacré un article abondant en détails, qui a paru également en français²; dans la seconde partie, il expose les origines du mémoire par lequel, le 8 décembre 1870, les députés tchèques protestèrent, au nom du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine et s'efforcèrent en vain d'amener Vienne à diriger la politique autrichienne selon ce principe.

La correspondance de F. L. Rieger, recueillie par le regretté Jean HEIDLER, trop tôt disparu, et dont l'auteur du présent Bulletin a publié le tome second, qui nous conduit jusqu'à la fin du XIX^e siècle, est un document précieux pour l'histoire des Tchèques à partir de 1870³. Elle a pour pendant les souvenirs et les papiers laissés par Alois Pražák, le plus en vue des hommes politiques moraves; il fut le principal collaborateur de Rieger dans le parti vieux-tchèque et devint ministre sans portefeuille. M. Fr. KAMENÍČEK les a recueillis et publiés en deux volumes, précédés d'une ample introduction et d'une biographie de Pražák⁴. Les souvenirs relatifs à Karel MATUŠ, autre compagnon de lutte de Rieger, nous font aussi pénétrer dans les milieux vieux-tchèques⁵. On peut ranger encore parmi les documents touchant cette génération, les souvenirs d'Ant. ZEMAN, écrivain connu sous le pseudonyme d'Antal Stašek, qui prit aussi part durant un temps à la vie politique⁶.

1. *Pout Čechů do Moskvy 1867 a rakouská diplomacie* (Politická knihovna, I, n° 4, Prague, 1925, in-16, 139 p.).

2. Deux memoranda de Rieger (*Le Monde slave*, III, 1925). Le texte tchèque a paru en même temps dans *Zahraniční politika*. Dans le tome IV de 1924 de la même revue a paru un article de M. KAZBUNDA, *Návštěva prince Jeroma Napoleona v Praze 1868*. On pourrait, à ce propos, mentionner ici l'article de M. J. OPOČENSKÝ, *La protestation des députés tchèques contre l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine* (*Le Monde slave*, IV, 1930), ainsi qu'une étude de M. F. ASENS, *Aussenpolitische Bestrebungen der Tschechen im Zeitalter des Siebzigerkrieges* (*Archiv für Politik und Geschichte*, IV, 1, 1926).

3. *Přispěvky k listáři Dr. Františka Lad. Riegra. II : Z let 1872-1903* (Académie tchèque, Prague, 1926, VIII-594 p.).

4. *Paměti a listář Dr. Aloise Pražáka*, 2 vol. (Académie tchèque, 1926 et 1927, 111, 336 et 516 p.).

5. *Vzpomínky na Dr. K. Matuše. Redakci K. ŽÁKA* (Svatobor, Prague, 1929).

6. Antal STAŠEK, *Vzpomínky* (Académie tchèque, Prague, 1925, 570 p.).

La guerre russo-turque de 1877 trouva de retentissants échos en Bohême. M. Fr. ROUBÍK¹ nous dit les espoirs qu'éveilla alors l'intervention armée de l'empire des tsars. Le congrès de Berlin les refroidit. Aussi vit-on bientôt les hommes politiques tchèques renoncer à leur opposition passive. Rieger et son groupe, avec leurs alliés de la « noblesse historique », revinrent à Vienne pour y prendre une part active à la politique autrichienne. Le publiciste Josef PENÍZEK raconte cette période sous la forme d'une causerie historique, dont le premier volume va de 1878 à 1886². Dans les années qui suivirent, le parti vieux-tchèque dut passer la main aux Jeunes Tchèques. De nouveaux courants politiques, réalistes, progressistes « du droit d'État », et les groupements défenseurs d'intérêts de classe, socialistes et agrariens, vinrent bientôt rendre la vie publique en Bohême plus compliquée qu'auparavant. Cette évolution n'a pas encore été exposée d'ensemble dans une œuvre scientifique³. Quant aux études de détail, et notamment aux biographies, nous ne pouvons les énumérer ici. Nous nous contenterons donc de signaler quelques publications de caractère documentaire. Le précurseur du parti agrarien fut Alfons Št'astný, paysan instruit, dont M. H. TRAUB a publié les lettres adressées à Édouard Grégr, chef du parti jeune-tchèque⁴. Celles qu'écrivit Karel Stanislav SOKOL pendant l'emprisonnement que lui avait valu sa participation à l'affaire de l'Omladina apportent des indications précieuses sur les origines du mouvement progressiste⁵. Les souvenirs du grand poète et homme politique nationaliste Viktor DYK, récemment emporté par une mort tragique, sont importants pour les années qui suivirent⁶; leur second volume nous amène déjà à la guerre de 1914-1918. Cette période, à laquelle se rattachent nombre de questions d'actualité, a donné naissance à une foule d'ouvrages qui sont pour la plupart aux confins de l'histoire et du journalisme. Malgré l'intérêt qu'ils présentent, on ne saurait les enregistrer tous dans un Bulletin qui a d'ailleurs déjà pris une ampleur inaccoutumée. Peut-être l'occasion se présentera-t-elle un jour d'en parler.

J. ŠUSTA.

Prague, septembre 1931.

1. *Ohlas rusko-turecké války v Čechách r. 1877* (Česká Revue, XX, 1927).

2. *Česká aktivita v letech 1878-1918*. T. I (Český Čtenář, Prague, 1930).

3. Dans le cadre plus large d'un tableau général de la politique mondiale d'avant-guerre, l'auteur du présent Bulletin a présenté la question tchèque dans son rapport avec la décomposition de l'empire des Habsbourg : J. ŠUSTA, *Světová politika v letech 1871-1914* , 6 vol. (Prague, Vesmír, 1924-1931).

4. *Ze života Alfonse Št'astného* (Českomoravské podniky vydav. Prague, 1928, 397 p.).

5. *Vězeňská korespondence K. St. Sokola z let 1893-1895*. *Uspořádkala a vydala B. Sokolová* (Prague, 1929, in-4°, 716 p.).

6. *Vzpomínky a komentáře 1893-1918*, 2 vol. in-16 (Kuncř, Prague, 1927, 332 et 336 p.).

COMPTES-RENDUS CRITIQUES

Henri HUBERT. *Les Celtes et l'expansion celtique jusqu'à l'époque de la Tène*. Paris, La Renaissance du Livre, 1932. In-8°, xxvi-403 pages, 12 cartes, 43 figures, 4 planches hors texte (Bibliothèque de synthèse historique; n° 21 de l'*Évolution de l'humanité*). Prix : 40 fr.

Id. *Les Celtes depuis l'époque de la Tène et la civilisation celtique*. Paris, La Renaissance du livre, 1932. In-8°, xvii-368 pages, 3 cartes hors texte (Ibid., n° 21^{bis}). Prix : 40 fr.

Henri Hubert était à la fois archéologue, historien, ethnologue, linguiste. C'est ce qui place hors de pair l'ouvrage qu'il avait préparé pour la collection de M. H. Berr et qu'ont mis à jour MM. Mauss, Lantier et Marx. Données archéologiques, toponomastiques, linguistiques y sont combinées, en toute objectivité, avec prudence et critique; semblable combinaison éclaire maint problème obscur et complexe.

Voici, par exemple, la linguistique à l'œuvre, quand il s'agit de mettre en évidence le fait qui, pour Hubert, domine l'histoire celtique : la séparation des Goidels et des Bretons, séparation qui ne préoccupe guère ni un Déchelette ni un Julian. Alors que les dialectes brittoniques sont caractérisés par la labialisation des vélaires, les goidéliques y sont restés réfractaires; la séparation a donc dû s'effectuer avant la généralisation du phénomène. Mais jusqu'où remonter? Les analogies relevées dans les dialectes italiques, grecs, illyriens permettront de le supposer. Le détachement du groupe goidélique — et probablement la première colonisation des Iles Britanniques — doit être contemporain de la descente des Latins en Italie et de la descente en Grèce des premiers envahisseurs : « La ressemblance des faits est trop nette et les langues sont trop parentes pour que leur accord dans ce cas particulier soit fortuit. Celtes et Italiotes vivaient sans doute assez près les uns des autres pour que les mêmes modes linguistiques pussent se propager des uns aux autres. De chaque côté, un tronçon s'est détaché qui est resté fidèle à un état ancien des parlers. Les groupes d'hommes chez lesquels s'est produite la labialisation de la vélaire étaient certainement restés tout proches, à moins qu'ils ne se soient trouvés accidentellement rapprochés. En bonne méthode scientifique, il faut faire, autant que possible, l'économie du hasard » (I, p. 163).

Déchelette, déjà, avait, à l'aide de l'archéologie, placé le berceau des Celtes en Allemagne occidentale. C'est aussi l'opinion d'Hubert; mais, cette fois, la toponomastique vient à la rescousse et fait définitivement pencher la balance. Dans l'Allemagne du Sud-Ouest particulièrement, abondent les noms de lieu celtiques : noms de villes, de montagnes, de rivières surtout; la région qu'ils jalonnent forme un vaste triangle irrégulier, dont une pointe se trouve au Rhin, vers Cologne, et

une autre dépasse la Bohême. Que signifie semblable toponymie? Ou bien les Celtes sont partis d'Allemagne, ou bien ils l'ont conquise. Que nombreux soient les noms celtiques de rivières, c'est déjà une présomption en faveur de la première alternative, car on sait que les noms donnés à la terre et aux accidents géographiques sont les plus stables des noms de lieu : en Gaule, ceux de rivières et de montagnes nous viennent des Ligures, sinon de plus loin. Mais voici qui est décisif. Le nom de certaines peuplades celtiques rappelle évidemment celui d'un cours d'eau dont elles ont, à une époque quelconque, occupé les rives : *Ambisontes* (Isonzo), *Ambidraui* (Drave), *Ambarri* (Arar ou Saône), *Sequani* (Seine). Il est même tel de ces noms d'origine géographique dont on doit conclure que ceux qui les portaient ont, au cours des âges, changé de résidence. Or, il est des peuples gaulois dont le nom rappelle celui d'une rivière d'Allemagne, rivière dont, d'ailleurs, on ne trouve le pendant nulle part : « Aux environs de Bâle résidaient les *Raurici*. La *Raura* est la Ruhr et il n'y en a pas d'autre. Avranches est la ville des *Abrincatui*; l'*Abrinca* était la Rheineck, affluent de la rive gauche du Rhin au sud-est de Cologne » (p. 186-187). Rien de plus naturel que de chercher auprès de cette rivière le lieu d'origine de la tribu.

Des origines, l'auteur passe à l'expansion des Celtes, en Grande-Bretagne et sur le continent, à l'âge du Bronze et à l'époque de Hallstatt. Que s'est-il passé en Gaule? Les traces des Goidels n'y sont pas reconnaissables. Ce que l'archéologie constate, c'est que, dès le début du Bronze, apparaissent, à l'est du pays, des tumulus qui doivent être rapprochés de ceux du sud-ouest de l'Allemagne. Au Bronze III, l'aire d'extension s'élargit : à la fin de la période, elle a atteint, vers le midi, la Lozère ; au nord, la Haute-Marne¹ ; c'est ensuite, pendant le premier âge du fer, une vaste progression des tumulus et de la civilisation correspondante.

C'est vers cette même époque que les Celtes pénètrent pour la première fois en Italie. Hubert revient ainsi à l'indication donnée par Tite-Live : « Tarquinio Prisco regnante. » Il y a eu, certes, confusion chez l'historien latin ; la confusion, toutefois, aurait précisément sa source dans une tradition concernant une première invasion des Celtes, tradition dont il reste une autre trace dans le récit du même Tite-Live. En effet, Bellovèse s'arrête en une plaine dite des Insubres, « agrum Insubrium » ; c'est là qu'il fonde Milan. Il y avait donc été précédé par une peuplade dont on gardait encore le souvenir dans le pays. De ce premier établissement, l'archéologie connaît, d'autre part, un témoin : c'est l'inscription gauloise (en caractères étrusques) de Zignago (bassin de la Magra, qui débouche dans la Méditerranée au sud du golfe de la Spezia), inscription apparentée à tout un groupe de cippes, gaulois eux aussi et d'âge vraisemblablement hallstattien. La civilisation dite de Golasecca « peut être celle des premiers Celtes » (p. 327).

Comment convient-il de se représenter la grande invasion, l'invasion classique, celle de 400? Non pas en masse et comme en trombe, malgré l'accord des textes anciens. Les tribus sont venues de divers points, les unes d'ancienne, les autres de nouvelle formation ; elles avancent : « Les unes se fixent tout de suite. Les autres hésitent et cherchent plus longtemps leurs demeures. Elles circulent ; elles combattent, négocient, politiquent. D'autres les suivent, appelées ou tentées par elles.

1. Je serais, pour ma part, tenté de reculer, dans ce dernier département, l'apparition du tumulus jusqu'au Bronze II : voir ma note déjà ancienne, *L'époque des tumulus des Montilles et de Champbereau*, dans *Mélanges Charles Royer*. Langres, 1920, p. 49-56.

Finalement, un tassement se produit. Les angles et les contours s'émousent. Nos Gaulois, curieux de civilisation, s'assimilent à leur milieu nouveau. Ils prospèrent dans la paix, mais leurs formations politiques s'effritent et finalement croulent » (t. II, p. 12). Telle est la vue d'ensemble que viennent étayer dans le détail les pages qui suivent, et toujours selon la même méthode, compréhensive, de l'auteur.

Par quelle route les envahisseurs sont-ils arrivés? Mont-Cenis ou Alpes Juliennes? On sait que l'état actuel du texte de Tite-Live autorise les opinions les plus opposées. Bertrand et d'Arbois de Jubainville, notamment, font des Celtes italiens une colonie de ceux du Danube; Jullian, lui, reste fidèle à la tradition « celtique ». En réalité, il n'est que de jeter les yeux sur la position géographique des Gaulois une fois établis en Cisalpine: elle éclaire le problème: « Les Insubres établis au sud du lac Majeur et du lac de Côme ne sont pas passés par le mont Cenis et le val d'Aoste. Ils ont traversé les Alpes soit au Gothard, en descendant sur le lac Majeur, soit à la Maloja, en descendant sur le lac de Côme. Ils se sont arrêtés au débouché des vallées alpestres entre le Tessin et l'Oglio. Les suivants s'y sont ralliés et en sont partis; ceux qui ont traversé les Alpes Pennines sont passés sans doute au Simplon, qui les menait au même point par le val d'Ossola... » (p. 25). Rien n'empêche, d'ailleurs, de penser que certaines tribus, Lingons et Senons, par exemple, soient venues de l'est de la Gaule et non du sud de l'Allemagne. « Groupés au pied de la trouée de Belfort », rectifie très justement l'auteur (p. 163), « ces derniers auraient atteint facilement la vallée de la Reuss. » Et cela n'est pas pure conjecture. Les trouvailles archéologiques semblent bien indiquer que, dès la fin du Hallstatt, « des groupements, distincts des Éduens, existaient déjà sur le territoire des Lingons et des Séquanes » (p. 162). Dresser, au reste, à cette époque, un tableau de la Gaule celtique est chose compliquée, et les pages (p. 144-170) où Hubert s'y essaye, sont peut-être parmi les plus suggestives: bien des archéologues locaux, aux vues souvent un peu courtes, gagneraient, je crois, à les étudier de près pour s'en assimiler la méthode.

Au risque de fausser la perspective, je ne me suis arrêté que sur les problèmes qui touchent de plus près notre Gaule. Pourtant, cette expansion du monde celtique, l'auteur la suit de l'Angleterre aux Balkans et jusqu'en Asie Mineure. L'horizon de l'auteur est vaste, très vaste. Ses deux volumes ont désormais leur place marquée à côté du *Manuel* de Déchelette dont ils sont le complément indispensable.

La moitié du deuxième volume, ou presque, est consacrée à l'étude sociologique des Celtes (structure de la société celtique: classes, droit, institutions, religion; cadre de la vie sociale; activités sociales). On pourrait craindre que, comme il est arrivé parfois à Hubert, l'auteur n'eût mêlé un peu de ses vues systématiques à des conclusions d'apparence tout objectives. Il n'en est rien ou presque rien. Si, en ce qui touche au totémisme, l'auteur croit pouvoir retrouver chez les Celtes, « dans un état de conservation saisissant » (p. 231), trois systèmes d'institutions ou de rites qui correspondent à cette forme de la vie archaïque (chasse aux crânes, alliance par le sang, potlatch ou don obligatoire), il se garde de confondre animal-dieu et animal-totem. Au cours de cette étude sociologique et pour interpréter à l'occasion les auteurs anciens, Hubert n'a pas les scrupules d'un Fustel; il fait largement appel à la littérature épique de l'Irlande; c'est que, si celle-ci est de rédaction tardive, la substance des récits est de tradition bien antérieure. Il en est de même des lois irlandaises: ce ne sont pas des textes législatifs, ce sont des cou-

tumes : « Or, la coutume n'a rigoureusement pas de date en elle-même. La date est celle de l'état des sociétés auquel elles correspondent » (p. 225). Aussi bien, quitte à tenir son sens critique en éveil, pourra-t-on, à l'aide de ces textes, reconstituer l'image de temps plus anciens. Les survivances du celtisme, Hubert les retrouve, à l'occasion, dans la Gaule romaine : « L'archéologie de la Gaule romaine », remarque-t-il très justement, « nous trompe sur ses affinités. Les Gallo-Romains sont restés pour la plupart des Celtes déguisés » (I, p. 19). On ne risque rien d'insister. La constatation est particulièrement évidente sur le terrain religieux¹. Le panthéon romain recouvre en réalité un panthéon autochtone. Christianisés, les Gallo-Francis se conduiront comme les Gaulois romanisés à l'égard de la religion indigène. Ce même paganisme, nous le retrouvons en marge du culte catholique, malgré les interdictions et les désaveux de la hiérarchie. Plus on étudiera, dans le détail et par *civitas*², la religion gallo-romaine, plus, je crois, ces conclusions s'imposeront³.

G. DRIoux.

I. — David M. ROBINSON. *Excavations at Olynthus. Part V : Mosaics, Vases and Lamps of Olynthus found in 1928 and 1931 ; part VI : The Coins found at Olynthus in 1931 (The Johns Hopkins University studies in archaeology, nos 18-19)*. Baltimore, The Johns Hopkins Press ; Londres, H. Milford, Oxford University Press, 1933. In-4°, xxi-297 pages, 18 figures, 209 planches ; xiv-111 pages, 2 figures, 30 planches. Prix : 15 et 10 dol.

II. — Mabel GUDE. *A History of Olynthus (The Johns Hopkins University studies in archaeology, n° 17)*. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1933. In-8°, xii-110 pages. Prix : 2 dol. 50.

I. — Sous l'active impulsion de M. D. M. Robinson, les résultats des fouilles américaines d'Olynthe continuent d'être publiés avec une exemplaire rapidité et dans des conditions très favorables à l'étude (sur les volumes précédents, voir ici t. CLXV, 1930, p. 348-350 ; t. CLXVII, 1931, p. 153-155).

Le tome V du grand ouvrage qui les met ainsi à notre disposition, dû en majeure partie à M. Robinson lui-même, concerne les mosaïques, vases et lampes trouvés en 1928 et 1931 ; il est copieusement et richement illustré : sur ses deux cent neuf planches, quatorze sont en couleurs. Le premier chapitre est réservé aux mosaïques,

1. Notons ici qu'Hubert, à l'encontre de Jullian, par exemple, attribue une importance essentielle au druidisme, qu'il regarde comme une institution panceltique.

2. J'ai fait, pour ma part, ce travail en une thèse actuellement sous presse : *Cultes indigènes des Lingons. Essai sur les traditions religieuses d'une cité gallo-romaine avant le triomphe du christianisme*.

3. Il conviendra, lors d'une prochaine édition, de revoir de près et de compléter l'*Index* : a. v. *Lingons*, ajouter, par exemple, p. 25, 86, 100, 152, 161, 163. — I, p. 109, n° 8, remplacer *Chaumont* par *Langres* (ou, pour plus de précision, Châtenay-Mâcheron) : voir *Rev. archéologique*, 1927, I, p. 232 (références données d'après mes indications) ; — p. 186, lire *Araris*, au lieu d'*Arasis*. — II, p. 162, début du second paragraphe, lire *seconde période de Hallstatt*, au lieu de *second âge du fer* ; — p. 179, au lieu du *Lyonnais* Sabinus, lire le *Lingon* Sabinus ; — p. 211, il y a confusion entre Colomban de Luxeuil (parti du monastère de Bangor) et Columba d'Iona (voir aussi p. 285) ; — p. 288, lire *Mavilly*, au lieu de *Marilly*...

exécutées en cailloux naturels, qui, dans certaines maisons, ornaient la pièce d'apparat ou exceptionnellement un portique. Deux de ces pavements sont d'un intérêt spécial : l'un, dont un tiers seulement est conservé (5 mètres de long sur 15), offre des Néréides montées sur des dauphins ou sur un hippocampe, qui, peut-être, assistaient aux noces de Poseidon et d'Amphitrite ; l'autre, Bellérophon sur Pégase combattant la Chimère, est, d'après M. Robinson, « la plus importante que nous connaissions de la période hellénique » et « la plus ancienne mosaïque complète qui représente une scène mythologique ». On voit ailleurs des bêtes féroces qui attaquent un cerf, une centaumachie, une chasse au sanglier, des rosaces qui sont d'un bel effet décoratif. Pour M. Robinson, toutes ces mosaïques sont antérieures à la destruction d'Olynthe par Philippe de Macédoine en 348 av. J.-C.

Les chapitres consacrés aux vases forment la partie la plus considérable du livre. M. G. E. Mylonas s'occupe d'abord de la poterie prépersique, c'est-à-dire qui a précédé la prise et l'incendie de la ville par Artabaze en 479 av. J.-C. On a découvert à Olynthe beaucoup de céramique néolithique (tome I des *Excavations at Olynthus*), mais on n'y a pas recueilli de céramique helladique, géométrique ou ionienne ; tout au plus possède-t-on quelques vases importés corinthiens et attiques à figures noires. A la place des séries qui font ainsi défaut, on rencontre un style nouveau, particulier à Olynthe, qui s'est développé sous l'action des fabriques de l'Orient grec et qui s'étend sur la longue période allant de 1050 à 479. Nombre des spécimens de cette céramique locale attestent une renaissance de la technique helladique récente et des motifs mycéniens, curvilignes ou naturalistes, qui s'étaient peut-être conservés dans l'est de l'Égée et en Asie Mineure : un cratère avec un décor de spirales, de lignes ondulées, de branches de lierre réalistes se classe parmi les meilleures œuvres de cette production. Quelques vases ont des affinités avec la céramique chypriote, notamment des cruches à deux anses du type amphore, dont l'une présente sur chaque face trois tiges de plantes stylisées peintes en rouge brillant. L'influence de l'Orient égéen est surtout forte entre 700 et 500.

A la fin du ^ve siècle et au ^{iv}e, la céramique attique à figures rouges, dont M. Robinson donne l'inventaire descriptif et explicatif, est abondante. Malheureusement, la prise d'Olynthe en 348 a été fatale à ces vases, dont la plupart étaient dans les maisons ; on n'en retrouve le plus souvent que des débris, mais on a pu en reconstituer quelques-uns. Parmi les plus remarquables, je citerai un cratère du ^{iv}e siècle avec un quadrigé conduit par Nikè et monté par un apobate, où l'on relève l'influence de la frise du Parthénon, et deux vases du peintre de Meidias ou contemporains de cet artiste, dont l'un avec les Néréides et Thétis, montées sur des dauphins ou des monstres marins, qui apportent les armes d'Achille. Sur une péliké, qu'on peut attribuer au « peintre d'Europe » et dater de 370 environ, Aphrodite naît d'une coquille en présence d'Éros, entre Hermès et Poseidon ; des cratères du début du ^{iv}e siècle montrent le premier une apothéose de Dionysos enlevé au ciel par sa panthère, le second une scène dramatique à laquelle participent les Dioscures, Amphitrite et Poseidon, mais que nous ne sommes pas en mesure d'interpréter à cause de sa mutilation. Je signalerai aussi un lécythe blanc attique sorti d'un tombeau : on sait que ce genre de vases n'apparaît guère hors de l'Attique. Certains vases à figures rouges qui ressemblent aux vases du style de Kertch ou aux vases apuliens ont été fabriqués à Olynthe, comme leur argile micacée le prouve.

Le chapitre sur les lampes a été écrit par M. J. W. Graham. Les plus nombreuses, faites elles aussi d'une argile micacée, sont d'origine locale ; un vernis noir terne,

peu adhérent, les recouvre ; on suit le développement des formes du ^{vi}^e siècle au milieu du ^{iv}^e. Les lampes importées viennent pour la plupart d'Athènes, de même qu'à Corinthe ; elles se distinguent par leur vernis noir bien conservé et fortement poli.

Le livre se termine par huit pages de M. Xyngopoulos sur la poterie byzantine d'Olynthe qui se répartit entre Justinien et la période turque.

Le tome VI, relatif aux monnaies trouvées à Olynthe en 1931, fait pendant au tome III de l'ouvrage dans lequel avaient été groupées les monnaies découvertes en 1928.

Les 1,226 pièces de 1931 comprennent quelques types nouveaux : une hémiobole en argent d'Iasos de Carie, des bronzes des Bottiéens, un bronze avec un chien de Malte à gauche (Macédoine, Melitaea de Thessalie ou île de Mélité sur la côte dalmate?). Plus de la moitié appartiennent à la ligue chalcidique : 97 en argent et 549 en bronze ; la proportion est analogue sur l'ensemble : 1,293 pour un total général de 2,173. Dans la péninsule chalcidique, Potidée semble avoir eu le commerce le plus actif avec Olynthe (102 monnaies recueillies en 1928 et 1931) : c'est par cette ville que l'influence corinthienne s'est largement fait sentir. Les autres monnaies d'argent et de bronze proviennent de places très diverses ; une carte permet de constater leur répartition. 23 seulement des pièces réunies en 1931 descendent au delà de 348 av. J.-C., dont 16 sont de basse époque romaine ou de la période byzantine.

Parmi les monnaies d'argent de 1931, figurent trois trésors exhumés dans des maisons ; le plus ancien (19 tétroboles, dont 12 d'Acanthus) remonte au ^v^e siècle ; les deux autres (59 tétroboles et 4 tétradrachmes, presque tous de la Ligue chalcidique ; 32 tétradrachmes, tous de cette Ligue) ont dû être laissés par des gens qui cherchèrent à fuir lors des événements de 348.

M. Robinson insiste sur le fait que les nouvelles découvertes confirment les conclusions présentées par lui antérieurement : Olynthe a été complètement détruite en 348 av. J.-C. ; le site est resté inhabité aux temps hellénistiques et romains ; l'établissement byzantin a été confiné à l'extrémité sud de la colline méridionale.

II. — Dans un petit livre, miss Mabel Gude a rassemblé toute la documentation concernant Olynthe, qui n'est pas d'ordre archéologique. Un chapitre *Testimonia* groupe les passages des auteurs anciens et les textes épigraphiques relatifs à cette ville ; une *Prosopographia* donne la liste de tous les Olynthiens, au nombre de 133, mentionnés dans les sources littéraires et les inscriptions, ainsi que sur les monnaies ; enfin un bref exposé rappelle les principales phases de l'histoire de la cité. L'opuscule de miss Gude vient utilement compléter le grand ouvrage de M. Robinson.

A. MERLIN.

LÉON DOREZ. *La cour du pape Paul III*, d'après les *Registres de la trésorerie secrète* (collection F. de Navenne) ; préface par Pierre DE NOLHAC. Paris, Ernest Leroux, 1932, in-4°. T. I, *La cour pontificale*, XII-393 p., 7 pl. ; t. II, *Les dépenses privées*, VI-339 p., 2 pl.

Quelques mots d'abord sur l'histoire de ce bel ouvrage, dont, pour le dire tout de suite, la publication sous cette forme élégante et somptueuse fait, à l'heure où

nous sommes, si grand honneur à la maison Leroux. Parmi les documents qui peuvent nous renseigner sur la vie, les fêtes, le cérémonial à la cour des papes, figure la série des registres de la Trésorerie secrète, où sont mentionnées les dépenses privées des papes. Ceux de ces registres qui étaient encore au château Saint-Ange en 1870 sont conservés à l'*Archivio di Stato*, à Rome. Mais il en manque beaucoup, que d'heureuses trouvailles peuvent rendre à la science. M. F. de Navenne, ministre plénipotentiaire, durant son long séjour à Rome, a eu l'occasion d'en acquérir deux ; le premier allant du 2 novembre 1535 au 2 novembre 1538, et le second du 3 novembre 1543 au 1^{er} janvier 1545. Pour les publier et en tirer parti, M. de Navenne avait songé à Léon Dorez. Il n'y avait pas de meilleur choix. La publication comprend deux volumes. Le second, qui reproduit le texte même des registres, était imprimé au moment de la mort prématurée de Dorez. Le premier, qui est une étude sur la cour de Paul III, était très avancé, pour une grande partie tout à fait au point et prêt pour l'impression. L'introduction historique seule était inachevée ; on a pu en donner deux fragments très importants : l'un sur les origines de Paul III et de la famille Farnèse, son établissement à Rome, l'ambition patiente, prudente, habile, qui l'a conduit au pontificat ; l'autre nous donne une idée de l'éducation qu'il a reçue et des tendances intellectuelles de sa jeunesse, d'après le dialogue *De hominibus doctis dialogus* de Paolo Cortese, écrit vers 1489, et dont il est un des interlocuteurs.

Vient ensuite, et c'est une des parties principales de l'ouvrage, une étude sur la famille palatine de Paul III, c'est-à-dire l'ensemble des personnes attachées aux services du Vatican, lequel se divisait en deux groupes : la Chambre du pape, ou service intime, et la Chambre apostolique, ou service administratif dans le sens moderne du mot. Pour chacune des fonctions de ces deux hiérarchies, M. Dorez a dressé, avec la précision minutieuse dont il était coutumier, une liste des titulaires qui l'ont exercée sous Paul III, avec une notice biographique détaillée pour chacun d'eux. Cette liste est une mine de renseignements, de détails souvent pittoresques, d'anecdotes ; l'humaniste qu'était Dorez n'a pas oublié à l'occasion de reproduire des inscriptions, de citer des pièces de vers, en latin, en italien, qui mettent dans toute cette érudition une note littéraire. On peut aussi, dans tout cela, glaner beaucoup de détails de mœurs ; ainsi la place sérieuse, si l'on peut dire, que tenait le bouffon, dans ces cours de la Renaissance. Paul III ne serait pas parti pour l'entrevue de Nice sans emmener le sien, pour tenir tête à ceux de François I^{er} ou de Charles-Quint. Et nous devons à l'heureuse indiscretion d'un bouteiller du pape les renseignements sur les goûts de son maître, qui n'avaient rien de scandaleux, mais rien d'exclusif. L'historien trouvera matière à quelques remarques plus importantes. Ce personnel est complètement italien ; à aucune époque peut-être, il ne l'a été davantage ; je ne sais si, parmi les fonctionnaires proprement dits, on trouverait un « ultramontain ». Mais il est loin d'être purement romain ; il s'en faut de beaucoup. Il change, dans l'ensemble, très souvent ; on ne s'éternise pas dans un poste ; il semble, en particulier, que dans beaucoup de postes importants Paul III ait, dès son avènement ou très vite après, nommé un nouveau titulaire. Pour les fonctionnaires d'un rang un peu élevé, un évêché est une honorable et fréquente retraite. L'Italie méridionale fournissait beaucoup de sièges.

Après les fonctionnaires viennent les artistes et même les gens de métier qu'a occupés Paul III. Il y en a un qui est tout à fait hors de pair, c'est Michel-Ange. Il a fait pour le pape Farnèse sa dernière très grande œuvre, si on laisse de côté la

construction de Saint-Pierre : la fresque du Jugement dernier à la chapelle Sixtine. C'était la réalisation d'un projet déjà conçu par Clément VII ; mais Paul III a eu le mérite de le mener à bien. Il est un des hommes, peu nombreux, qui ont su manier Michel-Ange. L'étude de Dorez permet de suivre dans le plus grand détail les progrès de l'exécution du chef-d'œuvre. Michel-Ange, d'après les comptes publiés par lui, a commencé son travail entre le 10 avril et le 18 mai 1536. Le 5 février 1537, toujours d'après le registre de comptes, Paul III alla visiter la chapelle, où le travail devait déjà être avancé. C'est le 31 octobre 1541 que tout fut découvert et exposé au public. L'autre travail, auquel s'est tout particulièrement intéressé Paul III, est d'un genre tout différent : il s'agit de la restauration et de l'extension du Belvédère d'Innocent VIII et de Jules II, ce jardin-musée où il semble avoir beaucoup aimé à se tenir.

L'objet de l'ouvrage n'est pas l'étude de la politique de Paul III, que d'ailleurs le registre de comptes qui en a fourni l'occasion ne pourrait éclairer que par les petits côtés. L'historien ne devra cependant pas négliger le chapitre sur *Paul III et Charles-Quint (1535-1537)* : l'événement principal en est la visite de l'empereur à Rome, au lendemain de la triomphante campagne de Tunis. Ce voyage, qui inquiétait beaucoup les Romains et la cour pontificale, obsédés des souvenirs de 1527, se passa sans accrocs ; il fournit l'occasion de réparer, au contraire, pour recevoir plus dignement Charles-Quint, les traces les plus visibles du sac de Rome. Politiquement, il n'a pas abouti au résultat que le pape aurait désiré : le rapprochement de l'empereur et du roi de France. — Le chapitre sur le voyage de Paul III à Nice a surtout un caractère pittoresque et anecdotique.

Et le pape, l'initiateur de la Contre-Réforme — d'ailleurs si peu disposé à la commencer par lui-même et par sa famille ? Il n'apparaît guère dans la publication de Dorez : la vie de cour de Paul III ressemble beaucoup en somme à celle des autres princes de la Renaissance. Il n'en est que plus piquant qu'une curieuse et au premier abord énigmatique mention du registre de comptes permette de rapprocher son souvenir des tout premiers débuts de la Compagnie de Jésus : le 29 avril 1537, le pape faisait verser à son aumônier 33 écus destinés à être remis en aumône « à onze écoliers parisiens qui vont au Saint-Sépulcre ». Dorez a montré par une critique très serrée qu'il ne peut s'agir que de saint Ignace et de ses premiers adhérents.

En somme, ouvrage très important pour l'histoire des arts, de l'humanisme, des mœurs, et dans lequel l'histoire, tout court, trouvera beaucoup à glaner.

E. JORDAN.

Charles SEIGNOBOS. *Histoire sincère de la nation française ; essai d'une histoire de l'évolution du peuple français*. Paris, éditions Rieder, 1933. In-16, 520 pages. Prix : 16 fr. 50.

On pourra être un peu surpris du qualificatif « histoire sincère », car quel est l'auteur qui ne se croit ou ne s'affirme sincère ? M. Seignobos nous en explique le sens dans son Introduction. « Le titre », déclare-t-il, « signifie que j'ai dit sincèrement comment je comprends le passé, sans réticence, sans aucun égard pour les opinions reçues, sans ménagement pour les convenances officielles, sans respect pour les personnages célèbres et les autorités établies. » Profession de foi digne d'un vrai

savant, et qui inspire tout le volume, écrit pour le grand public. Au reste, il n'est pas difficile de voir qu'il ne pouvait être composé que par un homme ayant une connaissance profonde de l'histoire générale, familier avec les sources et rompu aux méthodes critiques. Aussi l'auteur n'hésite-t-il jamais à montrer l'état défectueux de nos connaissances sur telle ou telle question et, sans dresser de bibliographie, d'indiquer « la nature de nos documents, le terrain qu'ils éclairent et les lacunes qu'ils laissent ».

C'est essentiellement l'évolution du peuple français que M. Seignobos a voulu décrire. Aussi s'est-il appliqué avant tout à exposer les conditions de vie de la masse de la population, en insistant particulièrement sur les croyances, les habitudes et les idées. Il n'a pas craint de laisser de côté tel ou tel épisode, même célèbre, mais qui n'a pas exercé de réelle influence sur l'évolution historique de la nation française. Par contre, il insiste sur certains traits de la vie de ce peuple, qui ont été mis en lumière par les historiens de métier, mais que le public, même cultivé, ignore encore.

La partie de l'ouvrage qui était peut-être la plus difficile à traiter, c'était sans doute le Moyen Age, celle qui nous apparaît comme la mieux réussie, bien que l'auteur soit un spécialiste de l'histoire moderne et contemporaine. Il nous fait voir pourquoi on a tant de peine à connaître et à comprendre cette période de l'histoire de France, que nous ne pouvons guère voir qu'à travers les documents ecclésiastiques, c'est-à-dire « au travers d'une gigantesque composition scolaire en latin ». Cependant, on ne peut qu'admirer les chapitres consacrés à la formation du régime féodal et à la description de la société française au Moyen Age. D'autre part, M. Seignobos passe rapidement sur la guerre de Cent ans, car les événements qui la marquent, bien que très graves pour les contemporains, « semblent ne pas avoir eu d'action sur l'évolution de la nation ». Toutefois, ils ont singulièrement retardé cette évolution, et peut-être aurait-il été bon de l'indiquer plus fortement. Avec un relief saisissant apparaissent les caractères de la Renaissance et de la Réforme. « La Réforme », nous dit-on, « a été le résultat d'un concours exceptionnel d'accidents politiques. » Ici nous touchons du doigt une des conceptions chères à notre auteur, qui attache une importance particulière, et légitime, à tous ces accidents qui ont tant contribué à la marche de l'évolution. La crise politique et religieuse du xvi^e siècle est traitée de main de maître. Mais nous aurions voulu voir accorder un peu plus de place aux transformations économiques qui ont marqué ce même siècle, en particulier à la crise des prix, dont les conséquences sociales sont si curieuses.

C'est encore un grand mérite d'avoir réduit à sa juste valeur le « siècle de Louis XIV », qui ne nous apparaît plus du tout comme « le grand siècle ». L'auteur nous montre le Grand Roi renonçant aux « mœurs simples et naturelles de l'ancienne cour » en adoptant « le cérémonial solennel pratiqué dans les cours d'Espagne et d'Autriche » ; de la sorte, il se trouvait en contradiction avec toute la tradition française. Par le fait même, le xviii^e siècle n'apparaît plus comme en révolte avec tout le passé ; bien au contraire, « la nation française a lutté pour se délivrer des entraves imposées par la volonté d'un roi et reprendre le cours de son évolution en revenant à sa nature ». Si le xviii^e siècle a été vraiment révolutionnaire, c'est parce qu'il a soumis l'autorité à la critique de la raison : M. Seignobos nous le montre avec parfaite netteté. Tout le chapitre qui décrit la crise décisive d'où est sortie la Révolution est excellent, bien qu'un peu court ; on peut porter un juge-

ment analogue sur celui qui est consacré à la Révolution. Quant à l'histoire contemporaine de la nation française, elle est traitée avec la même lucidité et la même fermeté.

M. Seignobos nous dit que, dans son exposition, il a évité les formes « conventionnelles et pompeuses » pour parler une langue simple et familière. C'est là précisément un des grands attraits de ce livre, qu'on lit « comme un roman », et un roman amusant, bien qu'il n'ait rien de l'histoire romancée. Il est impossible qu'il n'ait pas le plus grand succès, non seulement auprès du grand public, mais auprès des historiens, qui auront grand profit à le méditer.

Henri SÉE.

I. — Mrs Elisabeth DONNAN. *Documents illustrative of the history of the Slave trade to America*. Carnegie Institution of Washington, vol. III : *New England and Middle colonies*, 1932. In-8°, xiii-553 pages.

II. — Mrs Ralph C. H. CATTERALL. *Judicial cases concerning American slavery and the Negro*. Ibid. Trois vol., 1926-1932. xxxi-1929 pages. Index alphabétique par David M. MATHESON.

I. — Au début de sa Préface à ce tome III, M^{me} Donnan nous informe que le but essentiel de son ouvrage est d'« illustrer par des documents l'histoire d'un commerce fait par celles des colonies anglaises qui devinrent une partie des États-Unis ». Parce que cette région fut d'abord un domaine colonial de l'Angleterre et en relations constantes avec elle, les textes concernant la métropole abondent dans l'ouvrage de M^{me} Donnan (surtout aux deux premiers volumes)¹, mais — et ceci est fort regrettable — le commentaire est plus d'une fois incomplet quand il s'agit de textes ou de passages concernant des pays européens autres que l'Angleterre. Même on constate parfois l'absence de textes dont l'insertion, logiquement, s'imposait au sujet de ces pays². D'où résultent fatalement, chez tout lecteur mal informé d'avance, de fortes erreurs d'interprétation historique. — L'auteur a dû adopter *colens nolens* ce procédé, parce que, aux États-Unis, on s'intéresse fort peu à l'histoire des pays européens autres que les Iles Britanniques. Résumons son travail.

Les premières pages du volume (p. 1-3) concernent les colonies dites Nouvelle-Angleterre : Massachusetts, Rhode Island, New Hampshire, Connecticut. Ce qui importe dans leur histoire négrière, ce ne sont pas les quantités d'esclaves qu'elles introduisirent ; comparées à celles qu'apportèrent les colonies du Sud, elles furent insignifiantes ou dérisoires, comme celles du New Hampshire et du Connecticut. Bien qu'il convienne d'en indiquer les caractères essentiels et les quelques vicissitudes avant l'abolition, l'intérêt n'est guère là ; il réside, écrit M^{me} Donnan, « dans la portée économique de la besogne de transporteurs d'esclaves » et, à degré moindre, « de leur commerce de rhum, sur lequel », vers la fin, « reposait le trafic noir » (trafic que ces pays faisaient, d'ailleurs rarement, par des expéditions aux côtes africaines ; ils achetaient dans les Antilles anglaises la plupart des esclaves

1. Voir *Revue historique*, juillet-août 1932, t. CLXX, p. 126, 127 et 128.

2. Voir *Ibid.*, t. CLXX, p. 126-128.

dont ils avaient besoin). Voilà un intérêt historique bien modeste, somme toute ; mais il n'est pas négligeable, ne fût-ce qu'à titre de comparaison à ce qui se passait dans les autres colonies anglaises de l'Amérique septentrionale.

L'importation noire, au Connecticut, fut interdite par une loi de 1788 qui prononçait : « attendu que l'augmentation des esclaves est nuisible aux pauvres et gênante ». C'est-à-dire qu'elle concurrençait la main-d'œuvre libre ; nous reverrons cela plus loin. « Lorsque, après la Révolution », qui créa les États-Unis, « le transport des nègres recommença, le Connecticut y prit part, mais sans doute modérément. Les abolitionnistes de Rhode Island... durent étendre leur activité au Connecticut et au New Hampshire », afin d'empêcher des résidents du Rhode Island, où la traite noire était prohibée, d'aller la faire dans ces deux États voisins. Finalement, les abolitionnistes du Connecticut obtinrent la loi susdite de 1788 qui interdit le trafic négrier, « puis l'amendement de 1789 qui la renforça ». Après quoi il se fit encore de la contrebande négrière ; mais, dans les régions du Nord, elle n'eut jamais grosse importance.

Viennent ensuite (p. 405-410) les colonies dites du Milieu : New-York, New-Jersey, Pensylvanie, dont le trafic noir fut « en grande partie le même que dans le Nord, mais sur une échelle grandement réduite ». — Cinq années à peine après l'établissement de la Compagnie hollandaise des Indes occidentales, vers 1625, un petit nombre de nègres, venant de prises espagnoles ou portugaises, furent introduits à Nouvelle-Amsterdam. Mais on n'en resta pas là : « sur la demande des *patroons*, colons et autres cultivateurs », il fut décidé, en 1646, d'apporter autant de noirs « qu'ils voudraient en acheter à prix équitable ». La Compagnie essaya d'en importer directement d'Afrique, soit par elle-même, soit en accordant à des particuliers des permis de traite négrière ; toutefois, elle en acheta surtout au Brésil, alors occupé par les Hollandais — que les Portugais expulsèrent en 1648. La même année 1648, l'autorisation conditionnelle de traite négrière en Angola fut accordée, il est vrai, à la colonie hollandaise de l'Amérique du Nord, mais elle paraît en avoir usé maigrement. Au surplus, en 1664, les Anglais remplacèrent, en Amérique septentrionale, les Hollandais ; la Nouvelle-Néerlande devint la Nouvelle-Angleterre, et Nouvelle-Amsterdam reçut le nom de New-York.

Naturellement, le commerce d'esclaves y continua, sous le régime anglais — d'ailleurs très rarement avec l'Afrique¹, presque toujours avec les Antilles anglaises et les colonies du Sud ; mais, en somme, la main-d'œuvre servile ne s'y étendit jamais en grand. D'autant moins qu'au XVIII^e siècle son emploi, là aussi, trouva de la résistance, à la fois pour une raison d'ordre économique : présence de très nombreux engagés européens, et pour motif humanitaire chez une partie des colons. Oh ! l'institution servile se défendit ; peu d'années après l'interdiction absolue de l'importation nègre (1788), les propriétaires d'esclaves venant dans l'État avec

1. Bien que, observe M^{me} Donnan, la colonie new-yorkaise eût — comme la plupart des autres — une préférence pour les nègres d'importation africaine directe. Il y avait donc une contradiction, semble-t-il, dans la conduite des négriers importateurs ? L'auteur ne s'en explique pas ; mais on peut émettre l'hypothèse que ces importateurs ne voulaient le plus généralement pas engager les frais et courir les risques d'une expédition aux côtes d'Afrique pour répondre à une demande d'esclaves toujours extrêmement réduite et qui pouvait être annihilée en leur absence par une soudaine augmentation « prohibitive » de la taxe par tête de nègre.

l'intention de s'y établir furent autorisés en 1801 « bona fide » (*sic*) à amener leurs nègres avec eux. D'autre part, « aucune loi ne défendait aux citoyens de l'État de participer au trafic des ports négriers des autres États. Aussi, à la fin du XVIII^e siècle, les marchands new-yorkais avaient-ils considérablement étendu leur participation, et il est possible que la période la plus active de la traite négrière par des New-Yorkais ait été celle qui est hors des limites du présent ouvrage », c'est-à-dire postérieure à 1807.

Au New-Jersey, où l'apport d'esclaves noirs commença également au XVII^e siècle, on note des phénomènes pareils à ceux que nous venons de voir ailleurs. Finalement en 1769 déjà, et bien davantage en 1786, les offensives des opposants deviennent violentes : en 1786, émancipation des nègres résidant dans l'État et droit de 50 liv. st. par tête sur toutes les importations de noirs amenés d'Afrique depuis 1776. Enfin, à la suite de nouvelles mesures prises en 1798, si des New-Jersiais se livrèrent à un trafic désormais interdit, on peut dire que « ce fut probablement par le moyen du port de New-York ». — Quant au nombre d'esclaves existant dans le New-Jersey, la proportion, toujours infime, n'avait cessé de diminuer. En effet, des chiffres cités par M^{me} Donnan, il ressort que c'était en 1738 du 8,4 % par rapport à la totalité des habitants ; en 1745, du 7,5 % ; en 1770, du 6,7 %. En nombres ronds, à cette dernière date, on compte 11,400 esclaves dans une population totale de 170,000 habitants. Dans les véritables « colonies à esclaves », au contraire, les blancs étaient noyés dans une proportion inverse, le nombre des esclaves n'ayant cessé de croître jusqu'alors, et il ne cessa d'augmenter jusqu'à l'abolition générale en plein XIX^e siècle.

Constataions semblables encore pour la dernière des colonies examinées dans ce tome III, la Pensylvanie. « Malgré un climat plus favorable » et « peut-être comme résultat de la puissante influence des Quakers », le nombre des esclaves et l'activité de la traite y furent-ils moindres qu'au New-Jersey. La lutte fut d'ailleurs vive et plusieurs fois aiguë entre les négriers (surtout des marchands de Philadelphie et les maîtres de forges), que soutinrent parfois officiellement (en 1719, par exemple) les représentants de la métropole, les Commissaires « for Trade and Plantations », et, d'autre part, les opposants : « journaliers, lésés par l'usage du travail nègre », et propagandistes quakers, assez généralement appuyés avec succès à l'Assemblée de la colonie. De sorte que l'impôt par tête de nègre importé subit plusieurs fois des écarts variant depuis 2 liv. st. au plus bas jusqu'au taux prohibitif de 20 livres. Mais les opposants gagnèrent du terrain et obtinrent enfin une loi abolissant l'esclavage dans tout l'État (1780), puis, en 1789, l'interdiction du trafic négrier.

Toujours si prudente en ses appréciations, M^{me} Donnan n'hésite pas à conclure, parce qu'il s'agit, en somme, d'une simple constatation de fait : « Pour une histoire du mouvement abolitionniste, la Pensylvanie fournirait une masse considérable de matériaux. Depuis la protestation, contre le trafic noir, des Amis [Quakers] de Germantown, en 1688, jusqu'à la mise hors la loi de ce trafic par la législation de 1807, l'influence d'hommes tels que Antoine Bénézet, John Welman, Benjamin Lay, Ralph Sandiman, peut difficilement être surestimée. Leur histoire n'est pas à conter ici, mais leur œuvre doit être rappelée, si l'on veut comprendre pourquoi le trafic noir fut une part si petite du commerce pensylvanien. »

En résumé, à l'échec de l'institution servile, en Nouvelle-Angleterre et dans les

Middle Colonies, on distingue trois causes essentielles : 1^o le climat, défavorable aux nègres, favorable aux Européens et notamment aux Britanniques ; 2^o la présence d'un nombre sans cesse plus considérable d'engagés (*indentured Servants*), de « journaliers, lésés par l'usage du travail nègre », et qu'on était en majorité disposé à soutenir, par intérêt d'ordre économique, contre l'élément noir concurrent ; 3^o la propagande des abolitionnistes par humanité et des Quakers ; propagande facilitée, en l'espèce, par les deux autres causes susindiquées, et qui leur apporta l'aide efficace d'une activité désintéressée, inlassable et intelligente.

II. — A condition de savoir appliquer rigoureusement les règles de la critique scientifique, l'amas de matériaux si consciencieusement accumulés par M^{me} Catterall¹ sera d'utilité comparable à celle de l'ouvrage de M^{me} Donnan, dont il vient d'être question. M. Franklin Jameson², auteur de la Préface, et M^{me} Catterall, en ses Introductions³, ne semblent pas y avoir songé. Même ils n'ont pas formulé de réserves critiques générales propres à enseigner que « la suspicion légitime », toujours applicable *a priori* aux jugements politiques, par exemple, l'est bien plus encore aux jugements en matières « négrières ». Tout lecteur, historien ou juriste, a besoin d'être guidé au milieu de l'énorme fouillis des multiples questions abordées ou soulevées dans les 6,650 affaires⁴ environ qui sont présentées en ces trois volumes, pour chacun des États, selon l'ordre chronologique, c'est-à-dire dans le plus complet désordre, alors qu'en l'espèce un plan par catégories d'affaires était naturellement indiqué⁵.

Les catégories entre lesquelles se répartissent ces 6,650 affaires sont des matériaux historiques laborieusement extraits d'au moins 275 recueils publiés d'arrêts et décisions judiciaires⁶. Il y a intérêt à faire connaître ici les principales de ces catégories⁷.

1. Complications et discussions qui, pour une foule considérable d'affaires, provenaient du fait même des mélanges de sang (nègre, blanc, indien), et selon la proportion des mélanges. — 2. Importations de noirs en tel ou tel État. — 3. Incidents multiples du commerce des esclaves, de la vente, des prix ; des « tromperies... à l'égard de l'état physique ou des aptitudes des esclaves vendus ». — 4. Inculpations de crimes commis par des esclaves et jugements à ce sujet. — 5. Coutume des maîtres de louer hors de chez eux certains de leurs esclaves ; d'autoriser parfois

1. Elles concernent (après un chapitre d'*English cases*, affaires d'intérêt plus ou moins général, jugées par des tribunaux d'Angleterre) les affaires, de nature très variée, qui ont été jugées en Virginie, Kentucky, Caroline du Nord, Caroline du Sud, Tennessee, Géorgie, Floride, Alabama, Mississippi, Louisiane.

2. Préface, p. III-VII du t. I. M. F. Jameson est « Editor » au « Département des recherches » de l'Institut Carnegie.

3. Une pour chacun des États énumérés ci-dessus, note 1, et une, au début, pour les *English cases*.

4. En l'absence, regrettable, de numérotage, j'ai compté le nombre total des affaires et j'ai établi de même d'autres chiffres que je cite plus loin.

5. L'Index — d'ailleurs très commode et dressé avec soin — ne remédie au mal que faiblement, d'autant plus qu'il ne saurait être le guide critique désirable !

6. Voir la *List of abbreviations* placée au début de chaque volume.

7. En me servant de la Préface de M. Jameson (p. IV-V) ; mais j'ai adopté un autre mode d'énumération.

quelques-uns à se louer eux-mêmes et à disposer du gain ainsi obtenu. — 6. Usage des maîtres de donner de petits nègres à leurs enfants. — 7. Raisons d'influence des esclaves favoris ou favorites. — 8. Relations entre pères de race blanche et leurs enfants esclaves. — 9. Affranchissements d'esclaves et dispositifs très variés concernant le sort ultérieur de l'affranchi lui-même et de ses enfants nés ou à naître. — 10. Répartitions de biens de maîtres décédés intestat, quant aux dons à faire en leur nom, quant à leurs volontés présumées. — 11. Relations entre maris et épouses esclaves ; entre maris nègres libres et épouses « leur appartenant » ou épouses appartenant à d'autres qu'eux-mêmes. — 12. Migrations de nègres libres d'un État dans un autre ayant, quant à leur résidence sur son territoire, des lois différentes. — 13. Évasions d'esclaves et incidents multiples y relatifs.

Les historiens regretteront que, parmi les 6,650 affaires susdites, 40 seulement (dont 30 pour la Virginie) remontent au xvii^e siècle (la plus ancienne est de 1624) ; seulement 430 au xviii^e (dont 230 pour la Louisiane, 85 pour la Virginie, 90 pour les deux Carolines ensemble). Restent 6,080 pour le xix^e siècle jusqu'en 1864¹, soit une proportion dépassant 91 %. — Le nombre des éléments d'étude offerts par cette documentation judiciaire est ainsi, quant au xviii^e siècle, à peine suffisant, pour quatre États au plus ; il est pratiquement nul quant au xvii^e, sauf peut-être pour la Virginie. Par contre, abondance de textes, pour tous les États sous revue, quant au xix^e siècle jusqu'en 1864. Pour cette période de 1801 à 1864, la publication de M^{me} Catterall sera donc de haute valeur scientifique pour l'histoire « négrière » (des États-Unis avant tout, naturellement), dès qu'aura été publié le guide critique que nous tenons pour nécessaire.

LÉON VIGNOLS.

P.-G. ROY. *Rapports de l'archiviste pour la province de Québec*. Tome I, 1923-1924, par L.-A. PROULX. In-8°, xiv-426 pages. — Tome II, 1926-1927, par le même, xiii-434 pages. — Tome III, 1927-1928, par le même, xvi-526 pages. — Tome IV, 1928-1929, xi-429 pages. — Tome V, 1929-1930, xvii-537 pages.

A. DOUGHTY. *Rapport sur les Archives publiques pour l'année 1931*. Ottawa, F. A. Acland, 1932. In-8°, xx-203 pages. Prix : 1 dollar.

Les six volumes publiés depuis 1923 par MM. P.-G. Roy et A. Doughty rendent accessibles aux chercheurs de nombreux et parfois fort précieux documents canadiens.

Pour le XVII^e siècle, les textes les plus importants sont les lettres échangées à partir de 1672 entre le comte de Frontenac et la cour de France (53 dans le tome I, 60 dans le tome II, 135 pages de documents dans le tome IV). Ces pièces, qui sont souvent inédites, sont fort précieuses. Notons ici les commentaires désobligeants sur les Jésuites (I, 27), « accusés de violer le secret de la confession et d'espionner les familles », les détails sur les difficultés économiques (I, II, *passim*), sur la disette de 1690 (II, 29) et la hausse des prix. Les lettres du Père Jésuite Saint-Charles Garnier (16 octobre 1631-12 août 1649, t. V, p. 1-45), publiées d'après une copie

1. Un nombre infime — inclus en ce total — est postérieur à cette date.

conservée au collège de Saint-Charles de Montréal, donnent de curieuses précisions sur l'aide précieuse prêtée aux missionnaires indiens par l'imagerie pieuse. Les origines de l'histoire hospitalière sont en partie renouvelées par l'étude, aux notes malheureusement trop discrètes, que E.-Z. Massicotte a consacrée¹ à Charon l'ainé, ce grand Canadien philanthrope.

Mais le XVIII^e siècle est, dans ces recueils, à la place d'honneur. Les lettres du Père Jésuite Jean Aulneau (1705-1736), martyr chez les Sioux, font allusion aux explorations de Varenne de La Verendrye (t. II, p. 261, 330). Le genre hagiographique est représenté par le Vie de M^{me} Yonville, fondatrice et première sœur des Filles de la Charité de l'Hôpital général de Montréal (t. IV, p. 385-430). Ce texte gagnerait à être comparé avec des biographies monastiques contemporaines écrites en France. L'historien de la vie économique trouvera beaucoup de détails curieux dans le *Répertoire des engagements pour l'Ouest dans les Archives judiciaires de Montréal* (t. V, p. 193-466), publié et annoté par M. E.-Z. Massicotte, qui y met en relief les rapports étroits entre la prospérité économique et le nombre des engagés. Il serait souhaitable que leur situation juridique et pratique fût rapprochée de celle des « indentured servants » immigrés dans les treize colonies anglaises. Dans un autre article, E. Demaizière (t. I, p. 393-394) évalue la part prise par les Bourguignons (surtout des ouvriers de forges après 1730) au peuplement du Canada (4 % du total).

Les documents les plus curieux touchent à l'histoire militaire des derniers jours de la Nouvelle-France. Ce sont surtout des journaux de campagne. Celui de Nicolas Renaud d'Avène des Méloizes (t. IV, p. 1-86) donne de précieux renseignements sur la situation et la répartition, la localisation des troupes, ainsi que sur l'état des fortifications canadiennes pendant la première année de la guerre de Sept ans. L'étude comparative des Journaux de campagne respectifs de Bougainville et de Montcalm (t. II, p. 202-393) a une portée plus générale. Pour en expliquer les ressemblances et les différences, complexes dans le détail, l'abbé Amédée Gosselin se rallie aux conclusions de MM. de Kérallain et Doughty. En comparant avec l'édition du *Journal de Montcalm* donnée en 1895 par l'abbé Casgrain les papiers de l'explorateur, il y distingue trois parties. Les premières pages sont un journal personnel. Puis, du 1^{er} janvier au 24 mars 1757, Bougainville copie Montcalm, tandis que, du 12 juillet au 8 août, c'est-à-dire pendant les opérations actives, il devient l'historiographe de l'état-major et de l'armée. Plus importants encore sont les renseignements fournis au rapport de 1923-1924 (t. I, p. 1-70) sur sa mission en France. Vaudreuil et Montcalm, convaincus de la situation désespérée de la colonie, envoyèrent Bougainville à Versailles pour y faire connaître la nécessité de la paix. M. P.-G. Roy donne ici seize des vingt-sept mémoires remis à l'envoyé (1758). Les plus remarquables soulignent l'inutilité de Louisbourg ou tracent un long tableau aux accents pessimistes (Mémoire sur l'état de la Nouvelle-France). Sur la période qui suivit immédiatement la conquête, les documents nouveaux sont rares. Citons, néanmoins, le Journal de F. Baby, G. Taschereau et Jenkin Williams (22 mai 1776 ; t. III, p. 431 et suiv.), rédigé à la requête de Sir Guy Carleton, et qui, sous la forme d'un état par paroisses des sujets canadiens qui avaient favorisé l'invasion américaine de 1775, « est comme un miroir où se reflète avec une

1. *Inventaire des documents et des imprimés concernant la communauté des frères Charon et l'Hôpital général de Montréal sous le régime français*, t. I, p. 163-201.

netteté saisissante l'état d'âme de la population du Bas-Canada » (A. Fauteux). Sur l'histoire religieuse de ces temps difficiles pour le clergé catholique, le Rapport pour 1929 (t. V, p. 46-136) qui donne l'*Inventaire de la correspondance de Mgr J. Olivier Briand*, illustre ses difficultés avec les curés, les obstacles au recrutement sacerdotal sous un gouvernement protestant à qui pourtant le clergé se montre loyal. Ces problèmes changent déjà d'aspect sous Mgr J. Octave Plessis (1806-1823), qui s'applique à démembrer son immense diocèse pour faciliter l'évangélisation (t. III, p. 213). Il conviendrait de lire de près, la plume à la main, sa correspondance avec les évêques irlandais, ses vues sur le Blanchardisme, les problèmes posés par la présence au Canada d'ecclésiastiques français pendant les guerres impériales et les renseignements curieux que fournissent les lettres de Mgr Plessis sur l'échec de la colonie de Vendéens établie par Puisaye.

Sur le XIX^e siècle, les Rapports apportent moins de nouveau. Pourtant, celui de 1926-1927 contient une longue notice sur le publiciste Ludger Duvernay (t. II, p. 145-258, 21 fac-similés), un des organisateurs de la rébellion de 1837. Plus que les détails, pourtant savoureux, et les remarques caustiques de quelques Canadiens français¹, ces lettres révèlent une psychologie, un état d'esprit très particulier qui rendit fort difficile la tâche des gouverneurs canadiens.

C'est ce que montrent les papiers d'État adressés par les secrétaires d'État aux gouverneurs généraux et édités en 1932 par M. G. Doughty. Ils sont surtout précieux au point de vue économique. Ils y étudient les problèmes pratiques de l'immigration. Lord Goderich y expose ses vues sur la distribution des réserves de terres. Lord Hamilton demande de vastes étendues pour trente-cinq familles. On songe à faire payer une taxe de un dollar à tout immigrant qui débarque sur le sol canadien, pendant que Goderich cherche de la main-d'œuvre pour hâter le creusement du canal du Rideau. Les Canadiens et les Anglais admettent si bien le caractère relativement arriéré de l'outillage canadien que Goderich, désireux de recevoir plus vite des nouvelles fréquentes, songe à utiliser le service postal américain ! (t. VI).

Ainsi, sur toute la période comprise entre 1660 et 1840, et grâce à la diligence de MM. P.-G. Roy et Doughty, l'histoire canadienne s'est notablement enrichie. Nous souhaitons que, pour la période comprise entre la conquête et la constitution du Dominion, un historien aussi distingué que feu Désiré Pasquet puisse, avec l'aide de ces documents multipliés, écrire une histoire politique et sociale du peuple canadien.

E. PRÉCLIN.

- I. — Victor BÉRARD. *Genève et les traités*. Paris, Armand Colin, 1930. 2 vol. in-16 : t. I : 1589-1816, 227 pages ; t. II : 1817-1921, 340 pages.
- II. — Paul VALAYER. *Un conflit franco-suisse à la cour de La Haye*, avant-propos de F. MORIN-PONS. Paris, Hachette, 1931. In-16, x-98 pages.
- III. — Paul PICTET. *Affaire des zones franches de Gex et de la Haute-Sa-*

1. E.-N. Duchesnois écrit : « Tout ce qui ne rapporte pas directement des dollars ne peut être apprécié directement par MM. les Américains. »

voie. Duplique : Le coup de force. Procès de tendance. Devant la cour de La Haye. Genève, impr. du *Journal de Genève*, 1931. In-8°, 33 pages.

I. — Le regretté Victor Bérard avait voulu reprendre en deux volumes maniables la matière des quatre énormes volumes (2,076 p. in-4°) qu'il avait présentés au Sénat français sur la question des zones. Nous avions dit ici même (*Revue historique*, t. CLXI, p. 385) ce que nous pensions de la fougue du brillant polémiste, de ses partis pris, de ses erreurs d'interprétation, de ses injustices et aussi des résultats auxquels il arrivait sur certains points importants, par exemple sur le rôle de Pictet de Rochemont, instrument des rancunes et des inquiétudes de la coalition; mais instrument singulièrement avisé, qui savait servir sa patrie en travaillant pour toutes les puissances. Nous ne croyons pas, malgré la peine que nous a causée la disparition prématurée d'un ami, pouvoir effacer une ligne de notre article en présence de cette édition *ad usum populi*, assez ironiquement dédiée à M. Paul Pictet. Il nous semble que les premières décisions de la Cour internationale donnent triplement raison à ceux qui redoutaient de voir la France engagée dans une aventure.

II. — Malgré ses outrances, Bérard s'efforçait de rester historien même lorsque son âme de Comtois s'abandonnait à la passion antihelvétique et surtout antigenevoise. On ne trouvera ni modération ni sens critique, mais cette fois la passion toute pure, dans le pamphlet de M. Valayer. Son préfacier écrit sérieusement : « Ce que vise la Suisse, c'est un agrandissement territorial au détriment de la France », et c'est bien ce que pense l'auteur lui-même. Ne pense-t-il pas également que c'est « sur sa demande » que Genève fut incorporée, en 1798, à la République française? et voilà comment il interprète l'analyse si délicatement nuancée de MM. Barbey et Peter. De pareilles façons de raisonner rendent très difficile la tâche de ceux qui voudraient équitablement faire la part des fautes commises par l'une et l'autre partie — car les Suisses n'ont pas toujours suivi, depuis 1917, le parti le plus sage.

III. — C'est à M. Paul Valayer surtout que répond M. Paul Pictet dans sa *Duplique*. Je ne crois pas qu'on puisse donner tort à l'auteur genevois lorsqu'il soutient que l'article 435 du traité de Versailles, en parlant « d'un commun accord », n'autorisait pas l'une des parties à « prendre une mesure unilatérale ». Même en ce temps où le respect des traités semble n'être plus qu'une gêne intolérable, où des mots aussi clairs que le mot « inconditionnel » ont changé de sens, il ne me semble pas soutenable que le transfert non consenti de la ligne douanière à la frontière politique ait été « conforme au droit ». M. Pictet est fondé à dire, comme l'a proclamé la Cour dans son ordonnance du 19 août 1929, que la note du 5 mai 1919 contenant les réserves du Conseil fédéral constituait pour la France comme pour la Suisse une interprétation, obligatoire en ce sens, de l'article 435. Ce n'est pas affaiblir la valeur de cette interprétation que de soutenir que le traité de Paris de 1815 était un *Diktat*. Laissons ce genre de récriminations à d'autres.

Henri HAUSER.

Jules GARSOU. *Les débuts d'un grand règne. Tome I^{er} : De la mort de Léopold I^{er} à la retraite du général Chazal*. Bruxelles, L'Éventail, 1931. In-16, 170 pages.

M. Garsou nous avait donné, assez récemment, une réédition partielle des Mé-

moires d'Alexandre Gendebien¹. Il nous donne aujourd'hui de larges extraits des Mémoires d'un autre homme d'État, qui n'eut pas la valeur personnelle de Gendebien, mais qui tint, pendant quelque temps, une place importante dans la vie politique belge, comme ministre de Léopold II : Alphonse Vandenpeereboom. Ces extraits, M. Garsou (comme il l'avait fait pour ceux des Mémoires de Gendebien) les relie entre eux et les encadre, de manière à nous présenter, comme le dit le sous-titre de son livre, des « Notes pour servir à l'histoire de la Belgique contemporaine » et presque un récit continu de la première année du « Grand règne ». Diverses recherches d'archives lui ont permis de vérifier, de corriger ou de compléter les informations de Vandenpeereboom, en particulier un dépouillement des Archives belges (correspondance de Nothomb et du baron de Beyens) et des Archives françaises du ministère des Affaires étrangères (dépêches de Comminges-Guitaud).

M. Pirenne, dans une courte préface, me paraît définir très exactement la personnalité de Vandenpeereboom. « L'esprit de parti le plus étroit », écrit-il, « s'allie chez lui à l'esprit bourgeois le plus renforcé. » Ceci ne nous promet évidemment ni révélations sensationnelles ni considérations très pénétrantes. Mais Vandenpeereboom est honnête, sincère, et ses notes, précises, ne sont pas sans intérêt pour les historiens. Il faut remercier M. Garsou d'en avoir extrait pour nous l'essentiel.

Ce qui domine la politique belge, pendant cette première année du règne, ce sont les dangers que font courir à la Belgique la rupture entre la Prusse et l'Autriche et l'intervention possible de Napoléon III. Il va de soi que le gouvernement belge n'ignore pas tout à fait les conversations secrètes entre Bismarck et Benedetti. Bien qu'il n'en connaisse pas le détail, il s'en inquiète. Il s'efforce sans succès d'obtenir du cabinet de Saint-James l'assurance formelle que l'Angleterre défendra éventuellement la neutralité et l'intégrité de la Belgique. Il cherche anxieusement à s'informer à Berlin et à Paris, d'où le renseignement deux diplomates clairvoyants : Nothomb et Beyens. Mais, tandis que le président du Conseil, Rogier, voudrait à tout prix obtenir des éclaircissements qui le rassurent, le roi, plus fin, sent le danger d'interrogations trop précises. Au moment où M. Garsou interrompt son récit, en novembre 1866, non seulement les inquiétudes belges ne sont pas dissipées, mais la circulaire de La Valette vient encore de les accroître.

Indiquons, en terminant, qu'en 1866 Nothomb et Beyens ne mettent pas en doute que Bismarck ait encouragé Napoléon III à chercher une compensation aux dépens de la Belgique. C'est là pour eux un fait notoire. Leur opinion est d'ailleurs confirmée par une lettre de Léopold II à la reine Victoria, publiée dans les *Letters of Queen Victoria*, et que M. Garsou reproduit en appendice : « Quant à Bismarck », écrit le roi des Belges, « nous savons positivement qu'il nous offre continuellement à la France. » La lettre est du 10 septembre 1866.

G. PAGÈS.

Fontes juris gentium. Edidit Viktor BRUNS. Series B. Sectio I. Tomus I : *Répertoire de la correspondance diplomatique des États européens, 1856-1871*, I, 1. Berlin, Carl Heymann, 1932. In-4°, LXVIII-432 pages. Prix : 35 mk.

Dans sa préface, le directeur de la collection, M. V. Bruns, professeur à l'Uni-

1. Voir *Rev. histor.*, juillet-août 1931.

versité de Berlin et directeur de son Institut de droit public étranger et de droit des gens, exprime l'espoir que ce livre, « bien que composé par des juristes et du point de vue des juristes, peut aussi être de quelque utilité aux historiens et aux politiques » (p. x). Espoir pleinement fondé ; il suffit de parcourir la table des matières, ou de feuilleter au hasard tel chapitre, par exemple *Territoires*, p. 335-432 (à continuer), pour apprécier cette utilité. Non que le recueil contienne des textes nouveaux ou inédits ; au contraire, chacun de ceux qui sont cités est muni d'une référence à une ou plusieurs publications officielles antérieures. Mais le rapprochement même de ces publications et le choix des textes, donnés souvent en copieux extraits, facilitent la documentation du chercheur, la rendent plus sûre et plus large ; ils lui permettent, quand il le juge nécessaire, de se reporter au document complet dans l'une des publications qui sont les sources du recueil.

Voici l'ordre et le contenu essentiel des chapitres : i. Fondements du droit des gens (la communauté des États ; sa structure : l'équilibre ; sa compétence. — Principe des nationalités et principe de la légitimité). — ii. Droit international et droit interne. — iii. Sujets du droit international (naissance et reconnaissance des États ; unions d'États ; neutralités perpétuelles). — iv. Statut juridique des États (entre autres la souveraineté). — v. Nationalité (au sens de citoyenneté, entre autres, le droit de protection). — vi. Territoire (entre autres, les plébiscites et les voies d'eau internationales).

La préface du directeur de la collection, l'avant-propos des deux rédacteurs du volume, la bibliographie des sources (classée par pays d'origine) et la table des matières sont donnés successivement en trois langues : allemand, français, anglais. Les rédactions françaises, évidemment des traductions, sont d'une correction qui mérite d'autant plus d'éloges qu'elle est plus rare. Il s'y est glissé cependant quelques impropriétés, dont certaines pourraient créer une confusion ou une équivoque : p. xvii, la comparaison avec les textes allemand et anglais montre qu'il aurait fallu dire « un statut territorial de l'Europe consacré par des normes juridiques et dont la *modification* (ou le *réajustement*) nécessiterait l'approbation des membres de cette communauté européenne » ; l'omission d'« et » entraîne une ambiguïté et le mot « reconstitution », pour traduire l'allemand *Neuregelung*, est dangereusement approximatif. Un peu plus loin, à la même page, il est question d'une « délimitation à constituer par de nouvelles règles », alors qu'à dire « la délimitation suivant de nouvelles règles » on eût été à la fois plus net et plus concis. Dans la bibliographie, la présence de l'article devant tous les noms français d'États placés en tête de section fait une impression bizarre.

Tous les textes sont donnés dans leur langue originale. Pour les idiomes autres que l'allemand, l'anglais et le français, ils sont accompagnés d'une traduction dans une de ces trois langues, pour autant qu'elle ait été trouvée dans un des recueils utilisés par les rédacteurs. Cette restriction n'est pas sans comporter une certaine gêne pour le lecteur, par exemple lorsqu'il se voit en présence des textes danois dans l'affaire des Duchés ; une traduction, ou tout au moins un résumé dans une des trois langues de la publication, eût rendu service à la grande majorité des historiens qui utiliseront le volume.

Un index général, qui donnera en même temps l'indication des situations officielles des auteurs et destinataires des correspondances diplomatiques, figurera dans la seconde partie de l'ouvrage. L'exécution matérielle de celui-ci est digne de tous les éloges. Par sa présentation autant que par son contenu, il fait grand hon-

neur à l'Institut par les soins duquel il est publié, et l'admiration qu'on en éprouve n'est pas sans se teinter de quelque envie.

Louis EISENMANN.

Paul MILIOUKOV, Ch. SEIGNOBOS et L. EISENMANN. **Histoire de Russie.** Paris, Leroux. 2 vol. in-8°, xix-825 pages, avec cartes. Prix : 60 fr. chacun.

A qui n'a jamais abordé les manuels russes, ces deux volumes apparaîtront comme une œuvre utile et par les nombreux renseignements qu'ils fournissent et par l'esprit qui les anime. Le premier tome traite des origines jusqu'à la mort de Pierre le Grand : sur 435 pages, 261 sont consacrées à Pierre le Grand ; le second tome, sur les successeurs de Pierre le Grand, de Catherine I^{re} à la mort de Nicolas I^{er}, porte en sous-titre : de l'autocratie appuyée sur la noblesse à l'autocratie bureaucratique. Une introduction de M. Milioukov indique les sources de l'histoire de la Russie et trace un tableau de l'historiographie russe.

Le chapitre premier, par Camena d'Almeida, est un sobre tableau géographique de la Russie, où les traits physiques sont lumineusement exposés.

Les collaborateurs de Milioukov : Niederle, Miakotine et Kizevetter, ont fait les chapitres II, III, IV et V, des origines jusqu'aux premiers Romanov. Bien que la préface de M. Seignobos nous prévienne que cette partie a été volontairement écourtée, nous ne pouvons nous empêcher de regretter que cette Histoire, destinée à faire connaître aux Occidentaux le passé russe, ne nous ait pas présenté avec plus de détails ce Moyen Age, si captivant à la fois par son organisation en principautés et par sa vie économique si curieuse : le commerce, par Constantinople et par l'admirable voie d'eau intérieure, avec l'Extrême-Orient. On aimerait, sur l'invasion tatare, sur les premiers grands princes, sur Ivan le Terrible, un récit moins sec, quelques anecdotes, quelques-uns de ces mots historiques qui peignent un temps ou un homme, quelques portraits à la vieille mode. Les manuels primaires russes en sont pleins, peut-être à la manière d'une légende dorée ; mais n'est-ce pas rattacher la Russie à cet esprit du Moyen Age qu'elle a connu comme les peuples d'Occident? Dovnar-Zapolsky, dans son *Histoire russe*, par esquisses et par tableaux, avait déjà, dans les vingt-cinq chapitres de son tome I, fourni une ample matière. Sur les Tatars, sur Ivan Kalita, sur Dmitri du Don, sur Ivan III, il faut deviner, sous les réticences et sous la concision du récit, le caractère si original de leur œuvre de rassembleurs de la terre russe. Ce sont là réflexions qui viennent à l'esprit de ceux qui, ayant étudié cette histoire avec des idées occidentales, ont été surpris par l'originalité du contact des Russes avec les peuples orientaux.

M. Milioukov aborde, avec les premiers Romanov, et continue, avec Pierre le Grand, l'évolution de la Russie au xvii^e siècle. Très importants et très nouveaux pour des Occidentaux, sont les chapitres sur les classes sociales, la noblesse de service, la classe marchande, la consolidation du servage, l'organisation des cosaques ; les chapitres où sont précisées les relations de plus en plus suivies des étrangers avec la Russie, où les prédécesseurs immédiats de Pierre le Grand tracent, même sans le vouloir, la route que suivra, de toute sa volonté, le fondateur d'un État moderne.

Très abondantes, très touffues, à lire et à relire avec soin, sont les pages qui exposent l'enfance et la jeunesse de Pierre le Grand, sa destruction de l'ordre ancien,

sa première réforme systématique, puis sa deuxième réforme. Ce n'est plus, comme dans les histoires d'avant-guerre, le ton du panégyrique ; c'est l'étude critique des idées du prince, de ses hésitations et de ses fautes, mais c'est aussi un exposé singulièrement complet d'une période particulièrement complexe. Le hardi, violent et même cruel réformateur de la Russie apparaît dans la lumière si crue de la vérité ! Que de traits à glaner qui permettent de composer un portrait animé du grand tsar et de son entourage, que de précieuses notations qui, par l'érudition de l'auteur, nous aident à comprendre exactement ce que pouvait être un Slave européenisé et ce que ses idées devaient rencontrer d'adversaires dans sa famille et dans son pays !

Le tome II répond à toutes les inquiétudes que Pierre le Grand, à son lit de mort, avait sur l'avenir de ses réformes. Il montre comment les successeurs du tsar, par des révolutions de palais, sont arrivés à maintenir l'œuvre de leur illustre prédécesseur. Les chapitres consacrés aux souverains du XVIII^e siècle, à Paul I^{er} et à Alexandre I^{er}, sont dus à M. Kizevetter. Il suit, à travers les règnes, dans une étude serrée des caractères, dans un exposé très ample des faits, le rôle nouveau de l'autocratie appuyée sur la noblesse. Le règne de Catherine II, tant dans sa politique intérieure que dans sa politique extérieure, fait l'objet de développements fort utiles ; rien n'est oublié de la contradiction des idées et des actes de « la Sémiramis du Nord ». Son « Instruction » et les travaux de la Commission de 1767 sont expliqués et commentés avec une grande perspicacité, et la question d'Orient, mêlée aux partages de la Pologne, est débrouillée avec clarté.

On ne manquera pas de suivre les avatars du règne de Paul I^{er} et d'apprécier l'exposé des circonstances et des raisons qui ont provoqué son assassinat.

Sur Alexandre I^{er}, libéral et autocrate, on aimera relever tout ce qui se cachait de duplicité sous des abords séduisants et de mysticisme, peut-être à tendances malades, sous tant d'éclat apparent. Il est prouvé que la brutalité d'Arakceev n'est que l'exécution aveugle des volontés de l'autocrate.

M. Mirkine-Guetzevitch a écrit le paragraphe sur la politique extérieure, à un point de vue plus européen que russe ; à mon avis, il convenait de s'étendre sur la guerre patriotique de 1812, moins connue en France qu'en Russie.

M. Miakotine reprend la plume pour étudier Nicolas I^{er} ; son exposé sur le caractère et les idées de ce représentant type de l'autocratie est des plus fouillés ; la transformation des institutions, soumises par une bureaucratie renforcée au contrôle personnel du prince, se montre incapable de remédier aux misères dont souffre la classe paysanne, et le souverain absolu, dont le rôle tant intérieur qu'extérieur se termine par les désastres de la guerre de Crimée, passe à son héritier « un commandement en mauvais état ».

Cette mise au point de l'histoire de Russie nous donne, avec une liberté de langage qui n'était pas, jusqu'à présent, le ton des historiens officiels, une idée plus exacte de l'évolution de la Russie à travers les âges ; à côté des souverains, elle place toutes les classes de la société et nous expose leurs aspirations et leurs besoins ; elle marque cette terrible inégalité qui s'affirme de plus en plus comme un mal qui menace d'ébranler la solidité d'un régime fondé sur le pouvoir personnel et sur le maintien des privilèges.

Georges PIERRE.

Rudolf SIEGHART. *Die letzten Jahrzehnte einer Grossmacht. Menschen, Völker, Probleme des Habsburger-Reichs.* Berlin, Ullstein, 1932. In-8°, 475 pages. Prix : 10 mk.

L'homme qui a consigné dans ce livre les souvenirs de sa vie publique et ses réflexions politiques a eu l'une de ces carrières étonnantes dont la vieille Autriche offre maint exemple. Parti de la condition la plus modeste, fils d'une humble et pauvre famille juive de Troppau, il est devenu, par la puissance de son intelligence et son énergie, chef de section, c'est-à-dire directeur dans un ministère, conseiller intime avec le titre d'Excellence, et il n'aurait sans doute dépendu que de lui d'obtenir un portefeuille. A deux reprises au moins, il a exercé une influence déterminante sur la vie de l'Autriche : de 1900 à 1905, comme directeur du cabinet du président du Conseil, Ernest von Koerber, et, de 1919 à 1929, comme gouverneur du Crédit foncier autrichien, jusqu'à la catastrophe qui mit fin à l'existence de cette banque. Ses mémoires, ou ce qu'il en donne ici, sont en grande partie un plaidoyer *pro domo*. Écrits d'un style rapide, vivant, sans pédanterie, souvent piquants, le tableau qu'ils présentent soit de l'ancienne Autriche, soit de la nouvelle, a besoin, certes, de plus d'une retouche. Il arrive d'ailleurs parfois à M. Sieghart de se tromper sur tel fait ou telle date, qui sont cependant de particulière importance pour lui, par exemple sur l'échec de la spéculation viennoise contre le franc, qu'il met en 1925, alors qu'il est de mars 1924, ou sur diverses opérations de sa banque, qu'il place ou semble placer en 1925 ou après, alors qu'elles sont de 1923 (p. 195-196), ou encore sur les conditions dans lesquelles fut conclu le Compromis de 1867 (p. 224-225). Sous cette réserve, l'ouvrage abonde en renseignements de première main et en jugements perspicaces, pénétrants, souvent incisifs, dont l'historien de la dernière période de l'Autriche-Hongrie peut faire son profit.

A l'image traditionnelle de François-Joseph, M. Sieghart n'ajoute que peu de traits ; celui de la p. 64, qui montre l'empereur perdant son sang-froid, puis s'excusant, est assez neuf ; le mot cité, p. 243, sur la mort de François-Ferdinand, confirme fortement ce qu'on savait des sentiments de l'empereur pour son neveu. Plus largement traité, celui-ci l'est aussi plus durement. M. Sieghart, dont l'ingéniosité de juriste avait contribué pour une bonne part à rendre possible le mariage morganatique de l'archiduc (p. 52-55), encourut, par la suite, la disgrâce de ce prince fantasque et rancunier. Si François-Ferdinand ne put pas empêcher sa nomination au gouvernement du Crédit foncier, le jeune empereur Charles vengea son oncle en exigeant, dès le début de son règne, la démission du gouverneur (p. 155-163, 178-180). L'explication de ce revirement de l'archiduc à son égard (p. 159) est curieuse et plausible. François-Ferdinand, qui aurait eu le dessein de prendre comme président du Conseil à son avènement le baron Beck, ne lui aurait pas pardonné d'avoir accepté ce poste sous François-Joseph et n'aurait, depuis lors, manqué aucune occasion de nuire au ministre et à ses collaborateurs, dont M. Sieghart était un des principaux. Les lettres écrites par l'archiduc à Koerber, président du Conseil, lorsque se débattait la question de son mariage morganatique, l'aversion qu'il conçut pour son ancien précepteur, Mgr Marschall, à qui son opposition à ce mariage coûta le siège archiépiscopal de Vienne, où l'appelait l'opinion autrichienne unanime, le plaisir qu'il prenait à nommer ceux qu'il « décapiterait », comme il disait,

à son avènement (p. 53-54, 274-275, 180), corroborent ce qu'on savait de son caractère passionné et vindicatif qui ne connaissait pas les mots « pardonner » et « oublier » (p. 242). Parmi les ministres de François-Joseph, Aehrenthal est jugé sans indulgence, avec justesse (p. 129-130, 133-137), Berchtold plus favorablement qu'il ne l'est d'ordinaire (p. 168-169), Körber avec beaucoup de pénétration et de sincérité (p. 48-50), Stürgkh avec une mesure teintée d'un peu d'ironie (p. 148-152), Tisza avec respect pour ses qualités d'homme. L'organisme — ou le mécanisme — administratif et social de la vieille Autriche est analysé avec un grand sens des réalités et une relative impartialité ; mais, pour n'être pas le fameux superloyalisme noir et jaune, l'austriacisme convaincu de M. Sieghart ne l'amène pas moins à voir trop en rose l'évolution de l'Autriche dans le dernier demi-siècle et à n'attribuer qu'à l'ignorance ou à la malveillance des ennemis de la Monarchie la catastrophe que n'expliquent que trop les fautes de ses gouvernants.

Le premier livre donne le récit de la carrière de l'auteur. Le second analyse les composantes de l'ancienne Autriche. Le troisième est l'histoire de la question des nationalités dans les constitutions et l'administration de l'Autriche. Son titre même, « Un passé présent », en marque l'esprit : il s'agit de montrer que la nouvelle Europe centrale a hérité de tous les problèmes de l'Autriche-Hongrie et est moins bien placée qu'elle pour les résoudre. Il y a là maint jugement qui s'explique surtout par les déceptions de l'auteur. Mais, même s'il exagère ou se trompe souvent, il a eu une trop grande expérience de l'Europe centrale, et notamment de sa vie économique, pour que ses critiques ne contribuent pas souvent à faire apercevoir et à préciser certains aspects du grand problème danubien d'aujourd'hui.

Louis EISENMANN.

I. — Meriel BUCHANAN (Mrs. KNOWLING). *The dissolution of an Empire*. Londres, Murray, 1932. 312 pages. Prix : 15 s.

II. — Maurice PALÉOLOGUE. *Alexandra Feodorowna, impératrice de Russie*. Paris, Plon, 1932. 254 pages. Prix : 15 fr.

I. — M^{me} Meriel Buchanan, fille de feu Sir George Buchanan, expose, dans un luxueux volume, ce qu'elle a connu des affaires de la Russie de 1910 à 1918. Associée, dans divers postes diplomatiques, à Sir George, elle raconte ce que lui ont appris ses relations propres et les renseignements recueillis oralement ou dans les milieux diplomatiques qu'elle fréquentait. Dans sa préface, elle expose que les rapports de Lord Kitchener étaient très pessimistes, l'influence allemande prépondérante ; l'ambassadeur, dès 1916, disait à Joffre que, dans six mois, la Russie serait hors de cause. Sir George consacrait tous ses soins aux affaires où les intérêts anglais étaient en jeu, notamment à celle du chemin de fer de Bagdad. A partir du chapitre VIII (rumeurs de guerre), le livre prend l'aspect d'un précis diligent des événements : c'est à ce titre qu'il faudra le consulter. Nous noterons seulement la maigreur du chapitre consacré à Raspoutine (chapitre XIII), dont l'influence, surtout politique, s'appuie sur M^{me} Vyroubova. C'est en vain que l'arrivée des missions alliées relève un peu les courages. On lira avec un intérêt particulier le chapitre XV (la tempête éclate) : bientôt elle se développe et l'on assiste à l'abdication de l'empereur (chap. XVI, p. 173). A une demande de l'empereur, Lloyd George répond

que les travailleurs refusent de recevoir la famille impériale. Le chapitre xvi constate le fait, qui a pour couronnement la chute de l'empire.

Les chapitres xvi-xx contiennent, en même temps que la marche en avant, une tentative pour rétablir la discipline, mais qui se termine par le triomphe du bolchévisme avec Terechtchenko.

Le livre se termine par un tableau presque lyrique de la métamorphose de la Russie, dont rien ne saurait arrêter les progrès. M^{me} Buchanan aurait été plus mesurée si elle avait lu, sans parler des renseignements que publient parfois les journaux français, le livre bourré de faits qu'a publié, en son temps, Simon Zagorsky (Paris, éd. Payot, 1921), œuvre d'un spécialiste, d'un économiste habitué à manier des chiffres, à tirer des statistiques la philosophie qu'elles comportent.

II. — « Lorsqu'on essaie d'oublier le rôle politique d'Alexandra Féodorovna ; lorsqu'on essaie de se la représenter dans sa conscience et dans la nudité de son âme, un seul sentiment nous remplit, la pitié, une immense pitié. » C'est ainsi que, à la fin du livre consacré à la malheureuse souveraine, M. Paléologue conclut son pathétique ouvrage. L'impératrice fut en effet victime d'une fatalité ; l'héritier du trône hérita d'elle une déplorable hémophilie, qui épargna toutes ses sœurs, et la voix publique chargea de cette responsabilité la malheureuse mère. On lui reprochait sa piété outrée, son amitié exaltée pour Anna Tanéïeva, qui avait épousé Alexandre Vyroubov. Ses relations imprévues avec Raspoutine produisaient un déplorable effet ; nous renvoyons à l'auteur pour ce qui est de ce personnage étrange, affilié à la secte des Khlisty. M. Paléologue, qui croit à sa complète sincérité, estime qu'il était atteint d'une mythomanie morbide : on sait comment il mourut, tué par d'ardents patriotes qui crurent bien faire en se chargeant de cet assassinat. Il faut voir dans le livre l'énumération des choix scandaleux qui indignèrent les Russes (cf. p. 104), en particulier, le chapitre x. On le lira avec un intérêt toujours croissant, à propos des répercussions qu'eurent à Pétersbourg les premiers échecs militaires, suivis d'autres, et l'écho de tous ces événements, leur répercussion, même à la tribune, si bien que l'auteur écrit : « La mort de Raspoutine a sonné le glas du tsarisme. » Le 12 mars 1917, la révolution éclate ; le 15 mars, l'empereur abdique ; le 22 avril, sur un ordre expédié de Moscou, la famille impériale est transférée inopinément à Ekaterinbourg, au centre de l'Oural, où elle est massacrée par un peloton que commandaient deux émissaires juifs, Iourovskii et Chaïa Golochtchékine.

Les transcriptions sont des plus fâcheuses. Il faut lire et écrire la Néva, et non Nêva, Iakoblev (p. 60), Tanéïev (p. 60), Vyroubov (p. 61), Badmaïev (p. 91), le Liteiny (p. 94), au lieu de « la Liteïnaïa », ou le Liteïnii prospect ; Pokrovskoïé, au lieu de Pokrovskoïé. Il serait fastidieux et pédantesque de multiplier ces *errata*.

E. DUCHESNE.

Louis M. HACKER et Benjamin B. KENDRICK. *The United States since 1865*. New-York, Crofts and Co, 1932. In-8°, xx-775 pages, 10 cartes, 36 tableaux, 6 gravures. Prix : 5 dol.

Ce gros livre est un exposé aussi clair que complet, aussi remarquablement composé dans ses grandes lignes que soigneusement écrit dans ses détails, de l'histoire

américaine depuis soixante-dix ans. Rangés sous des titres parlants et évocateurs, apparaissent les traits essentiels de l'évolution contemporaine des États-Unis : incompréhension mutuelle, habilement entretenue par les politiciens radicaux, des points de vue de l'Ouest et du Sud au lendemain de la guerre de Sécession ; incompréhension tragique qui assura la pesante dictature des républicains radicaux et des hommes d'affaires inféodés à Grant, avant de rendre inévitable la défaite des fermiers (p. 175, 182, 295, 320) et le prodigieux essor de l'impérialisme yankee.

Progressiste et d'esprit indépendant, M. Louis M. Hacker écrit d'excellentes pages sur les mesures réformatrices qui ont rendu supportable la domination républicaine : les garanties multipliées accordées aux candidats aux fonctions du Civil Service, les pensions attribuées aux vétérans des guerres de Sécession et de 1917-1919 (il en montre discrètement l'influence corruptrice), le développement de l'esprit social et démocratique (de 1880 à 1914)¹, les lents progrès de l'organisation ouvrière. Aussi l'ouvrage est-il le meilleur guide que nous puissions trouver pour les deux périodes qui se sont imposées à l'attention publique : je veux parler de celles du gouvernement de Roosevelt (p. 381-450) et des années d'après-guerre.

Sur l'histoire de cette dernière décade, il est particulièrement sévère. Les scandales de la présidence Harding, les fautes commises par Hoover, « qui avait appris à donner des ordres, jamais à concilier ou à faire face à une opposition obstinée » (p. 559), l'inconcevable aveuglement des électeurs américains (p. 560-563, 581), sont exposés dans toute leur lumière. De vigoureux partis pris éclatent à l'occasion contre la France, responsable de la « paix carthaginoise » de Versailles (p. 533), et maintes allusions montrent que M. Hacker a été séduit par les plaidoyers allemands sur les origines de la guerre. Dans le passé, il manifeste la même sévérité à l'égard de la politique radicale au temps de Grant, de l'impérialisme au début du siècle.

Mais l'ouvrage a le mérite d'être fort suggestif, de ne laisser aucun point dans l'ombre. Aux présidents (A. Johnson, Garfield, Grover Cleveland, Roosevelt), aux hommes d'État (T. Stevens, Hanna, Bryan), il consacre d'excellentes notices biographiques, plus nuancées qu'admiratives².

L'histoire de la politique extérieure américaine fait l'objet de bons chapitres, un peu dispersés, qu'il conviendrait de rapprocher par des vues générales. M. Louis Hacker expose les questions économiques avec une évidente prédilection. Des tarifs successifs, il donne une idée à la fois précise et compréhensive, qui illumine ses chapitres sur l'agriculture et l'industrie. Par contre, il insiste moins sur les déplacements vers l'Ouest de la « Frontière » et sur les conséquences de la mise en valeur des Grandes Plaines³.

Dans ce vaste panorama, les multiples aspects, éducatifs, intellectuels et religieux des problèmes spirituels sont étudiés avec finesse, pénétration et indépendance. Le chapitre XIII, consacré à l'évolution des lettres et des arts en Amérique après 1870, condamne les fausses idoles de ce temps : les John Bates Clark, les John Singer Sargent, les William G. Sumner, « qui n'ont réussi qu'à cacher les

1. Le lecteur souhaiterait voir caractérisée l'attitude sociale des différents partis et groupements américains à la veille de la crise économique de 1931.

2. Il met en évidence la responsabilité du président Mac Kinley dans la guerre de 1898.

3. Il ne semble pas avoir tiré parti de l'ouvrage de Prescott Webb, *The Great Plains*.

noms de Gilman, Eliot, H. George, W. James, Veblen, dont l'œuvre fut de tout premier ordre » (p. 249).

Si le livre de MM. Hacker et Hendrick manque parfois de sérénité et d'impartialité, il est à coup sûr le meilleur ouvrage qui ait encore paru sur l'histoire des États-Unis depuis 1865 ; c'est sans doute le seul qui puisse faire comprendre aux Européens l'état d'esprit américain à la veille de la crise économique. Exact dans ses détails¹, riche d'idées, complété par une précieuse bibliographie, il sera indispensable aux étudiants, aux professeurs, aux historiens.

E. PRÉCLIN.

Charles O. PAULIN. *Atlas of the historical geography of the United States*. Edited by John K. WRIGHT. Carnegie Institution of Washington et The American geographical Society of New-York, 1932. In-4°, xv-162 pages, 166 planches.

Ce gros livre, monument de cartographie historique, est une œuvre collective, conçue par plusieurs savants et patiemment préparée, de 1911 à 1927, par M. Ch. O. Paulin pour l'*American geographical Society*. Comme l'Atlas Schrader, mais sur un plan strictement scientifique et non point pédagogique, il comprend 162 pages de notices admirablement rédigées, souvent accompagnées d'une bibliographie des livres essentiels et de 166 cartes (chacune compte de deux à treize cartons). 57 % de ces croquis éclairent l'histoire de la période comprise entre 1492 et 1867, tandis que les autres 43 % étudient l'époque contemporaine. Ces cartes nombreuses, claires, souvent neuves, seront infiniment utiles. Elles le seraient plus encore si, au lieu d'être rejetées à la fin du volume, elles se trouvaient à côté de la notice.

Comme il se doit, l'Atlas commence par des cartes purement géographiques². Les quinze bons cartons pour l'étude du climat devraient logiquement précéder les cartes consacrées à la végétation, aux forêts, à la saison végétative. On regrette l'absence d'un croquis essentiel qui indiquerait le nombre des jours de pluie. La carte 6 gagnerait à donner sur la houille, le pétrole et les métaux, les renseignements fournis sur le fer.

Les vingt-cinq croquis suivants donnent, avec une excellente bibliographie, les cartes les plus anciennes des États-Unis, surtout les plus caractéristiques, comme

1. P. 43, les auteurs donnent du Second Empire français une idée superficielle et trop sévère. P. 81, l'échec présidentiel de Blaine ne paraît pas suffisamment expliqué. P. 213, les chiffres cités sur l'abrogation par le Sénat du Silver Purchase Act sont contradictoires : 22 + 26 font 58 et non 43 ; 22 + 12 + 3 font 37 et non 32. P. 253, l'auteur ne met guère en relief l'esprit critique de Henry Adams. P. 359-367, il paraît exagérer les difficultés rencontrées par les Américains aux Philippines. P. 525, il serait bon de dire pendant combien de temps les Américains ont tenu le quart du front allié. P. 526, les mines de Briey ne sont pas des mines de charbon. P. 533, l'auteur, qui est ici injuste à l'égard de la France, omet de mentionner le rôle à la conférence de la paix du négociateur italien Orlando. P. 608, M. Hacker se prononce pour l'abolition des dettes interalliées. P. 611, l'exposé sur les rapports américano-russes est superficiel.

2. Les auteurs auraient pu donner quelques détails sur la valeur géodésique, topographique et sur la nature exacte de la projection utilisée.

celles anglaises de Smith (1612-1616), françaises de Sanson, Champlain. Le document dessiné par le Hollandais de Laët est comme la synthèse de toutes les données connues en 1630 sur la côte orientale. La notice insiste à juste titre sur la précision, la richesse de la nomenclature fluviale et orographique de la carte d'Evans (1755), et montre les mérites, pour la région du Nord-Est, de la carte contemporaine de Mitchell, qui a tant servi à l'établissement des limites avec le Canada. Les auteurs ont enfin reproduit, à une bonne échelle, la carte — si utile pour la connaissance de l'Ouest — de Pike et celle de Humboldt, qui, la première, présente une valeur scientifique¹.

Nous souhaiterions que cette excellente étude fût complétée par un carton, où, pour chaque région, les meilleures cartes seraient classées par siècle².

La troisième partie expose les aspects cartographiques de la question indienne, la localisation des tribus, des batailles entre les Blancs et les Peaux-Rouges, donne l'étendue des réserves indiennes (166 millions d'acres en 1875, 78 en 1900), retrace l'évolution des missions organisées tant par les dénominations isolées que par des fédérations d'Eglises ou de Sociétés (la bibliographie des efforts missionnaires est excellente).

Les deux cartes suivantes, qui sont consacrées aux explorations, distinguent l'œuvre des Espagnols, des Français³, surtout des Américains. Comme pour la partie précédente, un carton, indiquant l'importance relative des explorations des diverses nationalités dans les grandes régions, eût été le bienvenu⁴.

Les cinquante et une planches de la cinquième partie exposent dans ses nuances le problème cardinal des terres et des limites. Tour à tour défilent des levés topographiques, les croquis de projets conçus, sinon toujours réalisés, les plans des concessions territoriales accordées aux colonies, aux anciens soldats (50-51), et jusqu'à la représentation graphique des prétentions domaniales contradictoires des États, si nécessaires à la compréhension de l'histoire générale américaine. La carte 47 A expose la question, parfois négligée, des cessions de territoires consenties par les Indiens : au nord de l'Ohio (1784-1810), entre l'est du lac Supérieur et Omaha (1831-1850), sur la ligne qui joint Omaha à la Floride (1830-1871).

Les cartons 44 A-D, 52 B, 53 A-D, qui distinguent les divers modes de division (Maine, New Hampshire) et d'occupation (Mount Vernon, Livingston Manor) du sol, seraient plus suggestifs encore si les auteurs, s'inspirant des remarquables travaux de M. Marc Bloch, avaient, dans les domaines cités, étudié la localisation des diverses cultures, de l'élevage, le caractère des assolements. Les cartes 56-59 évaluent l'étendue des terres publiques attribuées à l'État fédéral, aux États particuliers, les caractères de leur distribution, la superficie des terres concédées jadis aux constructeurs de routes⁵ (13 millions d'acres), de voies ferrées (190 millions) ou des zones pétrolifères réservées.

1. On ne dit pas pourquoi.

2. Il ne paraît pas que, pour les Grandes Plaines, les auteurs aient utilisé tous les renseignements fournis par Prescott Webb, *The Great Plains*.

3. A la page 18, la notice n'indique pas de quel Bienville il s'agit, ni de quel membre de la famille Juchereau. Sur le croquis, il eût convenu de prolonger sur territoire canadien l'itinéraire de La Verendrye.

4. A la page 40, la notice explique l'impossibilité où se sont trouvés les auteurs de donner des statistiques.

5. Dont trois millions d'acres en Michigan et en Oregón.

La sixième partie est consacrée à la population, aux collèges, aux universités, aux églises. Sur les villes coloniales et modernes des États-Unis, l'Atlas (cartes 61-67) causera quelque déception. C'est que les documents ne permettent pas les précisions souhaitables. Mais les légendes des cartes ne sont pas assez parlantes : de 1790 à 1820, toutes les villes qui comptent de 5,000 à 100,000 habitants sont représentées de la même manière. Depuis 1820, les cités de plus de 100,000 habitants ne font l'objet d'aucune distinction cartographique. Les documents suivants montrent de dix en dix ans la répartition des esclaves. Les Noirs, en majorité dans les seuls États de Géorgie et de Maryland (1800), envahissent en masse le Missouri, la Floride (1830)¹, l'État du Mississippi. La dernière carte ne rend pas assez parlante la migration des Noirs vers le Nord².

Les nombreux croquis qui illustrent l'immigration blanche sont de tout point excellents. Ici, le carton 70 c précise l'origine des colons primitifs qui se dirigèrent de l'Estanglie, du Wiltshire, du Dorset vers la Nouvelle-Angleterre, ou du Kent et de Bristol vers la Virginie. Là, les auteurs indiquent pour les années 1880, 1900, 1930, la répartition quantitative des Irlandais, des Allemands et des Scandinaves (noter l'existence d'un centre nordique au sud-ouest de la Californie)³. Tandis qu'en 1860 quarante et un comtés américains comptaient plus de citoyens nés à l'étranger que de nationaux, ce nombre est réduit à trente-cinq en 1880, à quatre en 1900.

Les géographes et les historiens sociaux apprécieront les précisions données par les cartes 75 B-79 B sur l'évolution de la densité de la population depuis 1790. La densité de quarante-cinq à quatre-vingt-dix habitants au square Mile, seulement atteinte, près du cap Cod, en 1790, est dépassée, dès 1830, dans le pays compris entre Philadelphie et New-York, zone qui, par l'intérieur, s'étend vers Boston (1860) et le sud du lac Ontario (1890). La carte de 1930 montre que cette densité maxima (20 au km²), qui serait considérée comme faible en Europe, n'est atteinte que dans sept régions (quatre autour des Grands Lacs, trois dans l'Est), dans une vingtaine de centres situés dans la vallée du Mississippi et dans trois zones sur la côte Pacifique. Ces renseignements statistiques suffisent à expliquer que le centre de gravité de la population américaine ait passé de Washington en 1800, à Cincinnati en 1850, au sud-ouest d'Indianapolis et près du Wabash en 1930 (carte 80). Pour être de portée moins générale, les cartons qui représentent la place des collèges et des Universités sont les bienvenus. Ils seraient infiniment plus utiles aux Européens si le nom des grands établissements d'instruction avait été indiqué en légende. Du moins, un effort méritoire des auteurs de la notice donne de précieux renseignements sur le nombre (370), la répartition (29 en Pennsylvanie, en Ohio, 24 dans l'État de New-York) et la valeur relative des collèges. Les mêmes qualités distinguent les cartes consacrées aux dix-huit dénominations religieuses principales. Les cartons montrent que les Baptistes sont nombreux autour de Savannah, les Presbytériens au sud du lac Érié, les Épiscopaux sur la côte est, les Luthériens

1. L'auteur n'explique point pourquoi le nombre des Noirs a diminué en Floride à partir de 1860.

2. Il conviendrait, au moins, qu'un carton figurât leur localisation dans l'État de New-York.

3. Nous souhaiterions de trouver des cartons permettant de localiser les immigrants mexicains et franco-canadiens.

dans l'État de New-York. C'est dire qu'ils montrent la persistance des influences qui ont agi sur les immigrants de l'époque coloniale.

La septième partie est consacrée au problème des frontières. Huit cartes (89-96) donnent toutes les précisions nécessaires sur les négociations avec les pays étrangers. Utiles et précises, elles sont moins nouvelles que les vingt et un cartons et les seize excellentes pages de notices qui révèlent la fréquence et l'importance des problèmes de frontières qui mirent aux prises de nombreux États (le Maryland, les Carolines) et faillirent provoquer un conflit armé entre le Missouri et l'Iowa en 1839.

La huitième partie intéressera surtout les historiens de la vie politique, cela surtout par de nombreux et souvent minuscules détails. Nous y apprenons qu'en 1930 le plus petit comté, celui d'Armstrong (South Dakota), ne compte que 80 âmes, tandis que Cook County (Illinois) est peuplé de 3,982,000 habitants¹. Les cartes (88-111) suivantes donnent les votes des États pour les diverses élections présidentielles (1789-1928). Pour intéressante qu'en soit l'idée, le critérium géographique adopté laisse place à la critique. Les cartes de 1848 (Cass-Taylor), 1860 (Lincoln-Douglas), 1892 (Mac Kinley-Bryan), 1912 (Wilson-Taft), laissent une impression légèrement inexacte. Les vingt cartes suivantes donnent une idée suffisante des mesures réformatrices (les tarifs, les amendements à la Constitution fédérale, la prohibition). Elles gagneraient, à notre avis, à être complétées par une conclusion générale sur le rôle des trois grandes sections du pays dans la vie politique.

La neuvième section de l'Atlas étudie les industries et les voies de communication. La carte 136 montre bien le glissement vers le Sud des industries cotonnières. D'autres expriment les progrès de la vitesse des voyages. Alors qu'en 1830 il fallait huit jours pour aller de New-York à la Floride et au lac Érié, en 1857 la durée du premier trajet est réduite à trois jours, celle du second à un. Les cartons suivants montrent la localisation des services postaux en 1774, 1804, 1834 ; l'importance relative des voies navigables, des divers systèmes actuels de voies ferrées, de réseaux aériens (1317). Les cartes 143-147 montrent la localisation de l'élevage et des diverses productions. Les croquis numérotés 148-151 étudient le commerce extérieur, en essayant de montrer la part prise par chaque État. Mais rien n'est fait pour montrer l'importance et les directions du commerce intérieur.

La dernière partie de l'Atlas reproduit quelques plans de villes anciennes, donne la marche des armées pendant les guerres d'Indépendance, de 1812, de Sécession², de 1914-1919.

La longue analyse qui vient d'être faite de cet excellent Atlas énumère incomplètement les richesses accumulées dans ses notices et dans ses cartes. Par son abondante documentation, l'habileté de la mise en œuvre, il constitue un remarquable instrument de travail qui sera indispensable à toutes les grandes bibliothèques, où les professeurs et les étudiants devront l'étudier.

Peut-être, les auteurs auraient-ils eu avantage à adopter un plan plus systématique, à grouper davantage les cartes économiques (6-7, 133-155), celles de géographie historique (8-39, 89-101, 156-165) et politique (61 B, 67 A, 102-132). Les

1. Nous regrettons que la notice n'explique point les règles qui ont présidé à la formation des comtés.

2. Les auteurs n'ont pas consacré de carton à Gettysburg.

historiens et les géographes de l'École française regretteront l'emploi de cartes trop muettes, sans fond de carte physique. Les renseignements fournis, de nature trop statique, seraient plus suggestifs s'ils étaient complétés par des croquis où des flèches indiqueraient les mouvements de population et des produits.

Quoi qu'il en soit, il importe de signaler la haute valeur scientifique de cette œuvre monumentale ; il est à souhaiter que de savants Canadiens puissent bientôt suivre l'exemple donné par leurs collègues des États-Unis.

E. PRÉCLIN.

Emmanuel de MARTONNE. *Europe centrale. II (Géographie universelle, publiée sous la direction de P. VIDAL DE LA BLACHE et L. GALLOIS, t. IV).* Paris, Armand Colin, 1931. In-4°, 464 pages. Prix : 120 fr.

A un an de distance, cette seconde partie de l'*Europe centrale* a suivi la première, dont il a été rendu compte au tome CLXVIII de la *Revue*¹. Les généralités ayant été traitées au début de celle-ci, c'est — sauf les quinze dernières pages de conclusion d'ensemble — l'étude particulière de six États, la Suisse, l'Autriche, la Hongrie, la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Roumanie, qu'on trouve ici. En chiffres faiblement arrondis, ils couvrent une superficie totale de 1,042,000 kilomètres carrés et abritent 84 millions d'habitants ; c'est donc plus du double du territoire de l'Allemagne (468,750) et une population supérieure presque exactement d'un tiers à la sienne. A ce compte, l'espace disponible semble avoir été justement réparti entre ces deux parties de l'Europe centrale. Pourtant, on ferme ce second volume sous l'impression que, sur plus d'un point, l'auteur n'a pas pu dire tout ce qu'il pouvait et tout ce qu'il fallait, que tel ou tel pays a été quelque peu sacrifié : la Hongrie surtout, mais aussi, à un moindre degré, la Pologne et même la Tchécoslovaquie.

C'est sans doute, d'une part, qu'on a craint de gonfler à l'excès le volume et cédé à des exigences matérielles. N'est-ce pas aussi une certaine inégalité, une certaine disproportion dans le plan ? Vingt-sept pages pour la Hongrie, cent dix pour la Roumanie, cette disproportion est éclatante. Elle n'est guère moindre entre la Roumanie et la Pologne, plus étendue d'un quart, plus peuplée de deux cinquièmes, et à laquelle ne sont attribuées que soixante-dix-sept pages. Peut-être la Roumanie est-elle, au point de vue physique, plus intéressante que la Hongrie ou la Pologne. Mais du point de vue économique, et plus encore du point de vue politique, l'un et l'autre de ces deux pays jouent dans l'Europe d'aujourd'hui et sans doute joueront demain un rôle aussi important, plus important peut-être, que le royaume carpatho-pontique. Si le problème du réajustement danubien est à l'heure actuelle, encore qu'on ne le discerne pas toujours, au centre de toute la politique européenne, il semble bien que la Hongrie, et l'Autriche aussi, en soient, en un certain sens et pour un assez long temps au moins, des facteurs plus essentiels que la Roumanie.

On retrouvera, d'ailleurs, dans cette seconde partie les mérites de la première : la netteté du trait, la finesse des analyses, l'art de donner en quelques phrases l'impression vivante d'une région ou d'une ville, ou de faire apercevoir les raisons

1. P. 378 et suiv.

géographiques des phénomènes historiques. Les remarques sur Vienne et Budapest (p. 482-483, 488, 494-498, 524-528), les vues sur l'avenir économique — et par suite politique — de l'Autriche et de la Hongrie (p. 503-504, 531-532) apportent à certaines conceptions politiques sur l'Europe centrale une confirmation scientifique précieuse, et les p. 680-682, dans leur sobriété, peuvent contribuer à tirer du doute plus d'un esprit qu'embarrasse la question si complexe du Corridor et de Danzig. Dans l'ensemble, c'est œuvre méritoire que d'avoir pour la première fois donné l'image fidèle, physique et humaine, de la partie de l'Europe qui a été le plus profondément transformée, dans sa figure politique, dans sa vie nationale et économique, par les résultats de la Grande Guerre¹.

La conclusion ramasse dans une forte synthèse les traits essentiels, ethnographiques, économiques et politiques, de toute l'Europe centrale, « un des points les plus sensibles de la terre habitée ». La situation économique de cette région apparaît à l'auteur « aussi pleine de promesses que de dangers ». Si vraiment le déclin de l'Europe doit se produire, « l'Europe centrale en serait la première responsable », et, pour qu'il puisse être arrêté, « une condition essentielle est certainement la réalisation, dans l'isthme entre mers du Nord et Méditerranée, d'un équilibre de forces comparable à celui qui a pu s'établir dans les vieux États de l'Europe occidentale » (p. 825). On peut l'entendre au sens économique et, de ce point de vue, des efforts méritoires ont été faits dans les dernières années pour regrouper des pays qui sont complémentaires les uns des autres. Ils ont été contrariés par des calculs politiques, faits dans l'Europe danubienne, certes, mais surtout en dehors d'elle. Aussi la responsabilité éventuelle d'un déclin de l'Europe ne pèserait-elle pas seulement sur l'Europe centrale, du moins sur l'Europe centrale danubienne, mais encore et bien plus lourdement sur la politique que, par omission et par action, l'Occident fait entre les monts de Bohême, la mer Noire et l'Adriatique.

LOUIS EISENMANN.

1. Quelques lapsus seront faciles à corriger dans une nouvelle édition : Königgrätz semble, p. 491, placé dans le sud de la Bohême ; Resita attribuée aux chemins de fer du Sud, alors que les usines appartiennent à l'ancienne compagnie de l'État austro-hongrois (p. 723) ; les Ruthènes « apparentés aux Slaves de l'Est », alors qu'ils sont bien des Slaves orientaux (p. 536). L'orthographe des noms de lieu devra être revue de près, pour éviter entre autres des bizarreries comme Dicsö Sv. Martin (combinaison d'un mot magyar et de deux mots slaves), au lieu de Dicső Szent Márton, nom magyar correct (p. 744).

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Préhistoire. — Georges GOURY. *L'homme des cités lacustres* (Paris, A. Picard, 1932, 2 vol. in-8°, 778 p., avec XL planches et 319 figures). — Ce n'est pas ce gros volume qui sera appelé à remplacer le *Manuel* du regretté Joseph Déchelette. Malgré sa date déjà ancienne, celui-ci reste encore le meilleur guide que nous possédions en langue française pour l'étude du néolithique.

Il faut bien le dire, le livre de M. Goury est manqué. Il pêche tout d'abord par l'information. L'auteur est loin d'être au courant de l'énorme littérature publiée depuis une dizaine d'années sur les problèmes posés par les découvertes néolithiques. Il ignore tout particulièrement la bibliographie étrangère. Des travaux de l'importance de ceux de Nils Aoberg, de Pericot, d'A. del Castillo Yurrita ne sont même pas signalés. Quant aux articles parus dans les grandes revues allemandes, *Præhistorische Zeitschrift* ou *Mannus*, on les chercherait en vain dans ces pages.

De cette ignorance découle nombre d'erreurs dans l'information. Le problème des céramiques néolithiques est à peine traité. M. Goury a parfaitement raison de protester contre les subdivisions trop nombreuses proposées par l'école d'archéologie allemande pour la poterie de cette époque ; mais ces tessons restent cependant, dans l'état actuel de nos connaissances, le meilleur fil directeur mis à notre disposition pour l'étude de la période. On aurait aimé voir esquissé dans ce manuel un essai de répartition des peuples européens déjà en place au néolithique, mais l'auteur ne s'est pas préoccupé de la question. Pour lui, les populations des cités lacustres semblent représenter le néolithique, d'où le titre fort mal choisi de son livre. « Comme on le voit », écrit l'auteur dès la p. 9, « l'étude du néolithique eût été bien pauvre en documents, et partant bien difficile à approfondir, si ne s'était rencontrée chez certaines peuplades la coutume fort curieuse (*sic*) d'établir leurs habitations sur pilotis dans les grands lacs de l'Europe centrale : ce furent les cités lacustres. » Or, le choix des palafittes pour caractériser cette grande période de l'histoire paraît particulièrement mal choisi, bon nombre de ces stations appartenant à l'âge du Bronze. D'autres civilisations, celle des agriculteurs de la céramique rubannée, ont certainement joué un rôle bien plus important que celle des palafitteurs.

Comme si la nomenclature préhistorique n'était déjà pas assez compliquée, M. Goury a voulu inventer une classification nouvelle des industries néolithiques : Vadémontien, Dommartinien, Gérolfien, qui peut valoir pour l'est de la France, mais qui est dénuée de tout intérêt pour une classification générale, car elle ne représente que des faciès locaux. Il est tout à fait inutile d'encombrer ainsi la nomenclature préhistorique de termes inexacts. C'est, d'autre part, laisser une image complètement fautive de cette période pendant laquelle le monde ancien a connu peut-être, malgré la diversité des groupes locaux, la plus grande unité de civilisation.

Raymond LANTIER.

— Françoise HENRY. *Les tumulus du département de la Côte-d'Or* (Paris, E. Leroux, 1933, 1 vol. in-4°, 194 p., avec 51 fig.). — En écrivant ce volume, M^{lle} Henry a fait œuvre d'historien ; son livre est une des meilleures études publiées sur l'histoire de l'occupation du sol dans une région de la Gaule avant la conquête romaine.

Dès le début de l'âge du Bronze, on saisit, dans cette partie de la Bourgogne, une infiltration lente de petits groupes de populations venues soit de la vallée du Rhin, soit de l'Allemagne méridionale. Au milieu de la même période, dans la haute vallée de la Seine apparaissent d'autres nouveaux venus de caractère assez composite et qui semblent représenter l'aboutissement d'un grand mouvement de peuples dont les traces peuvent être reconnues dans l'est de l'Europe, depuis le Caucase jusqu'à l'Allemagne du Sud. Ces gens, qui ne sont pas des Celtes, n'enterraient pas leurs morts sous des tumulus comme les précédents occupants du pays ; ils ont laissé pour traces de leur passage, partout où ils sont allés, une céramique très particulière, dite de Lusace, et des jambières de bronze à spirales. A un certain moment de leurs migrations, ils se trouvèrent en contact avec les Celtes en Souabe, et ce contact paraît bien avoir été prolongé, puisque Celtes et non-Celtes sont arrivés ensemble, en Alsace, en Lorraine, puis en Champagne et en Bourgogne. C'est à ce groupe mixte qu'il faut attribuer les tombes tumulaires ou plates contenant des objets originaires de l'Allemagne orientale ou peut-être même venus de plus loin encore. Ce mouvement ne s'est pas effectué d'une seule fois, mais en plusieurs étapes que l'on rapportera à la troisième période du Bronze et à l'époque de Hallstatt. A partir de la seconde période hallstattienne, les Celtes, en masse, viennent rejoindre les premiers occupants et couvrent de leurs tumulus de pierres sèches tous les plateaux de la Côte-d'Or. Peuples industriels, ils exploitent les ferrières du Châtillonnais : excellents forgerons du fer, ils vont même créer un type d'arme nouveau, l'épée à sphères. Au second âge du Fer, ils occupent toujours les mêmes emplacements, bien que, dès le Hallstattien final, on remarque un ralentissement dans leurs activités guerrière et industrielle. La décadence commence et se poursuivra lentement pendant l'époque de La Tène, si bien qu'il est impossible de préciser si les Éduens, les Mandubiens et les Lingons que César a trouvés installés dans le pays, sont bien les continuateurs directs du peuple des tumulus.

Raymond LANTIER.

— Le n° 29 de la *Revue générale du Centre-Ouest de la France* (mars 1933) contient une étude très détaillée, par M. Étienne PATTE, directeur de l'Institut de préhistoire à l'Université de Poitiers ; elle est intitulée : *Les études préhistoriques dans le Centre-Ouest de la France* ; elle occupe les pages 560-595, avec 14 figures et 2 cartes.

Antiquité. — Le tome III de l'*Histoire de la nation égyptienne*, qui paraît sous l'active direction de M. Gabriel HANOTAUX, contient trois chapitres rédigés chacun par un érudit particulièrement qualifié : 1° *L'Égypte ptolémaïque, 323-20 avant Jésus-Christ*, par Pierre JOUGUET, directeur de l'Institut archéologique du Caire (p. 1-236) ; 2° *L'Égypte romaine*, par Victor CHAPOT, professeur à l'École nationale des Beaux-Arts (p. 243-398) ; 3° *L'Égypte chrétienne et byzantine*, par Charles DIEHL (p. 401-587). Paris, Plon, s. d. [1933], gr. in-8°, 573 p., 7 cartes. Très nombreuses illustrations en couleur et en noir. Plusieurs d'entre elles, en couleur, attribuées, lit-on sur la couverture, à M^{me} G. Hanotaux fils, sont signées M^{me} Camille Hanotaux (voir pl. VIII de la p. 384).

— Silvio FERRI. *Lugdunum Convenarum, Frammenti di un trofeo di epoca Claudia* (Roma, [nov. 1932], in-4°, 10 p., 15 fig.). — Les débris du monument triomphal recueillis à Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne), en 1926 et 1931, ont déjà attiré l'attention de nombreux érudits, même au-delà des frontières, puisque c'est un érudit italien qui les commente aujourd'hui. Il le fait avec une fougue qui me trouble un peu. Pas longtemps, toutefois ; car, si M. Ferri prend surtout pour point de départ de sa thèse une tête colossale, où il croit reconnaître les traits d'Agrippine mère, on peut lui objecter que cette tête (dont le derrière est plan) ne provient pas du même champ de fouilles, qu'elle ne serait peut-être pas à l'échelle du monument triomphal et que l'art en est très différent ; ou bien encore, les restitutions qu'il propose de divers fragments d'inscriptions sont trop hypothétiques, car il est sans doute vain d'y chercher des noms de peuples, dont quelques-uns n'ont pu être rencontrés par Germanicus. D'après M. Ferri, c'est en l'honneur de ce prince que le monument aurait été élevé, en souvenir d'un passage supposé d'Agrippine, accompagnée du jeune Caligula. Le monument, commencé en 16 ou 17 (ceci me paraît bien douteux, du point de vue psychologique, à cause du caractère ombrageux de Tibère), aurait été terminé en 37, par Caligula, dont le premier consulat avec Claude est reconnu par M. Ferri dans les lettres ... DIOCO ... d'un fragment d'inscription.

Nous sommes heureux que les monuments romains de la France retiennent autant l'attention des savants italiens, qui ont déjà, dans leur pays, tant de beaux sujets d'étude.

Adrien BLANCHET.

— L'étude de M. Jules FORMIGÉ sur le *Théâtre d'Orange* ; notes sur la scène, publiée au tome XIII, 2^e partie, des Mémoires présentés à l'Académie des inscriptions par divers savants, a été tirée à part (Imprimerie nationale, 16 p. et 2 pl.).

— Émile ERNAULT. *Revue des études anciennes : tables analytiques : texte, gravures, planches, des tomes I à XV, années 1899 à 1913* (Bordeaux, Feret et fils ; Paris, E. de Boccard, 1933, 205 p. ; prix : 30 fr.). — Le titre de ce livre suffirait presque pour en indiquer l'extrême utilité. Dans un avant-propos, M. Radet y ajoute une garantie précieuse ; « j'ai », dit-il, « collationné, vérifié, complété ». Il ajoute : « M. Ernault étant d'une compétence éprouvée en matière de philologie, de linguistique et de folklore, c'est plutôt son dépouillement géographique, historique, archéologique, mythologique qui a retenu tous mes soins. » Enfin, il fait espérer qu'un second volume pour la période 1914-1928 sera, dans quelques mois, mis sur pied à son tour. Si l'on parcourt les articles sur les inscriptions et ceux qu'a prodigués Camille Jullian, on sera tout de suite mis en confiance, tant le dépouillement est abondant et bien distribué.

Moyen Age. — E. LOUSSE. *Les origines des États des principautés des Pays-Bas. Questions de méthode* (Louvain, 1933, in-8°, 21 p. ; extr. de la *Revue d'histoire ecclésiastique*, t. XXIX, 1933, n° 2). — Cette brève étude mérite de retenir l'attention de tous ceux qui s'intéressent au problème de l'origine des assemblées délibérantes ou assemblées d'États au Moyen Age. Ce problème, qui se confond avec celui de nos institutions parlementaires, se pose, comme on le sait, en termes analogues, quoique plus ou moins tôt, pour la plupart des pays de l'Europe occidentale, entre lesquels, de ce fait, des comparaisons ont toutes chances d'être instructives. Nombreux sont depuis quelque temps ceux qui en ont le sentiment, et il y a quelques mois à peine le tome VII de la *Cambridge Mediaeval History* nous apportait, sous la

signature de M. Mollwain, un substantiel chapitre sur les assemblées d'États en Angleterre (« Chambre des Communes »), France (« États généraux » et « États provinciaux »), Espagne (« Cortès »), Allemagne, Italie, etc., au Moyen Age. Mais ce chapitre même, si suggestif qu'il soit, prouve qu'un certain flottement subsiste touchant la méthode à employer pour rendre en cette matière la recherche fructueuse. M. Lousse, de l'Université de Louvain, qui prépare une étude sur les États de Brabant, a été frappé des inconvénients que présentent ces hésitations et ces divergences. Ne risquent-elles pas souvent de rendre les comparaisons difficiles, parfois même stériles? Quiconque a souci de ce problème capital s'instruira en lisant les réflexions et les conseils de l'érudit belge.

Louis HALPHEN.

Histoire religieuse. — Louis PASTOR. *Histoire des papes depuis la fin du Moyen Age*, traduit de l'allemand par Alfred POIZAT, t. XIV (Paris, Plon, s. d. [1932], in-8°, 399 p.; prix : 40 fr.). — Ce tome correspond à la seconde partie du tome VI de l'édition allemande. Il traite du bref pontificat de Marcel II et de celui de Paul IV (1555-1559).

Assurément, la présentation de ce volume (et des derniers parus) est un peu améliorée, si on la compare à celle des tomes qui paraissaient il y a quelques années. On passera sur les prêtres « girovagues » qui sont couramment traités de *girovagues*. On s'étonnera un peu de voir traduire *Venetien* par « le Vénitien », et (p. 260) « im französischen Reich » par « dans l'Empire français » : en 1559 ! Ce qui est plus inattendu, c'est, dans les pièces justificatives, de lire tantôt des titres allemands non traduits (p. 350), *Bernardo Navagero an Venedig*, ou celui-ci (p. 353) : « Édit du Governatore de la ville de Roma. » On parle couramment du duc de Mantua (pas même Mantova) ou de la ville de Bologna, comme si ces noms n'avaient pas leurs équivalents français. Quand, ailleurs, on apprend (p. 193) que le farouche Paul IV interdit aux femmes de se faire accompagner à l'église « par une escorte de messieurs », on se contente de sourire.

Mais voici qui est plus grave. P. 222, le plus antisémite des papes, en mai 1556, fait poursuivre des Juifs à Ancône : douze disent les uns, vingt-quatre suivant les autres. Le texte (ligne 4) nous dit qu'ils « furent bannis ». Bizarre, puisque, aux lignes suivantes, quarante-deux autres, considérés comme moins coupables, obtiennent « de voir leur condamnation à mort commuée en peine de galères ». Or, le traducteur, trop pressé, ne s'est pas aperçu que le texte original (p. 518 de l'éd. de 1913) portait « wurden verbrannt », qu'il a sans doute lu *verbannt*. Il ne s'est même pas aperçu que, dans la note 2 de sa page 222, il est dit très clairement qu'il s'agit de gens brûlés ; ici il a correctement traduit : « die Zahl der Verbrannten ». Mais que penser d'une traduction établie (ou revue) avec ce sans-gêne? Qu'en devraient penser les malheureux « non-aryens » d'Ancône, qui auraient sans doute préféré le bannissement au bûcher?

Par contre, c'est au scrupuleux Pastor lui-même qu'il faut faire remonter la responsabilité d'une autre bévue. Le cardinal Giovanni Suavio Reomano est qualifié de cardinal français, voire gascon, sans doute parce qu'il est bénéficié en France et représentant du roi dans le Collège. Une référence aux *Nonciatures de Paul IV* d'Ansel (p. 64 et 556) et à la *Politique de saint Pie V* de Hirschauer (p. 15, n. 1) aurait été la bienvenue.

Henri HAUSER.

— Abbé A. GINISTY. *Histoire de Notre-Dame-du-Pontet* (Saint-Maixent-l'École, impr. Garnier, 1932, in-8°, 4 pl.). — La chapelle de Notre-Dame-du-Pontet à En-

traygues-sur-Truyère, dont la date de fondation est inconnue, a été, durant la dernière partie du Moyen Age et sous l'Ancien Régime, un lieu de pèlerinage très fréquenté, qui a reçu entre autres deux visites royales, celle de Louis XI, encore dauphin, et celle de Marguerite de Valois, la première femme de Henri IV. M. Ginisty en raconte l'histoire et celle des diverses confréries et institutions qui y ont pris naissance. Travail soigné, d'une critique un peu incertaine pour les origines, et qui ne présente plus guère qu'un intérêt local.

E. JORDAN.

— Abbé CASANOVA. *Histoire de l'Église corse* (Zicavo, Corse, chez l'auteur, 1931, in-8°, t. I, XL-423 p. ; t. II, 334 p. ; prix : 15 et 25 fr.). — Nous ne voudrions pas être trop sévères pour un livre dont l'auteur a certainement des circonstances atténuantes à faire valoir : sans doute une préparation insuffisante et des conditions de travail difficiles. Et l'on ne perdra certainement pas son temps en dépouillant le livre de M. Casanova. Si la partie qui concerne le Moyen Age est sans valeur, on trouvera — je ne dis pas qu'on cherchera : le désordre rend toute recherche impossible — des renseignements intéressants sur l'organisation et les mœurs ecclésiastiques aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. Mais, dans l'ensemble, force est de reconnaître que l'ouvrage est manqué. Défaut de critique, références insuffisantes, extrême confusion, les matériaux présentés en vrac, sans qu'aucun effort ait été fait pour les ordonner, nous sommes encore bien loin d'une véritable histoire de l'Église corse.

E. J.

— Mgr VIDAL. *Les droits de la France à la Trinité-des-Monts à Rome* (Paris, Auguste Picard, 1933, in-8°, 158 p. Bibliothèque de Saint-Louis-des-Français, à Rome, t. VI). — Avec la double compétence d'un historien et d'un canoniste, Mgr Vidal retrace l'histoire compliquée de la maison de la Trinité-des-Monts. Elle fut fondée par Charles VIII pour saint François de Paule, avec confirmation d'Alexandre VI ; par une décision de saint François, elle devait toujours être occupée et régie par des Minimes français. Le roi de France y exerça jusqu'à la Révolution le droit de patronage, avec beaucoup de fermeté et de minutie, notamment sous Louis XIV. Ce droit allait jusqu'à nommer ou exclure les membres de la communauté. Pendant la Révolution, les religieux furent dispersés, et les biens du couvent en partie vendus. Le reste fut recouvré par la France après le Concordat. Mais la propriété, en fait au moins, passa à l'organisme des Établissements nationaux de la France à Rome et à Lorette. Le problème de l'utilisation du couvent se posa sous la Restauration. Il n'y avait à peu près plus de Minimes français. Rendre la maison à l'ordre était donc impossible, à moins de lui enlever son caractère national, que le gouvernement français tenait à sauvegarder. En 1828, Charles X et le pape se mirent d'accord pour y installer les Dames du Sacré-Cœur, avec la double clause qu'elles devraient être françaises et se vouer à l'enseignement. Après 1870, il fallut, sur le premier point, faire quelques concessions pour se mettre en règle avec la loi italienne. En 1875, à la suite de négociations compliquées, le gouvernement italien reconnut le droit de propriété des Établissements français. De par l'accord de 1828, ce droit est d'ailleurs grevé de l'obligation de laisser à la communauté usufructière son privilège d'occupation ; à son défaut, le domaine devrait être remis à une autre œuvre française. Toute cette histoire est un exemple intéressant d'une tradition persistante, s'adaptant à des situations très diverses. Veut-on un détail amusant ? En vertu de l'accord de 1828, les protégées du patron de la Trinité lui doivent tous les ans, le 1^{er} avril, l'offrande symbolique d'un cierge. La pratique était tombée en désuétude. Elle a été reprise en 1932.

E. J.

— Charles PICHON. *Le Pape et la Cité du Vatican* (Plon, in-4°). — Album de quatre-vingt-seize photographies inédites, par Jean CLAIR-GUYOT, où sont reproduits les principaux monuments de la Cité actuelle du Vatican et de ses dépendances à Rome et hors de Rome. En tête, un plan de la Cité et un Avis aux lecteurs par Mgr BAUDRILLART ; il recommande chaudement « ce beau livre, le plus exact et le plus attrayant des guides ». Saint-Pierre de Rome et le Vatican, dit-il, « c'est le passé, c'est le présent ; le passé le plus ancien et le présent le plus actuel. Chaque âge y est représenté par ses édifices, par son église, par son palais ». Le guide est divisé en plusieurs sections non paginées, que précède un très bref commentaire. Durable souvenir d'une imposante manifestation catholique.

Histoire générale. — M. EPSTEIN. *The annual Register for the year 1932* (Londres, Longmans, 1933, XII-317 et 180 p. ; prix : 30 s.). — Comme à l'ordinaire, cet important Annuaire se divise en deux parties, chacune avec une pagination distincte, mais avec un index général commun. Suivant le plan général, qui varie peu, la première partie est consacrée à l'histoire d'Angleterre (sur le problème financier et le tarif général, le budget et la conversion, le paiement de la dette à l'Amérique) ; à celle de l'Empire britannique (Irlande, Canada, Union sud-africaine, Australasie, Australie et Nouvelle-Zélande, Inde) ; à l'histoire étrangère (Société des nations, France et Italie, Allemagne et Autriche, Europe orientale et scandinave, Asie, Maroc et Égypte, Amérique du Nord et du Sud). — Dans la deuxième partie, on trouve un résumé substantiel des événements qui se sont produits dans le monde en 1932 ; un tableau de l'activité littéraire, artistique et scientifique ; un exposé des ouvrages relatifs aux finances, au commerce, au droit. En appendice sont publiés des documents d'importance générale : la Conférence économique d'Ottawa ; note adressée par le Gouvernement britannique concernant la dette de guerre de la Grande-Bretagne ; pacte de non-intervention entre l'U. R. S. S. et la France. L'ouvrage se termine, comme toujours, par des notices nécrologiques.

— Le tome V, 3^e série, des *Documents diplomatiques français, 1871-1914*, vient d'être distribué (Alfred Costes et l'Europe nouvelle, 1933, XXXVIII-730 p.). Il se rapporte à la période comprise entre le 5 décembre 1912, après l'armistice conclu entre les États chrétiens des Balkans et la Turquie, et la rupture (31 janvier 1913) des pourparlers après le coup d'État d'Enver-Pacha. Les alliés balkaniques, saisis par la réunion des Ambassadeurs, indiquent leurs conditions (14 mars), qui sont repoussées, ce qui ouvre une nouvelle phase de la guerre. Le projet de loi militaire allemand (janvier 1913) vient à ce même moment compliquer une situation déjà si tendue, en dévoilant les intentions belliqueuses de l'Allemagne. Alors commencent entre la France et la Belgique des conversations relatives aux mesures à prendre à l'égard d'une violation éventuelle de la neutralité belge garantie par la Prusse au traité de 1839. Outre les affaires balkaniques, auxquelles est réservée la plus grande place, on trouve dans le volume les documents concernant la triple entente et la triple alliance, la neutralité belge et les emprunts chinois. Ces derniers occupent la diplomatie du 13 décembre 1912, où se réunissent à Londres les représentants du Consortium jusqu'au refus opposé par la Chine le 4 mars. — A l'index, le nom de Sir Henry Babington Smith aurait dû se trouver au mot Smith et non à Babington.

— Le tome V de la 1^{re} série, 1871-1906, contient les documents du 23 février 1883 au 9 avril 1885 (Ibid., 1933, XXXVIII-690 p.). Ils sont distribués en quatre

chapitres : I, Rapports des puissances entre elles en Europe (France et Allemagne, Russie, Italie, Espagne ; la Triple Alliance, les affaires balkaniques sur le Danube, en Roumanie, en Serbie et en Bulgarie) ; II, Rapports des puissances en Afrique (en Afrique du Nord, en Égypte, dans l'Afrique occidentale et l'Australie, Madagascar) ; III, Rapports des puissances en Asie (affaires du Tonkin jusqu'au traité de Tien-Tsin, 12 mai 1884 et après) ; IV, La France et l'Angleterre : Terre-Neuve et Raïatee (Polynésie).

— Charles BENOIST. *Souvenirs* (Plon, 2 vol. Tomes I (1932), iv-367 p. ; et II (1933), 464 p. ; prix de chaque volume : 36 fr.). — On sait que M. Benoist, historien, journaliste, homme d'État, professeur, diplomate, s'est, depuis un demi-siècle donné tout entier à l'étude des problèmes concernant la vie politique et sociale. Non seulement il a beaucoup lu, mais il a voulu connaître les personnages qui, dans l'Europe bouleversée depuis la Révolution française, ont travaillé à donner à leur pays un gouvernement stable avec des institutions libérales ou démocratiques. Chargé d'enquêtes personnelles dans les États européens issus de la grande guerre républicaine et impériale, il a pu voir les principaux personnages qui ont contribué au mouvement des idées ou à l'organisation politique et sociale. C'est ainsi qu'il a visité à plusieurs reprises l'Espagne et l'Italie, la Belgique et la Hollande, l'empire austro-hongrois et la Pologne, l'Allemagne de Bismarck. Le résumé qu'il donne de ses conversations avec les hommes politiques est fort instructif, bien que parfois un peu monotone et alourdi par des commentaires introduits dans la trame du discours ; mais les portraits qu'il a faits des personnages les plus représentatifs sont en général vivants et instructifs. Ainsi en est-il pour Canovas de Castillo et Emilio Castelar en Espagne, Crispi en Italie, Janson et Vandervelde en Belgique, Dr Cuyper en Hollande, Decurtins dans les Grisons, etc. Le plus illustre de ces hommes d'État (il est peu question de Bismarck) est sans doute le pape Léon XIII, que M. Benoist a vu de près et avec lequel il eut trois longues conférences que l'on connaît depuis longtemps et qu'on aura grand intérêt à retrouver dans le tome I. Cette galerie de tableaux n'a pas vieilli, tandis que tout ce qui est des renseignements techniques, et qui traîne parfois en longueur, appartient à un passé en partie aboli, ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse toujours tirer parti des expériences déjà faites à l'étranger, surtout dans les pays de l'Europe centrale où se posent de redoutables problèmes concernant soit la formation des unités nationales, soit les conflits entre les langues et les peuples.

Après avoir vu de près le monde politique (et ce n'est pas par vanité que M. Benoist rappelle qu'il a été député de Paris et ministre de France à La Haye), il estime que, pour sortir de l'ornière où nous piétons, il est urgent d'organiser enfin notre régime démocratique. Le remède serait fourni par une monarchie stable, armée des pouvoirs nécessaires à tout gouvernement soucieux des intérêts généraux du pays, sans distinction de partis ou de classes. Conclusion généreuse que ne contribue pas d'ailleurs à recommander le modèle de morale pratique que M. Benoist se réjouit d'avoir trouvé chez Machiavel et Guichardin, « ses maîtres ». L'exemple de l'Italie donné à la fin du tome II ne laisse pas de nous mettre en défiance.

Ch. B.

— Mario COLONNA. *Genesi ed esodo della crisi mondiale* (Naples, A. Guida, 1933, in-16, 205 p. ; prix : 5 lire 50). — L'auteur, qui a l'expérience des questions économiques et qui a le talent de les exposer d'une façon attrayante, s'efforce de déterminer la genèse de la crise mondiale. A ce propos, il brosse le tableau de l'évolution

économique de l'humanité. Il montre que ce sont les progrès techniques de la production, et en particulier le machinisme, qui ont produit une rupture d'équilibre dans la structure de notre société, alors que la technique de la circulation et de la production n'a fait, pour ainsi dire, aucun progrès notable. En fait, la question monétaire lui paraît le problème fondamental et, comme la guerre a produit une perturbation profonde des phénomènes monétaires, en même temps que du crédit, la crise mondiale s'explique aisément. Il laisse de côté les phénomènes politiques et psychologiques, qui, cependant, pèsent d'un poids assez lourd.

Il est naturel que M. Mario Colonna indique, comme remèdes capables de mettre fin aux troubles économiques, des procédés tendant à améliorer le régime monétaire et le crédit. Il ne nous appartient pas de les discuter. Indiquons seulement qu'il propose de créer un *Ente nazionale di tutela economica*, sorte de grand *investment trust* national, qui régulariserait les placements des épargnants et donnerait à ceux-ci les garanties les plus efficaces. Les syndicats ouvriers, au lieu de s'acharner dans la lutte de classes, devraient participer aux sociétés industrielles ; de la sorte s'apaiseraient les conflits entre le capital et le travail. L'auteur, en effet, préconise avant tout la paix sociale. C'est aussi sur une meilleure organisation de la monnaie et du crédit qu'il compte pour mettre fin aux luttes nationales, car il semble faire bon marché des questions à proprement parler politiques et n'a guère confiance dans l'idéologie.

Henri SÉE.

— Paul HARSIN. *Comment on écrit l'histoire* (Paris, E. Droz, 1933, in-16, 152 p.; Bibliothèque scientifique belge). — L'auteur, professeur à l'Université de Liège, ayant fait à ses étudiants des conférences sur la critique historique, a eu l'heureuse idée de les publier. Il se défend, d'ailleurs, d'avoir songé à écrire un nouveau traité de méthodologie historique ; son ambition se borne à exposer des notions de critique. Il tente d'abord de définir la vérité historique, le fait historique, le document historique. Puis, il montre en quoi consiste le travail, délicat et souvent compliqué, de la documentation et prouve que des connaissances assez diverses, notamment en fait de sciences auxiliaires, sont nécessaires à l'historien. S'appuyant en grande partie sur l'excellente *Introduction aux études historiques*, de Ch.-V. Langlois et Ch. Seignobos, M. Harsin décrit les diverses démarches de la critique externe et de la critique interne. Sur l'explication des faits, sur la notion de cause, il émet des remarques vraiment judicieuses, distinguant la cause lointaine et la cause immédiate. Il reconnaît que des contingences fort complexes interviennent à tout moment au cours de l'histoire. Il ne nie donc nullement le rôle de l'individuel, bien que les phénomènes collectifs lui paraissent plus importants : « On ne peut s'empêcher de trouver », dit-il, « que la plupart des événements marquants sont de caractère social. » Il ne croit pas aux lois de l'histoire, ni à la prévision ; il ne nie pas le rôle de hasard, tout en estimant qu'il ne fait souvent que masquer notre ignorance. Il recommande à l'historien la sincérité, l'impartialité et considère que sa mission ne consiste nullement à porter des jugements ; mais un certain subjectivisme lui semble plus à louer qu'à blâmer, car il y a de l'art en histoire. Un appendice, attrayant, est consacré à la formation des mots historiques, « parfois faux, souvent inexacts », mais qui ne laissent pas d'exprimer des vérités ; l'auteur nous en cite quelques curieux exemples.

Henri SÉE.

— *Minerva-Handbücher. Abt. 2 : Die Archive. Bd. 1 : Deutscher Reich, Dänemark, Estland, Finnland, Lettland, Litauen, Luxemburg, Niederlande, Norwegen,*

Osterreich, Schweden, Schweiz, hgg. v. P. WENTZCKE und G. LÜDTKE. Lieferung 1. — C'est la dernière livraison de l'ouvrage qui a déjà été signalé dans la *Revue*, t. CLXXI, p. 245. Il faut en admirer le prompt achèvement. Inutile, d'ailleurs, d'insister à nouveau sur son utilité. Mais les indications sur la Suède ne sont-elles pas plus succinctes qu'il n'eût convenu ? M. B.

Autriche. — Joseph CHAPPEY. *La crise de la monnaie et la restauration des pays danubiens* (Paris, M. Giard, 1933, in-8°, 234 p.; prix : 30 fr.). — Remarquable travail, émanant d'un spécialiste très averti des questions monétaires et bancaires. M. Chappey s'est appliqué à montrer que la crise bancaire qui s'est produite dans les pays danubiens, particulièrement en Autriche dans ces dernières années, s'explique par une rupture d'équilibre entre la finance et la production. Tandis que, dans chacun des États, l'« économie » se préoccupe surtout de la production nationale, la monnaie, au contraire, a pris de plus en plus un caractère international et, en quelque sorte, vagabond. On voit partout des capitaux cherchant à s'employer; de là, une inflation du crédit, qui a été un stimulant pour la production; c'est bien une des causes de la surproduction. En même temps, l'industrie tombe de plus en plus sous la coupe, ou, comme l'on dit, sous le contrôle des banques. Ces phénomènes, qui se sont manifestés partout à la suite de la guerre mondiale, ont pris un caractère particulièrement grave dans les pays danubiens, où ont été créés de nouveaux États, préoccupés, les uns et les autres, de développer leurs économies nationales et d'exporter leurs produits. La crise a porté de graves atteintes aux banques commerciales et, par répercussion, aux banques d'émission. Dans une dernière partie, l'auteur indique les remèdes susceptibles, suivant lui, d'améliorer cette situation si grave; il ne nous appartient pas de les discuter.

Henri SÉE.

Bulgarie. — Joh. F. GELLERT. *Die politischgeographische Entwicklung und Struktur Bulgariens* (Berlin-Grünwald, K. Vowinkel, 1933, in-12, 45 p., 6 fig., croquis. *Beihefte zur Zeitschrift für Geopolitik*, 10). — Il n'est pas sans intérêt de voir appliquer les méthodes de la « Geopolitik » à un État comme la Bulgarie, dont les phases d'expansion et de rétrécissement ont été nombreuses et en sens divers. L'auteur y découvre des « lois politico-géographiques » et même un « cycle » qui s'est répété plusieurs fois, au moins en partie, si bien que le passé déconseille à la Bulgarie de tendre vers la Macédoine... Certaines idées méritent réflexion. Mais un géographe français reste aussi inquiet que l'historien devant ces lois soi-disant naturelles. C'est une gageure que d'expliquer le développement territorial d'un État par les formes de l'espace en soi, sans souci de leur contenu de sols, de pays, d'humanité, en négligeant complètement les faits économiques, voire souvent la circulation. Depuis Ratzel, les méthodes allemandes de la géographie politique sont loin de s'être assouplies et enrichies. Sur celles-ci, voir A. Demangeon, *Géographie politique*, dans les *Annales de géographie*, t. XLI, 1932, p. 22-31. Jules SION.

Chine. — *Prospectus of the Nankai Institute of Economics* (Tientsin, 1931). — Il est intéressant de noter les efforts tentés par l'« Institute of Economics » de l'Université Nankai, à Tientsin, pour adapter aux besoins de la Chine la science économique de l'Occident. L'enseignement et la recherche scientifique préoccupent également les professeurs, qui ont avant tout en vue les réformes pratiques, nécessaires à leur pays, mais qui veulent les faire reposer sur la science. Parmi les chaires

instituées, citons celle d'histoire économique, occupée par le professeur D. H. Fong, dont nous avons déjà signalé les importants travaux. Parmi les projets de publications de l'« Institute », mentionnons ceux qui nous intéressent particulièrement : une bibliographie de l'histoire économique de la Chine, une histoire des systèmes agraires de ce pays et une autre des corporations de métiers. Ce sont là, en effet, les manifestations essentielles de la vie économique d'un pays, où la grande industrie est née d'hier.

Henri SÉE.

États-Unis. — Théodore DREISER. *L'Amérique tragique*, traduit de l'américain (*sic*), par Paul NIZAN (Paris, Rieder, 1933, in-8°, 411 p. ; prix : 30 fr.). — Cet ouvrage, écrit par un romancier réputé, n'a rien d'un roman ; ce n'est pas non plus une description purement scientifique et objective de l'Amérique contemporaine, bien qu'il soit fortement documenté et contienne beaucoup de faits instructifs. C'est un réquisitoire passionné contre le capitalisme, tel qu'il fleurit aux États-Unis, et contre les innombrables abus qu'il engendre, au dire de l'auteur ; mais un réquisitoire n'est pas forcément mensonger et la passion semble souvent perspicace. Dans le volume, on trouvera beaucoup de renseignements précis sur la concentration industrielle, sur le développement des sociétés par actions, des *trusts*, des *holdings*, sur les agissements des hommes d'affaires et des banquiers. M. Dreiser décrit, de façon impressionnante, l'influence exercée par ces puissances capitalistes sur les élections, les politiciens, les fonctionnaires, les tribunaux et même la Cour suprême de justice de la République américaine ; on nous montre là une corruption s'exerçant sur une grande échelle, au profit de quelques milliers de capitalistes et au détriment de la grande masse de la population ; on nous fait voir les intérêts des travailleurs trahis, même par ceux qui devraient les défendre, c'est-à-dire par les dirigeants de la Fédération américaine du travail. La police — publique comme privée — se trouve, nous dit-on, au service des puissances d'argent, et il y a souvent une véritable terreur exercée par la ploutocratie. Les institutions charitables, les Églises mêmes sont à la dévotion de cette dernière. Il est vrai que les municipalités et les États ont organisé un certain nombre de services publics (par exemple, pour l'électricité), monopoles qui fonctionnent tout à l'avantage de la population ; mais ces institutions, encore peu nombreuses, ont de la peine à lutter contre les grandes sociétés capitalistes, qui ont accaparé la plupart de ces services publics, même le télégraphe et le téléphone. Enfin, l'auteur nous montre tout ce capitalisme effréné, maître des États-Unis et qui déborde sur le reste du monde. Il rêve d'un régime un peu analogue au gouvernement soviétique de Russie, sur lequel il semble, d'ailleurs, se faire quelques illusions.

Ce volume, vivant et souvent instructif, eût gagné à être mieux composé et exposé avec plus de sobriété. Ce qui lui fera du tort en France, c'est la très médiocre qualité de la traduction. « Traduit de l'américain », lisons-nous sur le titre ; mais en quelle langue ? Sûrement pas en français. Trop souvent le traducteur s'est laissé égarer par les « faux amis » du vocabulaire anglais, et il connaît trop médiocrement les termes techniques, usités en Angleterre... ou en Amérique pour trouver en français des équivalents satisfaisants.

H. S.

— Henry BÉRENGER. *La question des dettes* (Paris, Hachette, 1933, in-16, 306 p.). — Il s'agit des dettes contractées par la France à l'égard des États-Unis, à l'occasion de la guerre mondiale. Sur cette question, M. Henry Bérenger a réuni en un volume une série d'études qui avaient paru dans diverses revues ; complétées par

plusieurs de ses discours, elles ont un réel intérêt documentaire. Il n'a pas de peine à montrer combien ces dettes eussent été écrasantes pour la France, si elles n'eussent été compensées par les « réparations » allemandes. Il montre aussi toutes les difficultés éprouvées pour la conclusion d'un accord de règlement avec les États-Unis. Une première mission, dirigée par M. Caillaux, échoua, à l'automne de 1925. Mais M. Henry Bérenger, nommé ambassadeur extraordinaire à Washington, engagea de nouvelles négociations ; elles aboutirent à l'accord du 29 avril 1926, qui fut ratifié par le Parlement français seulement trois ans plus tard. La grande difficulté, c'est que le gouvernement américain n'avait pas voulu admettre la « clause de sauvegarde », reconnaître de lien entre les dettes et les réparations.

Répondant aux critiques qu'on a pu lui adresser, M. Bérenger déclare qu'il était impossible de faire admettre ces réserves par les États-Unis, et il semble bien qu'il ait raison. Leur gouvernement, ne voulant à aucun prix d'*entanglement* (enchevêtrement), prétendait ne pas se mêler aux affaires de l'Europe.

Mais la question devait revenir sur le tapis, lors du fameux « moratoire Hoover » de mai 1931, moratoire qui provoqua la Conférence de Lausanne, de juin 1932. Comment se posait-elle avant cette conférence et après les accords de Lausanne ? C'est ce que M. H. Bérenger étudie dans deux articles instructifs. Le lien de fait semblait bien établi, par suite du moratoire et des accords de Lausanne. Cependant, rien n'était réellement résolu ; on le vit bien, lorsque les États-Unis demandèrent le paiement de l'échéance du 15 décembre 1932. L'auteur conclut que, seule, une conférence mondiale pourra résoudre cette question, comme toutes les autres qui se posent à présent.

H. S.

France. — A. COVILLE. *Évart de Trémaugon et le « Songe du Verger »* (Paris, Droz, 1933, 82 p.). — Voici maintenant résolu un problème d'histoire littéraire, plusieurs fois discuté sans succès : qui était l'auteur du *Songe du Verger* ? C'est, répond M. Coville, Évart de Trémaugon, et il le prouve en s'appuyant sur un grand nombre de menus faits rapprochés avec tant d'ingénieuse clarté, qu'il faut, même si l'on hésite sur certains points particuliers, approuver sa conclusion. Il a retracé de façon certaine la biographie du personnage : Évart était Breton de naissance ; docteur en droit, il enseigna en 1369 à l'Université de Paris. Il fréquenta sans doute celle de Bologne, où il se lia d'amitié avec le célèbre jurisconsulte Jean de Legnano, auteur de nombreux écrits dont on retrouve la trace évidente dans le *Songe*. Une note que contient un des manuscrits de cette œuvre nous apprend qu'elle fut terminée le 16 mai 1376 (une fâcheuse faute d'impression à la page 10 porte la date de M^o. CCC^o. LXXXVI^o) et que, deux ans auparavant, le roi de France l'avait pourvu d'un office en son Hôtel et l'avait fait entrer dans son Conseil. Bien qu'anonymes, ces deux faits ont permis d'identifier le personnage, et c'est à lui que l'on doit le *Songe du Verger*. Le *Songe* est, comme on sait, un dialogue imaginé entre deux interlocuteurs, un clerc et un chevalier représentant l'un le pouvoir ecclésiastique, l'autre le pouvoir civil, à la manière de la *Disputatio inter clericum et militem*, composée en 1302 et qu'on attribue sans raison à Guillaume d'Ockham. Or, pendant les années 1371-1372 avaient éclaté des conflits d'autorité et de juridiction entre plusieurs prélats français et les officiers royaux. C'est Trémaugon que Charles V chargea de plaider l'affaire au point de vue juridique.

Le *Somnium* fut d'abord rédigé en latin (1376), puis l'année suivante remanié en français, sans doute pour être compris dans un cercle plus étendu que celui des

clercs, et sous une forme moins pédantesque ; mais il ne paraît pas que le roi en ait été plus satisfait ; du moins ne voit-on pas qu'il ait récompensé l'auteur. C'est seulement après la mort de Charles le Sage que Trémaugon devint évêque de Dol (1382). Il mourut quatre ans plus tard après avoir été impliqué dans une affaire criminelle, dont son frère aîné avait été victime. M. Coville lui a élevé un monument qui ne périra pas.

Ch. B.

— Henri PRENTOUT. *Esquisse d'une histoire de l'Université de Caen* (Caen, impr. Malherbe, 1932, in-8°, 193 p.). — M. Prentout, au cours d'une vie de labeur, a multiplié les études de détail sur l'Université de Caen, et l'on était en droit d'espérer de lui une histoire complète de ce corps vénérable. Il s'est contenté, à l'occasion du cinquième centenaire, de nous en donner une esquisse. Elle suffira au lecteur désireux de savoir l'essentiel. L'originalité de la création de 1432, c'est d'être une fille du roi d'Angleterre, désireux d'avoir un *studium generale* bien à lui pour ses domaines de France, et surtout un collège qui deviendrait une pépinière de fonctionnaires, puisque aussi bien l'autre Université des pays de son allégeance, celle de Paris, n'avait pas de Faculté de droit. La vieille *Alma mater* s'opposa vainement à la naissance de cette fille, qui, d'ailleurs, ne fonctionna réellement qu'en 1439. Son origine anglaise aurait pu lui être fatale ensuite ; mais elle fut confirmée par Charles VII en 1452 et aussi par Nicolas V.

M. Prentout suit la vie des grandes écoles à la fin du xve siècle et au xvie. Avec une compétence particulière, il les montre pénétrées par les grands courants de l'époque, l'humanisme, le fabricianisme, la Réforme proprement dite. La présence de l'érasmissant Lodovico Canossa à l'évêché de Bayeux faillit valoir à Caen l'honneur d'être, comme Louvain, une Académie trilingue. Après le milieu du siècle, l'Université est quasi-calviniste, en relations avec l'Académie de Genève, et Th. de Bèze a songé à en faire un second séminaire réformé. C'est à ce passé qu'elle devra, beaucoup plus tard, d'attirer dans ses diverses Facultés de nombreux élèves néerlandais, notamment de Leyde.

Caen éveille, dès Henri IV, l'attention de la Société de Jésus. Il est regrettable que M. Prentout, ne voulant pas encombrer son *Esquisse* de références et de polémiques, n'ait pas même fait allusion aux historiens de la Compagnie. Le P. Fouquieray (t. III, p. 143-151) nous a tracé, par exemple, une histoire édifiante de la création du collège du Mont ; à en croire M. Prentout, les choses ne se sont point passées aussi en douceur, et l'Université, sans être aussi opposée que la Ville, aurait accueilli sans enthousiasme la création du P. Coton. Pour l'Université elle-même, elle semble avoir été tout d'abord assez ouverte aux sciences nouvelles, au cartésianisme et à la méthode expérimentale, contre les tenants d'Aristote¹. La décadence commence pour elle plus tard, comme pour toutes les anciennes Universités.

En somme, le volume, malgré sa brièveté voulue, sera utile. Il est cependant regrettable qu'après en avoir banni toute discussion critique, l'auteur ne l'ait pas au moins enrichi d'une bibliographie.

Henri HAUSER.

— G. LETONNELIER. *Répertoire des minutes de notaires conservées aux archives*

1. Cependant, il ne semble pas, si on lit de près la p. 121, que Beeckman ait, en 1618, vu à Caen une lunette de Galilée, mais seulement une figure (*pictum*) qui représentait cet instrument dans un livre. — Signalons deux vilains tours joués à l'auteur par l'imprimeur. P. 16 : « les préoccupations que la capture de Jeanne d'Arc causèrent aux gouvernants... », et p. 104, un fâcheux « acquiérât ».

du département de l'Isère (Grenoble, impr. Allier, 1930, in-4°, XL-196 p.). — Roger AUBENAS. *Étude sur le notariat provençal au Moyen Âge et sous l'Ancien régime* (Aix-en-Provence, Aux éditions du Feu, 1931, in-8°, 274 p., avec 9 planches hors texte). — On sait que, depuis le XII^e siècle, la plus grande partie des actes privés et même publics ont été passés par des notaires dans la France méridionale. Étudier l'organisation et le fonctionnement du notariat dans notre Midi est par conséquent une tâche essentielle pour les diplomatistes et les juristes. Diverses études régionales ont déjà paru ; les dernières en date concernent la Provence et le Dauphiné.

Publiant un répertoire des minutes notariales conservées aux archives de l'Isère, M. Letonnelier a fait précéder son travail d'archiviste d'une notice diplomatique et historique sur le notariat en Dauphiné, qui est d'une concision substantielle. Il en étudie d'abord les origines et prouve qu'elles sont italiennes : les premiers notaires sont venus par le Briançonnais au XII^e siècle. Les divers problèmes que pose l'exercice du notariat sont ensuite examinés : conditions à remplir pour être institué notaire, tarifs notariaux, réforme du notariat par les Dauphins, caractères diplomatiques des actes notariés, tenue des registres.

L'*Étude sur le notariat provençal*, de M. Roger Aubenas, est une thèse de doctorat en droit. Elle repose sur une documentation solide et la bibliographie est abondante. L'ouvrage est divisé en deux parties, relatives, la première au Moyen Âge, la deuxième à la période du XVI^e au XVIII^e siècle. Les différents aspects de l'institution notariale sont abordés les uns après les autres comme dans la notice de M. Letonnelier : diverses sortes de notaires ; conditions exigées pour l'accession au notariat ; nombre des notaires ; leurs fonctions ; honoraires ; personnel de l'étude ; importance sociale des notaires ; vie corporative. Les remarques de l'auteur sont généralement judicieuses. Les diplomatistes liront avec intérêt ses observations sur les types variés de registres que tenaient les notaires (brouillards, brèves, étendues), d'autant plus qu'elles sont illustrées de fac-similés photographiques. La table des principaux actes de la législation municipale, comtale ou royale, intéressant le notariat provençal rendra des services.

Après ces études venant elles-mêmes à la suite de plusieurs autres de même inspiration, le moment sera-t-il venu de composer une synthèse sur le notariat dans les pays de droit écrit ? C'est un vœu que nous avons formé jadis. M. Aubenas l'a repris en notant ingénieusement que, « si les diverses régions méridionales... possédaient en droit privé des institutions analogues, dues à un fond commun..., il n'en fut pas toujours de même en droit public, fait normal puisque ces régions ont été longtemps sous des souverainetés différentes... L'entreprise d'une œuvre d'ensemble doit donc comprendre autant que possible l'utilisation des conclusions dégagées pour chacune de ces régions ». Les mémoires de MM. Letonnelier et Aubenas faciliteront une œuvre de synthèse qui était jusqu'ici prématurée.

Robert LATOUCHE.

— Nous ne pouvons qu'annoncer sommairement aujourd'hui le tome III de l'*Histoire du cardinal de Richelieu*, par M. Gabriel HANOTAUX, qui, cette fois, s'est adjoint un éminent collaborateur, M. le duc DE LA FORCE. Ce volume est divisé en trois chapitres d'un considérable intérêt : le mariage d'Angleterre, le siège de La Rochelle et la Journée des dupes (Paris, Société de l'histoire nationale, à la librairie Plon, 440 p., une carte pour le siège de La Rochelle et un plan de la place de Pignerol, d'après un contemporain, Charles de Beys).

— *Correspondance de René de Kerallain, 1829-1926*. Publ. par M^{me} René DE KERALLAIN, née DE BIGAULT D'AVOCOURT, t. I (Quimper, impr. Bargain, 397 p.). — Au lendemain de la mort de M. de Kerallain, la *Revue historique*, dont il en avait été un fidèle collaborateur, a donné de lui une esquisse rapide (t. CLIX, p. 212) : « Catholique fervent, royaliste intransigeant, il avait des vues librement ouvertes dans de multiples directions. Élève des Jésuites à Bordeaux, puis du collège Stanislas à Paris, il fut, à l'École de droit de Paris, celui d'Accolas, et c'est à ce maître, d'opinions très opposées aux siennes, qu'il déclarait devoir sa formation juridique. » Ces contrastes, en apparence déconcertants, sont exactement reflétés dans sa correspondance, si prime-sautière, si instructive aussi, quand il parle de ses lectures, de ses idées et de lui-même. Il n'ignore pas que ses opinions étonnent ou choquent ses meilleurs amis, et il s'en explique sans forfanterie, comme sans détour. Rien de plus intéressant, à cet égard, que ses lettres au Dr. Corre, à Henri Gaidoz (p. 172-179). Certains lui reprochaient la liberté de ses jugements ; il s'en glorifiait, au contraire. « Depuis vingt ans », écrit-il dans une lettre du 11 décembre 1897, « je vis en relations littéraires avec un monde souvent libre penseur. » Il écrivit volontiers dans la *Revue historique*, bien qu'elle fût, disait-il, « très libre penseuse et républicaine ». On lui objecte qu'elle est « embêtante » ; soit, répond-il, mais il lui sait gré de publier ses articles, « tout en sachant que ses opinions sont le contraire des miennes » (p. 120). Quant à Gabriel Monod, il le loue d'être « vraiment libéral » (p. 311), ce qui ne l'empêche pas, dans le même temps, à propos d'une polémique entre Monod et Pressensé sur les destinées de l'Église catholique, de leur dire à chacun son fait : « tous deux protestants de naissance, agnostiques de profession, consciencieux, je le crois, du moins pour Monod, que je connais comme homme, tout en le prenant pour un fichu philosophe » (p. 304). Monarchiste et dreyfusard, il répugne à Kerallain de faire campagne avec l'« irascible » Mauras, qu'il caractérise (p. 299) comme « un animal dangereux et brumeux ; on ne sait par quel bout le prendre », et il le qualifie crûment d'être « un commis voyageur en monarchisme » (p. 305). Léon XIII, lui-même, n'échappe pas à ses critiques : quand il « inaugura sa politique républicaine, j'ai eu le haut-de-cœur si violent que j'ai renoncé momentanément à écrire » (p. 81). On ne s'étonnera donc pas s'il poursuit de ses invectives l'historien du Canada, l'abbé Casgrain, « fourbe à triple dose », qui, après avoir plagié l'honnête Parkman, se réconcilia avec lui « pour lui soutirer des manuscrits intéressants » (p. 87). — D'autre part, il fait un très grand éloge des juristes anglais : Sir Frederick Pollock, qui occupe une place d'honneur dans la Correspondance, et Sir Alfred Lyall. Il prise très haut le Dr. Doughty, qui l'introduisit, en quelque sorte, dans les archives canadiennes d'Ottawa et qui l'aida constamment dans ses recherches sur Montcalm et Bougainville. Car le juriste Kerallain, qui se délectait à discuter sur les origines des civilisations et des constitutions, avait en même temps le plus grand respect pour les documents précis et sûrs. La mémoire de M^{me} de Pompadour lui doit des rectifications assez inattendues (p. 233, 248-250).

M^{me} de Kerallain s'est acquittée de sa tâche avec autant de tact que de piété. A peine oserait-on lui reprocher l'insuffisance de certaines des notes bibliographiques mises au bas des pages : par exemple, sur Augustin Thierry et Léopold Delisle ; mais il faut la remercier de nous faire connaître à fond la vie de son mari, toute d'honneur et de labeur désintéressé. Souhaitons que la suite de la *Correspondance* (on parle de quatre ou même de cinq volumes) ne tarde pas trop à paraître.

Ch. B.

— Henri JOÛIN. *Rennes il y a cent ans*. Préface d'H. Bourde de La Rogerie (Rennes, impr. Bretonne, 1933, in-8°, 212 p. ; prix : 9 fr. ; en vente chez l'auteur). — L'auteur, rédacteur principal aux archives d'Ille-et-Vilaine, a eu l'heureuse idée de réunir en volume toute une série de causeries sur Rennes en 1932, qui avaient été radiodiffusées par la station de T. S. F. Elles s'adressaient donc au grand public, mais M. Jôuin les a préparées avec une conscience parfaite, dépouillant documents, journaux et ouvrages du temps ; on peut regretter seulement qu'il n'ait pas indiqué ses principales sources. Ses exposés, vivants, alertes, amusants même, se lisent avec beaucoup d'agrément.

Ce sont surtout les mœurs, les habitudes, les incidents et faits-divers qui nous sont décrits. Le choléra, les fêtes de juillet, les prisons et leur régime, la caricature, les duels, le théâtre, la musique, la danse, les maîtres à danser, les bibliothécaires et bibliophiles, sans oublier la « gourmandise », les mets locaux : tels sont les sujets qui remplissent la plus grande partie du volume. Mais on n'oublie pas les célébrités rennaises de l'époque, sur lesquelles plus d'une curieuse anecdote nous est contée : les Hippolyte Lucas, Brulay-Paty, Turquétty, etc. Nous entrevoyons même Lammennais dans sa solitude de la Chênaie. On ne perd pas de vue les luttes politiques de l'époque et l'on entend un écho du dernier accès de chouannerie. Des causeries ont encore été consacrées à la presse et à l'imprimerie, à l'enseignement, au chômage et à la misère. Dans un premier chapitre, d'ailleurs, l'auteur nous avait donné un aperçu de la vie industrielle, commerciale et agricole de la région rennaise ; pour notre part, nous regrettons qu'il n'ait pas insisté un peu plus sur ces questions si intéressantes et encore trop peu connues.

Henri SÉE.

— Fernand BENOÎT. *La Camargue* (Paris, Laurens, coll. « Les villes d'art », 1933, 64 p., 50 illustr. ; prix : 5 fr.). — Cette charmante plaquette ne vaut pas seulement par son illustration, nombreuse autant que bien choisie ; on y trouvera, en outre, les renseignements les plus utiles à connaître, et les plus sûrs, quant à l'histoire du pays depuis sa plus ancienne origine, aux Saintes-Maries-de-la-Mer, aux tours de défense élevées contre les pirates du temps jadis, aux manades de taureaux et aux flamands roses.

— *A travers la France* (Journées du livre ; publ. par le Syndicat des éditeurs. Paris, 1933, in-32, 286 p. ; illustrations en noir). — Recueil de vingt-cinq courts morceaux de littérature et un peu aussi d'histoire. Nous ne pouvons que mentionner ceux qui ont contribué à faire connaître la France, ses monuments et ses mœurs : Maurice CONSTANTIN-WEYER, *Le Bourbonnais* ; André SAVIGNON, *Le pardon des Terre-Neuvas à Saint-Malo* ; André DEMAISON, *La France d'outre-mer* (au Soudan) ; Joseph DE PESQUIDOUX, *La Gascogne* ; François PORCHÉ, *Le pays de Charente* ; Armand PRAVIEL, *Toulouse, capitale du Languedoc* ; M. OLIVIER, *Madagascar* (« nous avons donné à Madagascar l'ordre, la santé, la paix, en moins de trente-cinq ans » !) ; MABILLE DE PONCHEVILLE, *Au pays des beffrois* : Flandre, Artois, Picardie ; M. GENEVOIX, *Lettre sur l'Orléanais* ; Marcel BATILLIART, *Versailles, temple du Soleil* (on s'attendait à voir le roi-soleil ; on nous présente seulement le château et le parc) ; Louis MADELIN, *Les Vosges*.

— Pierre CARON et Henri STEIN. *Répertoire bibliographique de l'histoire de France*, t. IV, années 1926 et 1927 (Paris, Auguste Picard et les éditions Rieder, 1932, xxix-480 p.). — Rappelons le plan de classement qui a déjà servi pour les précédents volumes : généralités et sciences auxiliaires de l'histoire, histoire par époques,

histoire des institutions, histoire religieuse, économique et sociale, histoire coloniale, biographies, histoire locale. Suit une très utile table des périodiques et de leurs abréviations (20 p.). A la fin, un double index : 1° des noms d'auteurs et de personnes ; 2° des noms de lieux (103 p.). Pour ne prendre qu'un exemple, qui touche tout particulièrement la *Revue historique*, on trouvera au nom de Pfister la liste, sans doute complète, de ses publications, dont quelques-unes, dispersées dans des revues locales, sont mal connues, même des meilleurs érudits.

Grande-Bretagne. — S. J. CRAWFORD. *Anglo-saxon influence on western Christendom, 600-800* (Londres, H. Milford. Oxford University Press, 1933, in-32, 109 p.; prix : 5 s.). — Dans cet opuscule sont reproduites trois conférences, faites par M. Crawford à l'Université de Londres, en avril et mai 1931 (l'auteur est mort subitement en décembre suivant). On pourrait chicaner sur le titre, car on serait plutôt tenté de parler de l'influence exercée par le christianisme occidental sur le pays anglo-saxon que le contraire ; mais, sans insister autrement, reproduisons les dernières lignes qui remettent les choses au juste point : « L'Angleterre anglo-saxonne ne saurait entrer en compétition avec l'Athènes de Périclès et la Rome d'Auguste ; mais la dévotion des Anglo-Saxons aux ^{vii}^e et ^{viii}^e siècles a du moins sauvé de la destruction une grande partie de la littérature qu'ils avaient reçue du monde gréco-romain, en la transmettant à leur tour à l'Empire franc, juste avant que le cataclysme de l'invasion danoise se fût abattu sur les écoles d'Angleterre comme sur celles d'Irlande, en attendant qu'au bout de trois siècles elle eût retrouvé dans ce dernier pays un bon accueil et une nouvelle patrie. » Ch. B.

— J. Bartlet BREBNER et Emery NEFF. *A bibliography of english literature and history* (New-York, Columbia University, et Londres, Milford, 1932, 20 p.; prix : 2 s.). — C'est une liste très brève des livres que les étudiants (surtout les étudiants américains) ont intérêt à connaître pour l'étude des questions politiques et littéraires. Ces livres, tous rédigés en anglais, sont classés par ordre de matière et conformément au programme des examens.

— *Calendar of Treasury books, april 1696 to march 1696-97, preserved in the P. Record Office.* Vol. XI. Prepared by William A. SCHAW (Londres, H. M's Stationery Office, 1933, vii-565 p.; prix : 1 £ 10 s.). — Les documents analysés dans ce volume sont tirés d'une douzaine de fonds différents de l'Échiquier. Des notes placées en tête du présent volume avertissent que le tome X de la série est sous presse et qu'il ne tardera pas à paraître ; en outre, que l'Introduction aux tomes XI-XVII formera la matière d'un volume séparé ; il faudra sans doute l'attendre longtemps, car c'est une œuvre de longue haleine. Le tome XI se rapporte à l'année financière 1696-1697. On peut dire qu'il touche à toute la politique royale, extérieure et intérieure, puisque la finance en est l'indispensable instrument. Un peu au hasard, l'attention se porte sur les affaires d'Irlande, qui, dans la table, occupent trois colonnes, sur les protestants français réfugiés en Angleterre, sur les impôts directs et indirects, sur la fabrication des monnaies, sur l'organisation postale, sur le rachat des captifs prisonniers en Berbérie, etc. Il n'est pas sans intérêt d'apprendre ce qu'en 1696 Thomas Rymer recevait du Trésor en qualité d'historiographe royal (p. 71, 203), ou bien encore que la Commission des comptes comprenait, à la date du 5 mai 1696, cinq lords : Sidney, lord Godolphin, Sir Stephen Fox, Charles Montagu, chancelier de l'Échiquier, John

Smith et Sir Thomas Littleton. On remarque les cas assez fréquents où le roi assiste en personne aux séances de la Commission.

— H. P. KINGSTON. *The wanderings of Charles II in Staffordshire and Shropshire after Worcester flight, September 3rd, 1651* (Birmingham, Cornish brothers, 1933, in-32, 82 p., 17 illustr. ; prix : 3 s. 6 d.). — On sait comment Charles II, après avoir été couronné à Scone, le 1^{er} janvier 1651, deux ans après le supplice de son père, tenta de reconquérir les armes à la main son royaume d'Angleterre ; qu'après être parvenu jusqu'à Worcester, il dut s'enfuir (le 3 sept. 1651) avec quelques compagnons d'infortune. Le récit mouvementé de cette fuite à travers deux comtés est raconté à l'aide de documents déjà connus, mais présentés avec précision et simplicité. On savait déjà combien de dévouements le roi fugitif rencontra sur son chemin ; on le suit avec un réel intérêt jusqu'au 16 septembre, où il réussit à s'embarquer pour le continent. Ch. B.

Italie. — Paul GENTIZON. *Rome sous le faisceau* (Paris, Fasquelle, 1933, in-16, 240 p. ; prix : 12 fr.). — Ce volume, déclare l'auteur, n'est pas le fruit d'un reportage hâtif, mais de cinq ans « d'observation directe et soutenue des hommes et des choses ». Il s'est efforcé d'exposer l'influence du fascisme italien « sur l'art, l'archéologie, la littérature, le sentiment national, etc. ». Or, il nous montre lui-même que, sur l'art et la littérature ce fascisme n'a eu jusqu'ici presque aucune action ; faut-il le déplorer ? Par contre, le gouvernement du Duce a conçu tout un plan d'agrandissement de Rome, d'urbanisme et il est en train de réaliser ce plan : il a fait construire des routes, dessécher et assainir des marais ; en fait de constructions, il aime le grandiose. « Le despote veut toujours construire », remarque M. Gentizon. Il est certain que le fascisme a surexcité le sentiment national... et même nationaliste ; il a mis en honneur les manifestations militaires ou militaristes de toutes sortes. Dans un dernier chapitre, l'auteur s'efforce de dresser le bilan de dix ans de régime, et le tableau qu'il brosse est plutôt bienveillant. Mais, en somme, il lui dénie en réalité toute originalité ; par trop, nous semble-t-il, car la conception de l'État totalitaire est intéressante à considérer, celle aussi du corporatisme. D'autre part, quand M. Gentizon affirme que M. Mussolini « dispose du consentement populaire », il ne nous en donne d'autre preuve que « les manifestations qui accueillent le Duce chaque fois qu'il paraît en public ». « Dans la grande masse du peuple », ajoute-t-il, « rares sont ceux qui s'indignent, protestent pour (sic) la perte de leurs droits politiques. » Or, son exposé même indique qu'aucune liberté politique ne subsiste et que l'opinion publique ne peut se manifester d'aucune façon. Ce qui constitue l'intérêt de l'ouvrage, ce sont les anecdotes, les détails concrets sur la vie romaine, sur les travaux archéologiques qui se poursuivent avec ardeur, sur les relations du Vatican avec le gouvernement. Un chapitre particulièrement attrayant, c'est celui où nous est décrite une audience pontificale, où le pape Pie XI nous apparaît avec un certain relief. Henri Sée.

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES

FRANCE

Annales d'histoire économique et sociale. 1933, 31 mars. — André PIGANIOU. Un document d'histoire sociale romaine : la classification Servienne (ce que nous possédons sous le nom de système Servien, c'est un document authentique et précieux : « la liste des centuries qui formaient le cadre du recrutement légionnaire aux environs de l'an 200 » ; il permet de constater « la concentration des fortunes en peu de mains, la prolétarianisation des classes moyennes, la nécessité d'appeler à l'armée des citoyens de plus en plus pauvres »). — K. ASAKAWA. La place de la religion dans l'histoire économique et sociale du Japon. — André ALLIX. L'évolution rurale des Alpes (dans les Alpes autrichiennes). — André MEYNIER. Les plans parcellaires ; les sources d'erreur dans le cadastre français. — Henri LAURENT. Crise monétaire et difficultés économiques : en Flandre aux XIV^e et XV^e siècles. = **Comptes-rendus.** E. Clémentel. La France et la politique économique interalliée (l'auteur a joué un grand rôle personnel dans cette politique ; d'où l'intérêt de son livre). — Robert Fawtier. Comptes du Trésor, 1296, 1316, 1384, 1477 (important ; ce sont des débris des archives de la Cour des Comptes). — P. J. Van Winter. La part du commerce d'Amsterdam dans l'établissement de la République des États-Unis ; en hollandais. Ce livre offre un intérêt de premier ordre. — J. Nouaillac. Histoire du Limousin et de la Marche. — Auguste Dupouy. Histoire de Bretagne (bon résumé). — Maurice Bocate. M. de Malesherbes en son domaine (bon type d'exploitation seigneuriale). — Konrad Schrod. Reichsstrassen und Reichsverwaltung im Königreich Italien, 754-1197 (beaucoup de travail pour un résultat médiocre). — Arrigo Solmi. L'amministrazione finanziaria del regno italico nell' alto medio evo (étude fondamentale pour l'histoire de la société italienne). — G. M. Monti. La dominazione angioina in Piemonte (remarquable pour l'histoire politique). — Rob. Morandi. Storia della grande industria in Italia (bon travail sur la situation actuelle de l'industrie en Italie depuis l'époque napoléonienne jusqu'à la guerre). — Heinrich Bechtel. Wirtschaftsstil des deutschen Spätmittelalters, 1350-1500 (beaucoup d'érudition et abondante bibliographie ; mais la théorie de l'auteur « est le type de la construction arbitraire, plaquée sur les faits, sans rapports directs avec eux et qui veut obtenir un brevet d'originalité »). — Hans Nirrheim. Das Hamburgische Pfund-und Werkzollbuch von 1399 und 1400 (les données numériques du registre « correspondent à une situation anormale et n'ont, par suite, qu'une valeur limitée »). — Barath Tibor. Le système fiscal dans l'État hongrois, de 1605 à 1648 (d'après les rôles de contributions et des comptes conservés aux Archives). — G. Evelpidi. Les États balkaniques ; étude comparée, politique, sociale, économique et financière (gros effort, mais de l'inexpérience et quelque ignorance). — Mme Melitta Pivec-Stele. La vie économique des Provinces illyriennes, 1809-1813 ; suivie

d'une bibliographie critique (beaucoup de faits instructifs, mais l'ordonnance générale du livre déroute le lecteur; intéressant néanmoins pour l'administration française en Illyrie). — *Hans von Eckardt*. Russland-Bücherreihe. Provinze der Weltwirtschaft und Weltpolitik (très intéressant et abondamment illustré; c'est une histoire économique et sociale de la Russie, qui donne un aperçu frappant de la révolution communiste). — *Anatole de Monzie*. Petit manuel de la Russie nouvelle (destiné à éclairer l'opinion publique, ce livre rendra de réels services). — *Émile Schreiber*. Comment on vit en U. R. S. S. (assez intéressant, mais qu'il faudrait contrôler de près). — Mai. *Henri PIRENNE*. Un grand commerce d'exportation au Moyen Age : les vins de France (c'est à dessein sans doute que l'auteur a négligé les *Rôles gascons* qui contiennent tant de renseignements sur le commerce des vins de Gascogne avec l'Angleterre; mais, dit-il très justement, c'est « l'exportation du vin de Gascogne qui, par les *Rôles d'Oléron*, a constitué la base du régime juridique qui est devenu commun à toute la navigation européenne en dehors de la Méditerranée »). — *G. BACHMANN*. L'organisation bancaire de la Suisse. — *Georges ESPINAS*. Histoire urbaine : directions de recherches et résultats. — *Lucien FEBVRE*. De l'histoire-tableau. Essai de critique constructive (l'auteur déclare qu'il veut faire naître chez les historiens qui étudient l'histoire économique « un sens plus averti des questions économiques ». Pour sa démonstration, il prend deux exemples récents : le gros livre, « bourré de faits », de M. Boissonnade sur *Colbert* et la thèse de M. Albert Girard : *Le commerce français à Séville et Cadix au temps des Habsbourgs*. L'histoire est « science de l'homme »; la tâche fondamentale de l'historien consiste en ceci : « recomposer par la pensée, pour chacune des époques qu'il étudie, le matériel mental des hommes de cette époque ». — *Stanislas ARNOLD*. En Pologne : un maître, une école (analyse d'un livre dédié à François Dujak, professeur à l'Université de Léopol, par ses élèves; il comprend dix-sept dissertations. C'est « une intéressante contribution à l'histoire de la science historique en Pologne »). — *R. MUSSET*. Les statistiques agricoles officielles françaises; étude critique. — *Jules SION*. Géographie historique? A propos d'un livre sur la Méditerranée antique, celui de Miss Ellen Churchill SEMPLE : *The geography of the Mediterranean region* (C'est, dit M. Jules Sion, « une géographie qui ne peut guère servir ni aux historiens ni aux géographes, sinon comme recueil de références... Il est pénible de voir l'œuvre de vingt années aboutir à ce résultat »). — *Marc BLOCH*. La morale économique, le droit et la pratique; actions et réactions (à propos de deux ouvrages : « Das « justum pretium » bei Thomas von Aquino », par M^{me} Sehna HAGENAUER, et de M. Armando SAPORI : « Il justo prezzo nella dottrina di S. Tommaso. » Ce dernier est dû « à un des meilleurs historiens de l'école médiévale »). — *Ch.-Edmond PERRIN*. Les « Reliquiae » de Heinrich Brunner (recueil d'anciens articles épars dans diverses revues). — *Marc BLOCH*. L'erreur collective de la « Grande Peur », comme symptôme d'un état social. — *Lucien FEBVRE*. Le problème des études locales. — *Jules SION*. Sur quelques travaux relatifs à la Chine. — *Bulletin critique*. Miss Isabel Grubb. Quakerism and industry before 1800 (insuffisant; l'étude est à reprendre). — *Hans Fehr*. Das Recht in der Dichtung. — *Philippe ARBOS*. L'Auvergne (quel que soit l'intérêt de cette description, Marc Bloch conclut : « la géographie historique est une science qui n'a même pas atteint l'enfance, une science à faire »). — *R. C. Macleod of Macleod*. The island clans during six centuries (insuffisant). — *René MAUNIER*. Mélanges de sociologie nord-africaine (utile pour les étudiants). — *Jean Célérier*. Le Maroc (« livre de premier

ordre ». — *René Hoffherr*. L'économie marocaine (très utile répertoire ; bonne bibliographie). — *Jean Despois*. La Tunisie. — *Sekaly*. Le problème des wakfs en Égypte (remarquable). — Un empire colonial français : l'Indochine (recueil d'études fort instructives par plusieurs auteurs compétents). — L'Annam d'autrefois. Essai sur la constitution de l'Annam avant l'intervention française.

Annales historiques de la Révolution française. 1933, mars-avril. — Georges LEFEBVRE. La Révolution française et les paysans (remarquable étude, pleine de points de vue nouveaux). — Jacques GODECHOT. Les insurrections militaires sous le Directoire (continué au numéro suivant. Elles ont été nombreuses et graves aux armées d'Italie et de Rhin-et-Moselle ; elles sont dues pour une bonne part aux intrigues des royalistes. Le rôle de Moreau a été singulier). — Carl Ludwig LÖKKE. Pourquoi Talleyrand ne fut pas envoyé à Constantinople (parce qu'il était indispensable à Paris pour négocier avec les États-Unis). — François VERMALE. Les dettes privées sous la Révolution : les remboursements en assignats (signale, pour le Dauphiné, des exemples nombreux de créanciers ruinés et de drames de familles en résultant). — Georges LEFEBVRE. Documents sur la Grande Peur (Clermontois, Valois, Soissonnais). = **Comptes-rendus**. *Gaston-Martin*. Manuel d'histoire de la franc-maçonnerie française (important compte-rendu de G. Lefebvre). — *Gaston Zeller*. La France et l'Allemagne depuis dix siècles (excellent). = **Chronique locale** (Centre de la France). = Mai-juin. Abel MANSUY. Robespierre vu de Pologne (d'après les journaux de Varsovie. Modèle d'étude à imiter). — Geoffrey BRUUN. Deux lettres de Chabot à Saint-Just concernant la conspiration de l'étranger (écrites le 25 ventôse de sa cellule du Luxembourg). — Glanes. = **Comptes-rendus**. *Albert Meynier*. Les coups d'État du Directoire ; t. II et III. — *Id.* L'armée en France sous la Révolution et le Premier Empire ; 2^e partie. — *Carl Ludvig Lökke*. France and the colonial question, a study of contemporary french opinion, 1763-1801 (clair et bien ordonné, mais sujet à reprendre avec les documents d'archives). — *P. Vaillandet*. Rapports de Louis-Henri Lefebvre, commissaire du pouvoir exécutif en Vaucluse, 1793-an II. — *Id.* Les massacres de la Glacière et l'opinion publique. — *Jean-François Primo*. La jeunesse de Brissot. — *Georg Miller*. Die Gesellschafts- und Staatslehren des Abbé Mably und ihr Einfluss auf das Werk der Konstituante (n'apprendra rien aux Français). — *Jean de Bourgoing*. Le fils de Napoléon, roi de Rome, prince de Parme, duc de Reichstadt. — *Jacques de Coursac*. Un ami dauphinois de Napoléon Bonaparte : Simon de Sacy, ordonnateur en chef de l'armée d'Égypte, 1764-1799. — *R. Faller*. Le canton de Ribeaupvill et la politique religieuse du Directoire, 1795-1799. — *Hermann Wendel*. Danton et Robespierre. — **Chronique locale** (pays de la Loire moyenne, Centre-Ouest et Ouest).

M. C.

Le Correspondant. 1933, 10 mai. — Comtesse Anna-Laetitia PECCI-BLUNT. Les Blancs et les Noirs ; notes et souvenirs d'un enfant romain (montre comment la vieille aristocratie romaine, celle des *Noirs*, d'abord toute dévouée au Saint-Siège, a fini, surtout depuis le récent traité entre l'État et l'Église, par se rapprocher des *Blancs* et de la Croix de Savoie). — ***. La vérité sur la Syrie ; suite et fin (il n'y a pas de nation syrienne, ni d'indépendance nationale en Syrie. Ce serait une erreur grave que de croire possible de lui accorder l'autonomie. Le mandat syrien consenti à la France a fait faillite ; mais l'évacuation ou le transfert à une autre puissance ne peut être utile qu'aux ennemis de la France. Donc il faut renoncer

au mandat et le remplacer par « le rattachement à la France », seule capable « de pratiquer, avec les peuples qu'elle guide, la politique d'association ». — A. VINCENT. Le « Jésus » de M. Guignebert (de ce livre, d'après la critique, il ne reste rien, ni saine érudition, ni style, ni impartialité. L'auteur a sans doute pensé « que la haine serait plus clairvoyante, puisqu'il a remplacé tout cela par le fanatisme anti-religieux »). — André BELLESSORT. L'homme des fouilles de Troie et de Mycènes (biographie de Henri Schliemann tirée d'un de ces ouvrages « bâclés » d'Émile Ludwig; il vient d'être traduit en un mauvais français). = 25 mai. André DUBOSCQ. Les Asiatiques et la Société des nations (renvoyé à ses destinées asiatiques par la Société des nations, le Japon est libre d'orienter sa politique extérieure comme bon lui semblera. D'autre part, les Chinois, qui tenaient à conserver avec Genève le contact le plus étroit, ne pardonneront pas à la Société des nations d'avoir mis dix-huit mois à statuer en leur faveur. Conséquence : on commence, de part et d'autre, à vouloir former une Société asiatique des nations). — Edmond PILON. Le bi-centenaire du peintre Hubert Robert, 1733-1808. — Bernard DE FRANQUEVILLE. Le désarmement et la propagande allemande (à laquelle il convient d'opposer la propagande de la vérité française). — DANIEL ROPS. Les idées et les lettres. Les années 80 (c'est alors que, de 1880 à 1890, les doctrines, d'où est sortie la conception du monde moderne, ont triomphé dans les esprits : Taine et Renan). — Max TURMANN. Les idées et les faits sociaux. = 10 juin. Pierre IBOS. Indo-Chine et catholicisme. Le premier évêque annamite (le P. J. B. Thông, consacré par le pape le 11 juin 1933; né en Cochinchine en 1868, élève au petit séminaire de Saïgon, puis au grand séminaire; ordonné prêtre en 1896 et secrétaire de l'évêché. « Excellent latiniste, familier avec toutes les finesses de la langue française »). — E. MAGNIN. Le judaïsme (à propos de l'ouvrage publié par le P. Vincent, de l'Université de Strasbourg). — G. ARNAUD D'AGNEL. La question romaine (à propos du livre de l'abbé Mollat sur La question romaine, de Pie VI à Pie XI). — Henri DAVIGNON. Les mémoires d'un grand parlementaire belge : Charles Woeste. — DE LANZAC DE LABORIE. Le crépuscule de Clemenceau, à propos du livre du général Mordacq : Clemenceau au soir de sa vie. = 25 juin. Pierre DE LA GORCE. Au temps du Second Empire : ceux qui ne gouvernent pas (ceux qui se qualifiaient d'indépendants et ceux de l'opposition. Tentatives de fusion vers 1865, rendues vaines par l'obstination du comte de Chambord à ne faire aucune concession qui aurait l'air de lui être imposée). — ROCHEFORT. A Moscou. Le procès des ingénieurs anglais (d'après les *Livres blancs* anglais; mais les pièces les plus caractéristiques n'y figurent pas, « car leur reproduction eût pu aggraver le sort des inculpés »). — Henri HAUVETTE. Pour le quatrième centenaire de la mort de l'Arioste. — Charles LEDRÉ. Un métier dur : gouverner. Pierre-Étienne Flandin (son portrait). — Marie-Jeanne DURRY. Chateaubriand et le « Congrès de Vérone » (d'après des documents allemands inédits, dont des extraits sont publiés au cours de l'article). — R. P. CHARMOT. L'humanisme et l'abnégation chrétienne (pour exposer le conflit entre Humanisme et Christianisme, l'auteur se place au point de vue particulier de l'éducation. « La foi de nos enfants est ici en jeu; elle ne peut survivre à leur jeune âge que si le brillant sophisme de l'Humanisme antichrétien ne dupe pas leur esprit »).

Études. 1933, 5 janvier. — Joseph LECLER. Le roi de France, « fils aîné de l'Église ». Essai historique (suite au numéro suivant. Étude des conflits diplomatiques dont ce titre a été l'occasion depuis le xvi^e siècle. Différent du titre de *Très*

chrétien, il a toujours été contesté par l'Espagne et la chancellerie impériale. Cite d'amusants conflits de préséance). — Joseph BONSIRVEN. Le judaïsme français. Conversions au catholicisme. Défense du judaïsme. = 20 janvier. Edmond JOLY. Au berceau de l'« Imitation ». La chronique de Windesheim (revue rapide des moines les plus marquants de ce couvent). — Alexandre BROU. Catholicisme et communisme en Indo-Chine. = 5 février. Abel DECHÈNE. Éloge de la petite histoire : M. G. Lenôtre. = 20 février. Joseph LECLER. Politique nationale et idée chrétienne dans les temps modernes (continué aux fascicules suivants ; montre les réactions provoquées dans l'opinion publique par l'alliance turco-française nouée par François I^{er} et les alliances protestantes de Richelieu). — Paul DUDON. Lamennais en Italie. D'après des lettres inédites (celles de Lamennais au comte de Senfft en 1824 et 1825). = 5 mars. Louis JALABERT. Dans l'Orient qui se fait. Les orientations de la politique syrienne (persistance d'une opposition nationaliste très forte). — Paul DUDON. Jaime Balmès, 1810-1848 (à propos de l'importante biographie en trois volumes du P. Casanovas : Balmès, la seve Vida, el seu Temps, les seves Obres. Barcelone, 1932). = 20 mars. Joseph LECLER. Politique nationale et idée chrétienne dans les temps modernes. III : Richelieu et la laïcisation de l'État (fin de cet intéressant article. Dans la polémique de Richelieu contre le parti dévot pour défendre sa politique d'alliance avec les protestants, s'affirment les principes de laïcisation et d'autonomie de l'État). — Louis DE MONDADON. Les Françaises du XVII^e siècle. — Yves DE LA BRIÈRE. Un livre sur les Jésuites et « le secret de leur puissance » (vif éloge de l'ouvrage de René Fülöp-Miller : Les Jésuites et le secret de leur puissance). = 5 avril. Yves DE LA BRIÈRE. L'histoire religieuse du temps présent. Un centenaire : les conférences de saint Vincent de Paul et leur rôle dans l'univers contemporain, 1833-1933. = 20 avril. Joseph HUBY. Les mythomanes de l'« Union rationaliste » : MM. Alfarié, Couchoud, Bayet (violente attaque contre l'ouvrage de ces trois auteurs concernant le problème de Jésus et les origines du christianisme ; fin au numéro suivant). — Paul DUDON. Bulletin d'histoire religieuse chez les protestants. Les objecteurs de conscience : le pasteur Wagner. — « Jalons de route » (il s'agit du livre d'un catholique devenu protestant à la suite de la condamnation de l'*Action française*). = 5 mai. Louis JALABERT. Le futur traité franco-syrien. Ce qu'il devrait être. = 20 mai. Joseph HUBY. Le « Jésus » de M. Guignebert (critique amère et violente). = 5 juin. Pierre LHANDÉ. Au pays des « intouchables ». Les parias (leur évangélisation). — Yves DE LA BRIÈRE. L'histoire religieuse du temps présent. I : L'année sainte à Rome. II : Congrès national de la jeunesse catholique. III : Autres congrès et commémorations. IV : La mort du cardinal Ceretti. = 20 juin. Henri DE LUBAC. Les secrets arrachés aux sables du Gobi (intéressant résumé des trouvailles faites depuis quarante ans). — Marguerite BOURCET. Un grand oublié : Léon Gautier (insiste sur son œuvre historique). — Paul DUDON. Le mouvement religieux hors de France. En Espagne, la dictature rouge.

M. C.

Polybiblion. 1933, janvier. — J. Chainé. Introduction à la lecture des Prophètes. — Lusseau et Collomb. Manuel d'études bibliques ; t. IV. — R. P. Braun. Où en est le problème de Jésus. — C. Lavergne. L'Évangile selon saint Luc. — R. P. D. Buzy. Les Paraboles. — J. Festugière. L'idéal religieux des Grecs et l'Évangile. — M.-J. Lagrange. M. Loisy et le modernisme. A propos des « Mémoires ». — H. Vincent. L'authenticité des lieux saints. — Ant. Cartier. Les croi-

sières apostoliques de saint Paul. — *G. Bardy*. L'Église à la fin du 1^{er} siècle. — *G.-G. Lapeyre*. L'ancienne Église de Carthage ; études et documents. — *Ch. Boyer*. Saint Augustin. — *R. P. Humbertclaude*. La doctrine ascétique de saint Basile de Césarée. — *Geschichte der altkirchlichen Literatur*. V Band : Die letzte Periode der altkirchlichen Literatur mit Einschluss des ältesten armenischen Schrifttums. — *R. P. L. Duessaire*. Jérusalem à travers les siècles. Histoire, archéologie, sanctuaires. — *Joseph Turmel*. Histoire des dogmes ; t. II. — *E.-F. Gautier*. Mœurs et coutumes des musulmans. — *Jules Sicard*. Le monde musulman dans les possessions françaises. — *Abbé Charles Colas*. Une paroisse de Paris : Saint-Louis-d'Antin et son territoire. — *Yvonne Bézard*. Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV. Les Bégon. — *Maurice Paléologue*. Alexandre Feodorovna. — *G. Méautis*. L'âme hellénique d'après les vases grecs. = Février-mars. *Angelo Bruculeri*, S. J. Il pensiero sociale di S. Agostino. — *Joseph Van Oost*. Mgr Bermyn, apôtre des Ortos. — *Georges Roux*. La leçon de César. — *Sir Tobie Matthew*. The life of lady Lucy Knatchbull. — *P. Santio Cicatelli*. Vie de saint Camille de Lellis, fondateur de l'ordre des Clercs réguliers, ministres des infirmes, 1550-1614. — *RR. PP. Agostino Gemelli et Siliro Vismara*. La riforma degli studi universitari negli Stati pontifici, 1816-1824. — *Agnès Siegfried*. L'abbé Frémont, 1852-1912. — *Comte Georges de Morant*. L'armorial français, recueil général des familles nobles de France. — *Maurice Delacre*. Recherches sur le rôle du dessin dans l'iconographie de Van Dyck. — *Henri Bremond*. La querelle du pur amour au temps de Louis XIII. = Avril. *Dom Fernand Cabrol*. La messe en Occident. — *Dom Bernard Botte*. Les origines de la Noël et de l'Épiphanie. — *P. Aloÿs Pottier*, S. J. Un précurseur du P. L. Lallemant, S. J., et des maîtres de la prière du xvii^e siècle, dont le R. P. Pierre Cotton. — *Gustave Lanson*. Montesquieu. — *E. Poisson*. Fourier. — *Alexandre Moret*. L'Égypte pharaonique. — *Albert Coville*. Jean Petit. La question du tyrannicide au commencement du xv^e siècle. — *Ernest de Ganay*. Un chancelier de France sous Louis XII, Jean de Ganay, 1450-1512. — *P. Pourrat*. Jean-Jacques Olier, fondateur de Saint-Sulpice. — *Pierre Prêteux*. Armand-Joseph Camus, avocat, premier garde général des Archives générales, membre de l'Institut, 1740-1864. — *Albert Duchêne*. Un ministre trop oublié, Chasseloup-Laubat. — *Rufus Kay Wyllys*. The French in Sonora. — *Karl Tschuppik*. Élisabeth, impératrice d'Autriche. — *Léon Lehurauz*. Au Sahara avec le commandant Charlet, 1911-1913. — *Pierre Trahard*. Les maîtres de la sensibilité française au xviii^e siècle. — *Karl Bömer*. Internationale Bibliographie des Zeitungswesens.

M. C.

La Révolution française. T. LXXXV, n^o 4. Octobre-novembre-décembre 1932. — *P. MAUTOUCHET*. Les idées d'un urbaniste parisien sous le Premier Empire (d'après un *Almanach des embellissemens de Paris ou Exposé des travaux au moyen desquels la capitale surpassera les villes les plus célèbres*, paru en 1807, dont l'auteur est inconnu. Il permet de se faire une idée de l'aspect que présentait Paris à cette date, grâce aux critiques nombreuses qu'il contient). — *A. MEYNIER*. A propos du *Napoléon* de M. Jacques Bainville (c'est un « tableau qui manque de fond »). — *P. CARON*. La mission de Loyseau et Bonneville à Rouen, septembre 1792 ; 2^e et dernier article (publie leurs lettres adressées à Roland). — *Recherches biographiques : les Bonneville*. = Notes et documents. 1^o Une lettre inédite de Marat à John Wilkes, écrite en 1774, montre de façon définitive que Marat est bien

l'auteur de *The Chains of Slavery*. 2° Le 18 fructidor an V jugé par Benjamin Constant. 3° Fourcroy et la crise du logement en l'an IV : lettre de Fourcroy au ministre de l'Intérieur pour réclamer un logement). = **Comptes-rendus.** *Otto Flake*. Die französische Revolution, 1787-1799 (fourmille d'inexactitudes, dit Hermann Wendel). — *E. d'Hauterive*. La contre-police royaliste en 1800 (bon). = T. LXXXVI, n° 1, janvier-février-mars 1933. P. CARON. Le fonds du Comité de Sûreté générale (publie la plus grande partie de l'introduction de l'inventaire de ce fonds que l'auteur vient de rédiger. Historique sommaire du Comité et de son fonds d'archives, état actuel). — Louis-Jean ADHER. Les élections à la Chambre des représentants, mai 1815 (suite au numéro suivant. Les opérations électorales révélèrent les survivances de l'esprit révolutionnaire). — P. CARON. Lettres de Moreau, député de Saône-et-Loire, à la Société populaire de Chalon-sur-Saône, 11 octobre 1792-4 juin 1793 (intéressant témoignage d'un homme de la Plaine qui, sans avoir rien de terroriste, a laissé faire la Terreur parce qu'il y a vu la condition du salut de la Révolution). = **Comptes-rendus.** *Louis Barthou*. Danton (éloge de ce livre, par P. Caron). — *Jean Brelot*. La vie politique en Côte-d'Or sous le Directoire. — *G. Lenôtre*. Les derniers terroristes (Gaston-Martin montre la singulière méthode de l'auteur). — *Michel Fridieff*. Les origines du referendum dans la Constitution de 1793 (important et neuf). — *Léo Gershoy*. The French Revolution and Napoleon (excellent manuel, très au courant, à l'usage du public américain). — *André Gain*. Liste des émigrés, députés et condamnés pour cause révolutionnaire du département de la Moselle (chef-d'œuvre d'érudition, conclusion de portée générale à lire). — *Robert Anchel*. Crimes et châtements au XVIII^e siècle (suggestif). M. C.

Revue critique d'histoire et de littérature. 1932, octobre. — *Lucien Lévy-Bruhl*. Le surnaturel et la nature dans la mentalité primitive. — *B. D. Meritt*. Athenian financial documents of the fifth century (recueil remarquable d'études dirigées par la méthode la plus ingénieuse). — *Platon*. Œuvres complètes. T. VI : La République (trad. par *E. Chambry*). — *G. Contenau*. Manuel d'archéologie orientale. — *René Crozet*. L'art roman en Berry (il n'y a pas eu d'école régionale en Berry). — *Id.* L'abbaye de Noirlac et l'architecture cistercienne en Berry. — *Todd*. Memorial volumes (deux volumes d'articles pleins d'intérêt sur l'histoire littéraire du Moyen Age). — *Sœur Marie Byrne*. The tradition of the nun in medieval England (le type de la nonne, création littéraire issue de la réalité, s'est trouvé fixé dès avant 1066 ; il a conservé ses caractères essentiels jusqu'à la fin du Moyen Age). — *Luise Götz*. Martial d'Auvergne : les arrêts d'amour. — *O. Bloch*. Dictionnaire étymologique de la langue française ; t. II (très remarquable ; nombreuses corrections proposées par E. Bourciez). — *Roberta Florence Brinkley*. Arthurian legend in the xviiith cent. — *Jean-R. de Salis*. Sismondi, 1773-1842. Lettres et documents inédits (très grand sujet et livre de première qualité). — *Ethel Harris*. Lamartine et le peuple (beaucoup de recherches pour un mince résultat). = Novembre. *E. Ebeling* et *Br. Meissner*. Reallexikon der Assyriologie ; t. II, fasc. 1. — *Venetia Cottas*. Le théâtre à Byzance (œuvre à la fois suggestive et attachante). — *Paul Fournier* et *Gabriel Le Bras*. Histoire des collections canoniques en Occident. — *Paul Lehugeur*. Philippe le Long, roi de France, 1316-1322 (beaucoup de faits nouveaux, importants pour l'intelligence de l'histoire administrative). — *A. A. Vasiliév*. Histoire de l'Empire byzantin ; trad. par *P. Brodin* et *A. Bourguina* (manuel bien adapté aux besoins de l'enseignement supérieur). — *Michel de Boüard*. Sixte-

Quint, Henri IV et la Ligue, 1589-1590 (bonne étude fondée sur des documents nouveaux). — *Richelieu*. Mémoires, t. X ; publ. par *R. Lavollée*. — *Armand Praoel*. M. Du Barri et sa famille (dans cet ouvrage, l'histoire doit faire place à d'autres éléments, qui tiennent du roman). — *Roger Rickart*. Les Parlements et la notion de souveraineté nationale au XVIII^e siècle (l'ouvrage satisfera les juristes plus que les historiens). — *G. Mollat*. La question romaine, de Pie VI à Pie XI (clair, solidement documenté). — *Laurent Dechesne*. Histoire économique et sociale de la Belgique (« pour la forme et pour l'information, le livre est décevant » ; trop d'à peu près et nombre de menues erreurs). — *Henry de Jouvenel*. Huit cents ans de révolution française, 987-1789 (essai de brillante synthèse, qui se lit avec un réel plaisir). — *Edgar Roels*. La guerre aux traités (sur les manquements allemands ; les Allemands seraient-ils donc les seuls auteurs de violations de traités?). — *Gaby Vinant*. Malwida de Meysenbug, 1816-1903. — *Wolfgang Krause*. Beiträge zur Runenforschung. — *Ferdinand Wrede* et *Bernhard Martin*. Deutscher Sprachatlas ; 6^e livr. = Décembre. *R. de Saint-Périer*. L'art préhistorique (l'auteur a su, en 70 pages et 60 pl., faire connaître ce qu'il faut savoir de l'époque paléolithique). — *Henri Hubert*. Les Celtes et la civilisation celtique (A. Grenier : « c'est l'enquête la plus approfondie et la plus complète qui ait été menée jusqu'ici sur les Celtes, et l'esquisse la plus ample de leur histoire »). — *O. Guéraud*. Requêtes et plaintes adressées au roi d'Égypte au III^e siècle av. J.-C. ; 2^e fasc. — *L. Gernet* et *A. Boulanger*. Le génie grec dans la religion (œuvre de haute généralisation, assez mal équilibrée, d'ailleurs). — *Walther Kähler*. Zürcher Ehegericht und Genfer Konsistorium ; t. I (excellente étude sur le tribunal matrimonial créé à Zurich par Zwingle en 1525). — *Ramiro Ortiz*. Varia romanica (recueil de vingt-six articles publiés par l'auteur sur les littératures romanes depuis le Moyen Âge ; intéressant, mais superficiel). — *Claudius La Rousserie*. Raoul de Cambrai ; chanson de geste renouvelée (sans valeur : ce n'est « ni une traduction, ni une adaptation, mais une pure caricature »). — *Benedetto Croce*. Il personaggio italiano che esortò il Commynes a scrivere i Mémoires : Angelo Catone (excellente étude sur Angelo Cato, qui fut archevêque de Vienne en 1482 et cardinal ; mort en 1495 à Bénévent). — *Marcel Mæder*. Les ex-libris alsaciens (instructif catalogue de 523 ex-libris gravés, des origines à 1890). — *J. Nouaillac*. Histoire du Limousin et de la Marche (bon). — *Fritz Læwenthal*. Bibliographisches Handbuch zur deutschen Philologie (utile). — *Theodor Frings*. Germania romana (étudie les emprunts de vocabulaire faits au latin par l'allemand pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne). — *Émile Magne*. Voiture et l'hôtel de Rambouillet, 1597-1648 (c'est un roman à base historique, d'ailleurs fort amusant). — *L. Brunschwieg*. Pascal (« fruit succulent d'une longue méditation sur l'œuvre de Pascal » ; d'ailleurs, nous ne savons pas encore ce que fut le jansénisme de Jansénius). — *J. BreLOT*. La vie politique en Côte-d'Or sous le Directoire. — *Georges Laronze*. Le baron Haussmann (d'après les mémoires du baron qui ont paru de 1890 à 1893). — *Rufus Kay Wyllis*. The French in Sonora, 1850-1854 (bonne étude, tirée en longueur, sur le mouvement d'émigration française vers la Californie et la Sonora, un des États maritimes du Mexique). — *H. Nabholz*, *L. von Muralt*, *R. Feller*, *E. Dürr*. Geschichte der Schweiz ; t. I (remarquable). — *Élie Halévy*. Histoire du peuple anglais au XIX^e siècle ; épilogue, 1895-1914 (Seignobos : « je ne connais aucune histoire contemporaine d'aucun État qui m'ait donné une aussi complète satisfaction »). — *Georges Walz*. La vie de Frédéric Nietzsche, d'après sa correspondance.

La Revue de Paris. 1933, 15 mai. — Pierre DE LA GORCE. Le Barreau sous le Second Empire (Marie, Sénard, Crémieux, Jules Favre, Edmond Rousse, etc.). — Ph.-Auguste HENNEQUIN. Cagliostro à Rome. Lyon pendant la Révolution (souvenirs recueillis par le peintre Hennequin, qui viennent d'être publiés. Il était à Rome à la fin de 1789, d'où il regagna en 1793 Lyon, sa ville natale. Il y rentra avec les troupes de la Convention triomphante. Mort à Tournai en 1839). — Albert SCHINZ. Documents nouveaux sur Rousseau et Voltaire (d'après les papiers de James Boswell qui ont été publiés à petit nombre à New-York en 1928). — Pierre LYAUTEY. L'Extrême-Orient et la Société des nations. — Roland DE MOUSTIER. De Paris à Brazzaville (en avion). — Maurice LANOIRE. Biographies anglaises : de Chamberlain à Asquith (d'après la Vie de Chamberlain par L.-J. Garvin, la Correspondance et le Journal intime de la reine Victoria, la Vie de Lord Oxford et Asquith par son fils et J. A. Spender, son fidèle collaborateur). — Henry BIDOU. La comtesse de Noailles. — Ed. GISCARD D'ESTAING. La bataille des monnaies (de 1931 à 1933, le craquement du dollar). — Jean POIRIER. La chanson de Roland (d'après Robert Fawtier, qui vient de reprendre la question des origines, la chanson provient d'une source première composée vers la fin du IX^e siècle par un poète anonyme qui mit en œuvre des chansons et ballades du temps de Charlemagne). = 1^{er} juin. Ernest D'HAUTERIVE. Un pèlerinage à Sainte-Hélène. — L. H. GRONDIUS. En Mandchourie (le pays et la guerre actuelle ; impressions personnelles). — Maurice MURET. Essais de psychologie allemande : M. Gerhart Hauptmann. — Albert SCHINZ. Documents nouveaux sur Rousseau et Voltaire ; souvenirs de Boswell (suite et fin). — Bernard FAÏ. La dictature Roosevelt (« pour la première fois depuis longtemps, un homme, à Washington, semble posséder le pouvoir » ; M. Roosevelt « commande avec une douceur ferme et sereine qui lui a conquis tous les cœurs »). — C. BOUGLÉ. Une philosophie de l'assimilation (discute les *Illusions évolutionnistes* de M. André Lalande). = 15 juin. Albert THIBAUDET. Romantiques et Parnassiens, de 1870 à 1914. Les quatre vents de la poésie. — Pierre CHAMPION. Juifs et Lombards à Paris au Moyen Age. — Paul ALFASSA. A travers quelques expositions d'art ancien (à Paris). — Henry BIDOU. Le mouvement littéraire. — Philippe SOUPAULT. Le théâtre aux États-Unis. = 1^{er} juillet. ***. Contradictions de notre diplomatie. — Marquise DE DAX D'AXAT. Souvenirs sur M^{me} de Staël (la marquise était une Saint-Priest, née en 1781, mariée au marquis de Dax d'Axat lequel, installé à Genève en 1809 avec sa femme, eut maintes fois l'occasion de voir M^{me} de Staël. Ses souvenirs concernent surtout les amis de l'illustre fille de Necker, B. Constant, S. de Sismondi, Rocca). — Albert THIBAUDET. Les Romantiques et les Parnassiens, de 1870 à 1914 ; suite : La poésie lyrique. — Colonel L. KÉLTZ. Service de renseignements (analyse plusieurs ouvrages récents, allemands et anglais, sur le service des renseignements et l'espionnage pendant la guerre). — Constantin PHOTIADÈS. Pour le troisième centenaire de Lully (né à Florence en 1633 ; « nos critiques et nos érudits ne peuvent bien connaître le siècle de Louis XIV qu'à la condition de s'être familiarisés avec ses ballets et ses opéras »). — A. ALBERT-PETIT. L'histoire (sur *Homo*, le Haut-Empire ; L'histoire du collège de Vienne en Dauphiné, par *Claude Favre* ; Origines et fondation de la troisième République, par le marquis de Roux ; Thiers, par *Georges Lecomte* ; Mgr Freppel, par *Jean Guiraud* ; Challemeil-Lacour, par *Édouard Krakowski* ; Raymond Poincaré, par le Dr *Samné*, « qui est une mine d'informations, plutôt qu'une œuvre définitive »).

Revue des Deux Mondes. 1933, 15 mai. — Général ARMENGAUD. L'armée de l'air et la défense nationale. I : Aux premières heures de guerre. — Pierre DE LA GORCE. Napoléon III et sa politique. I : Les jours heureux. — Marc CHADOURNE. Au Mexique. Le réveil indien (« nous voulons des écoles et des maîtres »). — Philippe BARRÈS. Hermann Göring, le bras droit du chancelier Hitler. — Victor GIRAUD. La vie tragique de Lamennais. IV : Après la rupture avec Rome (son procès à propos de son pamphlet *Le Pays et le Gouvernement*, 1840 ; il est condamné à un an de prison et deux mille francs d'amende, aussitôt payés par une souscription nationale qui en produisit onze mille. Il quitte Sainte-Pélagie le 3 janvier 1842 ; journaliste après le 24 février 1848, il est élu député et réélu en mai 1849 sur la liste démocratique-socialiste. L'avènement de l'Empire brise son activité et il meurt le 26 février 1854). — Eugène SCHNEIDER. A propos des assurances sociales : étatisme et initiatives privées (aboutissement d'un ensemble d'œuvres sociales depuis un siècle. La loi, qui procède d'une pensée généreuse, est imparfaite, mais peut et doit être modifiée). = 1^{er} juin. H. CARTON DE WIART. Psychologie du peuple belge. — Général ARMENGAUD. L'armée de l'air et la défense nationale. II : Dans la bataille générale. — Raymond ESCHOLIER. Splendeurs et misères de la Seine à Paris (considérations sur les problèmes de l'urbanisme à Paris). — Pierre DE LA GORCE. Napoléon III et sa politique. II : Les jours sombres (après Sadowa ; l'assaut donné au régime impérial par les libéraux et les républicains. Le ministère Ollivier et la déchéance). — Georges LECHARTIER. A Washington, sur les pas de la mission française (notes de voyage d'un journaliste attiré). — Léopold MARCHAND. Bournazel, héros du Maroc. — Lucien ROMIER. La disgrâce du capitalisme. IV : Morale. — Edmond PILON. Le cœur de Vauban (pour célébrer son troisième centenaire. « Le plus pitoyable, le meilleur des hommes de guerre, voilà Vauban »). = 15 juin. Robert D'HARCOURT. Dictature hitlérienne et catholiques d'Allemagne (violentes attaques du gouvernement raciste-socialiste contre les catholiques allemands et contre le Christ lui-même, qui est « le Jahvé syrien », représenté par « son délégué sur terre, le pape romain-étrusque ». L'épiscopat allemand proteste, mais en paroles seulement). — Jacques DE MAUPEOU. Un royaliste à Sainte-Hélène (d'après les rapports inédits du marquis de Montchenu parus en 1894 et ses papiers inédits, communiqués par le vicomte de Maupeou d'Ableiges). — Jules CAMBON. Les souvenirs de M. Schebeko, ambassadeur à Vienne, 1913-1914 (on y voit dans le détail tout le développement de la crise d'où est sortie la guerre universelle). — Capitaine F. DEMOULIN. L'âme du Hoggar. Notes d'un officier de la compagnie saharienne. — Pierre LYAUTEY. Heures romaines (raconte les manifestations politiques et religieuses qui ont marqué les fêtes de Pâques de l'« Anno Santo » à Rome). — André CORTHIS. Aux Saintes-Maries-de-la-Mer (décrit les fêtes religieuses et pittoresques au moment du pèlerinage traditionnel). — Ch. DIEHL. Un grand Alsacien : Christian Pfister. — Louis GILLET. A l'exposition Goncourt (chapitre de l'histoire de l'art au XVIII^e siècle français et au Japon). = 1^{er} juillet. Jacques MAUPAS. La politique militaire de l'Allemagne. — Daniel HALÉVY. Un historien de la campagne française : M. Gaston Roupnel. — Marcel MARION. Le brigandage pendant le Consulat. — Henri DE MONFRED. Addis-Abbeba, la fleur nouvelle (notes de voyage. L'Éthiopie est le dernier type des vieilles civilisations humaines où l'individu pouvait se développer et s'épanouir). — Maurice LEVAILLANT. Un chapitre nouveau des *Mémoires d'outre-tombe*, d'après le ms. Champion (c'est le chapitre qui termine le livre où, sous le titre général de

Séjour à Venise, Chateaubriand raconte la semaine qu'en septembre 1833 il passa dans la ville des Doges. Sainte-Beuve avait déjà pu le consulter). — ***. Comment on place un emprunt en U. R. S. S. — André NICOLAS. Quinze jours à Vienne; le conflit austro-allemand (juin 1933). — Stanislas DE LA ROCHEFOUCAULT. A la Conférence économique de Londres, 12-17 juin.

Revue des études anciennes. 1933, avril-juin. — Paul CLOCHÉ. Isocrate et la politique lacédémonienne. — Alexander HAGGERTY KRAPPE. Notes sur la légende de la fondation de Rome (le meurtre de Rémus par son frère jumeau, alors qu'il venait de sauter par-dessus la muraille récemment construite, s'explique par le folklore : on pensait généralement dans l'Antiquité que Rémus, par ce geste, rendait le fossé ou la muraille inutiles pour la défense). — Pierre MONTET. Chronique égyptologique; suite des publications. — S. Fernandez GIMENEZ. Ce que j'ai vu à la Turbie (après les restaurations récentes qui ont permis de reconstituer sûrement le monument d'Auguste; avec trois planches). — Maurice BESNIER. La deuxième feuille de la carte archéologique de la Gaule romaine. — A. GRENIER. Notes d'archéologie gallo-romaine. — Jacques SOYER. Chronique de toponymie : Orléanais et Berry. — R. VALLOIS. La réforme administrative des sanctuaires éleusiniens et l'architecte Koroibos; les épistates du vieux temple et de la promachos. — Fernand CHAPOUTHIER. Les fouilles d'Olynthe. — William SESTON. Le rescrit d'Auguste, dit de Nazareth, sur les violations de sépulture (texte grec d'après la lecture de Fr. Cumont; traduction française par J. Carcopino; le rescrit d'Auguste n'intéresse en aucune manière les récits évangéliques de la résurrection). = **Comptes-rendus.** Alan H. Gardiner. The library of A. Chester Beatty; description of a hieratic papyrus. — Gustave Lefebvre. Histoire des grands prêtres d'Amon de Karnak jusqu'à la XXI^e dynastie. — Kurt Sethe. Urgeschichte und älteste Religion des Aegypten (retrace, à l'aide d'une abondante documentation, l'histoire religieuse et politique des premiers Égyptiens jusqu'à la fondation de Memphis). — Charles Boreux. Catalogue-guide des antiquités égyptiennes du Louvre. — Christopher Hawkes et G. C. Dunning. The Belgae of Gaul and Britain (importantes découvertes concernant deux invasions belges en Bretagne insulaire entre 100 et 75 d'abord, puis vers 50). — Silvio Ferri. Lugdunum Convenarum. Frammenti di un trofeo di epoca Claudia. — A. Moret. L'Égypte pharaonique (important; mais pourquoi pas d'index?). — L.-H. Vincent et F.-M. Abel. Emmaüs, sa basilique et son histoire (remarquable). — Fernand Courby. Les temples d'Apollon (à Délos). — Hans Herter. De Priapo. — Aloys H. Dirksen. The New Testament concept of metanoia (metanoia doit se traduire par « pénitence disciplinaire », ce qui signifie le détachement du monde pour se tourner à Dieu). — R. Pujol. Nos véritables ancêtres, les Ligures (sans valeur).

Revue des études napoléoniennes. 1932, décembre. Fascicule consacré au second congrès Napoléon qui s'est tenu les 4 et 5 octobre 1932. — Édouard DRIAULT. Discours inaugural (indique les principales questions à étudier). — Abel DECHÈNE, S. J. Les affaires religieuses sous Napoléon (revue rapide; insiste sur le blanchardisme). — Ferdinand BOYER. Les travaux publics dans les départements romains et toscans du Grand Empire (les plans dressés par ordre de Napoléon furent réalisés par les régimes qui lui ont succédé). — J.-M. AUGUSTA. L'épopée napoléonienne dans l'Europe centrale (sympathies éveillées par Napoléon en Bo-

hème et Pologne). — Marquis DE GIAFFERRI. Napoléon animateur des modes (documenté et amusant). — Baron LE MENUET DE LA JUGANNIÈRE. Sur les documents des archives municipales du Havre concernant les deux visites de Napoléon à cette ville en 1802 et 1810. — Abbé René-Jean GUÉRIN. Établissement d'un fichier militaire de l'époque impériale (intérêt et plan d'un pareil travail). — DAB-KOWSKI. Les codes Napoléon en Pologne. — Frédéric CAMP. Les archives napoléoniennes en Catalogne. — Octave AUBRY, Pierre CHANLAINE. Le roi de Rome. = 1933, janvier. A partir de ce numéro, la Revue porte en sous-titre : Organe de l'Institut Napoléon. Édouard DRIAULT. A M. Charles Maurras. Napoléon avec la France... et avec les rois (réponse au livre de Ch. Maurras : *Napoléon avec la France ou contre la France*). — Georges MAUGUIN. Les réjouissances à Versailles pour la naissance du roi de Rome. = **Mémoires et documents**. Pendant le vol de l'Aigle. Une lettre de Napoléon à Marie-Louise (du 11 mars 1814). — Docteur A.-N. RABOURDIN. Le palais du roi de Rome à Rambouillet (extraits d'une notice sur l'hôtel du Gouvernement). — G. M. La garde du roi de Rome (régiment des pupilles de la garde, créé par décret du 30 mars 1811). — Robert MATHIEU. Un projet de création de garde du roi de Rome en 1814. = **Chronique napoléonienne**. L'Exposition des souvenirs du roi de Rome au musée de l'Orangerie. — G. M. Goethe et Napoléon à l'Exposition de la Bibliothèque nationale. = Février. Anie MARCEL-PAON. Le mariage de Jérôme Bonaparte et d'Élizabeth Patterson. — Pierre-Émile KIFFER. Saint-Wendel sous la Révolution et l'Empire. — Journal de bord de la frégate *La Saale* en rade de l'île d'Aix, juin-juillet 1815. — Ernest d'HAUTERIVE. Les objets de l'Empereur à Sainte-Hélène (d'après l'inventaire dressé à Longwood, le 8 mai 1821). — Georges MAUGUIN. Le château de Vincennes sous l'Empire. — Joseph Bonaparte aux États-Unis (note brève mais intéressante). = Mars. Édouard DRIAULT. La Malmaison de Joséphine (intéressante vue sur son histoire). — Georges MAUGUIN. Autour de Joséphine. L'âge de Joséphine (elle est née en 1763). L'élégant intérieur de la rue Chantierine. — Napoléon à Angers (dialogue de l'Empereur et de l'évêque, qu'il interroge sur l'état religieux du diocèse). — Gaston BOUDAN. Marie-Christine, reine d'Espagne, au château de la Malmaison (elle y habita avec Muñoz ; publie son acte de mariage d'après les archives de l'évêché de Versailles, 23 janvier 1856). — Édouard DRIAULT. Le Carnet de la Sabretache en 1930. = Avril. Dr Maurice VIMONT. Bonaparte à l'hôtel de Cherbourg (il y fit un séjour en 1787). — Joseph DURIEUX. Soldats de 1814 (notes sur des soldats de 1814 décorés de la Légion d'honneur). — Georges MAUGUIN. Autour de Joséphine ; suite : Une étrange amie de Joséphine : Caroline Winet. Anglomanie de Joséphine. — G. M. Préparation de la manœuvre de Montmirail (publie une lettre de Drouot montrant que le mérite en revient à Napoléon et non à Marmont). — E. BARBIER et L. PRÉVOST. Les combats de Reims en 1814 (relation écrite par le comte de Saint-Priest, qui combattait dans l'armée russe). — Général Orlando FRERI. L'héroïsme des Italiens dans les armées napoléoniennes (en 1814 et 1815). — Em. BROUWET. Le don de M. et Mme John Jaffé (don de la bibliothèque de Napoléon et de Marie-Louise). = **Comptes-rendus**. Général René Tournès. La campagne de printemps en 1813, Lutten. Étude d'une manœuvre napoléonienne. — André Allaire. L'invasion à Monterau et aux environs en février 1814. — Paul Roques. Adversaires prussiens de Napoléon : Blücher, Scharnhorst, Gneisenau. — Istvan Hajnal. Le journal du prince Paul Esterhazy sur son séjour en France en 1814. — Jules Deschamps. Sur la légende de Napoléon.

M. C.

Revue de synthèse. 1932, décembre. — François L. GANSHOF. Les vicissitudes d'un foyer de civilisation européen : le pays mosan avant le XIII^e siècle (étude consacrée à l'important ouvrage de Félix Rousseau : La Meuse et le pays mosan en Belgique. La surprenante efflorescence commerciale, industrielle et artistique de ces pays ne survécut pas au XII^e siècle). — Jean HANKISS. Les caractères nationaux et leur représentation. Un exemple : le portrait du Hongrois dans l'opinion occidentale (montre combien cette représentation a toujours été conventionnelle). — La vie du Centre. Projets d'articles du Vocabulaire : Coutume, par René MAUNIER. Démocratie : le point de vue des Anciens, par Victor CHAPOT. Course maritime, Corsaire, Boucanier, Flibustier, par Léon VIGNOLS. — Paul VAN TIEGHEM. Revues critiques. Histoire littéraire générale et comparée. Seizième compte-rendu annuel. Notes, questions et discussions. — Lucien FEBVRE. Le village meusien (à propos du livre d'Alphonse Schmitt : La population du département de la Meuse depuis le début du XIX^e siècle). — René MAUNIER. L'état social des peuples sauvages. — Marc BLOCH. Droit canon et histoire religieuse (montre tout l'intérêt que présente le livre de Paul Fournier et Gabriel Le Bras : Histoire des collections canoniques en Occident depuis les fausses Décrétales jusqu'au Décret de Gratien). — Lucien FEBVRE. Nantes et la traite des nègres au XVIII^e siècle (éloge du livre de Gaston Martin : L'ère des négriers). — Paul VAN TIEGHEM. Le préromantisme français, d'après un ouvrage récent (la thèse d'André Monglond qui porte ce titre). — Tome V, n° 1, 1933, février. Maurice CROISSET. Hommage à la mémoire du président Doumer. — Henri BERR. Rapport moral sur la vie du Centre. — Lucien FEBVRE. Une gigantesque fausse nouvelle : la Grande Peur de juillet 89 (montre le grand intérêt historique et surtout psychologique du livre de G. Lefebvre qui est une « contribution de tout premier ordre à l'étude des fausses nouvelles... » et de la psychologie collective). — La vie du Centre. Projets d'articles du Vocabulaire : bibliothèque, par Pierre FRIEDEN ; coutumes, par Henri LÉVY-BRÜHL ; institutions militaires, par le capitaine R. VILLATE ; bergsonisme et sociologie par Raymond LENOIR. — R. DAUVERGNE. Les aspects de l'histoire coloniale (étude rapidement les problèmes particuliers et les sources ; à suivre). — Alessandro LEVI. L'idée libérale et l'idée socialiste dans le « Risorgimento » (à propos de quelques livres récents : ceux d'Enzo Tagliacozzo. Di alcune correnti ideologiche del Risorgimento. Id. Il pensiero di Silvio Spaventa ; de Nello Rosselli. Carlo Pisacane nel Risorgimento italiano. Intéressant et suggestif). — Lucien FEBVRE. Un manuel scolaire autrichien (de Woynar-Montza. Montre que « la France risque bien d'être le seul pays qui, aux enfants de ses écoles secondaires, enseigne non pas l'histoire de France, mais l'histoire des nations européennes »). — Bibliographies, collections, annuaires (signale le IX^e volume de la bibliographie lorraine, la nouvelle série révolutionnaire de la collection d'études sur l'histoire du droit et des institutions de l'Alsace, les Studien zur Siedlungsgeschichte Luxemburgs). — Henri SÉE. La philosophie de l'histoire de Taine ; sa formation d'après un ouvrage récent (le livre de son neveu André Chevrillon montre les faiblesses de sa philosophie de l'histoire ; Taine s'en est toujours tenu aux grandes formules définies dès l'École normale avant d'avoir entrepris aucun travail historique). — Marc BLOCH. Un carrefour : la porte de Bourgogne (compte-rendu élogieux du livre de André Gibert). — René PRUVOST. Quelques ouvrages sur les États-Unis (D. Pasquet. Histoire politique et sociale du peuple américain ; t. II. Georges Oudard. Vieille Amérique, la Louisiane

au temps des Français. *Bernard Fay*. Georges Washington, gentilhomme). — Lucien FEBVRE. Pour comprendre l'art chrétien du XVII^e siècle (grand intérêt du livre de *Émile Mâle* : L'art religieux après le Concile de Trente). — André E. TOLEDANO. La nationalité et l'État (à propos de *Robert Redlob* : Le principe des nationalités). — La vie scientifique. = Tome VI, n° 1, avril. Numéro consacré aux sciences de la nature et synthèse générale. Paul LANGEVIN. La valeur éducative de l'histoire des sciences (conférence faite au Musée pédagogique et déjà publiée dans le *Bulletin* de la Société française de pédagogie de décembre 1926, mais réimprimée ici, car le *Bulletin* est épuisé et presque introuvable). — G. URBAIN. Le problème des structures moléculaires. — J. PACOTTE. La méthode structurale en chimie. — La vie du Centre. Projets d'articles du Dictionnaire historique des sciences dans leurs rapports avec la philosophie : Abel REY. L'école ionienne. Thalès. — J. ULLMO. L'espace et le temps d'après René Poirier. — V. FELDMAN. La théorie de la connaissance et la chimie. — Lucien BRUNET. Psychophysiologie et psychologie générale. — R. BOUVIER. Psychologie générale. Sur la psychanalyse. — P. DUCASSÉ. A propos d'une lettre de Torricelli (à Michel-Ange Ricci, du 17 janvier 1545, relative à ses recherches sur la spirale d'Archimède). — Lucien BRUNET. Le suicide (d'après le Dr *Achille Delmas* : Psychologie pathologique du suicide). — Id. La psychologie de Maine de Biran (à propos des t. VIII et IX de ses Œuvres complètes). — R. AILLET. Une nouvelle biographie de Spinoza (celle de *J. Segond* : La vie de Benoît de Spinoza). — Robert BOUVIER. Achèvement de l'histoire de la philosophie par M. Émile Bréhier. = Revue des périodiques. M. C.

Revue d'histoire de la Guerre mondiale. 1930, janvier. — Pierre CALMETTE. Les timbres-poste et l'histoire de la guerre. — Général DESCOINS. Six mois d'histoire de l'Albanie (novembre 1916-mai 1917) ; fin. — Georges Clemenceau. Essai bibliographique = Documents. Le Conseil de Potsdam du 5 juillet 1914 et les confidences de Wangenheim (souvenirs de M. Bompard sur la valeur et les circonstances de ces confidences). = Avril. Lieutenant-colonel G. LESTIEN. L'action du général Foch à la bataille de la Marne. — Pierre RENOUVIN. Le gouvernement austro-hongrois et la crise de juillet 1914 (d'après les *Diplomatische Aktenstücke des Österreichisch-ungarischen Ministeriums des Aussern*). = Documents. Joseph Pilsudski et les activistes polonais pendant la guerre. 1^{re} partie : Casimir Smogorzewski. = 1932, janvier. — Camille BLOCH et Pierre RENOUVIN. L'article 231 du traité de Versailles. Sa genèse et sa signification (les termes de cet article se réfèrent uniquement à l'agression et n'impliquent de la part de l'Allemagne que la reconnaissance de cette responsabilité limitée). — Jules ISAAC. L'histoire des origines de la guerre dans les manuels allemands (ces manuels sont en général des plaidoyers, indulgents à l'excès, pour les fautes commises par la politique allemande, des réquisitoires, sévères à l'excès, pour celles des autres puissances). = Documents. La documentation de guerre en Belgique, par Théodore HEYSE (publications officielles ; centres de documentation et de recherches ; le mouvement d'études). = Bibliographie, Chronique. = Avril. Casimir SMOGORZEWSKI. La Conférence de la paix et l'accès de la Pologne à la mer. — Commandant R. MOREIGNE. L'effondrement militaire de l'Autriche-Hongrie ; fin. = Documents. L'amiral Koltchak et les événements militaires de Sibérie, 1918-1919, par le général FILATIEFF (témoignage d'un adjoint au généralissime des

forces « blanches » en 1919). = *Bibliographie, Chronique.* = Juillet. A. KLOBUKOWSKI. La résistance belge à l'invasion allemande (à propos de l'ouvrage du général Gallet : S. M. le roi Albert, commandant en chef, devant l'invasion allemande; l'auteur, ex-ministre de France à Bruxelles, relate ses souvenirs personnels). — Félix DEBYSER. Le Sénat des États-Unis et le traité de Versailles. I : Le Sénat et le projet de covenant. = Documents. L'amiral Koltchak et les événements militaires de Sibérie, 1918-1919; fin. = *Bibliographie, Chronique.* = Octobre. Paul-Henry MICHEL. Le maréchal Foch en Italie, octobre-novembre 1917 (l'arrêt de l'offensive austro-allemande sur la Piave et le désaccord entre Foch et Cadorna). — Félix DEBYSER. Le Sénat des États-Unis et le traité de Versailles. II : L'appel à l'opinion publique; à suivre (la Commission des Affaires étrangères du Sénat et le traité de paix; la tournée de discours dans l'Ouest et la maladie du président Wilson). — Henri HAUSER. L'interprétation de l'article 231. Une opinion allemande (celle de Maximilien Harden en 1924 : le traité de paix ne contient aucun aveu de responsabilité extorqué par la force au peuple allemand). = Documents. L'attentat de Sarajevo et ses répercussions immédiates (extraits de la correspondance diplomatique publiée par le gouvernement des Soviets. Dépêches de Hartwig, de Priklonski, de Schébéko, de Kroupenski, de Benckendorff, de Spalaïkovitch, sur l'émotion produite par la nouvelle de l'attentat). = *Bibliographie.* Charles ANDLER. La science allemande et l'Alsace (à propos du livre de M. Fritz Jaffé : *Zwischen Deutschland und Frankreich. Zur elsässischen Entwicklung*). = *Chronique.* = 1933, janvier. André PIERRE. Les États-Unis et la première Révolution russe, mars-novembre 1917 (d'après la correspondance diplomatique publiée par le gouvernement de Washington). — Félix DEBYSER. Le Sénat des États-Unis et le traité de Versailles. III : La discussion au Sénat. IV : L'échec du traité. = Documents. La Belgique et l'invasion allemande (réponse du général Galet, chef d'état-major général de l'armée belge, à M. Klobukowski, à propos de son article : La résistance belge à l'invasion). = *Bibliographie, Chronique.*

Revue d'histoire moderne. 1932, novembre-décembre. — Roberto LEVILLIER. L'Amérique espagnole (histoire de sa conquête; aucune bibliographie). — A. LAJUSAN. Ad. Thiers et la fondation de la République, 1871-1877 (histoire et critique bien documentée). — Paul HARSIN. Le salaire, d'après M. François Simiand. — Jean ALAZARD. Quelques livres sur la sculpture française moderne. — Albert MEYNIER. Un nouveau livre sur Napoléon (celui de Jacques Bainville : « il a voulu faire le point, mais il n'a pas fait progresser la science »). = *Comptes-rendus.* Jules DECHAMPS. Sur la légende de Napoléon (livre plein, riche et subjectif). — Général Sir John AYDE. Napoleon of the snows (remarquable au point de vue psychologique. Le Napoléon des Neiges est le héros de la traversée des Alpes au Grand-Saint-Bernard, le vainqueur de Marengo). — Ernest D'HAUTERIVE. La contre-police royaliste en 1800. — Jean SARRAILH. La contre-révolution sous la Régence de Madrid, 1823. — Heinrich NEW. Die revolutionäre Bewegung auf der deutschen Flotte, 1917-1918. — Arthur W. JUST. Die Presse der Sowjet Union (bonne bibliographie). — A. Martineau, Roussier, Tramond. *Bibliographie d'histoire coloniale, 1900-1930.* — James Brown Scott. De Grasse à Yorktown (bien documenté et bien écrit). — Pierre de Cénival. Les sources inédites de l'histoire du Maroc; 2^e série, t. IV. — Philippe de Cossé-Brissac. Les rapports de la France et du Maroc, 1830-1847 (inté-

ressant). — *Graham Stuart*. The international city of Tangier (livre solide, basé sur une abondante bibliographie). — *Juan B. Teran*. La naissance de l'Amérique espagnole; trad. par *Xavier de Cardaillac* (très vivant). = 1933, janvier-février. Hedwige HINTZE. Nation et humanité dans la pensée des temps modernes; trad. de l'allemand par Francis LERAY. — A. LAJUSAN. Ad. Thiers et la fondation de la République, 1871-1877; suite et fin. — Georges PAGÈS. A propos d'un livre récent (celui de Julien Benda : *Esquisse d'une histoire des Français dans leur volonté d'être une nation*. Beaucoup de suggestions ingénieuses; mais l'auteur n'a-t-il pas une conception inexacte de la centralisation dans l'ancienne France? « Louis XIV et Colbert ont brutalement interrompu la lente évolution qui conduisait le royaume à l'unité en subordonnant peu à peu au pouvoir central les organisations locales et régionales, sans les détruire. L'heure de l'unification totale n'était pas venue au XVII^e siècle »). — Gustave COHEN. Le vrai Descartes, d'après M. Leroy (il incline trop du côté des protestants. Il ménage les Puissances; mais, au fond, ne connaît pas d'autre dieu et d'autre loi que sa raison). — Ch. APPUN. Une nouvelle série de documents sur les origines de la guerre (une commission spéciale a été chargée par le Comité exécutif des Républiques soviétiques de publier la correspondance russe de 1904 à 1917, en commençant par les documents de l'année 1914. M. Hoetzsch publie une édition allemande du recueil russe; les deux premiers volumes ont déjà été mis en vente). = **Comptes-rendus**. *Louis Vaunois*. Le roman de Louis XIII (amusant, mais superficiel). — *Henry Mercier*. La vie mystérieuse de don Juan de Watteville, ambassadeur extraordinaire d'Espagne et de Bourgogne auprès des Lignes suisses (écrit pour le grand public). — *Yvonne Bézard*. Fonctionnaires maritimes et coloniaux sous Louis XIV : les Bégon. — *Léon Deries*. Les congrégations au temps de Napoléon (bien documenté). — *Bruno Weil*. L'affaire Dreyfus (c'en est la première histoire complète). — *Johannes Ziekursch*. Politische Geschichte des neuen deutschen Reichs. Bd III : Das Zeitalter Wilhelm II (cette histoire de la décadence de l'Empire allemand réunit les qualités de l'érudition historique et de l'histoire romancée). — Bibliographie des travaux relatifs à l'histoire moderne de l'Italie. = Mars-avril. J. LOUTCHITSKY. Régime agraire et populations agricoles dans les environs de Paris à la veille de la Révolution (article tiré du *Journal du ministère de l'Instruction publique* en Russie, année 1915). — Colonel HERLAUT. Projet de création d'une banque royale en France à la fin du règne de Louis XIV, 1702-1712. = **Comptes-rendus**. I. J. H. Clapham. An economic history of modern Britain; t. II (ère de la conversion de l'Angleterre au libre-échange et au machinisme). — *Élie Halévy*. Histoire du peuple anglais (très remarquable). — *Émile Bréhier*. La philosophie moderne; fasc. 3 et 4. — *Bergson*. Les deux sources de la morale et de la religion. — *E. Lenhoff*. Politische Geheimbünde (histoire des sociétés secrètes depuis les Illuminés du XVIII^e siècle jusqu'à l'attentat de Sarajevo). — *Georg Lœsche*. Geschichte des Protestantismus im vor-maligen und im neuen (Esterreich. — *Maurice Deslandres*. Histoire constitutionnelle de la France, de 1789 à 1870 (excellent instrument de travail). — *Johannes Kleinpaul*. Das Nachrichtenwesen der deutschen Fürsten im 16 u. 17 Jahrhundert (utile recueil des correspondances privées qui remplaçaient alors en partie la presse d'aujourd'hui). — *Charles Bost*. Mémoires inédits d'Abraham Mazel et d'Élie Marion sur la guerre des Cévennes, 1701-1708 (très bonne et utile édition). — *Jacques Levron*. La bourse de commerce d'Angers au XVIII^e siècle (utiles précisions

sur l'histoire économique). — *Ludwig Ziehner*. Zur Geschichte des kurpfälzischen Wollgewerbes im 17 u. 18 Jahrhundert. — *L. Réau*. Correspondance artistique de Grimm avec Catherine II (très intéressant). = Bibliographie sommaire des principaux ouvrages et articles publiés en Allemagne et aux États-Unis, du 1^{er} janvier 1932 au 15 avril 1933, sur l'histoire des XVII^e et XVIII^e siècles.

BELGIQUE

Académie royale de Belgique. Bulletin de la classe des lettres. 1932, n° 10. — *M. WILMOTTE*. Le « Parzival » de Wolfram d'Eschenbach et ses sources françaises. = N° 11. **Comptes-rendus critiques.** *Paul Bonenfant*. Le paupérisme en Belgique à la fin de l'Ancien Régime. — *Laurent Dechesne*. Histoire économique et sociale de la Belgique (remarquable). = Communications. *G. ZERETELI*. Un palimpseste grec du V^e siècle sur parchemin. — *Maurice WILMOTTE*. Wolfram d'Eschenbach, imitateur de Chrétien de Troyes. = N° 12. *Georges CORNIL*. Note bibliographique sur une importante publication de Louis Frédéricq : *Principes de droit commercial belge*, en trois volumes ; deux sont déjà publiés. — *J. BIDEZ*. La bibliothèque d'un manichéen d'Égypte. = 1933, fasc. 1-4. Communications. *Maurice WILMOTTE*. Le vocabulaire français du « Parzival ». = **Comptes-rendus critiques.** *Jacques Pirrenne*. Histoire des institutions et du droit privé de l'Ancienne Égypte (belle étude sur l'organisation juridique de l'Ancien Empire). — *Émile Fauron*. Regestes de la cité de Liège ; t. I (comprend les actes concernant l'administration municipale de 1103 à 1389). = Bulletin de la classe des beaux-arts, t. XIV, 1932, n° 10. *Maurice DELACRE*. Note sur l'édition actuelle du Sketch-Book de Van Dyck (qui appartient au duc de Devonshire). — *Paul JASPAR*. Un dessin de Van Dyck (ce dessin, dont l'authenticité est certaine, tend à réformer l'opinion générale qui se fait sur ce grand artiste). = N° 11. *M. LUNSENS*. Hommage à la mémoire d'Émile Mathieu (musicien, ancien directeur du Conservatoire royal de Gand, mort en 1932). — *Jules DESTREE*. Jérôme Bosch (artiste qui appartenait à la grande famille des peintres flamands ; il mourut en 1516). — *G. HULIN DE LOO*. Les voyages des frères Van Eyck avant 1425. — *Paul BERGMANS*. A propos du centenaire de Charles Van Hulthem (qui fut député au Conseil des Cinq-Cents en 1797). = 1933, nos 1-4. *Jean DELVILLE*. Le grand art (c'est la peinture ; elle ne répond plus à son but, qui doit exercer une fonction sociale étant « une application de la sensibilité dans le sens de l'accomplissement de l'individu »). — *Paul JASPAR*. Une ébauche en pierre (statuette gothique dont l'intérêt consiste en ce qu'elle montre la maîtrise du tailleur d'images, les outils de l'artiste, etc.). — *René JANSSENS*. Les peintres de l'intimité (surtout dans la peinture flamande, hollandaise et française ; l'enluminure et les peintres mystiques ; la Renaissance et le style baroque du XVI^e siècle et Rubens ; l'école belge de 1830 à 1900). = N° 5. *Paul BERGMANS*. Rapport sur les travaux de la Commission de la « Biographie nationale » pendant l'année 1932-1933, avec la liste des collaborateurs jusqu'en mai 1933.

Analecta Bollandiana. T. LI, 1933, livr. 1 et 2. — *Paul PEETERS*. Jérémie, évêque de l'Ibérie perse, 431 (des documents nouveaux permettent d'identifier sûrement cet évêque et de le mettre à son rang dans la hiérarchie ibérienne. Explique pourquoi le titulaire d'un diocèse de Perse se trouvait à Constantinople en août 431 dans les rangs des adversaires de Nestorius ; il est d'ailleurs probable qu'il ne rentra

jamais dans son pays). — Hippolyte DELEHAYE. Recherches sur le légendier romain (étude critique sur la *Passio S. Polychronici et sociorum*, compilation sans valeur historique, qui a été fabriquée vers la fin du v^e siècle et qui se rapporte à la persécution de Déce au III^e. Suit le texte de cette *Passio* d'après trois mss.). — Maurice COENS. La légende de s. Audebert, comte d'Ostrevant (elle se rapporte à la fondation du monastère de Denain, que l'on date provisoirement du VIII^e siècle. Peut-être le compilateur a-t-il utilisé des faits relatifs à saint Aubert, évêque de Cambrai, patron des boulangers, mort en 669. La légende se termine par le récit d'un miracle posthume qu'on retrouve chez le chroniqueur Jean d'Arleux, chapelain du chapitre noble de Denain, qui écrivait à la fin du XVI^e siècle. Publie le texte rédigé en français. A la suite vient la *Vita Audeberti*). — Paul GROSJEAN. Le martyrologe de Tallaght (qui remonte peut-être au XI^e siècle). = **Comptes-rendus.** *Fr. Halkin.* Sancti Pachomii vitae graecae. — Hippolyte DELEHAYE. Les origines du culte des martyrs (2^e édit. très augmentée). — E. Honigmann. Syria (très important article de la *Real Encyclopädie*). — Fr. J. Dölger. Antike und Christentum; t. III (très important). — Baldassare Ferraro. Il culto, la chiesa parrocchiale e le reliquie dei santi martiri Ciro e Giovanni, principali protettori della città di Vico Equense (travail fondé sur des pièces d'archives). — P. Perdrizet. De la Véronique et de sainte Véronique (montre clairement comment la légende d'Abgar s'est amalgamée avec l'histoire apocryphe de l'hémorroïsse, et comment le portrait du Christ est devenu la Véronique). — Josef Markwart. Die Entstehung der armenischen Bistümer (beaucoup d'érudition et aussi de témérité). — Andrew Ranni Anderson. Alexander's gate. Gog and Magog (travail fait de seconde main, noyé dans un fatras immense, « dont la masse confuse a noyé les données exactes de la question ». L'auteur s'est, en outre, trompé quand il affirme qu'il faut placer les Portes caspiennes aux passes de Sirdara, près de la ville actuelle de Téhéran. Les indications fournies par les auteurs anciens conservent toute leur valeur). — Pietro Guidi. Rationes decimarum Italiae nei secoli XIII e XIV. La decima degli anni 1274-1280 (remarquable début d'une série de documents concernant les livres de comptes des « collectores decimarum pro subsidio Terrae sanctae », tirés des archives du Vatican). — R. A. S. Macalister. Silva Focluti (cette indication topographique est sans doute le résultat d'une mauvaise lecture des œuvres de saint Patrick; au lieu de l'énigmatique « Silva focluti », il faut lire « Macedoniam ». Il suffit, dit l'auteur, « de deux ou trois taches, produites par quelques gouttes d'eau », pour lire ce qui est une croix pour les exégètes). — Mrs. Thomas Concannon. Saint Patrick; his life and mission (beaucoup d'hypothèses, les unes ingénieuses, les autres, en plus grand nombre, très contestables). — A. Arthur Schiller. Ten Coptic legal texts (texte, transcription, commentaire et index). — Jahrbuch für Liturgiewissenschaft; t. X (important). — Juan B. Ferreres. Historia del misal romano (bon travail sur les missels espagnols). — John L. La Monte. Feudal monarchy in the latin kingdom of Jerusalem, 1100-1291 (exposé clair, impartial et bien informé, mais qui n'apprend rien de nouveau). — Joseph Brauner. Archiv für elsässische Kirchengeschichte; 7^e année. — Snorre Sturlason. Heimskringla, or the lives of the Norse kings; publ. et trad. par Erlin Monsen (très beau et bon livre). — K. Beyerle et G. Schreiber. Gesammelte Aufsätze zur Kulturgeschichte Spaniens (t. III des Spanische Forschungen, publ. sous la direction de H. Finke). — Herbert Christian Scheeben. Albert der Grosse (excellente biographie). — Le P. Walz.

Esposizione e documentazione storica del culto tribuato al B. Alberto Magno (t. II d'un important témoignage sur saint Albert le Grand à l'occasion de sa canonisation). — *J. J. Kneen*. The place-names of the isle of Man. — *Herbert Maxwell*. The place names of Galloway. — *Nicolas Harpsfield*. The life and death of Syr Thomas Moore; publ. par *Elsie Vaughan Hitchcock* (texte établi avec le plus grand soin sur les huit mss. connus). — Le chiese di Roma illustrate (4 vol. abondamment illustrés). — *W. K. Lowther Clarke*. Liturgy and worship (très bonne histoire du *Book of common prayer*). — Catalogue des mss. alchimiques grecs; t. IV, VII et VIII. — *Paul Walsh*. Saint Patrick, 432-1932 (volume qui contient quelques bons travaux de vulgarisation à l'occasion du 13^e centenaire du saint).

Bulletin de l'Institut historique belge de Rome. Fascicule XIII. 1923. — *Armand GRUNZWEIG*. Le fonds de la Mercanzia aux Archives de l'État de Florence, du 1^{er} janvier 1320 au 22 mai 1322 (son importance pour l'histoire économique. A la suite, l'auteur publie soit le texte, soit l'analyse de 181 documents; il dresse le tableau des entrées et sorties consignées sur un registre de l'année 1322-1323). — *Placide LEFÈVRE*, O. Praem. Quatre bulles pontificales du XII^e siècle en faveur de la collégiale des Saints-Michel-et-Gudule à Bruxelles, 1113 et 1174. — *Abbé Carlo DE CLERCQ*. Cinq lettres de Corneille-François de Nelis à Mgr Joseph Garampi (d'après les archives du Vatican. Ces lettres sont datées de 1763 à 1769; l'une, datée du 1^{er} janvier 1767, est en latin et adressée à Joseph de Garampi, « prélat domestique » du pape Clément XIII). — *Ivan DELATTE*. Les instructions de Mgr Gizzia, internonce en Belgique, 1835-1837. — *J. Lavalleye*. Juste de Gand ou Pedro Berruguete? (notes sur vingt-huit portraits d'hommes illustres conservés à la Barberini de Rome et au musée du Louvre; ce ne sont pas « quelques vagues ressemblances » qui pourront faire admettre la thèse favorable à l'artiste espagnol). — *Mariette FRANSOLET*. Le saint André à la basilique de Saint-Pierre (c'est l'œuvre d'un Flamand, François Duquesnoy, exécutée en 1630-1640; nombreux documents. En annexe, textes inédits relatifs à F. Duquesnoy, provenant des archives paroissiales de Rome; extraits relatifs à saint André, empruntés aux sources littéraires). = **Compte-rendu.** *Oscar Pollak*. Die Kunsttätigkeit unter Urban VIII (2 vol. d'une collection qui a pour but de servir de base scientifique à l'histoire de l'art baroque romain, de Grégoire XIII à Benoît XIV).

ÉTATS-UNIS

The Journal of modern history. 1933, juin. — *Adair G. Williams*. The abjuration of Henry of Navarre (abondante bibliographie, à laquelle s'ajoutent quelques documents inédits). — *Robert R. ERGANG*. Möser and the rise of national thought in Germany (en 1773 a paru une brochure anonyme sous le titre : *Von deutscher Art und Kunst*, considérée comme le manifeste du réveil de la pensée nationale en Allemagne. C'était l'œuvre commune de Justus Möser, 1720-1794, de Herder et de Goethe). — *E. C. HELMREICH*. An unpublished report on austro-german military conversations of 22 november 1912 (dans ce rapport confidentiel, le chef de l'état-major autrichien, général Schemua, reproduit les conversations qu'il eut à Berlin en novembre 1912 avec Moltke et l'empereur Guillaume. Il permet de rectifier le récit donné de ces conversations dans la *Grosse Politik*). — *M. M. KNIGHT*. French colonial policy : the decline of « Association » (expose les théories récentes sur la

politique coloniale de la France et les procédés employés à l'égard des indigènes : soumission, assimilation ou association ? L'auteur fait grand cas des études publiées par de remarquables administrateurs tels que Joseph Chailley-Bert et par des érudits fort bien renseignés tels que Ch.-A. Julien, l'auteur, « aussi modeste qu'érudit », de *l'Histoire de l'Afrique du Nord*. = **Comptes-rendus.** *Charles Seignobos*. The evolution of the french people (admirable résumé). — *Joseph A. Griffin*. The contribution of Belgium to the catholic Church in America, 1523-1857 (intéressant même pour l'histoire générale). — *Henry d'Almeiras*. Au bon vieux temps des diligences (très amusant). — *Dora Neill Raymond*. Oliver's secretary : John Milton in an era of revolt (malgré son ample documentation, l'auteur n'apprend rien de bien nouveau). — *Elizabeth Donnan*. Documents illustrative of the history of the slave trade to America. Vol. II : The XVIII^e century. — *Philip Shorr*. Science and superstition in the eighteenth century, 1723-1750. — *Carl L. Becker*. The heavenly city of the eighteenth-century philosophers (rapide tableau en quatre leçons du mouvement intellectuel au XVIII^e siècle). — *C. A. Fusil*. La contagion sacrée de J.-J. Rousseau, de 1778 à 1820 (sur le culte de « saint » Jean-Jacques pendant les quarante années après sa mort). — *Daniel Walther*. Gouverneur Morris, témoin de deux révolutions. — *Charles Downer Hazen*. The french Revolution (plus de mille pages pour un assez mince résultat ; même en tant que s'adressant au grand public, l'ouvrage est à relaire). — *Geoffrey Bruun*. Saint-Just, apostle of the Terror (présente la vie de Saint-Just comme un drame, non comme une étude approfondie). — *A. Aspinwall*. Cornwallis in Bengal (beaucoup d'érudition et de recherches originales ; la chronologie est souvent fautive et la rédaction manque de grâce). — *Giovanni Costigan*. Sir Robert Wilson, a soldier of fortune in the napoleonic wars (très intéressant). — *Philip P. Argenti*. The massacres of Chio (d'après les rapports adressés par les agents diplomatiques à leurs gouvernements). — *Arthur Bryant*. Macaulay (montre en quoi Macaulay manque souvent de critique). — *C. F. Palmstierna*. Sverige, Ryssland och England, 1833-1855 (montre bien les influences qui ont dominé la diplomatie suédoise dans ses rapports surtout avec l'Angleterre). — *J. H. Clapham*. An economic history of modern Britain : free trade and steel, 1850-1886 (beaucoup de faits nouveaux). — *Götz Krusemark*. Württemberg und der Krimkrieg (utilise des documents tirés des archives wurtembergeoises). — *Alex. Bein et Hans Goldschmidt*. Friedrich Hammacher, 1824-1904 (bonne biographie d'un personnage de second rang, qui fut un remarquable organisateur de groupes économistes). — *Louis Leo Snyder*. Die persönlichen und politischen Beziehungen Bismarks zu Amerikaner. — *Henry Salomon*. L'ambassade de Richard de Metternich à Paris. — *Raymond Recouly*. De Bismarck à Poincaré : soixante ans de diplomatie républicaine. — *Howard Jefferson Coolidge et Robert Howard Lord*. Archibald Cary Coolidge ; life and letters. — *John H. Lattané*. Development of the League of Nations idea : documents and correspondence of Theodor Marburg (excellent). — *Joseph S. Rouček*. Contemporary Roumania and her problems (très instructif). — *William Ernest Hocking*. The spirit of world politics, with special studies in the Near East. = Bibliographie critique.

GRANDE-BRETAGNE

History. 1933, avril. — *J. H. B. PLYMOUTH*. The teaching of local history. — *F. M. POWICKE*. The early history of canon law (à propos de *l'Histoire des collec-*

tions canoniques, par Paul Fournier et Gabriel Le Bras, et de l'*English Church and Papacy*, par Z. N. Brooke). — K. C. Boswell. The teaching of history at the royal military Academy, Woolwich. — H. G. Richardson. Medieval education in England (relève un assez grand nombre d'erreurs dans l'opuscule publié sur ce sujet par R. B. Hepple). — Richard Lodge. The Methuen treaties of 1703 (histoire des négociations de ces traités, avec une abondante bibliographie). = **Comptes-rendus**. Sir T. L. Heath. Greek astronomy (excellent résumé). — A. E. Taylor. Socrate (réfute l'opinion de ceux qui refusent de donner à Socrate le titre de philosophe). — Cyril E. Robinson. A history of roman Republic (bon manuel pour les étudiants). — M. A. Hamilton. Rome (vaut surtout par les illustrations). — J. E. R. Gosse, A. Mawer et F. M. Stenton. The place-names of Devon (la carte de Devon contient très peu de noms de lieu d'origine celtique; ils sont pour la plupart nettement anglais). — Miss Joan Evans. Monastic life at Cluny, 910-1157 (bon manuel, avec une très utile bibliographie). — L. M. Smith. Cluny in eleventh and twelfth centuries (rien de nouveau et mal écrit). — C. W. Foster. The Registrum antiquissimum of the cathedral Church of Lincoln; vol. I (excellente édition). — George Sarton. Introduction to the history of science; vol. II (très remarquable). — John L. La Monte. Feudal monarchy in the latin kingdom of Jerusalem, 1100-1291 (bonne étude sur les institutions). — Alice Beardwood. Alien merchants in England, 1350-1377 (à noter l'étude critique sur la faillite des banquiers, les Bardi et les Peruzzi, et sur la responsabilité d'Édouard III dans cette affaire. Conclusion: la Couronne n'a jamais nié ses dettes; des sommes considérables ont été payées aux Bardi de 1346 à 1391). — W. T. Waugh. A history of Europe, 1378-1494 (excellent). — R. B. Wernham et J. C. Walker. England under Elizabeth, 1558-1603 (extraits des documents contemporains). — Philip Gosse. The history of piracy (la meilleure partie du livre est celle qui traite de corsaires barbaresques). — E. G. Dowdell. A hundred years of quarter sessions: the government of Middlesex, 1660-1760 (bon livre qui doit servir de base à une enquête plus approfondie). — M. A. Thomson. The secretaries of State, 1681-1782. — G. M. Trevelyan. Ramillies and the union with Scotland (très remarquable). — Compton Mackenzie. Prince Charlie (livre très émouvant). — Louise I. Trenholme. The ratification of the federal constitution in North Carolina. — D. H. Gilpatrick. Jefferson democracy in North Carolina, 1789-1816. — Paul F. Shupp. The european powers, and the Near-Eastern question, 1806-1807 (excellent, malgré quelques réserves de H. Temperley). — Lawrence D. Steepel. The Schleswig-Holstein question (épuise le sujet). — Arthur Bryant. Macaulay (bon résumé où l'auteur a utilisé les 11 volumes du Journal de Macaulay). — Sir George Otto Trevelyan. The life and letters of Lord Macaulay. — G. W. Mooney. C. Suetoni Tranquilli De vita Caesarum libri VII-VIII (excellente édition avec traduction et un abondant commentaire). — Edmond Faral. Ermold le Noir. Poème sur Louis le Pieux et épîtres au roi Pépin (texte et traduction). — Miss Decima L. Douie. The nature and the effect of the heresy of the Fraticelli (beaucoup d'utiles informations, mais aussi de la confusion). — R. K. Hannay. Acts of the Lords of Council in public affairs, 1501-1552 (en Écosse). — L. F. Stock. Proceedings and debates of the British parliaments respecting North America, 1702-1727. — A. Berriedale Keith. Speeches and documents on the British dominions, 1918-1931. — D. L. Dumond. The Secession movement, 1860-1861 (excellent). — Lynn M. Case. Franco-italian relations, 1860-1865.

The Times. Literary Supplement. N° 1632. — Article de tête : The Oregon trail (signale huit ouvrages récents sur l'histoire de l'émigration en Orégon et en Californie). = **Comptes-rendus.** Marquis de Roux. Origines et fondation de la troisième République. — A. H. Dodd. The industrial revolution in North Wales. — H. E. Saller. Registrum cancellarii Oxoniensis, 1434-1469 (contient notamment cinquante testaments). — G. R. Owst. Literature and pulpit in medieval England (très important et instructif). — Cyril Bailey. Phases in the religion of Ancient Rome (savant et charmant). — J. V. Powell. New chapters in the history of greek literature ; 3^e série. — Barbara Stephen. Girton college, 1869-1932. — Colonel B. Faure. Les sociétés secrètes en Chine. = N° 1633. Walter Lippmann. The United States in world affairs, 1932 (important recueil de témoignages). — Colonel J. S. Omond. Parliament and the army, 1642-1904 (sec, mais utile et clair). — J. Montheilhet. Les institutions militaires de la France, 1814-1932 (oppose « la nation armée » à l'« armée de caserne », sans voir que les cadres sont le moyen essentiel de pouvoir tenir le coup). — Margaret Goldsmith. Christiana of Sweden. — Henry T. F. Rhodes. Clues and crime : the science of criminal investigation. — Edith Sitwell. The english Eccentrics. — Thomas Dinham Atkinson. An architectural history of the benedictine monastery of Saint-Etheldreda at Ely. — Raymond Ph. Dougherty. The sealand of Ancient Arabia (les territoires marécageux n'étaient pas seulement la dépression du sol située au nord du golfe Persique, ils appartenaient surtout à l'Arabie). = N° 1634. Article de tête : The translation of Dante (énumère les récentes traductions anglaises de la *Divine Comédie*). = **Comptes-rendus.** Friedrich Sieburg. Es werde Deutschland (intéressantes considérations sur le proche avenir de l'Allemagne, en contraste avec la France). — Daniel Halévy. Courrier d'Europe (recueil de remarquables études sur l'Europe, la France et la Société des nations). — Henry Wilkinson. The adventurers of Bermuda (histoire de cette île depuis sa découverte jusqu'à la dissolution de la « Somers island Co » en 1684). — E. T. Brown. The Russian business (excellente étude sur l'organisation du travail dans une société qui ne connaît plus de classes, et où l'argent tend à disparaître en face de la sécurité économique où tendent les Soviets). — Herbert Morrison. Socialisation and transport (étude sur le projet de loi concernant le « London passenger transport » et l'organisation socialiste des travailleurs). — E. W. Barnes. Scientist theory and religion. — J. B. Philby. The empty quarter (description du grand désert d'Arabie appelé Rub 'al Khali). — George Dengerfield. Bengal mutiny (bonne étude sur le caractère de cette révolte et la part qui doit être attribuée à chacun des éléments ethniques). — Harold Wright. University studies. Cambridge, 1933. — Helge Ingstad. Land of frost and famine (ce pays est le territoire nord-ouest du Canada). — M. D. Hottinger. The stories of Basel, Berne and Zurich (au Moyen Age). — J. D. S. Pendlebury. A handbook to the palace of Minos at Knossos. — Sir Al. G. Cardew. A short history of Inquisition. = N° 1635. W. H. Dawson. Germany under the treaty (estime que les Allemands ont raison de protester contre un traité imposé contre toute justice. D'autre part, s'il déplore l'établissement du corridor polonais, l'auteur croit qu'un arrangement nouveau pourrait calmer les revendications allemandes, sans nuire aux intérêts évidents de la Pologne affranchie). — John Harris. A century of emancipation (à propos du centenaire de la mort de Wilberforce, le principal promoteur de l'abolition de l'esclavage). — Arthur F. Raper. The tragedy of lynching (à propos des vingt et une exécutions

qui eurent lieu aux États-Unis en 1930). — *Albert Crew*. The old Bailey (histoire de cette prison et du tribunal qui y faisait enfermer les criminels). — *Eileen Power* et *M. Postan*. Studies in english trade in the fifteenth century (important). — *Autilio Gatti*. Hidden Africa (résultat de longues études anthropologiques au cœur du Continent noir). — *A. Guy Vercoe*. English warships in the days of sail. = N° 1636. Article de tête : Ariosto (à propos de deux ouvrages : L'Orlando furioso et la rinascenza a Ferrara, par *Giulio Bernoni*, et L'ottava d'oro). = **Comptes-rendus**. *Catherine I. Gavin*. Louis-Philippe (l'auteur n'est pas à la hauteur du sujet). — *Julien Benda*. Discours à la nation européenne (très curieux et intelligent). — Général *J. F. C. Fuller*. Grand and Lee (conclut qu'après un examen approfondi des documents, Grant « ne ressemble pas au portrait qu'il s'était imaginé » et que Lee fut « un des plus incapables généraux en chef de l'histoire »). — *Clement C. J. Webb*. A study of religious thought in England from 1850. — A history of the american life. Vol. X : The rise of the City, 1878-1898, par *Arthur Meier Schlesinger* (étude très pénétrante). — *Charles Williams*. Bacon (biographie équitable et bien nuancée). — *Phyllis Marshall* et *John Crane*. The dauntless liberator, Simon Bolivar (tout à fait insuffisant). — *Georges Duthuit*. Art byzantin (bel album de cent planches, avec un bon résumé de l'histoire de l'art byzantin). — *William Reitzel*. The life of William Cobbet (intéressant, mais n'apprend rien de nouveau). — *R. B. McKerrow* et *F. S. Ferguson*. Title borders used in England and Scotland, 1485-1640 (important pour la bibliographie et pour les libraires). — *W. R. Halliday*. Indo-european folk-tales and greek legend. = N° 1637. Article de tête : The liberation of American literature. = **Comptes-rendus**. Mgr *Pio Cenci*. Il cardinale Raffaele Merry del Val. — *Roman Piotrowski*. Cartels and trusts. — *Harold Nicholson*. Peacemaking, 1919 (insiste sur la confusion qui rendit en partie stériles les délibérations à la Conférence de Paris et sur l'orgueilleuse obstination du président Wilson). — *R. B. Mowat*. Problems of the nations. — Major *Orde Browne*. The african labourer (importante contribution aux travaux de l'« Institut of African languages and cultures »). — Miss *Katharine Anthony*. Marie-Antoinette (insignifiant). — *Lewis Einstein*. Americans in England during the war of independence. — *Thomas Hunt Morgan*. The scientific bases of evolution. — *F. W. H. Migeod*. Aspects of evolution (manque de critique). — *Paul Morand*. Londres (amusant, instructif). — *Laurence Binyon*. Persian miniature painting (très belle publication). — *Dexter Perkins*. The Monroe doctrine, 1826-1867. = N° 1638. Article de tête : French nineteenth century painting (à propos de l'Exposition de l'art français à Londres en 1932). = **Comptes-rendus**. *Roger Fry*. Characteristics of french art. — *Adolf Hitler*. Mein Kampf (réédition de l'autobiographie du national-socialiste Hitler). — *Konrad Heiden*. Geschichte des National-Sozialismus (l'auteur prophétise le prochain triomphe du socialisme national dans l'Allemagne purifiée de tout élément étranger). — *A. F. Fremantle*. Trafalgar (admirable monographie). — *Howard Carter*. The tomb of Tut-Ankh-Amen ; vol. III. — *Roman Dybowski*. Poland (ce livre fera peut-être comprendre en Angleterre la question du corridor). — *David Mathew*. The celtic peoples and Renaissance Europe (brillant et superficiel). — *Princess Ludwig Ferdinand of Bavaria*. Through four revolutions, 1862-1933 (remarquable et tragique). — Sir *Michael O'Dwyer*. The O'Dwyers of Kilnamagach ; the history of an Irish sept (remarquable). — The royal Commission on ancient and historical monuments and constructions of Scotland : File,

Kinross and Clackmannan. — The wisdom of Jesus, the son of Sirach, commonly called Ecclesiasticus (c'est un chef-d'œuvre d'impression). — *Hugh G. Evelyn White*. The monasteries of the Wādī'n Natrūn; 2^e partie, publ. par *Walter Hauser*. — N^o 639. Article de tête : *Ramon Lull*, doctor illuminate (à propos du centenaire de l'illustre majorcain qui naquit entre 1232 et 1235; sa vie et ses œuvres). = **Comptes-rendus**. *D. W. Bragan*. The American political system (très remarquable comme fond et comme forme). — *Lewis May*. The Oxford movement; its history and its future. — *E. F. Benson*. King Edward VII. — *M. C. Burkitt*. The old Stone age (beaucoup de science et de conscience). — *E. W. Bovill*. Caravans of the Old Sahara. — *D. M. Ford* et *L. G. Moffatt*. Letters of the court of John III, king of Portugal.

ITALIE

Archivio storico italiano. 1932, fascicule 3. — *Armando Sapori*. Il giusto prezzo nella dottrina di San Tommaso e nella pratica del suo tempo (étude minutieuse et bien documentée sur la doctrine économique de saint Thomas et son application pratique dans le commerce : les contrats, les prix d'achat et de vente, l'offre et la demande, les paiements à terme, etc.). — *Renato Piattoli*. I più antichi registri di lettere del Comune di Prato; suite (lettres de 1270-1282; texte critique). — *Natale Caturegli*. L'archivio arcivescovile di Pisa. — *A. P. La Guida storica e bibliografica degli archivi e delle biblioteche d'Italia* (le t. I de cette importante compilation : *Provincia di Firenze*; 1^{re} partie : *Prato*, a pour auteur *A. Piattoli*). = **Comptes-rendus**. *Carl Wehmer*. Die Namen der gothischen Buchschriften (thèse de 48 p. sur l'histoire de la paléographie latine). — *Paul Kehr*. Die Kanzlei Ludwigs des Deutschen (extrait des Mémoires de l'Académie des sciences de Prusse). — *Guido Bustico*. Collezione di manuali bibliografici e guide di lettura (simple esquisse d'une bibliographie sur les auteurs et les ouvrages concernant l'histoire des lettres et des arts). — *Raffaele Ciasca*. Bibliografia Sarda; t. I. — *M. A. Schangin*. Gergis philosophus. Liber de astronomiae disciplinae peritia (publie la traduction latine d'un traité d'astronomie composé à Antioche au x^e siècle). — *Roberto Cessi*. Agiografia antoniana : la composizione della « Legenda assidua ». — *Paul Schmitthenner*. Krieg und Kriegführung im Wandel der Weltgeschichte (ouvrage considérable paru à Potsdam en 1930). — *Paul Herre*. Weltgeschichte am Mittelmeer (bon résumé; beaucoup d'illustrations). — *Ugo Redanó*. Storia delle dottrine politiche (de Platon à Mussolini). — *Dom Louis Gougoud*. Christianity in celtic lands. — *Anselmo M. Tommasini*. I santi Irlandesi in Italia (utile, malgré de nombreuses lacunes). — *Konrad Burdach*. Vom Mittelalter zur Reformation (œuvre collective d'une haute valeur). — *John L. La Monte*. Feudal monarchy in the latin kingdom of Jerusalem, 1110-1291 (important; le t. II sera consacré aux institutions du royaume de Chypre). — *E. Anitchkof*. Joachim de Flore et les milieux courtois (ample bibliographie). — *Giuseppe Calamari*. Il confidente di Pio II : cardinale Iacopo Ammanati-Piccolomini, 1422-1479; 2 vol. — *F. Funk-Brentano*. Lucrèce Borgia (exagère le charme de la femme, mais trace un intéressant tableau de son temps. Bonne bibliographie). — *C. E. Herbillon*. Les deux Médicis (biographie des deux reines de France, Catherine et Marie). — *E. Lazzareschi*. Le sorelle di Napoleone : Paolina (agréable biographie, qui n'apporte rien de nouveau). — *T. Luzzatto Guerrini*. Paolina (écrit pour le grand public). —

J. Gay. Les deux Romes et l'opinion française. Les rapports franco-italiens depuis 1815 (recueil d'articles sur la question romaine). — *F. Sordani*. La battaglia di Milano, 4 agosto 1848 (explique la défaite des Piémontais). — *G. Garibaldi*. Le memorie, in una delle redazioni anteriori alla definitiva del 1872. — *Mario Puccioni*. L'unità d'Italia nel pensiero e nell'azione del barone Bettino Ricasoli. — *Vincenzo Mangano*. Il pensiero sociale e politico di Leone XIII (d'après les encycliques, discours et lettres du Souverain Pontife). — Publications allemandes relatives à l'histoire d'Italie pendant les années 1926 à 1931. = Fasc. 4. — *Pietro Guidi*. La data nella leggenda di Leobino (la légende de l'arrivée du Saint-Suaire à Lucques, donnée par Lubin ou Leobino, doit être datée de 742 au lieu de 782). — *Anna Camagna*. L'organizzazione interna delle arti maggiori in Firenze. — *Livio Piattoli*. Le leggi fiorentine sull'assicurazione nel Medio evo (il s'agit des assurances maritimes. La plus ancienne loi florentine est du 9 mai 1393; l'auteur s'arrête à celle de 1464, dont l'importance fut considérable). — *Giacomo Gorrini*. Archivi provinciali di Stato (les archives provinciales d'Italie sont au nombre de dix-neuf, qui sont venues s'ajouter aux vingt-trois archives d'État. Indications sommaires sur le travail qu'elles ont accompli). = **Bibliographie**. Grand nombre d'articles publiés dans des revues spéciales. Nous ne pouvons qu'en donner un choix : *Pietro Guidi*. Rationes decimarum Italiae. Tuscia : la decima degli anni 1274-1280 (très important). — *Gerhard Laher*. Die Konstantinische Schenkung in der abendländischen Literatur des ausgehenden Mittelalters (avec une abondante bibliographie et de nombreuses illustrations). — *S. Steinhilber*. Dokumente zur Geschichte des grossen abendländischen Schismas, 1385-1395 (d'après le fonds de Salzbourg aux archives de Vienne). — *Thea Buyken*. Enea Silvio Piccolomini; sein Leben und Werden bis zum Episcopat. — *Nikolaus Esterházy*. Türkische Schriften aus dem Archiv des Palatins Nikolaus Esterházy (ces documents se rapportent aux rapports des Turcs et des Hongrois pendant la première moitié du xvii^e siècle et à l'histoire du gouvernement ottoman). — *Modestino Remigio Manfra*. Pietro Verri e i problemi economici del tempo suo (des documents nouveaux montrent que Verri est supérieur aux autres économistes italiens de son temps). — *Giacomo Lombroso*. I moti popolari contro i Francesi, 1796-1800. — *Agostino Gemelli* et *Silvio Vismara*. La riforma degli studi universari negli Stati pontifici, 1816-1824. — *Antonio Fossati*. Il pensiero e la politica sociale di Camillo Cavour. — *Goetz Krusemarck*. Württemberg und der Krimkrieg (sept importants documents publiés en appendice). = 1933, fasc. 1. *Luigi Schiaparelli*. Note diplomatiche sulle carte Longobarde; suite (le formulaire romano-ravennat et la formule « post traditam chartam » et la « traditio chartae ad proprium », d'après le cartulaire lombard). — *Ugo Gualazzini*. Per la storia dei rapporti tra Enrico III e Bonifacio di Canossa. — *Anna Maria Enriques*. La vendetta nella vita e nella legislazione fiorentina. = **Bibliographie**. *A. Menzer*. Die Jahresmerkmale in den Datierungen der Papsturkunden bis zum Ausgang des 11 Jahrhunderts. — *Aldo Cerlini*. Fra Salimbene e le cronache attribuite ad Alberto Miloli; t. II (sur les mss. et la reconstitution du *Chronicon Regiense*, de 800 à 1355). — *Roberto Palmarocchi*. Savonarola. Prediche italiane ai Fiorentini. III, 1 : Quaresimale del 1496 (nombreuses corrections à l'édition de 1519, qui est pleine d'erreurs). — *Fedele Savio*, S. J. Gli antichi vescovi d'Italia, dalle origini al 1300, descritti per regioni. La Lombardia. — *Werner Ohnsorge*. Kai-

ser Konrad III; zur Geschichte des Staufischen Staatgedanken. — *Francesco Fattorello*. Le origini del giornalismo moderno in Italia; 2^e édition.

Archivio storico lombardo. 1932, fasc. 3. — Felice FOSSATI. Per il commercio delle armature e i Missaglia (les Missaglia étaient, au xv^e siècle, une famille milanaise à la tête d'une importante industrie pour la fabrication des armures. L'histoire de cette maison a déjà été publiée par Gelli et Moretti en 1903. Ici sont édités pour la première fois des extraits de trente-neuf documents tirés des Archives d'État de Milan, 1446-1457). — Giustino Renato ORSINI. Carlo Giacinto Fontana, paleografo e storico Valtellinese (histoire de la famille Fontana, 1585-1765; bibliographie des œuvres de Carlo Giacinto, 1699-1776; elles se rapportent à l'histoire de Morbegno, sa patrie, et de la Valteline). — Silvio VIGEZI. Catalogo descrittivo, ragionato e critico, delle sculture esistenti nella basilica di Sant' Ambrosio in Milano. — Carlo VOLPATI. Gli Scotti di Monza, tipografi-editori in Venezia (histoire d'une famille d'imprimeurs et éditeurs de Monza qui allèrent s'établir à Venise, 1440-1615). — Bernardo SANVISENTI. Nei primi mesi della prigionia del Pellico (fragments inédits de la correspondance de Pellico avec la famille Porro). = **Bibliographie**. Achille Ratti [*Pio XI*]. Scritti storici (écrits composés par le futur Pie XI, quand il n'était encore que directeur de l'Ambrosienne). — Fedele SAVIO, S. J. Gli antichi vescovi d'Italia dalle origini al 1300, descritti per regioni. La Lombardia. 2^e partie, t. II : Cremona, Lodi, Mantova, Pavia (édit. posthume; importante étude critique). — Fausto VALSECCHI. L'assolutismo illuminato in Austria e in Lombardia. Vol. I : I domini ereditari (instructif). = Notes d'histoire. Giuseppe GALLAVRESI. Bonaccorso Pitti, scudiere del genero di Gian Galeazzo Visconti (notes sur Louis, frère de Charles VI, comte de Valois et duc de Touraine, futur duc d'Orléans, d'après la chronique d'Alberto Bacchi della Lega. B. Pitti fut son « écuyer d'écurie » en 1388). — G. VITTANI. Ancora dell' Archivio Visconteo (nouveaux documents datés de 1440). — Augusto CAMBIÈ. Le colpe di Carmagnola. — Alessandro GIULINI. Milano nelle memorie di un gentiluomo inglese del Settecento (quelques extraits tirés des mémoires de George Schwyn, qui devint membre de la Chambre des Communes; il y relate quelques aventures galantes de 1771 à 1777). = Fasc. 4. Eleuterio CHINEA. Dalle antiche botteghe d'arti e mestieri alle prime scuole industriali e commercio in Lombardia (l'organisation corporative du travail et l'apprentissage en Lombardie; le contrôle effectué par les corporations et les instructions rédigées par l'Assemblée communale du commerce; réformes du xvii^e et du xviii^e siècle, etc. Abondante bibliographie). — Dante OLIVIERI. Addizioni al dizionario de toponomastike lombarde. — Marialuisa GENGARO. La teoria dell' arte di Giovan Paolo Lomazzo (Lomazzo, auteur de deux traités, l'un : *Dell' arte della pittura, scultura ed architettura*, 1584-1585, et l'autre : *Idea del tempio della pittura*, 1590). = **Comptes-rendus**. R. Valentini. Lo Stato di Braccio V, 1421, 1424 (documents importants). — Ettore VERGA. Bibliografia Vinciana, 1493-1930 (travail considérable). — Vincenzo PANCOTTI. I paratici Piacentini e i loro statuti (tome III et dernier des documents relatifs à l'histoire des corporations industrielles à Plaisance, surtout au xv^e siècle). — Marco STRADA. La zecca di Milano e le sue monete (important). — Lynn M. CASE. Franco-italian relations, 1860-1865. The Roman question and the convention of Septembre (utilise beaucoup de documents nouveaux, mais sans

avoir puisé à toutes les sources et, s'attachant trop exclusivement à l'analyse des textes, ne donne pas assez de place aux manifestations de l'opinion publique). — *Anselmi Arduino*. Milano storica, nelle sue vie, nei suoi monumenti (utile, malgré beaucoup d'erreurs).

Archivio Veneto. 1932, 5^e série, vol. XII. — Bruno BRUNELLI. La cultura della donna Veneziana nel Settecento. — G. SANDRI. Il vicariato imperiale, e gli inizi della signoria Scaligera in Vicenza (au temps de l'empereur Henri VII. En appendice, plusieurs documents des années 1311-1312, dont un expose tout au long les enquêtes et condamnations prononcées contre le podestà et un juge, pour leurs méfaits envers plusieurs citoyens de Vicence). — Berengario GEROLA. Gli stanziamenti tedeschi sull'Altopiano di Piné nel Trentino orientale; suite et fin (extension de l'élément allemand dans l'oasis de Piné; ses causes et son caractère). — Marcello RIGOBON. La questione delle «liste» e le relazioni tra Venezia e l'Austria negli anni 1770-1771 (les «listes» à Venise étaient les quartiers privilégiés des ambassadeurs, où la République ne pouvait exercer ses droits juridiques, ce qu'elle considérait comme un abus. Politique astucieuse de Kaunitz dans cette affaire, à une époque où Venise avait avec l'Autriche les rapports les plus défectueux). — Maria URZI. I pittori registrati negli statuti della fraglia Padovana dell'anno 1441 (publie une liste de la confrérie des peintres à Padoue, d'après un manuscrit très endommagé du musée municipal). — Ranieri Mario COSSAR. Di un dipinto di Giuseppe Henz a Capodistria (publie le texte d'un accord par lequel Joseph Henz, fils d'un peintre d'Augsbourg, s'engage à faire le portrait du P. Caldara, au prix de 65 lire 9 s., 17 mars 1662, et les reçus). — Raffaello BRENZONI. Nicolò de Rangonis de Brenzone e il suo mausoleo in S. Fermo di Verona, 1345-1422. — Iginio TIOZZO. Pie VI a Chioggia (documents concernant le séjour du pape à Chioggia, en route pour Vienne, 1782, et les honneurs qui lui furent rendus). — **Comptes-rendus.** C. W. Previté-Orton. Opera hactenus inedita T. Livii de Froluvisiis. — A. Pino-Branca. Il sistema finanziario e le basi economiche della costituzione del comune Padovano secondo i più antichi statuti (intéressant, mais incomplet). — Janos BELITZKY. A magyar gabonakivitel története 1860 (bonne étude sur l'exportation des blés de Hongrie depuis le xvi^e siècle jusqu'à 1860). — Augusto LIZIER. Dottrine e problemi economici del sec. XVIII, nella vita politica e negli scrittori veneti del tempo. — Andrea MOSCHETTI. I danni artistici delle Venezie nella guerra mondiale, 1915-1918. — E. LORENZI. Dizionario toponomastico Tridentino. — Simone WEBER. I vescovi suffraganei della chiesa di Trento. — Cecil ROTH. Gli Ebrei in Venezia et Les Maranes à Venise (deux ouvrages importants sur l'histoire des Juifs à Venise). — Federico LUZZATTO. La comunità ebraica di Rovigo. — G. CASTELLANI. Albania numismatica. — G. SOLITRO. I Veneti nella preparazione e nella guerra del 1866. — Andrea MOSCHETTI. Andrea Mantegna nel v. centenario della nascita (discours prononcé, le 31 mai 1931, à la séance annuelle de l'Istituto Veneto). — L. PLANISEG. Per il quarto centenario della morte di Tullio Lombardo e di Andrea Riccio (œuvres de ces deux peintres et leur influence). — G. FIOCCO. Nuovi documenti intorno a Vittore Carpaccio, et I pittori Marchigiani a Padova nella prima metà del Quattrocento. — Chr. NORRIS. Velasquez and Tintoretto. — Notice nécrologique sur Vincenzo Crescini, l'auteur des *Romanica fragmenta*, mort le 22 mai 1932.

Atti e Memorie della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Ro-

magna. 1932, juillet-décembre. — Albano SORBELLI. Bologna sotto la dominazione degli Ostrogoti (les sources et quelques monographies mentionnées à la fin). — Giovanni NATALI. Il congresso generale delle legazioni di Bologna, Forlì e Ravenna nel jennaio 1832 (congrès dont l'objet était de préparer l'unité politique de l'Italie et son indépendance. Documents inédits en appendice, dont une supplique adressée au pape Grégoire XVI et au cardinal secrétaire d'État, le 27 octobre 1831 ; des instructions du pro-légat de Ravenne, Camille Grassi, aux magistrats chargés d'organiser l'élection des députés, 27 décembre 1831 ; des listes d'électeurs nommés par les gouverneurs et les prieurs de la province, de ce qui composait le pays légal).

Nuova Rivista storica. 1933, fasc. 1-3. — Ettore CICCOTTI. Il problema religioso nel Mondo antico (chapitre détaché d'un livre à paraître et qui contiendra la bibliographie ; il occupe les pages 1-83). — Corrado BARBAGALLO. Il colpo di Stato del Natale dell' 800 (dix pages détachées du t. III de la *Storia universale*, sur le couronnement de Charlemagne). — E. BIANCHI. La resistenza contro Napoleone e l'arciduca Francesco d'Austria et d'Este, 1811-1813 (en appendice, plusieurs documents inédits et une bibliographie). = **Comptes-rendus.** William L. Langer. European alliances and alignments, 1871-1890 (sur les origines de la guerre mondiale). — Fritz Schwarze. Das deutsch-englische Abkommen über die portugiesischen Kolonien vom 30 August 1898 (sur l'accord anglo-allemand concernant les colonies portugaises d'Afrique). — Karl Friedrich Nowak. Deutschlands Weg in die Einkreisung (livre instructif, mais qu'il faut lire avec précaution). — Walter Klein. Der Vertrag von Björke (l'auteur laisse parler les documents). — Rudolf Hörnigk. Italien zwischen Frankreich und der Dreibund, 1890-1906. — Willy Kabkopf. Die Aussenpolitik der Mittelmächte in Tripoliskrieg, und die letzte Dreibunderneuerung, 1911-1912 (réquisitoire contre la politique autrichienne d'Aehrenthal et de Berchtold). — G. P. Gooch. Studies in modern history (parmi ces études on appelle ici l'attention sur celle qui concerne Holstein, le conseiller secret du ministère allemand des Affaires étrangères). — Hermann Lutz. Eyre Crowe, der böse Geist des Foreign office (Crowe fut sous-secrétaire d'État au Foreign office, 1912-1920 ; très antiallemand. L'article est tiré des Documents anglais sur la guerre, t. VI). — Alfred von Wegerer. Der entscheidende Schritt in den Weltkrieg (sur la réponse serbe à l'ultimatum autrichien du 23 juillet 1914). — René Gérin. Comment fut provoquée la guerre de 1914. — Mario Toscano. Il patto di Londra (exposé complet des événements qui, de juillet 1914 à mai 1915, font mieux comprendre le pacte de Londres). — Alessandro Cutolo. L'Università di Napoli. — A. Ferrabino. La dissoluzione della libertà della Grecia antica (agréable, mais peu convaincant). — A. Solari. Vita pubblica e privata degli Etruschi. — Émile-G. Léonard. Histoire de Jeanne I^{re}, reine de Naples, comtesse de Provence (ouvrage que l'on peut considérer comme définitif). — Anna Franchi. Caterina dei Medici, regina di Francia (livre bien informé, mais où ne manquent pas les maladresses). — Giovanni Mira. Autunno 1918 ; come finì la guerra mondiale (étude bien informée et impartiale). — Baron J. de Szilassy. Le procès de la Hongrie (œuvre de propagande et de passion politique). — Giovanni B. Teràn. La nascita dell' America spagnuola. — Pierre La Mazière. Lally-Tollendal.

Rendiconti della R. Accademia nazionale dei Lincei. Classe des sciences morales,

historiques et philologiques. 6^e série, t. VIII, 1932, mars-avril. — Angelo CECI. Contributo alla storia della civiltà italica (les noms de lieu à l'époque la plus ancienne de la Sicile). — Giuseppe GABRIELI. Degli interlocutori nei dialoghi Galiani, e in particolare di Filippo Salviati Linceo (ces interlocuteurs sont Simplicio, Salvieti et Sagredo). — Vittore PISANI. Oggetto della glattologia (sur le mécanisme du langage). — LE MÊME. Il sistema sessagesimale e i numeri Indoeuropei (sur l'origine et la diffusion du système duodécimal et les noms de nombres). — Piero TREVES. La tradizione politica degli Antigonidi e l'opera di Demetrio II (Démétrius II fut un novateur; il chercha des voies nouvelles pour l'expansion de son peuple; mort au début de 229, au moment où les légionnaires romains mettaient pour la première fois le pied sur le sol grec). — **Comptes-rendus.** Giambattista Della Porta. Notizia bibliografica dei suoi libri, edizioni ecc., con documenti inediti (nombreuses éditions de son ouvrage sur la magie, dont la première est de 1558, et de traités sur la cryptographie, la mnémotechnie, la physionomie, la chiromancie, etc.). — Mai-juin. Arnaldo MOMIGLIANO. Osservazioni sulle fonti per la storia di Caligola, Claudio, Nerone (dissertation approfondie qui remplit les pages 293-336). — Vittore PISANI. Miscellanea etimologica; suite et fin (en appendice, l'auteur répond aux principales critiques de ses conclusions). — G. B. SIRAGUSA. Su una questione di topografia medioevale della città di Palermo. — Roberto VIGHI. La più antica rappresentazione di nave etrusco-italica, in un vaso della necropoli Veiente. — P. BONFANTE. Il movente della storia arcana di Procopio (si Procope a, dans son Histoire secrète, diffamé avec tant de férocité Justinien et Théodora, c'est très probablement parce qu'au fond il était hérétique et sans doute arien. C'est pour cela qu'il dépeint Justinien comme un démon à forme humaine). — Carlo Alfonso NALLINO. Il Gherardo Cremonese, autore della *Theoria planetarum* deve ritenersi essere Gherardo Cremonese da Sabbioneta (on a longtemps confondu deux homonymes: à savoir, l'un Gérard de Crémone, traducteur d'ouvrages scientifiques, qui mourut en 1187, à l'âge de soixante-treize ans; l'autre, Gérard de Sabloneta, astrologue, qui écrivit entre 1261 et 1277. Auquel doit être attribuée la théorie des planètes? Au premier, prétend Duhem; mais ses arguments sont sans valeur et l'auteur entreprend de les réfuter pied à pied. Il faut donc reconnaître Gérard de Sabloneta pour auteur de la *Theoria planetarum*). — Giuseppe FURLANI. Sugli altarini fittili dell' Asia occidentale antica (à propos des découvertes faites par la mission allemande dans les ruines d'Assur à Qalat Serqat et de l'ouvrage récent de W. Andrae sur l'architecture des temples babyloniens et assyriens). — G. GABRIELI. Virginio Cesarini e Giovanni Ciampoli, con documenti inediti (la vie et les œuvres de deux ecclésiastiques, membres de l'Académie des Lincei. Lettres de Cesarini au cardinal Maffeo Barberini, 1619-1620, et de Ciampoli à Federico Borromeo, 1611-1643). — Adolfo LEVI. Le dottrine filosofiche della scuola di Megara. — Jacob TEICHER. Studi preliminari sulla dottrina della conoscenza di Gersonide (rapport de cette doctrine avec les opinions de Thomas d'Aquin. Auteur de *Le Battaglie del Signore*, Gersonide, était imbu de la philosophie hébraïque; on l'a accusé, mais à tort, de ne pas savoir le latin. Il a pris une part importante au mouvement philosophique du XIV^e siècle).

Rivista storica italiana. Anno XLIX, 1932, fasc. 2. — Arturo PASCAL. Da Luca a Ginevra (études sur l'émigration protestante de Lucques à Genève au XVI^e siècle).

— Carlo CAPASSO. Barbarossa e Carlo V (étude très documentée sur la rivalité entre François I^{er} et Charles-Quint, qui recherchent l'appui de Khaïreddin Barberousse et des Turcs). — Agostino Rossi. Lineamenti generali del regno di Carlo Alberto (examen critique des travaux sur le règne de Charles-Albert et l'Autriche). = **Comptes-rendus.** *Helmut Berve*. Griechische Geschichte, von den Anfängen bis Pericles (beaucoup d'érudition, mais confuse ; bibliographie réduite à peu de chose). — *Franz Emil*. König Heinrich VII von Hohenstaufen. Studien zur Geschichte des « Staates » in Deutschland (très bonne monographie). — *R. Fülöp Miller*. Il segreto della potenza dei Gesuiti. — *André Bruneau*. Traditions et politique de la France au Levant. — *E. Pontieri*. Il marchese Caracciolo, viceré di Sicilia ed il ministro Acton. Lettere inedite, 1782-1786. — *Arrigo Solmi*. Ciro Menotti e l'idea unitaria nell'insurrezione del 1831. = Fasc. 3. — *Arturo PASCAL*. Da Lucca a Ginevra (suite. Persécutions dirigées par l'évêque et l'Inquisition en 1555-1570). — Carlo CAPASSO. Barbarossa e Carlo V ; suite et fin (1538-1543. En appendice, trois documents inédits, dont une longue relation envoyée à l'empereur par Andrea d'Oria, fin octobre 1539). — Agostino Rossi. Lineamenti generali del regno di Carlo Alberto ; suite et fin (résumé des travaux relatifs à Charles-Albert, avec la bibliographie des plus importants). = **Comptes-rendus.** *Studi Virgiliani* ; vol. IX. — *Arrigo Solmi*. L'amministrazione finanziaria del Regno italico nell'alto medio evo (importante étude sur les institutions et les métiers de Pavie ; appendice de dix-huit documents de 715 à 1190). — *Franco Valsecchi*. L'assolutismo illuminato in Austria e in Lombardia. Vol. I : I domini ereditarii. — *E. Tarlé*. Le blocus continental et le royaume d'Italie (remarquable, bien que l'auteur ignore les travaux italiens les plus récents). — *Card. Federico Borromeo*. De pestilentia ; édition critique par *A. Saba*, t. II. — Histoire et historiens de l'Algérie (beaucoup d'érudition ; mais pourquoi les travaux de Bonaiuti et de Paribeni n'ont-ils pas été consultés?). — *Vincenzo Gullì*. Il Piemonte et la politica economica del Cavour (Franco Borlandi : « on ne peut dire que ce livre soit manqué ; mais on ne peut nier qu'il ne soit jusqu'à un certain point réussi »). — *Antonio Lucarelli*. La Puglia nel Risorgimento ; vol. I (le sujet aurait besoin d'un nouvel examen plus approfondi). — *G. Ermini*. I parlamenti dello Stato della Chiesa dalle origini al periodo Albornoziano (ouvrage fondamental pour l'histoire des États de l'Église). — *Gustav Krüger*. Das Papsttum ; seine Idee und ihre Träger (nouvelle édition d'un résumé estimable). — Ministero della guerra. Comando del corpo di Stato maggiore. Riassunti storici dei corpi e Comandi nella guerra 1915-1918 ; vol. X. — *A. Moschetti*. Andrea Mantegna (pour célébrer le 5^e centenaire de la naissance de l'artiste). — *E. Sanesi*. Vicari e canonici fiorentini, e « il caso Savonarola » (bonne contribution aux études sur Savonarole). — *H. Sée*. Science et philosophie, d'après la doctrine de M. Émile Meyerson (remarquable). = Fasc. 4. — *A. C. JEMOLO*. L'Italia religiosa nel Settecento (communication faite au 7^e Congrès international des sciences historiques). — *Arturo PASCAL*. Da Lucca a Ginevra (suite, l'émigration commença en 1542 sous l'inspiration de P. M. Vermigli, mais sans tapage ni intervention des autorités ; il faut arriver à l'année 1555 pour voir la persécution prendre une allure impitoyable. Liste des émigrés qui allèrent se réfugier à Genève). — *Francesco COGNASSO*. Bisanzio (travaux récents sur l'histoire byzantine). — *Camillo GIARDINA*. Une lettre inédite de Philippe III d'Espagne sur le marquisat de Saluces, du 13 septembre 1600. = **Comptes-rendus.** *Erich Kaspar*. Geschichte des Papsttums. I : Römische

Kirche und Imperium romanum (beaucoup d'érudition). — *Franco Valsecchi*. Le corporazioni nell' organismo politico del Medio Evo (bonne étude sur les associations de corps de métiers ; leurs fonctions économiques et sociales, depuis l'aurore du XII^e siècle jusqu'à la création des seigneuries). — *Giovanni di M. Pedrino Depintore*. Cronica del suo tempo ; publ. par *G. Borghesio* et *M. Vattasso*. Vol. I : 1411-1436 (cette chronique est d'un intérêt surtout local ; détails intéressants sur la guerre de Lucques en 1430). — *E. Porretta*. Saggi di storia Ticinese dall' epoca romana alla fine del Medio Evo (riche information, en grande partie originale). — *Sonia E. Howe*. Les héros du Sahara. — *E. Bernadotte Schmitt*. The coming of the war 1914 (longue analyse de ce livre par Augusto Torre). — *Enrico De Michelis*. Scienza e filosofia della scienza (livre très instructif et agréable à lire). — *Bonnard Fourier*. Histoire de l'église de Saint-Nicolas « in Agone », de la confraternité des Lorrains. — *Giuseppe d'Amato*. La moglie di Cagliostro. — *Ernest Cornaz*. Le mariage palatin de Marguerite de Savoie, 1445-1449 (utilise de nombreux documents d'archives). — *Gino Doria*. Per la storia del brigantaggio nelle province meridionali (d'après les papiers donnés par Giustino Fortunato à la Société d'histoire napolitaine). — *Renato Piattoli*. Lettere di Pietro Benintendi, mercante del Trecento. — *Alberto Lumbroso*. Cinque capi nella tormenta e dopo (beaucoup de documents et de curieux détails personnels sur cinq « condottieri » de la Grande Guerre : Cadorna, Diaz, Emanuele Filiberto, Giardino et Thaon De Revel). — *E. Pontieri*. Un capitano della guerra del Vespro : Pietro II di Calabria. — *G. Zeller*. La France et l'Allemagne depuis dix siècles (petit livre intelligent et suggestif).

PAYS-BAS

Tijdschrift voor geschiedenis. 1933, fasc. 1. H. A. ENNO VAN GELDER. De tiende penning (le « 10^e » denier, perçu par ordre du duc d'Albe, sur la vente des marchandises aux Pays-Bas). — D. Th. ENKLAAR. De blauwe schuit. — M. G. DE BOER. Nieuwe literatuur over de geschiedenis der Doopsgezinden (étude, d'après de récents ouvrages, sur l'histoire des Mennonites au XVII^e siècle). = **Bibliographie**. *K. Kuypers*. Theorie der geschiedenis, voornamelijk met betrekking tot de cultuur (théorie de l'histoire, principalement dans ses rapports avec la civilisation). — *Louis Halphen*. L'essor de l'Europe (important compte-rendu par J. Huizinga). — *Max J. Friedländer*. Die altniederlandische Malerei. IX : Joos van Cleve, Jan Provost, Joachim Patenier. — *Gaston Martin*. Nantes au XVIII^e siècle ; l'administration de Gérard Mellier. — *C. R. Boxer*. Jan Compagnie in Japan, 1672-1674 ; Anglo-Dutch rivalry in Japan and Formosa, 1931. — *Christopher Ward*. The Dutches and Swedes on the Delaware, 1609-1664. — *H. Kroeskamp*. De Westkusten Minangkabau, 1665-1668 ; thèse de Leyde, 1931 (important compte-rendu). — *Samuel Flagg Bemis*. The Hussey-Cumberland mission and American independence (important compte-rendu). — *J. C. Raemer*. Het koninkrijk der Nederlanden, 1831-1931. — *Alexandre Bregman*. La politique de la Pologne dans la Société des Nations (compte-rendu par H. Brugmans). = Fasc. 2. J. H. KERNKAMP. De houding van Amsterdam inzake de aanbieding van de grafelijkheid aan den prins van Oranje (l'attitude d'Amsterdam dans la question de l'offre de la dignité de comte au prince d'Orange). — H. A. ENNO VAN GELDER. De tiende penning ; suite. — D. Th. ENKLAAR. De blauwe schuit ; suite. — L. C. VRIJMAN. Eenige op merkingen betreffende Smeeks' « Magtig Konigryk Krinke Kesmes »

en de verschillende eerste uitgaven van Exquemelins werk (sur la question d'Exquemelin). — Matty VIGELIUS. Stichting der factorij v. /d. O. J. Comp. te Canton (la fondation du Comptoir de la Compagnie des Indes à Canton). = **Bibliographie**. V. J. van de Wall. Indische landhuizen en hun geschiedenis, Batavia, G. Kolff, 1932 (les maisons de campagne dans les Indes et leur histoire). — Jan Romein. Geschiedenis van de Noord-Nederlandsche geschiedschrijving in de middeleeuwen, Haarlem, 1932 (histoire de l'historiographie dans les Pays-Bas du Nord au Moyen Age). — R. R. Post. Eigenkerken en bisschoppelijk gezag in het diocees Utrecht tot de XIII^e eeuw (la situation juridique des églises dans le diocèse d'Utrecht jusqu'au XIII^e siècle. C'est une publication de l'Université d'Utrecht, 1928). — J. H. Kernkamp. De handel op den vijand, 1572-1609. Utrecht, 1931 (Le commerce avec l'ennemi). — Reisebeschreibungen von deutschen Beamten und Kriegseuten im Dienst der Niederländischen West-und Ost Indischen Kompagnien, 1602-1797, publ. par S. P. l'Honoré Naber, t. X et XI. — J. Monteilhet. Les institutions militaires de la France, 1814-1932 (important compte-rendu par H. L. van Oordt). — Marc Vichniac. Lénine.

LISTE ALPHABÉTIQUE DES AUTEURS

dont les ouvrages sont l'objet des comptes-rendus dans les revues analysées.

Les numéros renvoient aux pages de la présente livraison.

Abel (F.-M.), 188. Allaire (André), 189. Almeiras (Henry d'), 197. Amato (Giuseppe d'), 208. Anchel (Robert), 184. Anderson (Andrew Runni), 195. Andler (Charles), 192. Anitchkof (E.), 201. Anthony (Miss Katharine), 200. Arbos (Philippe), 179. Arduino (Anselmi), 204. Argenti (Philip P.), 197. Aspinwall (A.), 197. Atkinson (Thomas Dinham), 199. Ayde (général Sir John), 192.

Bailey (Cyril), 199. Bardy (G.), 183. Barnes (E. W.), 199. Barthou (Louis), 184. Beardwood (Alice), 198. Bechtel (Heinrich), 178. Becker (Carl L.), 197. Bein (Alex.), 197. Belitzky (Janos), 204. Bemis (Samuel Flagg), 208. Benda (Julien), 193, 200. Benson (E. F.), 201. Bergson, 193. Berve (Helmut), 207. Beyerle (K.), 195. Bézard (Yvonne), 183, 193. Binyon (Laurence), 200. Bloch (O.), 184. Bocate (Maurice), 178. Boissonnade, 179. Bômer (Karl), 183. Bonenfant (Paul), 194. Boreux (Charles), 188. Borromeo (card. Federico), 207. Bost (Charles), 193. Botte (Dom Bernard), 183. Boudard (Michel de), 184. Boulanger (A.), 185. Bourgoing (Jean de), 180. Bovill (E. W.), 201. Boxer (C. R.), 208. Boyer (Ch.), 183. Bragan (D. W.), 201. Braun (R. P.), 182. Brauner (Joseph), 195. Bregman (Alexandre), 208. Bréhier (Émile), 191, 193. Brelot (Jean), 184, 185. Bremond (Henri), 183. Brinkley (Roberto Florence), 184. Brooke (Z. N.), 198. Brown (E. T.), 199. Browne (Major Orde), 200. Brucculeri (Angelo), 183. Bruneau (André), 207. Brunschvicg (L.), 185. Bruun (Geoffrey), 197. Bryant (Arthur), 197, 198. Burdach (Konrad), 201. Burkitt (M. C.), 201. Bustico (Guido), 201. Buyken (Theo.), 202. Buz (R. P. D.), 182. Byrne (Sœur Marie), 184.

Cabrol (Dom Fernand), 183. Calamari (Giuseppe), 201. Cardew (Sir Al. G.), 199. Carten (Howard), 200. Cartier (Ant.), 182. Case (Lynn M.), 198, 203. Casanovas (P.), 182. Castellani (G.), 204. Celérier (Jean), 179. Cenci (Mgr Pio), 200. Cénival (Pierre de), 192. Cessi (Roberto), 201. Chaine (J.), 182. Chambry (E.), 184. Chevrillon (André), 190. Ciasca (Raffaele), 201. Cicatelli (P. Santio), 183. Clapham (J. J. H.), 193, 197. Clarke (W. K. Lowther), 196. Clémentel (E.), 178. Colas (abbé Charles), 183. Collomb, 182. Concannon (Mrs. Thomas), 195. Conteau (G.), 184. Coolidge (Howard Jefferson), 197. Cornex (Ernest), 208. Cossé-Brissac (Philippe de), 192. Costigan (Giovanni), 197. Cottas (Venetia), 184. Courby (Fernand), 188. Cour-

sac (Jacques de), 180. Coville (Albert), 183. Crane (John), 200. Croce (Benedetto), 185. Crozet (René), 184. Cutolo (Alessandro), 205.

Dechesne (Laurent), 185, 194. Delacre (Maurice), 183. Deleheye (Hippolyte), 195. Delmas (Achille), 191. Dengerfield (George), 199. Deries (Léon), 193. Deschamps (Jules), 189, 192. Deslandres (Maurice), 193. Despois (Jean), 180. Dirksen (Aloys H.), 188. Dodd (A. H.), 199. Dodwell (E. G.), 198. Dölger (Fr. J.), 195. Donnan (Elizabeth), 197. Doria (Cino), 208. Dougherty (Raymond Ph.), 199. Duchêne (Albert), 183. Duessaire (R. P. L.), 183. Dumond (D. L.), 198. Dunning (G. C.), 188. Dupouy (Auguste), 178. Duthuit (Georges), 200. Dyloeki (Roman), 200.

Ebeling, 184. Eckardt (Hans von), 179. Einstein (Lewis), 200. Emil (Franz), 207. Ermini (G.), 207. Esterhazy (Nikolaus), 202. Evans (Miss Joan), 198. Evelpidi (G.), 178.

Fairon (Émile), 194. Faller (R.), 180. Faral (Edmond), 198. Fattorello (Francesco), 203. Favre (colonel B.), 199. Favre (Claude), 186. Fawtier (Robert), 178. Fay (Bernard), 191. Fehr (Hans), 179. Ferdinand of Bavaria (Princess Ludwig), 200. Ferguson (F. S.), 200. Ferrabino (A.), 205. Ferraro (Baldassare), 195. Ferreres (Juan B.), 195. Ferri (Silvio), 188. Festugière (J.), 182. Fiocco (G.), 204. Flake (Otto), 184. Ford (D. M.), 201. Fossati (Antonio), 202. Foster (C. W.), 198. Fournier (Bonnard), 208. Fournier (Paul), 184, 190, 198. Franchi (Anna), 205. Fredericq (Louis), 194. Fremantle (A. F.), 290. Fridieff (Michel), 184. Friedlander (Max J.), 208. Frings (Theodor), 185. Fry (Roger), 200. Fuller (général J. F. C.), 200. Fülöp-Miller (René), 182, 207. Funck-Brentano (F.), 201. Fusil (C. A.), 197.

Gain (André), 184. Ganay (Ernest de), 183. Gardiner (Alan H.), 188. Garibaldi (G.), 202. Gaston-Martin, 180, 208. Gautier (E.-F.), 183. Gavin (Catherine I), 200. Gay, 202. Gemelli (R. P. Agostino), 183, 202. Gérin (René), 205. Gernet (L.), 185. Gershoy (Léon), 184. Gilbert (André), 190. Gilpatrick (D. H.), 198. Girard (Albert), 179. Goldschmidt (Hans), 197. Goldsmith (Margaret), 199. Gooch (G. P.), 205. Gosse (J. E. R.), 198. Gosse (Philip), 198. Götz (Luise), 184. Gougoud (Dom Louis), 201. Griffin (Joseph A.), 197. Grubb (Miss Isabel), 179. Guéraud (O.), 185. Guerrini (T. Luzzatto), 201. Guidi (Pietro), 195, 202. Guiraud (Jean), 186. Guli (Vincenzo), 207.

Haguenauer (Sehna), 179. Hajnal (Istvan), 189. Halévy (Élie), 185, 193. Halévy (Daniel), 199. Halkin (Fr.), 195. Halliday (W. R.), 200. Halphen (Louis), 208. Hamilton (M. A.), 198. Hannay (R. K.), 198. Harris (Ethel), 184. Harpsfield (Nicolas), 195. Hauser (Walter), 201. Hauterive (E. d'), 184, 192. Hawkes (Christopher), 188. Hazen (Charles-Downer), 197. Heath (Sir T. L.), 198. Heiden (Konrad), 200. Herbillon (C. E.), 201. Herré (Paul), 201. Herter (Hans), 188. Hitchcock (Elsie Vaughan), 196. Hitler (Adolf), 200. Hocking (William Ernest), 192. Hoffherr (René), 180. Homo, 186. Honigmann (E.), 195. Hörnigk (Rudolf), 205. Hottinger (M. D.), 199. Howe (Sonia E.), 208. Hubert (Henri), 185. Humbertclaude (R. P.), 183.

Ingstad (Helge), 199.

Jouvenel (Henry de), 185. Just (Arthur W.), 192.

Kabskopf (Willy), 205. Kaspar (Erich), 207. Kehr (Paul), 201. Keith (A. Berriedale), 198. Kernkamps (J. H.), 209. Klein (Walter), 205. Kleinpaul (Johannes), 193. Kneen (J. J.), 196. Köhler (Walter), 185. Krakowski (Édouard), 186. Krause (Wolfgang), 185. Kroescamp (H.), 208. Krüger (Gustav), 207. Krusemark (Götz), 197, 202. Kuypers (K.), 208.

Lagrange (M.-J.), 182. Laher (Gerhard), 202. La Mazière (Pierre), 205. La Monte (John L.), 195, 198, 201. Langer (William L.), 205. Lanson (Gustave), 183. Lapeyre (G.-G.), 183. Laronze (Georges), 185. La Rousserie (Claudius), 185. Latané (John H.), 197. Lavergne (C.), 182. Lazzareschi (E.), 201. Le Bras (Gabriel), 184, 190, 198. Lecomte (George), 186. Lefebvre (Gustave), 188, 190. Lehugeur (Paul), 184. Lehuraux (Léon), 183. Lenhoff (E.), 193. Léonard (Émile-G.), 205. Levron (Jacques), 193. Lévy-Bruhl (Lucien), 184. Lippmann (Walter), 199. Lizier (Augusto), 204. Loesche (Georg), 193. Löwenthal (Fritz), 185. Lokke (Carl Ludwig), 180. Lord (Robert Howard), 197. Lorenzi (E.), 204. Lucarelli (Antonio), 207. Lumbroso (Alberto), 208. Lumbroso (Giacomo), 202. Lusseau, 182. Lutz (Hermann), 205. Luzzatto (Federico), 204.

Macalister (R. A. S.), 195. Mackenzie (Compton), 198. Macleod (R. C. Macleod of), 179. Magne (Émile), 185. Mäle (Émile), 191. Manfra (Modestino Remigio), 202. Mangazo (Vincenzo), 202. Markwart (Josef), 195. Marschall (Phyllis), 200. Martin (Bernhard), 185. Martineau (A.), 192. Mathew (David), 200. Matthew (Sir Tobie), 183. Maunier (René), 179. Maxwell (Herbert), 196. May (Lewis), 201. McKerrow (R. B.), 200. Méautis (G.), 183. Meissner

[Br.], 184. Menzer (A.), 202. Mercier (Henry), 193. Meritt (B. D.), 184. Meynier (Albert), 180. Michelis (Enrico De), 208. Migeod (F. W. H.), 200. Miller (Georg), 180. Mira (Giovanni), 205. Møder (Marcel), 185. Moffatt (L. G.), 201. Mollat (abbé), 181, 185. Monglond (André), 190. Montheilhet (J.), 199, 209. Monti (G. M.), 178. Monzie (Anatole de), 179. Mooney (G. W.), 198. Morandi (Rob.), 178. Morant (comte Georges de), 183. Mordacq (général), 181. Moret (Alexandre), 183, 188. Morgan (Thomas Hunt), 200. Morrison (Herbert), 199. Moschetti (Andrea), 204, 207. Mower (A.), 198.

Nabholz (H.), 185. Naber (S. P. l'Honoré), 209. New (Heinrich), 192. Nicholson (Harold), 200. Nirrhein (Hans), 178. Norris (Chr.), 204. Nouaillac (J.), 178, 185. Nowak (Karl Friedrich), 205.

O'Dwyer (Sir Michael), 200. Omond (colonel J. S.), 199. Ortiz (Ramiro), 185. Oudard (Georges), 190. Owst (G. R.), 199.

Paléologue (Maurice), 183. Palmarocchi (Roberto), 202. Palmstierna (C. F.), 197. Pancotti (Vincenzo), 203. Pasquet (D.), 190. Pedrino Depintore (Giovanni di M.), 208. Pendlebury (J. D. S.), 199. Perdrizet (P.), 195. Perkins (Dexter), 200. Philby (J. B.), 199. Piattoli (Renato), 208. Pino-Branca (A.), 204. Piotrowski (Roman), 200. Pirenne (Jacques), 194. Pivec-Stele (Melitta), 178. Planisog (L.), 204. Platon, 184. Poisson (E.), 183. Pollak (Oscar), 196. Pontieri (E.), 207, 208. Post (R. R.), 209. Pottier (P. Aloÿs), 183. Pourrat (P.), 183. Powell (J. V.), 199. Praviel (A.), 185. Prêteux (Pierre), 183. Previté-Orton (W.), 204. Primo (Jean-François), 180. Puccioni (Mario), 202. Pujol (R.), 188.

Raemer (J. C.), 208. Ratti (Achille), 203. Raymond (Dora Neill), 197. Réau (L.), 194. Recouly (Raymond), 197. Redanó (Ugo), 201. Redslob (Robert), 191. Reitzel (William), 200. Rhodes (Henry T.-F.), 199. Richelieu, 185. Rickart (Roger), 185. Robinson (Cyril E.), 198. Roels (Edgard), 185. Romein (Jan), 209. Roques (Paul), 189. Rosselli (Nello), 190. Roth (Cecil), 204. Rouček (Joseph S.), 197. Rousseau (Félix), 190. Roussier, 192. Roux (Georges), 183. Roux (marquis de), 186, 199.

Saint-Périer (R. de), 185. Salis (Jean-R. de), 184. Salomon (Henry), 197. Salter (H. E.), 199. Samné (Dr), 186. Sanesi (E.), 207. Saporì (Armando), 179. Sardagna (F.), 202. Sarrailh (Jean), 192. Savoie (Fedele), 202, 203. Savton (George), 198. Schangin (M. A.), 201. Scheeben (Heribert Christian), 195. Schiller (A. Arthur), 195. Schlesinger (Arthur Meyer), 200. Schmitt (E. Bernadotte), 208. Schmitt (Alphonse), 190. Schmitthenner (Paul), 201. Shorr (Philip), 197. Schreiber (Emile), 179. Schreiber (G.), 195. Schrod (Konrad), 178. Schwarze (Fritz), 205. Scott (James Brown), 192. Sée (H.), 207. Segond (J.), 191. Seignobos (Charles), 197. Sekaly, 180. Semple (Miss Ellen Churchill), 179. Sethe (Kurt), 188. Shupp (Paul F.), 198. Sicard (Jules), 183. Sieburg (Friedrich), 199. Siegfried (Agnès), 183. Sitwell (Edith), 199. Smith (L. M.), 198. Snyder (Louis Leo), 197. Solari (A.), 205. Solitro (G.), 204. Solmi (Arrigo), 178, 207. Steepel (Lawrence D.), 198. Steinherz (S.), 202. Stenton (F. M.), 198. Stephen (Barbara), 199. Stock (L. F.), 198. Strada (Marco), 203. Stuart (Graham), 193. Sturlasson (Snorre), 195. Sulassy (J. de), 205.

Tagliocozzo (Enzo), 190. Tarlé (E.), 207. Taylor (A. E.), 198. Teran (Juan B.), 193, 205. Thomson (M. A.), 198. Tibor (Barath), 178. Todd, 184. Tommasini (Anselmo M.), 201. Toscano (Mario), 205. Tournès (général René), 189. Trahard (Pierre), 183. Tramond, 192. Trenholme (Louise I.), 198. Trevelyan (Sir George Otto), 198. Trevelyan (G. M.), 198. Tschuppik (Karl), 183. Turmel (Joseph), 183.

Vaillandot (P.), 180. Valentini (R.), 203. Valsecchi (Fausto), 203. Valsecchi (Franco), 207, 208. Van Oost (Joseph), 183. Van Winter (P. J.), 178. Vasiliev (A. A.), 184. Vaunois (Louis), 193. Verge (Ettore), 203. Vichniac (Marc), 209. Vinant (Gaby), 185. Vincent (H.), 182, 188.

Walker (J. C.), 198. Wall (V. J. van de), 209. Walsh (Paul), 196. Walther (Daniel), 197. Walz (le P.), 195. Walz (Georges), 185. Ward (Christopher), 208. Waugh (W. T.), 198. Webb (Clement C. J.), 200. Weber (Simone), 204. Wegerer (Alfred von), 205. Wehmer (Carl), 201. Weil (Bruno), 193. Wendel (Hermann), 180. Werner-Ohnsorge, 202. Wernham (R. B.), 198. White (Hugh G. Evelyn), 201. Wilkinson (Henry), 199. Williams (Charles), 200. Wrede (Ferdinand), 185. Wright (Harold), 199. Wyllys (Rufus Kay), 183, 185.

Zeller (Gaston), 180, 208. Ziehner (Ludwig), 194. Ziekursch (Johannès), 193.

CHRONIQUE

France. — Le 4 mars 1933, Maurice BESNIER a été enlevé par une hémorragie cérébrale, à cinquante-neuf ans. Sa perte si prématurée sera douloureusement ressentie par tous ceux qui, s'occupant d'histoire ancienne, savent avec quelle persévérance, quel dévouement et quelle maîtrise il a, trente-cinq ans durant, déployé un magnifique effort pour le plus grand bien de la science.

Né le 29 septembre 1873 à Paris, Besnier entra en 1893 à l'École normale supérieure et, en 1896, agrégé d'histoire, partait pour l'École française de Rome. Pendant son séjour au palais Farnèse, il se voua à l'étude de *L'île Tibérine dans l'antiquité*, et notamment du fameux temple d'Esculape qui s'y élevait. C'est de ce sujet qu'il fit sa thèse de doctorat ès lettres en 1902 ; sa thèse latine portait sur la région des *Paeligni*, dans l'Italie centrale. De plus, Besnier avait profité de circonstances favorables pour gagner l'Algérie et y effectuer, en 1897 et 1898, des fouilles fructueuses dans le camp de Lambèse ; le principal article qu'il consacra à ses heureuses découvertes : *Les scholae de sous-officiers dans le camp romain de Lambèse* (*Mél. de Rome*, XIX, 1899, p. 199-258), marquait une date pour notre connaissance de l'organisation militaire sous l'Empire romain. En même temps, il dressait l'inventaire de la collection d'antiquités réunie à Constantine par le commandant Farges, qu'il devait publier en 1900 dans la série des *Musées d'Algérie et de Tunisie*.

Rentré en France, Besnier fut chargé du cours d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Caen et c'est là que toute sa carrière s'est écoulée. Sa vie scientifique se partage entre des directions multiples. Il se souvenait de l'Afrique en évoquant *La Tunisie punique* (1904), en dressant de 1904 à 1906 dans plusieurs articles le bilan de notre information sur l'ancienne Tingitane. L'Italie continuait aussi à l'attirer, comme en témoigne son charmant livre, destiné au public lettré, sur *Les catacombes de Rome* (1909) ; à la géographie historique il ne cessait pas de réserver une bonne part de ses préoccupations, mettant au point un *Lexique de géographie ancienne* (1914), « désormais classique ». Mais de nouvelles tâches le sollicitaient, auxquelles il se livrait tout entier, heureux d'aider les autres au prix d'un labeur parfois ingrat, toujours considérable pour lui-même. Depuis 1901, il collaborait avec M. Cagnat à *L'Année épigraphique* ; en 1910, il commençait dans la *Revue des Questions historiques* sa *Chronique d'histoire ancienne grecque et romaine* qu'il devait mener jusqu'en 1914, puis reprendre de 1921 à 1931, et qui a rendu tant de services ; il s'intéressait au commerce et à l'industrie dans le monde romain ; il fournissait sur ces questions des articles remarquables au *Dictionnaire des Antiquités* de MM. Saglio et Pottier et à la *Revue archéologique* (1920, II, p. 211-244 ; 1921, I, p. 36-76 ; II, p. 98-121 : *Le commerce du plomb à l'époque romaine*). Dans le domaine des antiquités nationales, où il exerçait une action fort appréciée, notamment au Comité des Travaux historiques, Besnier avait voulu réaliser, à côté des mémoires qu'il écrivait sur le passé de la Normandie, une œuvre de grande envergure et de

longue haleine en se remettant à l'enquête interrompue de la Commission topographique des Gaules pour l'établissement d'une carte générale des voies romaines : il s'occupait du réseau routier de la Gaule dans la conférence qui lui avait été confiée à l'École des Hautes-Études, et dans une série d'articles insérés depuis 1923 dans la *Revue des Études anciennes* et le *Bulletin archéologique du Comité des Travaux historiques* (voir son mémoire d'ensemble : *Enquête sur les routes de la Gaule romaine*, dans la *Revue des Études latines*, 1929, p. 85-94).

Ce n'était pas encore assez. Dans ces toutes dernières années, Besnier avait entrepris, pour l'*Histoire générale* dirigée par M. Glotz, un volume relatif à l'Empire romain depuis la mort de Marc-Aurèle ; l'expérience qu'il avait du maniement des textes littéraires et épigraphiques, la connaissance qu'il possédait des monuments, toutes les qualités d'une intelligence lucide et précise, d'un jugement solide et perspicace, trouvaient là ample matière à se manifester ; déjà une moitié du livre était rédigée qui, fort heureusement, pourra voir le jour.

Même trop tôt disparu, Besnier, grâce à sa haute conscience du devoir et à son activité régie par une impeccable méthode, a eu une existence très pleine et très féconde. L'Académie des inscriptions, à la fin de 1924, avait reconnu ses titres en l'élevant correspondant de l'Institut ; à ses amis, pour tout ce qu'il était et tout ce qu'il valait, sa mémoire restera infiniment chère.

A. MERLIN.

— Le prix Osiris (100,000 fr.) a été décerné par l'Institut à M. Camille JULLIAN, pour l'ensemble de ses travaux sur l'histoire de la Gaule et de la France.

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a décerné le prix J.-J. Berger à M. Marcel POËTE, directeur de l'Institut d'urbanisme de Paris, pour le troisième volume de son ouvrage : *Une vie de Cité*.

— L'Académie française a décerné le premier prix Gobert à M. Pierre COSTE : *Le grand saint du grand siècle* (à savoir saint Vincent de Paul), et le second à M. J.-M. CARRÉ : *Voyageurs et écrivains français en Égypte*. Elle a partagé le prix Thérouanne entre MM. FESTUGIÈRE : *L'idéal religieux des Grecs* ; le vicomte DE MARSAY : *De l'âge des privilèges au temps des vanités* ; Adrien HUGUET : *Jean de Poutrincourt, vice-roi du Canada* ; P. BOISSONNADE : *Colbert*, et le colonel Henri CARRÉ : *Sully*. — Le prix Montyon a été attribué à MM. Edmond CLERAY : *L'affaire de Favras* ; J. NOUAILLAC : *Histoire du Limousin et de la Marche* ; M^{lle} Gaby VINANT : *Malvida de Meysenbug*. — Le prix Saintour a été décerné intégralement au Dictionnaire étymologique de la langue française, par M. Oscar BLOCH. — D'autres prix ont récompensé *La question romaine, de Pie VI à Pie XI*, par l'abbé G. MOLLAT ; *Le mouvement royaliste dans le Sud-Ouest*, par l'abbé Joseph LACOUTURE ; *Madame de Maintenon*, par l'abbé Marcel LANGLOIS ; *L'histoire de la campagne française*, par M. Gaston ROUPNEL ; *Saint Malo, nid de corsaires*, par André SAVIGNON ; *Les nouveaux États de la Baltique*, par H. DE MONTFORT ; *Le sénat de Napoléon*, par Jean THIRY ; *Henri IV, Charlotte de La Trémoille et son page*, par René LA BRUYÈRE ; *Le comte Camille de Tournon*, par l'abbé MOULARD.

— L'Académie des sciences morales et politiques a partagé le prix d'histoire Marcel Perret entre MM. Jacques ANCEL : *La Macédoine*, et SMOGORZEWSKI : *La Poméranie polonaise*. Elle a décerné le prix Marcel Flach à M. Félix PONTEIL : *L'opposition politique à Strasbourg, 1830-1844*.

— L'Académie des Beaux-Arts a partagé le prix Bordin entre M^{me} Louise Le-

FRANÇOIS-PILLON : *Les sculpteurs français du XII^e siècle*, et M. JURGIS-BALTRUSAITIS : *La stylistique ornementale dans la sculpture romane*.

— Le prix de littérature coloniale a récompensé *Genséric, roi des Vandales*, par M. E.-F. GAUTIER, professeur de géographie à l'Université d'Alger.

— L'Académie de marine (3, avenue Octave-Gérard, Paris) a mis au concours le sujet suivant : Monographie, au choix des concurrents, d'un port de commerce, d'une maison faisant le commerce avec les colonies, d'une flotte ou d'un navire marchand, d'un armateur ou d'un capitaine de vaisseau de commerce au XVIII^e siècle. Ce concours est doté d'un premier prix de 1,000 fr. et d'un second comportant l'attribution d'une médaille d'or. Les mémoires doivent être adressés à l'Académie avant le 1^{er} mai 1934.

— Un décret du 13 avril 1933, publié au *Journal officiel* du 14, crée dans la Commission des Monuments historiques, divisée jusqu'à présent en quatre sections, une cinquième section, dénommée : section des fouilles (antiquités classiques). Cette section, où des archéologues, les uns comme membres de droit, les autres comme membres désignés par le ministre, siègent à côté des architectes des monuments historiques, a pour champ d'action les monuments postérieurs à la préhistoire et antérieurs aux Carolingiens ; elle donnera son avis sur la répartition des crédits entre les différents chantiers, dirigera ou contrôlera les fouilles, orientera et secondera le travail des archéologues locaux ; elle aura, dans les différentes régions, des correspondants, notamment les professeurs des Facultés de province qualifiés par leurs travaux.

La collaboration ainsi réalisée entre archéologues et architectes était souhaitée depuis longtemps par tous ceux qui s'intéressent aux monuments antiques et qui constataient combien l'étude et la conservation de ces monuments, en France, laissaient à désirer. On s'était entretenu de ces insuffisances pendant le Congrès de l'Association Guillaume Budé, à Pâques 1932. La question fut reprise au début de la présente année par la Société des Études latines ; elle y fit l'objet d'un rapport, puis d'un vœu qui, présenté aux autorités compétentes, fut accueilli par elles avec une bienveillance active, manifestée par le décret du 13 avril (voir la *Revue des Études latines*, 1933, p. 54-61).

La section des fouilles a tenu sa première séance le 4 juillet dernier. On peut espérer que, grâce à elle et par étapes, nous verrons s'organiser en France le service des antiquités que d'autres pays possèdent et dont nous avons trop longtemps manqué.

— Nous sommes en mesure d'annoncer que la collection des *Classiques de l'histoire de France au Moyen Age*, qui paraît depuis 1923 sous la direction de notre collaborateur Louis Halphen, va reprendre, à dater de l'automne prochain, une périodicité plus régulière. Sans changer de directeur, elle paraîtra désormais sous le patronage de l'Association Guillaume Budé à la Société d'éditions « Les Belles-Lettres » et inaugurera sa nouvelle série (15^e volume) avec l'*Histoire de Charles VII*, publiée et traduite par M. Charles Samaran. Parmi les premiers volumes à paraître ensuite, on annonce un Villehardouin publié par M. Faral, la fin de la *Chanson de la croisade albigeoise* publiée par M. Martin-Chabot, la fin du Loup de Ferrières, de M. Levillain, du Richer de M. Latouche, un Joinville de MM. Mario Roques et L. Halphen, etc.

— Un catalogue abondamment illustré de l'Exposition de l'Art français, de l'an 1200 à 1900, qui a eu lieu sous les auspices de l'Académie royale, à Londres, en janvier-mars 1932, a été publié au prix de 50 s. par l'Oxford University Press.

— La *Revue des Questions historiques* reconstituée paraîtra désormais en six livraisons annuelles. Le directeur est M. Jean Baudry et le secrétaire général M. François Retailliau. Le Comité de direction comprend, en outre, MM. Jean de Courbeville, Albert Dufourcq, Pierre Gaxotte, Jean Guiraud, Pierre de Vaissière et Louis Villat. Le prix de l'abonnement est de 60 fr. par an.

— Un monument a été inauguré le 23 avril 1933 à Saint-Pierre-Église (Manche) pour perpétuer le souvenir de l'abbé de Saint-Pierre, l'auteur du *Projet de paix perpétuelle*. Charles-Irénée Castel naquit au château de Saint-Pierre le 18 février 1658 et mourut à Paris en 1743. Rappelons à ce propos qu'un érudit hollandais, M. Houwens Post, vient de publier une remarquable thèse de doctorat sur l'abbé et sur son œuvre, qui jouit actuellement d'un regain de popularité.

Allemagne. — Sous le titre : *Les mémoires de Stresemann sont-ils authentiques?* la revue mensuelle *La Paix par le Droit* (juin 1933) pose la question ; elle invoque le témoignage de M. Schwartz, directeur à Berlin d'une grande maison spécialisée dans l'édition des mémoires historiques, et (dans l'*Ère nouvelle*) celui de Mme Antonia Vallentin, amie et confidente de Stresemann (dans la *Volonté* du 17 février 1933). Trois collaborateurs : Goetz, Wiegler et Henri Bernhardt ; chargés de mettre de l'ordre dans le fouillis de papiers laissés par l'ancien ministre, ont-ils toujours bien compris et respecté sa pensée? *That is the question.*

Histoire générale. — La réunion d'historiens français et anglais qui, sur l'invitation du Comité britannique des sciences historiques, s'est tenue à Londres, les 7 et 8 juin dernier, a laissé à ceux qui ont eu le privilège d'y assister l'impression d'une expérience réussie et pleine de promesses. L'idée très heureuse qui en avait inspiré l'organisation était de concentrer en quelque sorte dans un cadre étroit tout ce qu'un congrès plus ample peut ou devrait donner d'effets utiles et pratiques. Le nombre des participants était très limité : une dizaine de Français¹, une quinzaine d'Anglais au plus². Les communications devaient être courtes, de manière à laisser une large place à la discussion, et surtout elles devaient être consacrées principalement à des questions dont l'étude appelle une collaboration, ou, à tout le moins, une entr'aide continue, entre historiens des deux pays. Rapprochement des méthodes et comparaison des sources, utilisation réciproque de documents qui s'éclairaient et se complètent mutuellement, c'est le besoin et le devoir commun des historiens dans tout l'Occident : mais bien davantage lorsqu'il s'agit de deux pays dont tant de contacts, d'oppositions, d'influences réciproques ont mêlé et mêleront les destinées.

Du côté français, M. Léon Cahen a présenté des observations très suggestives sur la coordination des recherches d'archives pour l'étude des rapports entre la France et l'Angleterre en matière de politique intérieure et d'institutions au XVIII^e siècle ;

1. MM. Coville (président), Léon Cahen, Chevrillon, Eisenmann, Élie Halévy, Hauser, Mantoux, Pagès, Renouvin, Vaucher.

2. Notamment Sir Richard Lodge et Sir Basil Williams, MM. Gooch, Namier, Temperley et Webster.

M. Henri Hauser a montré comment l'étude des relations entre les crises simultanées produites en France par le Système de Law et en Angleterre par les *South Sea Bubbles* peut seule conduire à une explication satisfaisante de l'une et de l'autre. M. Élie Halévy a indiqué les répercussions des révolutions françaises du XIX^e siècle sur l'opinion britannique et la manière dont elles se sont atténuées à mesure que l'Angleterre se détournait d'une politique continentale ; M. Pierre Renouvin a non seulement donné des indications d'un grand intérêt, mais posé des questions dont la réponse exige des recherches coordonnées dans plusieurs pays, sur le rôle des états-majors dans la conduite des affaires internationales avant la guerre. J'ai présenté quelques documents sur les débuts de la mission de M. Paul Cambon à Londres. Chacune de ces communications a donné lieu à des discussions brèves et précises, ouvrant le plus souvent la voie à une collaboration féconde. Il en a été de même pour les exposés très substantiels de Sir Richard Lodge sur l'alliance franco-anglaise de 1715 à 1731 et de Sir Basil Williams sur les méthodes de l'administration des Affaires étrangères en Angleterre au XVIII^e siècle.

Un tel échange de vues et d'informations, conduit avec un tel souci de la recherche effective, a surtout la valeur d'un commencement. L'expérience doit être répétée et élargie. C'est aux historiens français à répondre à l'initiative si opportune de leurs confrères anglais : un programme préparé plus systématiquement, et surtout une session plus longue, permettront à l'esprit de coopération qui s'est manifesté à Londres de donner des résultats précieux. — Pussions-nous offrir à nos amis anglais une hospitalité comparable à la leur : l'accueil si cordial réservé à la délégation française, les visites, organisées par les soins de M. Parsloe, secrétaire de l'*Institute of Historical Research*, à la bibliothèque du château de Windsor, au collège d'Eton et, après la réunion, à l'Université de Cambridge, méritaient toute la gratitude que notre président, M. Coville, a si bien exprimée à nos hôtes.

Paul MANTOUX.

— Le troisième Congrès de papyrologie aura lieu à Munich du 4 au 7 septembre. Le programme vient d'être arrêté par l'« Institut für Papyrusforschung und antike Rechtsgeschichte », qui fonctionne à Munich, Universität Ludwigstrasse, n° 27. Les congressistes sont invités à visiter, pendant la session, les collections de papyrus qui sont conservés à la Bibliothèque de l'État, et celle des Antiquités égyptiennes au Kaiserhof.

— Le Centre européen de la dotation Carnegie, à Paris, a publié les nos 1-2 de son *Bulletin* (1933, 204 p.). Il contient le texte de trois projets : 1° par M. Victor MAURTUA, ministre du Pérou, sur la revision des conventions interaméricaines de conciliation et d'arbitrage ; 2° par M. James Brown SCOTT, sur la Conférence panaméricaine et le conflit entre la Bolivie et le Pérou ; 3° par M. Jean EFREMSOFF, ancien membre de la Douma russe, qui propose de créer un organe central de conciliation. — Le *Bulletin* n° 3 est consacré à la brûlante *Question de Dantzig*, traitée par M. M. Georg CRUSEN, ancien président de la Cour suprême de la ville libre ; Wacław MAKOWSKI, professeur à l'Université de Varsovie, ancien ministre de la Justice, et André TIBAL.

Le gérant : R. LISBONNE.

lta-
Ses
tra:
éde
que
non
lont
des
J'ai
on à
e et
é de
nos-
tra-

re-
être
une
sur-
ani-
nos
à la
aire
en
suis

bre.
an-
27.
PT-
JYP

de
ctoe
de
na-
tion
on.
par
law
et